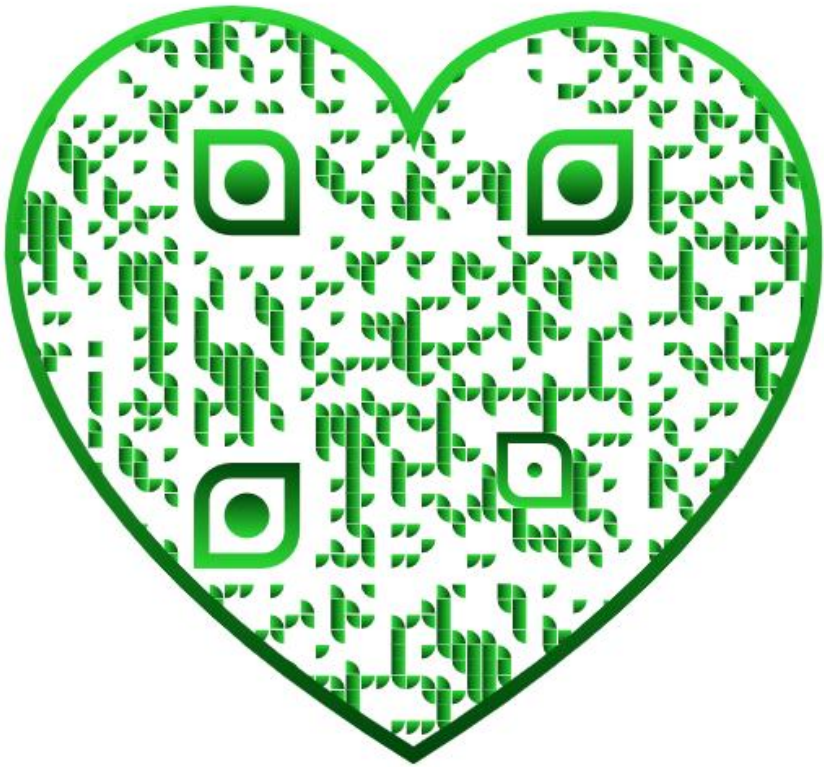
MATTHIAS ERNST

À L'ÉCOUTE DU MAL



MATTHIAS ERNST

À L'ÉCOUTE DU MAL

À propos de cet e-book

Londres : un tueur en série tue et mutile des jeunes femmes.
La policière Olivia Jenner est convaincue que le coupable est le « slasher de Putney », qui a déjà sévi de manière similaire sept ans plus tôt. Seule ombre au tableau : le principal suspect a été blessé par balle à l'époque et est depuis prisonnier d'un corps paralysé.
Avec l'aide de la psychologue Susanna Madueke, Olivia parvient à communiquer avec le suspect. Alors que les deux femmes se trouvent à leur tour dans la ligne de mire du Slasher, elles réalisent qu'elles doivent agir rapidement pour empêcher d'autres meurtres...

Mentions légales

Première édition française avril 2024

Copyright © 2024 dp Éditions, une marque déposée par dp DIGITAL PUBLISHERS SARL
Made in Strasbourg with ♥
Tous droits réservés

E-Book-ISBN : 978-2-38619-032-2
Livre de poche-ISBN : 978-2-38619-033-9

Copyright © 2022, dp Verlag, ein Imprint der dp DIGITAL PUBLISHERS GmbH
Titre original : Die Professorin

Traduction : Jouvence Franciscain Dossou-Yovo Gbemawon
Conception de la couverture : Anne Gebhardt
unter Verwendung von Motiven von
shutterstock.com: © Lukasz Szwaj, © Yeti studio, © marekuliasz
stock.adobe.com: © kishivan
elements.envato.com: © PixelSquid360
Correction : Anouchka Scheid

Version du e-book 17 avr. 2024 à 17:37:22.

L'œuvre ne peut être reproduite, même partiellement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Les personnages et les événements décrits dans cette œuvre sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existantes, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Veuillez noter que le rendu du texte peut varier en fonction de l'appareil de lecture utilisé.

Pour découvrir l'ensemble de notre catalogue, veuillez consulter notre site internet.

Tenez-vous informé·e·s en nous suivant sur les réseaux sociaux :

Instagram

Tiktok

MATTHIAS ERNST

À L'ÉCOUTE DU MAL

« Je pense, donc je suis. » René Descartes

Londres, juillet 2016

Les yeux grands ouverts, ses pupilles semblaient réduites à la taille d'une tête d'épingle. Le front plissé en de profondes rides, sa bouche, quant à elle, exprimait un cri ou un sourire étrange. Deux minces filets de sang s'écoulaient de son nez, dont le bout avait été coupé. Ces filets écarlates maculaient la lèvre supérieure et s'écoulaient sur les deux incisives proéminentes, semblables à des stèles funéraires baignées par la lueur lunaire émergeant d'un sinistre champ de repos.

Son regard s'attarda d'abord sur la plaie béante à la gorge, puis sur le T-shirt déchiqueté qui avait dû être blanc à l'origine. Imprégné de sang, de mucosités et de pluie, ce dernier avait pris une couleur brun rouille. La cage thoracique et le tissu mou et informe restant des seins présentaient d'innombrables piqûres, des cratères béants et des coupures ondulantes et larges.

Il se détourna et regarda le couteau dans sa main. La lame était recouverte d'une couche collante de sang coagulé. Il vacillait comme l'aiguille d'un sismographe enregistrant un tremblement de terre de magnitude quatre sur l'échelle de Richter. Une sueur froide lui coulait le long du dos et une chair de poule se propageait sur son corps.

Soudain, il entendit des pas. De lourdes bottes sur le bitume. Sa bouche se dessécha.

— Police ! Lâchez le couteau !

Il se tourna lentement et vit deux agents. Une femme de petite taille mais bien bâtie, et un homme grand à l'allure chétive. Ceux-ci pointaient leurs armes de service sur lui.

— Lâchez le couteau, maintenant ! cria la policière.

Le pistolet dans sa main tremblait plus fort que sa voix. Elle ne tirerait pas. Pas comme son collègue.

— Lâchez le couteau, gronda ce dernier.

Il regarda la lame que ses doigts tenaient toujours serrés. Elle était presque collante. Il ne pouvait pas la lâcher, aussi fort qu'il le voulait. Son corps lui refusait ce service. Ses lèvres s'ouvrirent. Il chercha le regard du policier et produisit un dernier son :

— Aragorn !

Un battement de cœur plus tard, un coup de feu retentissait dans la ruelle. Il sentit la force de l'impact qui repoussa son corps alors que le projectile déchirait la peau, les muscles et les vaisseaux sanguins de son cou. Puis sa conscience s'effondra dans une obscurité profonde et terrifiante.

1

Londres, février 2023

L'inspectrice en chef Olivia Jenner était assise dans son bureau, essayant de se maintenir en équilibre. Comme elle aurait aimé poser sa joue sur le plateau en plastique du bureau et fermer les yeux pour quelques minutes. Elle chassa cette pensée, prit la tasse et but une autre grande gorgée en espérant que le café extrafort lui donnerait le coup de pouce énergétique dont elle avait si désespérément besoin.

Mais un coup d'œil à son calendrier et en particulier à la réunion avec Greg Waltham, qu'elle redoutait depuis des semaines, étouffa l'étincelle d'énergie que la caféine avait allumée dans son corps. Prenant une profonde inspiration, elle se pencha vers l'arrière. Que d'emmerdes !

Olivia aimait son travail. Le commissariat de Wandsworth était un monde gérable, et son rôle de direction lui laissait suffisamment de liberté pour le travail d'enquête pratique qu'elle aimait tant. Mais parfois, le travail apportait des tâches si désagréables qu'elle souhaitait n'être qu'une simple policière de patrouille qui n'aurait pas à se préoccuper de tout cela.

On frappa à la porte et Greg Waltham entra. Avant même que l'odeur de la fumée de cigarette et de la bière ne lui monte au nez, elle aperçut qu'il était ivre. Ses yeux, emplis de sang, contrastaient avec ses joues opulentes, teintées d'un rouge intense, et marquées par un délicat réseau de veines d'un bleu profond. Sa main droite tremblait, alors qu'il essayait de la fixer à l'aide de celle de gauche à son ventre proéminent. Sa démarche était raide et maladroite. Le bouton supérieur de sa veste d'uniforme était ouvert et, en regardant de plus près, Olivia se rendit compte que toute la patte de boutonnage avait été mal boutonnée, laissant le dernier trou pendre librement au-dessus de l'entrejambe de Greg. Sur le pantalon, on pouvait voir une tache séchée ressemblant à un mélange de ketchup et de mayonnaise. Elle désigna la chaise devant elle, et Waltham s'assit. Le meuble grinça

lorsqu'il se pencha en arrière. Le dossier de la chaise pourra-t-il tenir ?

— Tu sais pourquoi j'ai voulu avoir cette conversation avec toi ? commença-t-elle.

Il haussa les épaules en luttant contre un bâillement, comme si ce minuscule mouvement l'épuisait déjà. Olivia soupira.

— Greg, ça ne peut plus continuer comme ça.

Il plissa les yeux, qui disparurent sous les touffes de ses sourcils broussailleux.

— Qu'est-ce qui ne peut continuer comme ça ?

Ses mots libérèrent encore plus d'odeur de bière et de fumée de cigarette en direction d'Olivia. Elle se leva et ouvrit la fenêtre, puis elle se rassit et fixa Greg.

— Tu dois enfin prendre ton problème d'alcool en main, dit-elle.

Les coins de sa bouche se mirent à trembler.

— Je n'ai pas de problème avec l'alcool, dit-il avec un sourire.

Olivia avait une idée de ce qui allait suivre.

— Seulement quand je suis sobre.

Sa tentative de rire se transforma rapidement en une quinte de toux. Olivia attrapa instinctivement la poubelle sous son bureau et la plaça devant Greg, mais celui-ci secoua la tête. Il toussa encore deux fois, prit une grande inspiration et murmura :

— Tout va bien.

Olivia renifla avec dédain.

— Non, dit-elle. Rien ne va. Tu arrives ivre au travail, et ce n'est pas la première fois.

— Je ne suis pas ivre.

— Dois-je te faire passer l'éthylotest ?

Il tressaillit.

— Peut-être que j'ai bu une bière de trop hier soir, murmura-t-il.

— Ou peut-être ce matin, au petit-déjeuner.

Greg baissa la tête. Ses épaules s'affaissèrent, et tout son corps sembla perdre du volume. La colère d'Olivia s'évapora, laissant place à un sentiment de compassion.

— Je ne veux pas te faire du mal, dit-elle, adoucissant sa voix. Mais j'ai reçu des plaintes de la part de collègues, et aussi de la femme chez qui tu as enquêté hier à propos d'un cambriolage.

— C'était une erreur, murmura-t-il.

— Trébucher sur tes propres pieds et tomber dans une vitrine en verre ! C'est un miracle que tu ne te sois pas blessé.

Il garda les yeux fixés au sol.

— Greg, je te pose un ultimatum : prends en charge ton problème d'alcool, cherche de l'aide, fais une cure de désintoxication. Je te soutiens, mais ça ne peut pas continuer comme ça. Si tu n'as rien entrepris d'ici la fin du mois, je serai obligée d'entamer une procédure

disciplinaire, et tu sais quelles peuvent en être les conséquences.

— Je n'ai pas de problème d'alcool, dit-il doucement.

Elle soupira.

— Oh que si, tu en as. Réfléchis-y.

Ils se levèrent. La chaise sur laquelle il était assis bascula vers l'arrière et s'écrasa au sol. Greg eut besoin de trois tentatives avant de réussir à se pencher assez pour ramasser le meuble et le remettre devant le bureau d'Olivia. Elle l'observa alors qu'il quittait son bureau en titubant. À la porte, il manqua de peu de percuter Omar. La vue du jeune collègue, toujours en forme, agréablement parfumé et surtout sobre, qui ne travaillait à Wandsworth que depuis deux mois, éclaircit instantanément l'humeur d'Olivia.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle fit un geste de la main.

— Les entretiens avec le personnel ne font clairement pas partie de mes activités préférées.

Omar sourit.

— Je peux l'imaginer.

Après avoir attrapé un véritable tueur en série, les tâches administratives doivent être ennuyeuses à mourir.

Elle lui fit un geste discret pour l'inviter à prendre ses distances.

— C'était il y a sept ans, et je ne l'ai pas attrapé moi-même. Le fait que nous ayons attrapé cet homme en flagrant délit était purement fortuit.

— Je ne crois pas aux coïncidences. Vous étiez sur ses traces et vous l'avez attrapé. Point final.

Olivia ne voulait pas en parler, alors elle demanda :

— Qu'y a-t-il ?

L'expression d'Omar s'assombrit.

— Pouvez-vous venir avec moi dans la salle d'interrogatoire ?

Elle jeta un œil à son agenda. Dans vingt minutes, elle avait un appel téléphonique avec le chef de la direction administrative de la police métropolitaine. Il voulait probablement encore ajuster son effectif.

— Berners ne peut-il pas s'en occuper ?

Omar secoua la tête.

— Je crains que non.

Elle le suivit à travers l'espace ouvert vers l'arrière du poste, où se trouvaient les salles d'interrogatoire et la salle d'identification criminelle pour les empreintes digitales et les photos. Omar ouvrit la porte de la salle d'interrogatoire 1 et elle entra. Lorsqu'Olivia reconnut la silhouette recroquevillée sur la chaise inconfortable, ses sourcils se haussèrent.

— Tim !

Le garçon leva la tête. Son visage était d'une pâleur mortelle. Même ses lèvres tremblantes étaient dépourvues de toute couleur. Il la fixa avec de grands yeux.

Elle entendit Omar fermer la porte derrière lui.

— Que fait mon fils ici ? demanda Olivia, perplexe.

Le collègue se racla la gorge.

— Nous l'avons attrapé avec une quantité malheureusement significative de marijuana et comme il a déjà dix-huit ans, nous ne pouvions pas simplement le prévenir et le laisser partir.

Olivia ferma les yeux. Le sol semblait osciller sous ses pieds.

— Où l'avez-vous attrapé ?

— Nous surveillions les dealers à Putney Heath et avons observé votre fils faire affaire avec l'un d'eux. L'autre type est dans la salle d'interrogatoire numéro deux. Son cas est grave, car il avait encore un demi-kilo de cette substance sur lui.

— Combien Tim a-t-il acheté ?

— Dix grammes, dit Omar.

— Dix grammes ? Sainte merde !

Omar fit un pas en arrière et Tim sursauta.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? siffla Olivia.

Tim évita son regard et fixa le plateau de la table.

— Dois-je sortir ? demanda le collègue.

Olivia secoua la tête.

— Merci de finir avec la procédure. Je le conduirai par la suite à la maison.

Elle retourna à son bureau, appela le secrétariat du directeur et demanda à sa secrétaire de reporter l'appel à l'après-midi.

Dix minutes plus tard, lorsqu'elle entra à nouveau dans la salle d'interrogatoire, Tim venait de signer le procès-verbal.

— Allons-y, dit-elle en le guidant par la porte arrière vers le parking.

Son fils s'installa sur le siège passager de sa Nissan. Elle démarra la voiture et prit la route. Ils restèrent silencieux un moment. Olivia sentait la colère bouillir en elle et monter en puissance. Finalement, elle éclata :

— Es-tu devenu fou ?

Tim leva la tête et la regarda. Elle jeta un bref coup d'œil à la route et, s'assurant qu'elle roulait droit sans risquer une collision avec le peu de trafic venant en sens inverse, elle croisa son regard. Des larmes brillaient dans ses yeux, mais l'émotion dominante n'était ni la tristesse, ni la peur, ni même la honte, mais plutôt la défiance.

— Je voulais juste m'amuser un peu, dit-il.

— Pour un peu de plaisir, un gramme aurait suffi. Tu aurais pu t'en tirer avec un simple avertissement et une amende de quatre-vingt-dix

livres, s'exclama-t-elle. Tu te rends compte que tu fais face à une accusation ?

Il haussa les épaules.

— Ça n'est pas si grave.

— Es-tu sérieux ?

La voiture fit un écart quand elle tourna brusquement le volant, et Olivia dut lutter pour la remettre en ligne.

— Je vais montrer que je regrette sincèrement devant le tribunal, et l'affaire sera probablement classée, dit Tim. Tu n'as pas à t'en faire.

— Ainsi, je ne dois pas m'inquiéter, mon fils de dix-huit ans consomme des drogues.

— C'est juste de l'herbe.

— Même cette substance doit être tenue éloignée des cerveaux des jeunes, surtout quand ils ont à peine survécu à une méningite.

La voix de Tim monta dans des aigus qu'elle n'avait pas entendus depuis le début de sa puberté, il y a quatre ans.

— C'est juste une excuse. Tu ne t'inquiètes pas vraiment pour moi ou pour mon cerveau en développement. La méningite, c'était il y a longtemps. Tu te soucies seulement de ce que tes collègues pourraient dire. C'est ton travail qui compte pour toi. Comme toujours. Je ne compte pas pour toi.

— Retire ça tout de suite ! cria Olivia.

— Non, hurla Tim. Si tu tenais vraiment à moi, Lucy, Wendy ou papa, tu passerais plus de temps avec nous, mais il n'y a que ton travail qui compte pour toi. Cela semble tellement plus intéressant que nous.

— Je…

— Oui, je connais tes excuses par cœur, grogna-t-il.

Ils arrivèrent devant la rangée étroite de maisons où vivait la famille d'Olivia. Sans la regarder à nouveau, Tim ouvrit la porte, sortit et la claqua bruyamment derrière lui. Olivia regarda son fils s'éloigner. Les doigts tout tremblants, elle essuya une larme au coin de son œil, puis enclencha la marche arrière et retourna au poste.

2

——Donne-moi Paddy tout de suite ! les yeux d'Ella se remplirent de larmes.

Elle tendit ses petits doigts noueux vers la peluche que son grand frère agitait hors de sa portée au-dessus de sa tête.

— Attrape-le ! Dan dansait triomphalement autour de la petite fille.

— Dan ! s'écria Susanna, laissant tomber sa brosse et se précipitant de la salle de bain à la chambre des enfants.

Une de ses mèches de cheveux frisés s'accrocha à la poignée de la porte. Sa tête fut tirée en arrière par un mouvement brusque et douloureux.

— Aïe ! jura-t-elle en se libérant avec précaution.

Pendant ce temps, des moments précieux s'écoulaient, durant lesquels elle aurait pu désamorcer la situation. Les pleurs doux et les supplications vaines d'Ella se transformèrent en hurlements sonores. Son visage devint écarlate et elle cria d'une tonalité capable de briser des verres à vin fins. Dan semblait manifestement encore plus encouragé par le désespoir impuissant de sa sœur, car il criait : « pleurnicharde », « pamplemousse », en sautillant et en criant, tout en agitant l'ours Paddington devant les yeux d'Ella.

Susanna saisit la peluche et la lui arracha des mains. Son fils émit un bruit de protestation, mais elle tenta de maintenir son regard le plus sévère, ce qui, comme toujours, le fit taire systématiquement.

— Descends et mange ton muesli. Tout de suite !

Dan obéit sans répliquer et, tandis qu'il descendait l'escalier en bois, elle se mit à genoux devant Ella et lui tendit le nounours. La petite de quatre ans le saisit et pressa la peluche contre son corps tremblant. Susanna prit sa fille dans ses bras et la berça doucement. Elle ferma les yeux et inhala l'odeur d'Ella, qui sentait le lait, le miel et les amandes.

— Susi ? Tout va bien chez toi ?

La voix un peu trop aiguë et forte de sa mère la fit sursauter. Comme elle détestait être appelée Susi !

— On arrive ! cria-t-elle.

Elle essuya les larmes d'Ella avec un mouchoir. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle réalisa que sa fille était encore en pyjama. Rapidement, elle l'aida à s'habiller avec les vêtements qu'elle avait préparés la veille.

— Laisse-moi te regarder, dit-elle finalement en poussant la petite devant le miroir.

— Je me trouve jolie, dit Ella.

Pour la première fois depuis la dispute avec son frère, un sourire timide apparut sur ses lèvres.

— Mais tu dois absolument te peigner les cheveux.

— Oh non ! Descends, dit Susanna. Grand-ma a sûrement préparé quelque chose de bon pour le petit-déjeuner.

L'ours dans les bras, Ella dévala les marches des escaliers tandis que Susanna se précipitait dans la salle de bain pour enfin dompter sa chevelure récalcitrante. Dix minutes plus tard que prévu, elle entra dans la cuisine. Les enfants étaient assis à la petite table, mangeant leur muesli. Sa mère se tenait derrière Ella et caressait la tête de la fillette, tout en plaçant sa main devant sa bouche, apparemment pour étouffer un rire.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? demanda Susanna en saisissant une des tranches de pain grillé refroidies qui étaient prêtes sur un plat à côté de l'évier.

— Oh, cette petite fille vient de me dire qu'elle a vu une sorcière. Quand je lui ai demandé quand cela s'était passé, elle m'a dit tout à l'heure, et quand j'ai demandé si elle avait déjà vu la sorcière auparavant, elle a répondu : bien sûr, c'est maman quand elle ne s'est pas peigné les cheveux.

Sa mère éclata de rire et les enfants se joignirent à elle. Susanna leva les yeux au ciel. Son regard se posa ensuite sur l'horloge.

— Quoi, déjà si tard ?

Susanna mordit un bon tiers de la tranche de pain non beurrée, avala une gorgée de thé et se précipita vers son bureau. Elle n'arriverait jamais à temps pour la réunion du conseil de faculté.

— Peux-tu emmener les enfants à la maternelle ? demanda-t-elle à sa mère en prenant le premier des trois classeurs sur la table pour le mettre dans son sac à bandoulière.

— Ah, ces douleurs éphémères ! Aujourd'hui, j'ai été de nouveau assaillie par d'atroces rhumatismes, répondit sa mère en se tenant la hanche d'une main.

— Tu es arrivée à Londres à l'âge de deux ans, dit Susanna. Tu devrais être habituée à ce climat.

— C'est facile à dire quand on ne souffre pas de douleurs chroniques, répliqua sa mère, croisant ses bras courts devant sa poitrine opulente.

Susanna retint un soupir. Elle devait garder son calme, aussi difficile que cela puisse être parfois.

— C'est vrai, tu as raison, dit-elle. Peux-tu emmener Dan et Ella à la maternelle ou pas ?

Sa mère fit alors une de ces pauses théâtrales qui avaient toujours agacé Susanna, même quand elle était elle-même de l'âge d'Ella. Finalement, la vieille dame soupira.

— Bon, je vais devoir serrer les dents, alors ça ira. Je dois aussi les récupérer, n'est-ce pas ? À quelle heure rentres-tu ce soir ?

— Vers neuf heures, car j'ai encore un cours, dit Susanna, ignorant le gémissement de sa mère et enlevant son téléphone de la charge.

Quatre nouveaux messages. Elle ouvrit le premier et tressaillit. Le doyen Walters lui avait écrit.

Peut-être pourrions-nous parler avant la réunion ? Venez donc dans mon bureau.

Elle avala sa salive. Elle n'avait pas le temps pour ça. Elle passa les vingt-cinq minutes suivantes à se demander ce que le doyen voulait lui dire. Lui répondant qu'elle ne pourrait pas y arriver, elle se précipita dans la cuisine pour donner un baiser sur le front de Dan et serrer fort Ella et son ours.

— Pouvons-nous regarder Paddington Bär ce soir ? demanda sa fille.

— Oh non, pas ça encore, s'écria Dan.

— Il faudra en parler à Grand-ma, je rentre malheureusement tard. Elle n'entendit pas les réponses de ses enfants ni les plaintes de sa mère, car elle traversait déjà le jardin avant et courait vers la station de métro.

Lorsqu'elle arriva, essoufflée et agitée, sur le quai de la station Clapham North, Susanna ne vit que les feux arrière du train s'éloigner. Super, maintenant elle serait définitivement en retard à la réunion.

Elle jeta un œil à son téléphone. Le doyen lui avait répondu

Dommage.

Son cœur s'affaissa. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle sentit l'impulsion presque irrépressible de son cerveau à s'engager pleinement dans cette question et toutes les conséquences qui en découlaient, mais elle stoppa net ce processus de pensée avant que son cortex préfrontal et son système limbique ne soient pleinement

activés. C'était inutile de spéculer. Elle devait demander à Walters de quoi il s'agissait, et pour cela, elle devait d'abord arriver au travail.

Lorsqu'elle entra dans la salle de réunion de la faculté des sciences sociales de l'Université de Roehampton dix minutes après neuf heures, complètement hors d'haleine, la réunion avait évidemment déjà commencé. Le doyen Walters se tenait devant un écran, montrant des diagrammes à barres en forte hausse avec un pointeur laser. Susanna prit place sur le côté gauche de la table en fer à cheval. Enoch Daltrey, le professeur de psychologie cognitive assis en face d'elle, leva un sourcil et pointa l'horloge derrière le doyen.

Malin ! Elle savait qu'elle était en retard. Mais Daltrey avait toujours été un peu donneur de leçons.

— … Nous sommes malheureusement contraints par les directives gouvernementales de réaliser des économies dans le domaine des six chiffres, entendit-elle Walters dire.

Romuald Murdoch, professeur de diagnostic psychologique, dont l'accent écossais était parfois difficile à déchiffrer, prit la parole.

— Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

Le doyen pinça les lèvres.

— Cela signifie que nous sommes contraints de supprimer un poste de professeur.

Susanna se joignit au gémissement collectif des collègues du département de psychologie. Ils étaient tous là. Sept professeures et six professeurs. L'un d'entre eux allait donc perdre son emploi. Le pouls de Susanna s'accéléra et ses doigts devinrent moites. Cette nouvelle déclencha une réaction de stress dans son système nerveux autonome.

— Comment allez-vous décider quel poste sera supprimé ? demanda Debbie Miller, une Américaine svelte dont l'apparence n'était pas en phase avec ses presque soixante ans - était-ce parce qu'elle enseignait la psychologie du développement ?

Avant que le doyen puisse répondre, Enoch Daltrey intervint. Au son de sa voix nasillarde, les poils sur les bras de Susanna se hérissèrent.

— C'est évident, dit-il, retirant ses lunettes à monture de nickel pour nettoyer les verres. Nous examinerons qui a obtenu le moins de fonds tiers. D'autres critères pourraient inclure le nombre et la qualité des publications. Heureusement, cela peut être facilement calculé en examinant les facteurs d'impact des revues dans lesquelles nos articles ont été publiés.

Il se pencha en arrière et sourit d'un air suffisant. Son département employait tellement de doctorants qu'il n'avait presque pas besoin de publier lui-même, car il était automatiquement co-auteur dans les articles de ses étudiants. Susanna, quant à elle, n'avait réussi à publier

que deux articles dans des revues peu influentes l'année précédente. Elle balaya du regard ses collègues et à ce moment-là, la réalité la frappa comme une gifle… tous les présents avaient publié bien plus qu'elle au cours des trois années depuis qu'elle occupait le poste de professeure en neuropsychologie.

— Nous allons élaborer un catalogue de critères, dit maintenant le doyen, avant d'ajouter , un catalogue de critères juste et transparent.

— Quand la décision sera-t-elle prise ? demanda Murdoch.

— D'ici la fin de la semaine prochaine, répondit Walters. Lors de la réunion dans dix jours, vous aurez tous l'opportunité de présenter des arguments pour justifier le maintien de votre poste.

Susanna sentit sa gorge se serrer. Il lui restait dix jours pour justifier pourquoi elle ne devrait pas être licenciée. Ses pensées commencèrent à tourner autour de la question de ce qu'elle devait faire maintenant. Son cerveau actif et jamais au repos envisagea l'avenir, lui peignant tout un éventail de scénarios, chacun plus catastrophique que le précédent. Quelles chances une mère célibataire et neuroscientifique avec une histoire de publication tout juste moyenne avait-elle de trouver un poste équivalent dans une université au Royaume-Uni ? Les effets du Brexit n'avaient-ils pas contraint toutes les universités et institutions de recherche à économiser ? Comment pourrait-elle supporter le stress d'un autre marathon de candidatures alors que les tâches quotidiennes d'enseignante, de chercheuse et de mère lui semblaient déjà insurmontables ?

La réunion commença à se disperser lentement. Susanna aurait préféré se réfugier dans son bureau pour réfléchir tranquillement à ses options, mais le doyen Walters lui fit signe de s'approcher. Il la conduisit dans son bureau et lui offrit un siège.

— Dommage que je n'ai pas pu vous prévenir, dit-il.

— J'ai raté le métro. Ce matin a été encore une fois stressant.

Il hocha la tête.

— Je peux l'imaginer. C'est véritablement impressionnant de constater avec quelle maîtrise vous parvenez à gérer tout cela.

Susanna haussa les épaules.

— Beaucoup de femmes doivent faire cela tous les jours sans recevoir de louanges ou de reconnaissance.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, la situation est extrêmement sérieuse.

Susanna avala sa salive, bien que sa bouche soit presque sèche.

— Vous voulez supprimer mon poste, n'est-ce pas ?

Il soupira doucement.

— Je ne peux pas vous cacher que vous êtes dans la position la plus défavorable.

— Puis-je encore faire quelque chose, ou est-ce déjà décidé ? Il la regarda silencieusement pendant un moment, puis dit :

Non, rien n'est encore décidé. Mais pour ne pas perdre la partie, vous avez désespérément besoin d'un atout. Montrez au ministère de l'Éducation pourquoi votre département mérite d'être financé.

— Comment puis-je faire cela en seulement dix jours ?

Il haussa les épaules.

— Trouvez une solution, professeur Madueke !

3

Olivia gara la Nissan dans l'allée. Sa tête bourdonnait. Il était tard, encore une fois. La réunion avec le directeur n'avait pu avoir lieu qu'à dix-huit heures, elle était donc restée avec lui jusqu'à dix-neuf heures trente à discuter de répartition des postes, de coûts du personnel et de divers indicateurs clés.

Au fil de la conversation, elle avait compris qu'il ne s'agissait plus seulement de savoir si un ou deux postes à temps plein seraient supprimés. L'existence même de la station était en jeu. Le directeur avait évité de le dire clairement, mais à partir d'une demi-douzaine d'allusions telles que : il faut tout remettre en question et il y a de toute façon trop de services à Londres, elle avait pu déduire de quoi il retournait.

Olivia était confiante d'avoir évité le pire pour le moment, car le directeur n'avait exigé ni licenciements ni mises en retraite anticipée de sa part. Elle était soulagée de ne pas avoir à mener d'autres entretiens de personnel. Rien qu'en pensant à sa conversation avec Greg, elle avait encore des frissons. Si des réductions de postes devaient avoir lieu, il serait le premier touché. Comment réagirait-il si elle lui annonçait qu'il devait chercher un nouvel emploi ?

Elle sortit de sa voiture. En ouvrant la porte d'entrée, l'odeur de lasagnes l'accueillit. Une vague de gratitude l'envahit. Andy avait cuisiné… encore une fois.

Olivia ôta ses chaussures, accrocha sa veste au portemanteau dans le couloir et entra dans la cuisine. Son mari se penchait vers le four, lui présentant son postérieur désormais un peu proéminent. Grognant, il se redressa et s'essuya le front avec la manche de sa chemise.

— Salut Andy, dit-elle.

Il se retourna.

— Salut, répondit-il, s'approchant pour lui donner un baiser sur la joue. Peux-tu me dire ce qui se passe avec Tim ? demanda-t-il en

ouvrant le sachet de salade et en laissant tomber les feuilles un peu flétries dans un saladier. Il s'est barricadé dans sa chambre et écoute du *gangsta rap* à un volume tel que les murs tremblent.

Sous le bruit du four à convection, Olivia entendit effectivement un bourdonnement. Elle prit une profonde inspiration.

— Un collègue l'a surpris aujourd'hui en train d'acheter de la marijuana.

Voyant qu'Andy était sur le point de laisser tomber le saladier, elle le saisit par précaution.

— Comment ça ? s'exclama-t-il, horrifié.

Elle acquiesça.

— Et ce n'est pas tout. Comme il avait plus de cinq grammes sur lui, il y aura forcément des poursuites.

Andy frappa du plat de la main sur le plan de travail, faisant trembler bruyamment les assiettes posées dessus.

— Cela ne peut pas être vrai !

Elle passa un bras autour de son épaule. Habituellement, ce geste le calmait, mais cette fois, il resta rigide.

— Et où étais-tu passée tout ce temps ? demanda-t-il.

Elle percevait le reproche dans son ton, dans la manière dont il tentait de retirer l'émotion de ses paroles, sans y parvenir. Sa voix tremblait.

— J'avais une réunion avec le directeur.

— C'est bien sûr plus important que de s'occuper de notre fils qui consomme de la drogue.

La rancœur d'Andy avait cédé la place à une amertume qu'Olivia n'aimait pas du tout. Elle voulait répliquer, mais soudain, Wendy, leur fille de treize ans, apparut dans l'encadrement de la porte. Elle rayonnait.

— J'ai eu un A pour mon dessin, dit-elle fièrement.

Olivia tenta d'afficher un sourire convaincant. Elle s'approcha de sa fille et l'enlaça.

— Je suis très fière de toi, dit-elle.

Wendy se dégagea.

— Tu peux m'emmener au ballet demain ?

Olivia hésita. Elle n'avait pas son agenda en tête.

— Je dois vérifier, je…, commença-t-elle, mais Andy l'interrompit aussitôt.

— Je t'emmènerai. Maman n'aura sûrement pas le temps.

Wendy se précipita vers son père pour l'étreindre.

— On mange bientôt ? résonna la voix de Lucy, leur fille de seize ans, assise dans le salon sombre, les yeux rivés sur son téléphone, ses doigts tapant à une vitesse folle sur l'écran.

— Tout de suite prêt, cria Andy. Peux-tu aller chercher Tim, s'il te

plaît ?

Le dîner fut une affaire désagréable. Wendy bavardait joyeusement de sa journée et de ce qu'elle avait vécu avec ses amies. Le téléphone de Lucy vibrait toutes les quelques secondes, son attention se détournant de plus en plus de son assiette vers l'appareil sous la table. Tim évitait tout contact visuel ainsi que toute conversation. Il se contentait de piquer dans ses lasagnes et annonça à un moment qu'il se sentait mal avant de retourner dans sa chambre.

— Il a ses règles ? demanda Wendy en riant.

Olivia n'était pas d'humeur à plaisanter. Elle voulait suivre Tim, mais entendit alors son fils claquer la porte de sa chambre à l'étage et tourner la clé dans la serrure.

— Je lui parlerai plus tard, dit Andy sans la regarder.

Elle avala quelques bouchées de lasagnes, bien que tout appétit lui soit passé. Après le repas, ses filles aidèrent Andy à charger le lave-vaisselle.

Olivia s'affala sur le canapé, sentant le dernier soubresaut d'énergie déserter son corps. Un épuisement d'une intensité qu'elle n'avait plus connue depuis longtemps s'abattit sur elle. À bout de forces, elle n'aspirait plus qu'au repos.

Andy posa silencieusement un verre de Primitivo sur la table basse du salon et s'assit dans le fauteuil en face.

— Merci, dit Olivia, saisissant le vin et prenant une grande gorgée.

Elle sentit immédiatement l'alcool qui monta à sa tête et tout devint soudain un peu plus léger. Était-ce pour cela que Greg avait commencé à boire ? Peut-être qu'une bière par soir ne suffisait plus à se détendre. Étaient-ce alors deux ou trois ?

— Nous devons parler.

Le ton d'Andy était calme, mais sa neutralité semblait plus menaçante que s'il avait crié.

— Oui, c'est vrai, dit-elle.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, dit-il. Le fait que Tim ait été attrapé avec de la drogue n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ça fait longtemps que ça ne tourne plus rond chez nous.

Elle plissa les yeux.

— Que veux-tu dire ?

Il poussa un rire fade.

— Le fait que tu ne t'en sois pas rendu compte est tellement typique. Mais tu n'es jamais à la maison.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua-t-elle, alors même qu'en prononçant ces mots, elle savait qu'il avait raison. Je rentre souvent tard, mais je suis à la maison.

— Être physiquement présente est une chose, mais souvent, tu n'es pas là mentalement, et nous le ressentons tous. Surtout les enfants.

— Je…

Elle voulait se défendre, mais Andy leva la main.

— Je n'ai pas fini. Olivia, je t'aime. Tu sais que je te soutiendrai quoi qu'il arrive. C'est pourquoi je dois intervenir maintenant. Ça ne peut pas continuer comme ça. Tu t'éloignes de plus en plus de nous. Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Si, bien sûr, dit-elle. Mon travail…

— Ce n'est pas seulement ton travail. C'est aussi cette affaire qui ne te lâche plus. Tu es complètement obsédée !

Elle leva les yeux.

— Je ne suis pas obsédée, j'ai juste des doutes.

Il secoua la tête.

— Regarde ton bureau. Ce n'est pas sain. S'il te plaît, je te le demande encore une fois gentiment. Jette tout ça. Transformons-le en salle de loisirs ou peu importe. Oublie cette affaire ! Qu'est-ce qui est plus important, les enfants et moi ou un tueur de femmes fou ?

Elle hésita. Le fait qu'elle ne puisse pas répondre spontanément la terrifia.

— Penses-y, dit Andy. Je vais à présent parler à Tim.

Il se leva et monta les escaliers. Olivia saisit le verre de vin et prit une autre gorgée. Les mots d'Andy résonnaient dans sa tête légèrement engourdie. Était-ce un avertissement ? Lui avait-il posé un ultimatum, comme elle l'avait fait aujourd'hui avec Greg ? Que ferait-il si elle ne répondait pas à sa demande ? Toutes ces questions tournoyaient dans son esprit, essayant de l'empêcher de se poser la seule question qui comptait vraiment : avait-il raison ? Bien sûr, sa famille était plus importante que l'affaire qui la hantait. Absolument plus importante. La question était absurde et pourtant…

Olivia se leva et se dirigea vers la porte de l'autre côté. Elle hésita un instant, puis sortit son trousseau de clés de son sac, déverrouilla la porte, abaissa la poignée et entra dans son bureau. Un vieux PC trônait au centre d'une table, encadré par des cartons de déménagement remplis de dossiers en vrac. Les étagères qui couvraient trois côtés de la pièce étaient également remplies de classeurs. Seul un petit espace sur le mur à côté de la fenêtre était vide. Là, à une planche étaient accrochées des photos agrandies au format A4 de cinq corps de femmes atrocement mutilés, raison pour laquelle elle verrouillait toujours son bureau, pour épargner à ses enfants la vue qu'elle-même supportait à peine.

Toutes les images étaient reliées par des fils rouges comme d'énormes insectes pris dans une toile d'araignée. Au centre de l'arrangement trônait une fiche sur laquelle Olivia avait écrit en lettres majuscules un seul mot : ARAGORN.

4

Susanna cliqua sur l'icône sur le bureau de son MacBook, et la présentation qu'elle avait préparée pendant les vacances semestrielles s'ouvrit immédiatement. Quand les enfants étaient au lit, elle s'était souvent assise tard devant son ordinateur pour travailler sur ce cours. La première diapositive affichait son nom, *Prof. Susanna Madueke, PhD*, et en dessous, le titre du cours : Introduction à la Neuropsychologie.

Elle se tourna vers l'écran géant de l'auditorium de l'Université de Roehampton, où l'image de titre était projetée comme prévu. Susanna prit une profonde inspiration puis expira lentement, essayant de calmer son cœur qui battait la chamade. Parler en public lui avait toujours posé problème, et si elle devait choisir l'aspect de son travail qu'elle aimait le moins, c'était les conférences. Bien qu'elle sache se montrer pédagogue, elle détestait cette sensation d'angoisse qui l'accompagnait à chaque fois.

Face aux trois cents étudiants qui la regardaient avec un intérêt variable, elle se rappela que seulement une petite fraction d'entre eux se spécialisait en psychologie. La plupart étudiaient une discipline connexe et cherchaient simplement à obtenir des crédits. Pour eux, l'introduction à la neuropsychologie n'était souvent qu'un choix par défaut, les options plus populaires en psychologie clinique étant saturées. Peu étaient réellement passionnés, rendant sa tâche d'autant plus ardue.

Alors qu'elle balayait du regard l'amphithéâtre, Susanna se demanda si tous ses efforts valaient la peine. Dans moins de deux semaines, son poste serait supprimé à moins d'un miracle. Que deviendrait ce cours ? Serait-elle autorisée à terminer le semestre, ou lui proposerait-on de continuer sous forme de contrat précaire ?

Elle chassa ces pensées, se racla la gorge et s'adressa à l'assemblée :

— Bonjour à tous. Ravie de vous voir aussi nombreux. Je suis

Susanna Madueke, professeure en neuropsychologie clinique, et je vais vous initier pendant ce semestre à ce domaine fascinant, du moins à mes yeux.

Un étudiant blond, le visage rougi par le soleil, l'interrompit pour demander comment obtenir les crédits du cours.

— Il y aura un examen en fin de semestre, annonça Susanna. La liste des lectures complémentaires vous sera fournie ultérieurement.

Comme attendu, un murmure de mécontentement parcourut l'audience. L'idée de devoir consulter des articles et des livres en plus des diapositives de cours ne les enchantait guère.

— Très bien, commençons. Ma première question est la suivante : qui parmi vous pense que l'esprit peut exister indépendamment du cerveau ?

La plupart des mains se levèrent.

— Excellent, dit Susanna. Cela correspond à peu près aux résultats d'une étude de mes collègues berlinois, qui ont conclu que quatre-vingt-dix pour cent des sondés étaient enclins au dualisme. Quelqu'un peut-il me dire ce que ce terme signifie ?

Une personne aux cheveux bleus se manifesta.

— Cela signifie que l'esprit et le corps sont séparés, et qu'il existe quelque chose comme une âme.

Susanna acquiesça.

— Je suis d'accord avec la première partie de votre réponse. Pour la seconde, je vous suggère de consulter un théologien. La majorité ici adhère à une vision dualiste. Mon but, ce semestre, est de vous faire remettre en question cette perspective.

Elle passa à la diapositive suivante, montrant la photo en noir et blanc d'un homme du XIXe siècle, tenant un fusil dans chaque main. Son crâne paraissait déformé, un œil fermé.

— Voici Phineas Gage, commença-t-elle. Quelqu'un connaît-il son histoire ?

Une étudiante mâchant du chewing-gum répondit à côté.

— N'est-ce pas le personnage de « Le Tour du monde en 80 jours » ?

Susanna sourit.

— Non, c'était Phileas Fogg. Mais vous n'êtes pas loin. Phineas Gage était un ouvrier ferroviaire devenu célèbre après un accident dramatique. Une barre de fer lui traversa le crâne lors d'une explosion.

Elle cliqua pour la diapositive suivante, montrant la trajectoire de la barre à travers le crâne de Gage. L'auditoire réagit, certains riant nerveusement, d'autres détournant le regard. Susanna espérait que personne ne se plaindrait de l'absence d'avertissement pour ces images choquantes.

— Gage a perdu son œil gauche, poursuivit-elle. La barre a aussi traversé les lobes frontaux de son cerveau. Des idées sur les

conséquences possibles ?

Plusieurs étudiants proposèrent des troubles de la mémoire, de la parole, ou même l'absence de toute séquelle, mais Susanna corrigea chaque fois.

— Non, ses capacités cognitives étaient intactes. Cependant, son comportement a radicalement changé après l'accident, devenant impulsif et imprévisible. Cela nous montre que non seulement les fonctions cognitives, mais aussi notre personnalité, dépendent du bon fonctionnement du cerveau.

Elle continua, présentant la neuropsychologie comme le domaine étudiant ces liens entre cerveau, comportement et personnalité. La sonnerie marquant la fin du cours la prit par surprise, et elle dut rapidement conclure, perdant presque le fil face à l'agitation générale.

Rangée derrière son PC, elle ferma la présentation, se sentant à la fois épuisée et satisfaite. C'est alors qu'elle entendit des applaudissements. Se tournant, elle vit un homme s'approcher en l'applaudissant. C'était Eddie, un visage familier du passé.

— Eddie ? s'étonna-t-elle.

— Sanna, répondit-il avec un large sourire.

Elle lui tendit le poing, une habitude prise pendant la pandémie.

— Propre, belle présentation, dit-il. J'ai enfin compris cette histoire de dualisme.

— Tu m'en diras tant, répliqua-t-elle. Que me vaut ta visite ?

Eddie expliqua qu'il était en ville et avait décidé de voir qui de leur ancien groupe était encore dans le coin. Impressionné par son parcours, il avait assisté à sa conférence par curiosité.

— Et, ça t'a plu de jouer les espions ? demanda-t-elle en rangeant son matériel.

— Tu as vraiment un don pour l'enseignement, complimenta-t-il.

Tandis qu'ils échangeaient sur leurs vies respectives, Eddie proposa d'aller boire un verre. Susanna, méfiante, questionna ses véritables intentions. Eddie finit par avouer qu'il avait une faveur à lui demander concernant son grand-père, victime d'un AVC sévère et atteint du syndrome d'enfermement.

— Ah, voilà où tu veux en venir, réalisa-t-elle. Tu sais que c'est ma spécialité.

Eddie espérait qu'elle pourrait l'aider à communiquer une dernière fois avec son grand-père. Malheureusement, Susanna dut refuser, expliquant les contraintes de temps et de ressources que cela impliquerait.

Déçu mais compréhensif, Eddie lui laissa sa carte de visite, au cas où elle changerait d'avis.

5

Olivia plaça les bouts de ses doigts les uns contre les autres et porta les côtés de ses index à sa bouche. Elle prit une profonde inspiration et regarda ensuite son agenda. La matinée était remplie d'un bloc rouge où était inscrit en lettres grasses Planification trimestrielle. Elle soupira. Mais cela ne servait à rien. Lorsqu'elle avait décidé de prendre la direction de la station à Wandsworth, elle savait qu'elle ne pourrait pas toujours choisir les tâches les plus agréables. Elle devait également s'occuper de dossiers qui révoltaient chaque fibre de son être, et cela incluait tout particulièrement la planification budgétaire trimestrielle. Elle ouvrit le document du dernier trimestre. Puis, saisissant sa tasse, elle alla dans l'open-space à côté et se servit du café fraîchement infusé. Elle but ensuite une grande gorgée et retourna à son bureau. Il ne manquait plus qu'une chose pour qu'elle puisse commencer. Elle alluma le récepteur à côté de son PC et, peu après, le bourdonnement statique de la fréquence radio de la police remplit toute la pièce. Ce bruit l'apaisait, pour une raison qui lui échappait. C'était de la musique à ses oreilles. Ses collègues avaient plus d'une fois plaisanté sur la préférence d'Olivia pour Radio Scotland Yard, mais cela lui était égal. Elle aimait être informée de ce qui se passait dans les rues de Londres. Cela lui permettait de réagir rapidement si nécessaire, lorsque des agents en patrouille se retrouvaient dans des situations dangereuses. Elle prit une autre gorgée et commença ensuite à copier des blocs entiers de la planification du dernier trimestre dans le document actuel. Pourquoi se donner la peine de reformuler à chaque fois ? Un collègue du district voisin de Fulham rapporta qu'un cambrioleur avait été attrapé dans un supermarché et qu'il allait maintenant procéder à l'enregistrement des données personnelles. Olivia copia la clé de position dans un document. Elle espérait qu'elle serait toujours valable. Contrairement aux promesses du gouvernement, le Brexit n'avait pas mené à des conditions

paradisiaques. Au contraire, l'argent semblait encore plus rare et, dans l'ombre des coupes budgétaires du secteur de la santé, d'autres services publics devaient également subir des réductions. Le poste radio crépita et cliqueta. Puis, la voix d'un collègue se fit entendre, excitée.

— Un passant signale la découverte d'un corps à Chelsea. 19, Michael Road. Nous sommes en route.

Olivia parcourut mentalement la carte de Londres. C'était de l'autre côté de la Tamise. Donc, pas son secteur. Que trouveraient les officiers ? Elle avait été bien trop souvent confrontée à des situations similaires, et chaque fois, elle avait dû lutter contre les images terribles et les odeurs souvent encore plus torturantes sur les scènes de crime.

Elle se remit au document et modifia deux détails dans le plan des postes, résultant du fait qu'une collègue était désormais en congé parental et qu'une autre avait été augmentée en conséquence. Soudain, le haut-parleur crépita et la voix du policier qui venait de signaler la découverte d'un corps retentit à nouveau. Il semblait lutter avec les mots qui sortaient maintenant, tremblants et saccadés, de l'appareil.

— C'est… s'il vous plaît, envoyez l'équipe d'identification… et, de préférence, aussi une équipe d'enquêtes sur les homicides. La victime est une jeune femme. De nombreuses plaies de coups de couteau dans le thorax. La cavité abdominale a été ouverte. À côté du corps se trouve… se trouve un organe. Je crois que c'est le foie…

Il y eut un crépitement, puis juste du bruit blanc. Probablement que le collègue était parti derrière un buisson pour vomir. Cette pensée fit place à une série d'images mémorables qu'Olivia ne connaissait que trop bien. Des corps mutilés… des femmes d'âge plus jeune… allongées sur le dos, les gorges tranchées, des douzaines de cratères de coups de couteau dans les thorax, les cavités abdominales ouvertes, des organes à côté des cadavres.

— Armstrong, murmura-t-elle.

Une chair de poule envahit instantanément son corps entier. Était-ce arrivé, ce qu'elle avait redouté toutes ces années ? Comme en transe, elle sauvegarda le document, se leva, prit sa veste et entra dans le bureau ouvert.

— Je dois m'absenter un moment, dit-elle à Omar, qui la regardait, perplexe.

— Tout va bien ? demanda-t-il. Vous avez l'air d'avoir vu un fantôme.

Olivia acquiesça.

— Je crains que oui. À plus tard.

— Dois-je vous accompagner ?

Elle secoua simplement la tête et se précipita vers le parking du personnel. Dans un crissement de pneus, elle tourna sur la route et navigua le Nissan à travers le trafic du matin avec des changements de voie rapides et intuitifs. Elle devait arriver avant l'équipe d'enquête sur les homicides, car ils ne la laisseraient certainement pas passer. En revanche, l'officier en uniforme, qui attendait sur les lieux avec un visage pâle et un front couvert de sueur, ne l'empêcherait sûrement pas de se faire une idée de la situation. Après tout, elle avait un rang supérieur au sien.

Il ne lui fallut que dix minutes pour atteindre Michael Road. De loin, elle vit qu'une foule s'était formée. Elle se gara en bord de route, sortit et exhiba son badge de service. La foule bloquait l'entrée d'une ruelle. Un seul policier attendait derrière un ruban jaune et noir, essayant d'empêcher les curieux de voir l'horreur qui se trouvait derrière lui sur l'asphalte humide.

Olivia se fraya un chemin à travers la foule, utilisant ses coudes et plaçant son badge sous le nez de quiconque marmonnait. Quand elle fut enfin devant le collègue, elle l'aborda :

— Inspectrice Jenner. J'étais dans le coin et j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de soutien.

Sur le visage verdâtre du Bobby, un soupçon de soulagement apparut.

— C'est très gentil de votre part, dit-il.

Chuchotant, il continua :

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi terrible. Ma collègue est juste là, avec le corps.

Il souleva le ruban de signalisation et Olivia se glissa en dessous. Elle avança d'une vingtaine de mètres dans la ruelle. À chaque pas, la scène devenait plus claire, et ce qu'elle vit lui provoqua un frisson glacé sur tout le corps. La dépouille de la jeune femme était allongée sur le dos. Son torse était nu, les bras largement étendus. Les jambes étaient légèrement écartées, le jean et la culotte tirés jusqu'aux genoux. La paroi abdominale de la victime était ouverte, et un large lambeau de peau avait été replié sur le côté. À côté de son épaule droite gisait une masse sanguinolente, d'après laquelle le collègue avait justement reconnu le foie. En s'approchant, Olivia vit que le torse était criblé de plusieurs dizaines de coups de couteau. Le visage de la femme était déformé, et ses yeux étaient grands ouverts. Olivia s'arrêta net. La gorge était intacte.

— Qui êtes-vous ? entendit-elle alors une voix de femme demander.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle vit qu'une policière se tenait adossée au mur du côté opposé de la ruelle.

Olivia montra son badge à la jeune collègue, dont les yeux s'écarquillèrent.

— Vous êtes celle qui a attrapé le tueur en série de Putney ?

Olivia acquiesça.

— Oui, j'ai participé à cela, dit-elle. Qui a trouvé le corps ?

— Un chauffeur de camion est venu chercher des palettes à la blanchisserie ici vers huit heures.

Elle pointa un bâtiment dont l'arrière donnait sur une rampe où se trouvaient plusieurs conteneurs remplis de linge blanc.

— Il a vu quelque chose dans son rétroviseur et quand il a réalisé de quoi il s'agissait, il a immédiatement appelé les urgences.

Olivia hocha la tête.

— Et rien n'a été modifié ?

— Je n'ai rien touché, dit la collègue.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Olivia n'avait entendu personne arriver. Elle se retourna. Devant elle se tenait un homme grand et maigre. Il était en civil et portait un trench-coat coûteux sur un costume deux-pièces encore plus coûteux.

— Marcus, dit Olivia.

— Olivia, répondit Marcus Harrison, chef de l'unité spéciale des homicides de la Police métropolitaine. Il lui serra la main.

— Ça fait longtemps. Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

— J'étais dans le coin et j'ai entendu l'appel d'urgence. Je pensais que je pourrais aider.

— C'est gentil de ta part. Notre jeune collègue pourrait sûrement avoir besoin d'un peu de soutien.

Il se frotta la joue et observa le corps.

— Oh là là, c'est un véritable massacre.

— Ça ressemble exactement à…, dit Olivia doucement, au cas du tueur en série de Putney.

Marcus plissa les yeux. Puis, il secoua la tête.

— La gorge n'a pas été blessée. C'était pourtant la spécialité d'Armstrong.

Olivia entendit soudain des pas derrière elle. Elle se retourna et vit quatre autres officiers. La grande rousse, elle ne l'avait jamais vue auparavant, elle devait être nouvelle dans l'équipe. Les trois hommes, en revanche, elle les connaissait bien, puisqu'elle avait travaillé avec eux et Marcus pendant cinq ans. L'un d'eux était Harry Edgecombe. Son tour de taille avait encore augmenté, tandis qu'il avait perdu tous ses cheveux. Il sourit à Olivia. Basil Rutherford, le taciturne grincheux dans son costume mal ajusté, lui accorda un semblant de hochement de tête. Et Frank Calvin, petit, svelte et toujours aussi nerveux, la fixait de ses yeux de belette, frottant ses mains.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il, perplexe.

— Je suis contente de te revoir, Frank, dit Olivia. J'étais justement dans le coin par hasard et j'ai pensé que je pourrais soutenir les

collègues sur place jusqu'à votre arrivée.

— Quelle noblesse ! dit Calvin. Alors, tu peux laisser l'affaire aux professionnels maintenant. Tu as sûrement quelque chose de passionnant à faire dans ton commissariat à Putney ou Clapham ou où que tu sois maintenant.

— Wandsworth, dit-elle sans faire aucun mouvement de départ.

— Marcus, je suis sérieuse, dit-elle. Les parallèles avec l'affaire du tueur de Putney sont évidents.

Harrison soupira.

— Attendons d'abord les résultats des analyses forensiques et de l'autopsie. Ensuite, nous verrons si ces parallèles apparemment évidents tiennent la route. Mais même s'il y avait des similitudes avec les meurtres de l'époque… Armstrong ne pouvait pas en être l'auteur.

— Oui, c'est certain, murmura Olivia.

Elle acquiesça face à Marcus, Harry, Basil et à la rousse, puis s'éloigna à travers la foule grandissante des curieux.

Ses bouts de doigts picotaient encore. Cela devait être le dernier reste d'adrénaline. Il ferma les yeux et projeta les images dans son cinéma intérieur. L'expression surprise de la femme qui avait basculé dans une panique abyssale lorsqu'il lui avait placé le mouchoir imbibé de chloroforme devant la bouche. La lame du couteau qui avait pénétré avec force dans le torse. Une fois, puis une deuxième, puis une douzaine de fois.

Un frisson agréable parcourut son corps. Il réprima un sourire, car ce serait inapproprié. Un des policiers qui s'affairaient pourrait finalement le surprendre en train de sourire, et cela entraînerait automatiquement des questions.

Mais même s'ils le soupçonnaient, il se débrouillerait pour s'échapper… comme il l'avait déjà fait une fois. Il avait tout sous contrôle. Il y avait cependant un petit facteur d'incertitude… cette policière qui lui avait déjà fait obstacle à l'époque. Il devait s'occuper d'elle de toute urgence.

6

Susanna était en retard. Ce matin-là, bien qu'il n'y ait eu aucune dispute entre Dan et Ella, sa mère s'était sentie mal, laissant à Susanna le soin d'emmener les enfants à la maternelle. Là, Ella s'était accrochée à elle avec tant de ferveur qu'il avait été difficile pour Susanna de se détacher. Elle avait dû lutter contre l'envie de rester, de profiter de la matinée avec ses enfants et de laisser le travail de côté. Après tout, elle aurait bientôt beaucoup plus de temps à passer avec Dan et Ella si elle ne trouvait pas rapidement un plan de sauvetage pour sa chaire.

Entrant dans la petite salle de séminaire où se tenait le colloque de recherche, elle fut accueillie par les regards patients des cinq étudiants de master en neurosciences qui l'attendaient. Ce programme était le fruit d'une collaboration entre sa chaire, le département de psychologie cognitive, de bio-informatique et de méthodologie. Ce dernier enseignait les bases mathématiques des procédés parfois complexes utilisés dans l'étude du fonctionnement du cerveau.

— Bonjour, dit Susanna, accrochant sa veste et prenant place derrière le bureau au bout de la salle en forme de fer à cheval.

— Nous devons discuter aujourd'hui de la conception de l'étude de Mme Burgess, si je ne me trompe ?

Elle acquiesça vers une jeune femme brune, dont le petit nez pointu trahissait son excitation.

Une autre étudiante leva la main.

— Oui ? interrogea Susanna.

— Eh bien, nous avons entendu des rumeurs selon lesquelles votre chaire pourrait être supprimée. Nous aimerions savoir ce que cela signifie pour notre programme.

Susanna soupira.

— Malheureusement, je ne peux pas vous fournir beaucoup plus d'informations. J'ai été informée hier des coupes prévues. Il n'a pas

encore été décidé quel département sera affecté.

— Et si cela vous concerne, que se passe-t-il pour nos mémoires ? Devrons-nous changer de département ?

Susanna éleva ses mains dans un geste d'impuissance.

— Je ne peux pas vous le dire. Je proposerai de terminer le semestre et de continuer à superviser tous les travaux déjà commencés.

Mme Burgess intervint.

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour sauver votre chaire ? Organiser une manifestation, une pétition, ou un flashmob peut-être ?

Susanna sourit.

— C'est très gentil de votre part, mais à moins d'une percée scientifique digne du prix Nobel dans les deux prochaines semaines, notre influence sur la décision sera limitée.

Mme Burgess fit une grimace.

— Ça semble peu probable.

Susanna haussa les épaules.

— Alors, présentez-nous votre conception d'étude. Peut-être y trouverons-nous un big bang neuroscientifique.

La présentation de Mme Burgess fut impeccable. Elle avait sollicité tous les hôpitaux et les établissements de soins de Londres à la recherche de patients atteints du syndrome d'enfermement, obtenant quatorze réponses pour un total de vingt-trois patients.

— C'est une excellente taille d'échantillon, compte tenu de la rareté de ce diagnostic, commenta Susanna.

Malheureusement, deux cliniques refusèrent de coopérer, réduisant le nombre de patients disponibles à dix-huit, dont sept étaient déjà équipés d'autres aides à la communication.

— Nous devons exclure ces patients, car il serait éthiquement inapproprié de les forcer à changer d'aide pour une thèse de master, expliqua Susanna. Que se passe-t-il avec les onze restants ?

— Dix, corrigea Mme Burgess. Un patient ne peut pas être inclus, car il souffre d'un syndrome d'enfermement complet et ne peut même pas contrôler les mouvements des yeux.

Ce patient particulier était David Armstrong, le célèbre tueur en série. L'annonce provoqua une vague de choc parmi les étudiants, rappelant à Susanna la série de meurtres qui avait terrorisé Londres il y a sept ou huit ans.

— Il est encore en vie ? demanda-t-elle. Combien de temps est-il resté dans cet état ?

— Sept ans. Cela doit être horrible, être ainsi privé de toute capacité de communication.

— Il l'a bien mérité, lança une étudiante.

— Personne ne mérite cela, rétorqua Mme Burgess.

Susanna les interrompit.

— Nous pourrons discuter de ces questions éthiques dans le séminaire sur l'éthique en neurosciences. Continuez, s'il vous plaît.

Malgré l'intérêt scientifique, inclure Armstrong dans l'étude s'avérait impossible sans l'approbation du ministère de la Justice, ce qui, selon Mme Burgess, prendrait probablement plus de temps qu'il n'en fallait pour obtenir une chaire professorale.

La conception de l'étude de Mme Burgess était sans faille. Elle avait parfaitement compris comment fonctionnait la spectroscopie proche infrarouge, utilisée pour mesurer les changements de flux sanguin dans le cerveau, indiquant une concentration sur un mouvement ou une pensée. Cela pourrait être utilisé pour communiquer avec des patients gravement limités dans leur communication. De plus, elle avait conçu un clavier efficace, intégrant un algorithme qui proposait des mots probables pour accélérer la communication. Ses méthodes statistiques étaient bien choisies, et elle avait réussi à présenter son projet de manière simple et compréhensible, ce qui n'était pas si courant dans ce domaine de recherche.

Après avoir discuté des projets des autres étudiants, Susanna retourna à son bureau de bonne humeur. La recherche était la partie de son travail qu'elle préférait, bien qu'elle y consacre malheureusement peu de temps.

Allumant son ordinateur elle trouva quarante-sept courriels non lus. Parmi eux, des protocoles de réunions, des demandes de conférences, et deux refus pour des articles qu'elle avait soumis à des revues internationales. Ces refus étaient particulièrement frustrants, car ils auraient pu aider à sauvegarder sa chaire. Les critiques des pairs étaient déconcertantes, mais sans espoir de contestation, elle devrait soumettre à nouveau ses travaux à d'autres journaux, une tâche ingrate et probablement vaine.

Alors qu'elle se préparait à affronter cette montagne de travail, son regard tomba sur une carte de visite ivoire à côté de son ordinateur. C'était celle qu'Eddie lui avait donnée. Malgré ses réserves à son égard, elle ne pouvait s'empêcher de compatir à son histoire. Elle saisit le téléphone et composa le numéro sur la carte.

Eddie répondit après trois sonneries.

— Oui, bonjour ?

— C'est Susanna, dit-elle.

— Sanna ! s'exclama-t-il, surpris et ravi. Je ne m'attendais pasentendre ta voix.

Elle passa directement au vif du sujet, demandant plus d'informations sur son grand-père et comment il en était venu à souffrir d'un syndrome d'enfermement. Eddie expliqua que tout avait

commencé par un AVC, suivi d'une rapide détérioration. Un examen CT avait révélé un caillot de sang dans le thalamus.

— Le Pont était-il affecté ? demanda Susanna.

— Exactement, dit Eddie. Le neurologue avait mentionné que cela pouvait être lié à un traitement chiropratique reçu le jour même.

Intriguée par l'idée de redonner une voix à Sir Henry Humphreys, Susanna envisagea de le rencontrer pour tenter d'établir un canal de communication stable. Si elle réussissait, peut-être que le Lord, reconnaissant, accepterait de financer sa chaire.

— Quand pourrions-nous rencontrer votre grand-père ? demanda-t-elle, déjà en train d'imaginer un plan dans son esprit.

7

Olivia se frottait les yeux. Depuis deux heures, elle fixait son écran, agrandissant des photos jusqu'à ce que seuls des pixels grossiers soient visibles. Elle parcourait également des rapports d'autopsie et des témoignages.

Bien que sa tête lui fasse mal, elle se sentait étrangement vigilante. Une voix faible dans son esprit lui rappelait à intervalles irréguliers qu'elle avait en réalité d'autres tâches à accomplir, notamment la finalisation du rapport trimestriel, qui menait une existence fantomatique tout à droite de sa barre des tâches. Mais cette voix ne parvenait pas à percer le mélange d'émotions que la vue du corps mutilé avait suscité en Olivia : colère, dégoût, inquiétude et, à sa grande honte, une certaine satisfaction.

Il y eut un coup à la porte. Le son traversa le filtre de son attention concentrée sur l'écran. Elle leva les yeux.

— Oui, entrez.

Omar entra.

— Je vous dérange ? demanda-t-il.

Elle réprima l'envie de répondre par l'affirmative et de le renvoyer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, visiblement agacée.

— Greg s'est déclaré malade pour le service du soir.

Olivia soupira. Ce n'était pas ce qu'elle avait envisagé en lui ordonnant de s'occuper de son problème d'alcool. Il était probablement chez lui en train de consommer sa cinquième ou sixième bière. Peut-être était-ce injuste de sa part. Peut-être avait-il immédiatement entamé une cure de désintoxication. Toutefois, elle doutait qu'une simple conversation puisse induire un changement aussi radical. D'après son expérience avec les personnes dépendantes, cela prenait parfois des années, voire des décennies, pour qu'un déclic se produise, et souvent, les individus devaient toucher le fond pour réaliser qu'ils n'avaient d'autre choix que d'entreprendre une thérapie.

C'était ce qui s'était passé pour son père.

— Et les membres de l'équipe ? demanda-t-elle.

— O'Leary est en vacances et Berners passe son check-up annuel

— D'accord, si vous avez besoin d'aide, contactez-moi. Si nécessaire, je ferai équipe avec vous.

Omar afficha un large sourire.

— Ce sera un plaisir.

— Pour moi aussi. Je suis contente de pouvoir sortir de derrière mon bureau.

— Je peux l'imaginer, répondit son collègue.

Olivia s'attendait à ce qu'il prenne congé et quitte la pièce, mais il resta sur place.

— Y a-t-il autre chose ? demanda-t-elle.

Il se gratta le nez.

— Euh… Vous travaillez sur une affaire ? demanda-t-il, faisant allusion aux dossiers ouverts sur son bureau.

Olivia tressaillit.

— Non, pas vraiment, finit-elle par murmurer.

— Ce sont les dossiers du cas du tueur en série de Putney, n'est-ce pas ?

Ses sourcils se haussèrent.

— Comment l'avez-vous su aussi vite ?

— Je m'en souviens bien. Les journaux en étaient pleins. J'avais dix-sept ans et je réfléchissais à ma future carrière. Cette affaire m'a poussé vers la police. Après tout, c'était le premier et, espérons-le, le seul tueur en série de notre quartier.

— Puissiez-vous être entendu, murmura Olivia.

— Comment ? demanda-t-il.

Elle soupira.

— J'espère qu'il restera le seul, dit-elle.

Les yeux d'Omar s'écarquillèrent.

— Vous parlez de la découverte du corps ce matin ? À Chelsea ?

Olivia fut à nouveau surprise par la perspicacité de son collègue.

— Oui, parce que c'était un meurtre hors du commun, dit-elle.

— En quoi ? demanda Omar avant d'ajouter rapidement, excusez ma curiosité, mais à l'école de police, on apprend ces choses de manière théorique. Vous, en revanche, avez enquêté activement et arrêté le tueur en série.

Olivia pinça les lèvres.

— Techniquement, je ne devrais même pas m'en occuper, car ce n'est pas de notre juridiction.

— Mais vous ne pouvez pas vous en empêcher ?

Elle sourit.

— Suis-je si transparente ?

Omar haussa les épaules.

— Je ne suis pas là depuis longtemps, mais jusqu'à présent, je vous ai toujours trouvée très consciencieuse et engagée. Je suppose donc que vous ne restez pas indifférente lorsqu'un cas que vous pourriez résoudre se présente.

— Votre capacité à évaluer les personnes est remarquable.

Il sourit.

— Venant de vous, ce compliment me touche particulièrement.

Il la regarda avec espoir. Olivia lui fit signe de s'approcher, et il se plaça à côté de son bureau. Elle lui montra les dossiers d'enquête ouverts.

— Ce ne sont pas les originaux, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, je me suis fait des copies. À l'époque où je travaillais encore à la brigade criminelle. Ne demandez pas, ce n'est évidemment pas tout à fait légal.

— Je garderai le secret, promit-il.

— Que voyez-vous ? demanda Olivia en pointant du doigt les photos.

Les yeux d'Omar balayèrent les photos étalées du lieu du crime.

— Cinq femmes tuées, âgées de vingt à trente ans, toutes découvertes tôt le matin dans des ruelles et l'une dans un parc. Les gorges tranchées, elles présentent également de multiples blessures par arme blanche au thorax. De plus, chez deux victimes, l'abdomen a été ouvert et des organes ont été retirés. Parfois, ces organes étaient posés à côté du corps, parfois retrouvés chez David Armstrong.

Olivia acquiesça.

— Connaissez-vous le concept de signature d'un tueur en série ?

Il grimaça.

— Je ne veux pas m'aventurer sur ce terrain, mais n'est-ce pas le schéma récurrent qui révèle le véritable motif du tueur ?

— Exactement, dit Olivia. Nous distinguons le modus operandi, qui peut changer selon les circonstances, de la signature, qui est la marque personnelle du tueur, son motif qui va au-delà du simple meurtre. Voyez-vous un schéma ici ?

— Le surmeurtre… c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est-ce pas ? Un coup de couteau aurait suffi, mais il en donne des dizaines.

— Très bien. Et encore ?

— Le prélèvement d'organes.

— Exactement. Et quoi d'autre ?

— Y a-t-il autre chose ?

— La manière dont il dispose les corps. Les bras sont toujours étendus. Les femmes sont allongées sur le dos, les pantalons baissés jusqu'aux genoux, exposant leurs parties génitales. C'est une

humiliation, une déshumanisation des victimes.

Omar resta silencieux, Olivia remarqua son larynx monter et descendre.

— Les femmes ont-elles été violées ? Rien n'était mentionné dans les journaux, si je me souviens bien.

— Non. Mais nous avons quand même supposé un motif sexuel. Chez Armstrong, nous avons trouvé des photos des scènes de crime. Nous avons supposé qu'il agissait de manière très contrôlée et planifiée. Le plaisir venait plus tard, chez lui, en regardant les photos et en se délectant des souvenirs des meurtres.

— C'est répugnant.

— Oui. Les tueurs en série sont des individus profondément perturbés.

— Mais cela n'excuse rien !

— Cela explique beaucoup de choses, cependant. Dans le cas d'Armstrong, nous avons imaginé qu'il s'inspirait d'un modèle bien connu.

Omar acquiesça.

— Jack l'Éventreur, n'est-ce pas ?

Olivia sourit.

— Vous êtes bien informé. Les cinq meurtres attribués à Armstrong ressemblent étrangement à ceux de l'Éventreur. Chez lui, nous avons également trouvé des livres sur l'Éventreur. Il semble avoir été une sorte de fan.

— Un fan qui voulait imiter son idole ?

— Peut-être.

— Pourquoi avez-vous ressorti ces vieux dossiers ?

Olivia cliqua sur l'écran jusqu'à ce que les photos prises sur la scène du crime de la veille apparaissent.

Omar retint son souffle.

— Ce meurtre ressemble exactement à ceux commis par le tueur en série de Putney.

— Pas tout à fait, car un détail important manque. Le tueur en série de Putney tuait ses victimes en leur tranchant la gorge… comme Jack l'Éventreur. C'est une méthode très efficace pour rendre une personne incapable d'agir. Les coupures étaient si profondes qu'elles ont même laissé des marques sur la colonne vertébrale. Le tueur en série et l'Éventreur devaient se sentir stimulés par cette première explosion de violence. C'est une partie de leur signature. Dans le cas d'hier — elle pointa la photo – la gorge est intacte. La signature ne correspond donc pas exactement à celle du tueur en série ni à celle de l'Éventreur.

— Donc, un autre imitateur ? Le poignardeur de Chelsea ?

Olivia soupira.

— Je… je ne sais pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai jamais été convaincue qu'Armstrong était réellement le tueur en série.

Il plissa les yeux, surpris.

— Mais c'est vous qui l'avez arrêté sur le fait, et les preuves étaient contre lui.

— Oui, c'est vrai. Nous avons trouvé des restes de victimes et des images des crimes chez lui.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait douter de sa culpabilité ?

— Nous n'avons trouvé aucune trace de lui sur les quatre premières scènes de crime. Nous n'avons pas pu vérifier s'il avait des alibis pour les moments en question.

— Parce qu'il est dans le coma après avoir été blessé par balle lors de son arrestation, lorsqu'il a tenté de vous attaquer, n'est-ce pas ?

— Techniquement, ce n'est pas un coma. Je ne suis pas experte, mais la médecin avec qui j'ai parlé a décrit cela comme un syndrome d'enfermement. Il est conscient, mais incapable de communiquer.

— Mais les preuves sont contre lui.

— Il est vrai que nous avions des indices. Mais Armstrong n'a jamais eu l'occasion de s'exprimer à ce sujet. Il n'a jamais eu l'occasion de fournir un alibi. De plus, il n'a jamais eu l'occasion de se confesser. Il n'a jamais pu être jugé, et pour couronner le tout, je n'ai pas pu terminer l'enquête, car mon fils avait une méningite à ce moment-là. J'ai été absente pendant six mois puis j'ai été transférée ici, à Wandsworth. Mes collègues de la brigade criminelle ont conclu l'affaire de manière provisoire.

— Cela vous dérange que ce soit inachevé, n'est-ce pas ?

— Plus que cela, admit Olivia. Il s'agit de justice. Pour les victimes, mais aussi pour Armstrong. Car je crois en notre état de droit et puisqu'il n'a pas été condamné, il bénéficie toujours de la présomption d'innocence.

Omar pointa la photo de la scène de crime de la veille.

— Mais comment cela s'intègre-t-il ? Cela pourrait-il être la preuve que le tueur en série de Putney est toujours en liberté et de nouveau actif ? Que Armstrong n'était pas le coupable ?

Olivia soupira.

— C'est exactement ce dont j'aimerais discuter avec lui.

8

Susanna s'arrêta et posa son sac au sol, frottant son épaule où la sangle s'était enfoncée dans sa peau. Elle devait changer de côté pour porter son sac, sinon elle en paierait le prix le lendemain. Elle connaissait bien la séquence de tensions unilatérales dans le cou, les douleurs irradiant vers la tempe, suivies d'une migraine imminente.

Elle sortit son téléphone et ouvrit l'application de géonavigation. La maison du grand-père d'Eddie n'était pas loin. Elle soupira de soulagement, remit son sac sur l'épaule gauche cette fois, et reprit sa marche, passant devant des villas modernes aux jardins verdoyants. Le quartier près du parc de Wimbledon était une banlieue huppée, ce qui nourrissait son espoir que peut-être, ici, elle trouverait les moyens de sauver sa chaire de la suppression.

Eddie était déjà là, appuyé contre un réverbère, expulsant un nuage blanc de ses lèvres pincées. Il semblait avoir abandonné la cigarette pour la vape, un choix un peu plus sain et moins odieux. Le souvenir d'Eddie était toujours entaché de l'odeur d'un cendrier froid.

Quand il la vit, son visage s'illumina d'un sourire.

— Heureux que tu aies pu te libérer, dit-il en s'avançant pour l'accueillir par une étreinte et des baisers sur les joues.

Susanna le laissa faire, gênée par le poids de son sac qui l'empêchait de le repousser. Depuis la pandémie, elle avait développé une aversion pour toute forme de contact physique lors des salutations, et elle fut soulagée lorsqu'il se recula.

— C'est là ? demanda-t-elle en levant les yeux vers la façade en verre et acier d'une maison à trois étages au design avant-gardiste.

Il acquiesça.

— Pas mal, c'est carrément un palais.

— Mon grand-père a toujours eu le flair pour les affaires.

Ils montèrent les marches en acier poli menant à l'entrée. Eddie avait une clé, et lorsque la porte s'ouvrit, ils se retrouvèrent dans un

hall revêtu de marbre blanc. Des lustres électriques dans des montures dorées pendaient des murs, et des peintures à l'huile encadrées dans de somptueux cadres décoraient l'espace — sûrement pas de simples reproductions bon marché.

Une femme d'âge moyen, vêtue d'une robe bleu foncé avec un tablier blanc, apparut.

— Maître Edward, quelle surprise. Nous ne vous attendions pas, dit-elle avec une révérence.

— Bonsoir, Edith, répondit Eddie. J'ai décidé de rendre une visite impromptue à mon cher grand-père.

Susanna fronça les sourcils. Pourquoi mentait-il ? Ce n'était pas une visite spontanée.

— Je connais le chemin, dit Eddie d'un ton froid et arrogant.

Susanna ressentit de la compassion pour la femme, tandis que son ancienne aversion pour Eddie resurgissait. Pourquoi avait-elle accepté de l'aider ? Elle eut envie de partir, mais alors, son regard tomba sur un tableau encadré d'or, identifiable même pour elle comme un Dalí. La chaire ! Elle suivit donc Eddie au premier étage.

Il l'emmena dans une grande chambre où trônait un lit de soins ultramoderne, entouré d'appareils médicaux. Un homme en blouse bleue se leva précipitamment d'un coin.

— Bonjour, Alfred, dit Eddie. Voici le professeur Madueke, spécialiste des patients atteints du syndrome d'enfermement. Elle va nous aider à communiquer de nouveau avec mon grand-père.

Le visage de l'infirmier se contracta.

— Je ne suis pas sûr que le docteur Watson apprécie, commença-t-il.

— Le docteur Watson sera plus que reconnaissant envers le professeur Madueke quand il pourra de nouveau communiquer avec mon grand-père, l'interrompit Eddie brutalement.

Susanna se contracta. Pourquoi était-il si arrogant ? L'infirmier faisait simplement son travail. Avait-il seulement discuté de cette tentative de communication avec le neurologue traitant ? L'inquiétude qu'elle avait ressentie dans le hall s'intensifia, tout comme son envie de fuir. La chaire ! Elle se répéta ce mot comme un mantra. Elle ne pouvait pas laisser passer cette chance. Après tout, elle ne faisait rien d'illégal. Si elle réussissait, tout le monde en bénéficierait.

— D'ailleurs, le docteur Watson est au courant, ajouta Eddie.

Susanna se détendit. Tout était donc en ordre.

— De quoi as-tu besoin ? demanda-t-il.

Elle regarda autour d'elle. À côté du lit, il y avait une table et une chaise. Les appareils médicaux étaient branchés à l'aide de rallonges électriques et de multiprises. Elle remarqua qu'il restait encore des prises libres.

— Tout est là, dit-elle.

— Alors, commençons.

Elle s'approcha du lit pour examiner le grand-père d'Eddie. Une partie de son visage était masquée par le respirateur. Ses yeux bleus fixaient intensément Susanna.

— Je m'appelle Susanna Madueke, dit-elle en souriant à l'homme. Je suis neuropsychologue et spécialiste des interfaces cerveau-ordinateur. Nous aimerions établir un canal de communication avec vous.

Son regard restait fixé sur elle.

— Si vous comprenez, clignez deux fois des yeux, s'il vous plaît.

Aucune réponse.

— Comprenez-vous ? Clignez deux fois.

Toujours aucune réaction.

— Grand-père, as-tu compris Susanna ? demanda Eddie.

Pas de réponse. Eddie la regarda, interrogateur.

— Pourquoi ça ne marche pas ? demanda-t-il.

— Peut-être a-t-il du mal à initier le mouvement volontaire ? suggéra Susanna.

— Merde ! s'exclama Eddie.

— Calme-toi, ça n'aide en rien, rétorqua-t-elle.

Elle tapota sur son clavier, puis dit :

— Essayons autre chose. Lorsque le J sera surligné, imaginez que vous serrez le poing.

— Qu'est-ce que ça va faire ? demanda Eddie, confus.

— Tu vas voir, si tout va bien. Comprenez-vous, Sir Humphreys ?

Elle lui montra de nouveau l'écran. Ses yeux se fixèrent immédiatement sur la matrice de lettres. Bon signe. Le champ blanc se déplaça le long des lettres, atteignant H, puis I, et enfin J. À ce moment, l'EEG montra une chute soudaine d'activité dans trois des ondes.

Susanna prit une profonde inspiration.

— On dirait une désynchronisation liée à l'événement, dit-elle.

— Hein ? fit Eddie, le front plissé.

— Je pense que nous avons notre réponse.

9

Il faisait sombre dehors. Le soleil avait disparu derrière une couche de haute brume laiteuse. Olivia l'avait à peine remarqué, car son regard était fixé sur l'écran. La photo de la femme assassinée occupait la majeure partie de l'espace d'affichage. Elle connaissait désormais le nom de la victime. Il s'agissait de Bella Decker, une employée de banque âgée de vingt-quatre ans, mariée et sans enfants. Son permis de conduire avait été trouvé dans son sac à main, que le tueur avait jeté négligemment dans un coin de la ruelle. Selon le rapport, Frank Calvin avait chargé les deux agents de police, qui avaient découvert le corps, d'annoncer la nouvelle au mari de la défunte.

Pas étonnant venant de Frank. Les collègues étaient déjà à bout de nerfs. La découverte du corps avait sûrement été l'événement le plus traumatisant de leur carrière policière jusqu'à présent. Cela allait certainement les hanter pendant des années, les tourmenter dans leurs rêves et transformer chaque patrouille dans les ruelles sombres en un cauchemar.

Frank le savait, mais cela lui était égal. Il avait quand même refilé cette tâche supplémentaire aux deux agents. Annoncer les décès faisait partie des aspects les plus désagréables et les plus stressants du métier. On ne pouvait jamais prédire comment les proches allaient réagir. Certains éclataient en larmes, pleuraient, hurlaient et criaient. D'autres réagissaient de manière incrédule, presque anesthésiée. Puis, il y avait ceux qui réagissaient agressivement et claquaient la porte au nez des officiers.

Olivia avait déjà vécu toute la gamme de ces réactions et pouvait s'identifier à chacune d'elles. Selon le rapport, le mari de Bella Decker avait montré un mélange de différents comportements. Au début, il avait semblé hébété, ne comprenant guère le message que les agents lui transmettaient. Ensuite, il s'était effondré, pleurant et criant, devenant incohérent.

Les policiers avaient finalement appelé une aumônière, une décision très judicieuse. Ils n'avaient de toute façon pas pu obtenir d'informations utiles de la part du mari. Seulement que sa femme était en route pour le travail dans une banque. Était-ce une rencontre fortuite avec son meurtrier ou celui-ci l'avait-il repérée auparavant ? L'avait-il guettée pendant des semaines, étudiant ses habitudes, cherchant des lieux propices pour l'attaque ? Selon quels critères avait-il choisi Bella Decker ? Était-ce son apparence ? Quelque chose dans sa manière de se déplacer ou de parler ? Connaissait-il sa victime depuis longtemps, était-il peut-être même client de sa banque ?

À l'époque de l'affaire du tueur en série de Putney, un profileur avait émis des hypothèses sur le tueur. Il avait supposé que les victimes avaient été choisies spontanément et que seul le lieu du crime avait été préalablement repéré et déterminé. Les cinq femmes avaient donc probablement été victimes du hasard. Ils n'avaient jamais pu vérifier si c'était effectivement le cas. Ils avaient fini par attraper David Armstrong, le prétendu tueur en série, en flagrant délit. Toutefois, le médecin légiste avait plus tard exprimé des doutes sur le fait que la femme à ses pieds était décédée seulement quelques instants auparavant.

Marcus avait finalement tiré sur Armstrong dans une situation de légitime défense, après que ce dernier l'avait eu attaqué, provoquant un caillot de sang dans une artère de son cou, causant lui-même un AVC, privant le prétendu tueur en série de la parole. Le cas avait donc été classé comme résolu sur la base des preuves accablantes. Marcus était devenu le héros du moment. Il avait neutralisé le tueur en série de Putney et l'avait conduit à sa juste punition, comme l'avait triomphalement annoncé le Morning Star, une publication de la presse à sensation. Le public était très satisfait, encore plus que si cela avait mené à un procès et à une longue peine de prison. La grave blessure, presque mortelle, et le sort ultérieur d'Armstrong, enfermé conscient dans un corps immobile, avaient satisfait les désirs de vengeance cachés de nombreux Britanniques.

Olivia avait douté qu'une personne puisse être un meurtrier sans qu'aucune preuve de sa présence sur les autres scènes de crime n'ait été trouvée. Elle avait également éprouvé du dégout à désigner publiquement quelqu'un comme le tueur en série sans qu'il ait été reconnu coupable lors d'un procès régulier des crimes qui lui étaient imputés.

Mais Olivia avait commis l'erreur d'exprimer ces doutes ouvertement, ce qui avait porté un coup sévère à sa carrière à Scotland Yard. Marcus, en revanche, avait gravi rapidement les échelons. Deux semaines seulement après l'arrestation d'Armstrong, il avait été nommé adjoint au chef de la section des homicides. Lorsque

l'inspecteur en chef Gordon avait été mis à la retraite, Marcus avait finalement pris la tête — au grand dam de Frank Calvin, qui avait eu des chances de décrocher le poste de chef. Olivia avait suivi tout cela de loin, car le jour suivant l'arrestation du prétendu tueur en série, Tim s'était effondré à l'école. Une méningite l'avait laissé entre la vie et la mort pendant des semaines. Olivia était restée à son chevet, à l'hôpital et pendant la rééducation qui avait suivi, durant laquelle Tim avait dû réapprendre à marcher et à parler. Lorsqu'il avait enfin été capable de retourner à l'école par lui-même, elle avait accepté l'offre du directeur de prendre la tête de la station à Wandsworth, qui se trouvait près de la maison en rangée qu'elle partageait avec Andy et leur famille. Elle avait rarement regretté cette décision, même si le travail de bureau l'ennuyait et qu'elle passait beaucoup moins de temps avec ses proches qu'elle ne l'avait espéré au départ. Mais l'affaire du tueur en série de Putney était une blessure qui n'avait jamais guéri.

Olivia bâilla. Son smartphone vibra brièvement. Elle le prit et vit qu'Andy lui avait envoyé un message.

« Quand rentres-tu ? »

Elle regarda l'heure. Il était un peu plus de deux heures de l'après-midi. Peut-être était-il temps de rentrer plus tôt aujourd'hui.

Je pars tout de suite.

Elle ferma les photos sur le bureau, éteignit l'ordinateur et rangea les dossiers du cas du tueur en série dans l'armoire verrouillable. Son téléphone vibra à nouveau. Une icône de poing avec un pouce levé apparut à l'écran. Pas de cœurs, pas de baisers. Elle avala sa salive. Une atmosphère tendue l'attendait probablement à la maison.

Elle enfila sa veste et sortit dans l'open space. Omar était assis à son bureau face à son ordinateur, tapant un rapport dans la base de données des procès-verbaux. Ses doigts glissaient aisément sur le clavier. Olivia l'enviait pour cela. Elle n'avait jamais réussi à dépasser une combinaison de trois doigts à droite et deux à gauche.

Il leva les yeux et lui sourit.

— Alors, c'est l'heure de partir ? demanda-t-il.

— Oui, ma famille ne me voit pas beaucoup ces temps-ci, je devrais vraiment rentrer à la maison, répondit-elle.

— Je n'ai personne qui m'attend à la maison. C'est l'un des avantages indéniables d'être célibataire, dit-il en souriant, montrant ses dents blanches.

Olivia haussa les sourcils.

— J'espère que ta vie ne se limite pas au travail, dit-elle.

Il rit.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai un cercle d'amis varié et animé qui me garde bien occupé, et il y a aussi mes quatre petites sœurs. Depuis

la mort de notre mère, j'aide mon père à les élever. Nous faisons de notre mieux, mais ce n'est pas facile.

Olivia avala sa salive. Elle ignorait dans quelles circonstances son collègue vivait.

— Je suis désolé, dit-elle.

Omar haussa les épaules.

— Merci. Mais c'est la vie. C'était un choc pour nous tous quand notre mère a eu un cancer et est décédée en six mois. Mais nous sommes une bonne famille et nous restons soudés. C'est le plus important.

Olivia acquiesça. Elle se demanda ce qui se passerait si elle mourait soudainement. Comment sa famille gérerait-elle cette perte ? La remarqueraient-ils ? Étant donné qu'elle était rarement à la maison, cela ferait-il vraiment une différence ?

Cette pensée lui serra la gorge. C'était horrible de penser une telle chose. Mais malheureusement, ce n'était pas irréaliste, car elle n'était plus depuis longtemps le pilier central de sa famille. Son mari avait raison de lui reprocher que sa passion était désormais uniquement pour son travail. Et oui, il avait aussi raison de supposer qu'elle était obsédée par l'affaire du tueur en série.

Le téléphone sonna. Omar décrocha. Olivia lui fit signe et s'apprêta à partir.

— Quel indice avez-vous que quelque chose d'anormal se passe ? Demanda Omar. Avez-vous déjà contacté le médecin traitant ? (Il hocha la tête.) Et que dit-il ? demanda-t-il tout en se pinçant les lèvres.

Olivia le regarda d'un air interrogateur.

— Un moment, s'il vous plaît, dit-il, éloignant le combiné de son oreille.

— Il y a une femme au téléphone qui dit que des traitements médicaux non autorisés sont effectués sur son patron alité.

— Que veut-elle dire par traitements médicaux non autorisés ?

Il répéta la question au téléphone. Ses yeux s'écarquillèrent.

— Elle soupçonne des électrochocs.

— Des électrochocs ? D'accord, vous devriez vraiment vérifier cela.

Omar se lécha les lèvres.

— Moi… seul ?

Olivia se frappa le front.

— Merde, Greg s'est déclaré malade

Elle se mordit la lèvre inférieure. Que devait-elle faire maintenant ? Omar était jeune et inexpérimenté. Cette intervention le dépasserait. Mais si elle l'accompagnait, elle décevrait une fois de plus sa famille. Elle réfléchit, puis prit une décision.

10

—Veuillez me donner votre prénom, dit Susanna.

Elle tenait la tablette devant le visage de Sir Humphreys et lança la prochaine séquence de reconnaissance des mots. Chaque nouvelle lettre correctement identifiée par les ondes cérébrales affinait la performance de l'algorithme derrière le programme d'EEG, tandis que le logiciel de présentation s'ajustait progressivement au vocabulaire de l'orateur. Cela ne deviendrait fiable qu'après que la personne paralysée ait formulé plusieurs milliers de mots, et ils en étaient encore loin.

Sous la matrice des lettres apparut un E. Une minute plus tard, un D, puis une minute après, un W, suivi d'un A. Le programme proposa alors « EDWARD » et donna à l'orateur la possibilité de confirmer ce mot avec un J. Le grand-père d'Eddie utilisa intuitivement cette option. C'était bon signe. Une partie importante de ses capacités mentales semblait donc encore intacte.

— Portes-tu ton nom en son honneur ? demanda-t-elle, étonnée.

Eddie hocha la tête.

— Oui, c'est une tradition familiale. Les premiers fils portent le nom du grand-père. J'ai deux cousins qui s'appellent Edward.

Susanna secoua la tête en souriant. Les curieuses traditions de ces Britanniques ne cessaient de l'étonner.

— Puis-je lui parler maintenant ? demanda Eddie avec impatience.

— Pas encore. Je dois donner un peu plus de temps à l'algorithme pour calibrer. Épeler un prénom est simple. Pour des phrases complètes et des réponses spontanées, nous devons d'abord améliorer la précision de reconnaissance.

Eddie pinça les lèvres, manifestement mécontent de la réponse.

— Écoute, fais-moi confiance. Si je peux mieux synchroniser l'ordinateur et ton grand-père, leur conversation sera plus fluide et rapide plus tard.

Eddie croisa les bras et commença à marcher dans la pièce, ce qui agaça Susanna. Il semblait pressé, et sa gentillesse était devenue irritabilité depuis qu'il avait expulsé l'infirmier avec des mots durs.

Elle initia une nouvelle série d'exercices avec Edward Senior, lui faisant épeler des mots avec des lettres fréquemment utilisées comme soleil, clou, ou bateau, et passa ensuite à des mots plus rares comme cyprès et xylophone. Ensuite, il put former des phrases de trois mots, puis de cinq. Elle observa avec satisfaction que les appareils mesurant sa tension artérielle, son pouls et sa saturation en oxygène ne montraient aucun signe de stress.

— Combien de temps cela va-t-il encore prendre ? demanda Eddie.

Susanna se retourna pour le voir en regardant par la fenêtre vers la rue.

— Tu attends quelqu'un ?

Il fit un geste négatif de la main.

— Non, mais j'ai un rendez-vous plus tard.

— Ah, tu as un rendez-vous ? Imagine, moi aussi. Dans une heure et demie, je dois récupérer mes enfants à la maternelle.

Il leva les mains.

— Pas besoin de s'énerver, dit-il, ce qui eut l'effet contraire.

— Je ne m'énerve pas. Je voulais juste te rappeler que je te rends service. Je n'ai pas à le faire. Je peux aussi tout ranger et rentrer chez moi.

Il soupira.

— Désolé, tu as raison. Mais je suis juste un peu impatient. J'ai attendu ce moment si longtemps et j'avais presque perdu espoir de pouvoir à nouveau parler avec mon grand-père, et maintenant…

Sa pomme d'Adam bougea nerveusement. Susanna se sentit soudain coupable. Eddie était clairement dans une situation émotionnelle difficile. Comment avait-elle pu être si insensible ?

— Bien, alors approche, dit-elle finalement. Je pense que nous sommes prêts.

Il s'approcha lentement du lit, regardant son grand-père.

— Je peux… je peux juste lui parler ?

— Oui, tu peux. Il t'entend et comprend la parole aussi bien qu'avant. Seul le parler lui est impossible. Mais c'est là que l'interface entre en jeu.

— Bonjour grand-père, dit doucement Eddie. Comment vas-tu ?

Susanna soupira intérieurement. Comment pouvait-on poser une question aussi banale à une personne complètement paralysée ? Eddie voulait-il vraiment une réponse honnête ?

Elle lui tendit la tablette, lui montrant la distance appropriée pour la tenue. Il la positionna dans le champ de vision de Sir Humphreys. Immédiatement, le carré blanc commença à sauter sous les lettres,

formant bientôt les premiers mots.

« C'EST », puis un espace, « TU NE », espace, « VEUX », espace, « PAS », espace, « SAVOIR ».

Elle retint un sourire. Apparemment, le grand-père d'Eddie avait un humour plutôt sec. Mais peut-être n'était-ce pas censé être drôle. Habituellement, on interprète le ton d'un message à partir de la mélodie de la voix, de la mimique, du geste, de la modulation de l'interlocuteur. Mais tout cela était absent ici. Ils n'avaient que des lettres. Des lettres nues.

— L'appareil peut-il aussi afficher des chiffres ? demanda Eddie.

Susanna fronça les sourcils.

— Bien sûr, mais pourquoi ? Tu veux jouer au sudoku avec ton grand-père ?

Il secoua la tête et répondit d'un ton sec :

— Fais juste en sorte que la matrice affiche aussi des chiffres.

Susanna lui reprit la tablette, tapota et glissa ses doigts sur l'écran jusqu'à ce que les chiffres de 0 à 9 apparaissent sous la rangée de lettres. Puis elle lui rendit. Il la tenait de la main droite et sortit un objet de sa poche de veste de la main gauche. Susanna dut regarder attentivement pour réaliser qu'il s'agissait d'une clé USB.

Eddie la présenta devant le visage de son grand-père.

— Tu sais ce que c'est ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Susanna, mais Eddie semblait ne plus la percevoir.

Il montra la tablette à Sir Humphreys qui épela avec une rapidité surprenante : « PORTEFEUILLE BITCOIN ».

Un large sourire se dessina sur le visage d'Eddie.

— Exactement, et tu sais bien sûr qu'un portefeuille ne peut pas être utilisé sans son mot de passe. Alors, si tu voulais bien être aimable ?

— Eddie ! s'écria Susanna, choquée, incapable de décider ce qui la révoltait le plus : que son vieil ami d'université tente d'extorquer un mot de passe à son grand-père paralysé ou qu'il l'ait impliquée dans son stratagème.

— Quoi ? répondit Eddie, visiblement irrité, ses yeux lançant des éclairs vers Susanna.

— Ça ne peut pas être sérieux, n'est-ce pas ? s'exclama-t-elle. Tu me fais croire que tu veux parler à nouveau avec ton grand-père mourant, et arrives à me convaincre de t'aider alors que j'ai tant d'autres choses à faire, mais en réalité, tu veux juste mettre la main sur son argent ?

— C'est mon argent, grogna Eddie. J'y ai droit. Après tout, c'est moi qui lui ai permis de parler à nouveau.

Susanna était sans voix. Comment pouvait-on être aussi impitoyable ? Il ignora son indignation et tendit la tablette à Sir Humphreys.

— Vous n'avez pas besoin de dire quoi que ce soit, s'écria-t-elle, espérant que le vieil homme choisirait simplement de se taire, mais la première lettre apparut à l'écran. Un F.

— Donne-moi ça ! cria Susanna.

Elle tenta de saisir la tablette, mais Eddie la déplaça simplement sur le côté, la faisant presque tomber dans le vide. Un son de cloche annonça le second caractère. Elle ne pouvait pas voir s'il s'agissait d'un chiffre ou d'une lettre. L'ordinateur portable ! Elle contourna le lit pour débrancher son PC de l'interface et mettre fin à cette mascarade. Un troisième son retentit. Eddie avait dû remarquer ce que Susanna tentait de faire. Il s'interposa, tenant toujours la tablette derrière son dos, face à son grand-père. Un quatrième son se fit entendre. Ils se regardèrent dans les yeux.

— Laisse-moi accéder à mes appareils !

— Ne t'avise pas, grogna Eddie.

Un cinquième son, puis immédiatement un sixième. Cela devait être un espace entre deux mots.

— Je vais te dénoncer pour extorsion !

— Ridicule, dit Eddie.

Un autre son retentit, suivi d'un autre. La reconnaissance de mots avait apparemment complété un mot. C'était étrange, car idéalement, un mot de passe se compose de chiffres, lettres et caractères spéciaux générés aléatoirement. Comment la reconnaissance de mots pourrait-elle donc s'activer ?

Eddie jeta un œil à la tablette et se figea. Son visage devint soudain pâle comme la craie.

— Espèce de vieux salaud dégoûtant ! grogna-t-il, jetant la tablette sur la couverture reposant sur les cuisses de son grand-père.

Susanna put enfin voir l'écran. Quand elle vit ce que Sir Humphreys avait dicté, elle éclata de rire.

« VA TE FAIRE FOUTRE » s'affichait en grandes lettres sous la matrice. Mais son rire s'éteignit lorsqu'elle vit Eddie lever le poing. Allait-il frapper son grand-père ? Elle hésitait à intervenir lorsqu'elle perçut un mouvement du coin de l'œil.

— Stop ! retentit soudain une voix autoritaire dans la chambre. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Eddie se figea. Le poing levé, il se tourna, et Susanna fit de même. Dans l'encadrement de la porte se tenaient la domestique en tablier, l'infirmier, et à côté d'eux, un jeune policier noir et une policière un peu plus âgée. C'était elle qui, par son cri, avait empêché Eddie de frapper son grand-père.

— Qui êtes-vous ? demanda Eddie, la voix tremblante.

— Je suis l'inspecteur Jenner et voici mon collègue, l'agent Sharif. C'est la dernière question à laquelle je répondrai ici. Baissez

calmement votre poing et éloignez-vous du lit. Vous aussi.

Ces mots étaient adressés à Susanna.

— Je n'ai rien à voir avec ça, dit-elle d'une voix faible.

L'inspectrice leva un sourcil.

— Vraiment ? dit-elle. Nous allons voir ça. Car vous allez tous les deux nous accompagner au poste de police.

11

Olivia s'assit sur la chaise dans la salle d'interrogatoire et examina son interlocutrice. Le visage de la femme était encadré par une forêt de cheveux denses et brun foncé, dont la brillance et l'épaisseur étaient enviables. Ses yeux balayaient la pièce sans repos et elle passait sans cesse la pointe de sa langue sur sa lèvre inférieure, tout en frottant nerveusement ses doigts.

— Bien, commençons alors, dit Olivia en appuyant sur le bouton d'enregistrement de l'enregistreur. Elle informa la femme de ses droits puis procéda à la prise ses informations personnelles.

— Nom ?

— Susanna Madueke.

— Date de naissance ?

— Le 21 avril 1981.

— Adresse ?

— 17, Landor Road, Clapham.

— État civil ?

— Divorcée, deux enfants.

— Profession ?

— Je suis professeure de neuropsychologie à l'Université de Roehampton.

Olivia marqua une pause. Lorsqu'elle avait pénétré dans la chambre d'hôpital de Sir Humphreys environ une heure auparavant et avait vu la femme noire lutter pour une tablette avec l'homme blanc, elle avait d'abord supposé que l'homme était un médecin et la femme, une infirmière. Elle sentit quelque chose se serrer en elle. Ces maudits préjugés ! Pourquoi supposait-elle automatiquement qu'une personne non blanche occupait un poste subalterne ?

— D'accord. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faisiez au chevet de Sir Humphreys ?

La professeure aspira sa lèvre inférieure et prit une profonde

inspiration.

— Eddie et moi nous sommes connus à l'université, mais nous nous sommes perdus de vue. Il y a deux jours, il est venu me voir à l'université et m'a demandé de l'aider à communiquer avec son grand-père, qui avait eu un AVC et souffrait depuis du syndrome d'enfermement.

Le terme syndrome d'enfermement frappa Olivia comme une gifle. Elle sentit sa bouche devenir sèche.

— Pourquoi est-il venu vous voir spécifiquement ? demanda-t-elle.

La femme plissa les yeux.

— Parce que je suis experte dans la communication avec ce groupe de patients.

— Cela signifie que vous pouvez parler avec des gens qui ne peuvent plus parler ?

La professeure se pencha en arrière. Parler de son travail semblait la détendre ; elle cessait de malaxer ses doigts, et sa langue restait plus souvent à l'intérieur de sa bouche au lieu de lécher ses lèvres.

— Nous pouvons tous parler à ces personnes. Il s'agit des réponses. Car nous ne les obtenons pas s'il n'y a pas de canal de communication, et chez les patients souffrant du syndrome d'enfermement, les possibilités de communication sont malheureusement très limitées.

— Comment avez-vous réussi à faire parler Sir Humphreys ?

Elle écouta avec une fascination croissante alors que la professeure Madueke lui parlait des détails techniques de sa méthode de prise de contact.

— Est-ce possible avec tous les gens atteints du syndrome d'enfermement ? demanda Olivia, soudain saisie d'une excitation fébrile, presque oubliant qu'il s'agissait de l'interrogatoire d'une suspecte.

Cela dépend, répondit la professeure.

— De quoi exactement ? Olivia ne laissa pas le temps à son interlocutrice de continuer de sa propre initiative.

— De plusieurs facteurs. Principalement, des capacités cognitives de la personne. Surtout après des AVC ou des accidents, de grandes parties du cerveau peuvent être endommagées. Il faut une conscience largement intacte pour pouvoir ouvrir un canal de communication.

Comment peut-on déterminer si la conscience est encore intacte ?

— Il y a différentes méthodes. Aujourd'hui, on peut le vérifier assez précisément et avec peu d'effort. Voulez-vous que je vous expose les détails techniques ou souhaitez-vous continuer à m'interroger sur les événements de cet après-midi ?

Olivia tressaillit. Elle avait en effet perdu le fil.

— Euh, bien. Donc, Monsieur Humphreys, votre ami d'université, vous a demandé de lui permettre de communiquer avec Sir

Humphreys, son grand-père. Vous a-t-il dit ce qu'il voulait discuter avec lui ?

La professeure grimaça.

— Oui, il me l'a dit. Mais il s'avère qu'il ne m'a pas dit la vérité.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il voulait parler à son grand-père une dernière fois pour lui dire combien il comptait pour lui et l'importance qu'il avait eue dans sa vie. Qu'il voulait lui dire au revoir.

Olivia posa un doigt sur ses lèvres. Des rides apparurent sur son front.

— Pourquoi avait-il alors besoin de vous ?

La professeure la regarda d'un air perplexe.

— Je ne comprends pas…

— Eh bien, si je vous ai bien comprise tout à l'heure, votre compétence consiste à donner aux gens qui ne peuvent plus parler la possibilité de le faire.

La professeure acquiesça.

— C'est exact.

— Mais votre ami d'université voulait surtout dire à son grand-père combien il l'aimait et lui manquait. Il aurait pu le faire sans votre aide, puisque la compréhension des mots n'est pas affectée chez les patients atteints du syndrome d'enfermement.

— C'est vrai, mais d'après ce que j'ai compris, Eddie espérait encore une réponse de son grand-père. Peut-être un dernier conseil de vie ou un conseil. Mais il s'est avéré qu'il cherchait tout à fait autre chose.

— Quand avez-vous réalisé qu'Eddie vous avait caché le vrai but de sa démarche auprès de son grand-père ?

La professeure leva les yeux au plafond. Elle semblait réfléchir.

— Honnêtement, j'ai commencé à douter de ses intentions dès que nous sommes entrés dans la maison, car la gouvernante semblait surprise de le voir là. Cela ne correspondait pas à ses affirmations selon lesquelles il passait jours et nuits au chevet de son grand-père. Le personnel infirmier dans la chambre de Sir Humphreys était également perplexe que le médecin traitant n'ait pas été informé de la procédure. À ce moment-là, j'aurais probablement dû prendre mes affaires et partir. Elle avait l'air contrite.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Cette question sembla toucher un point sensible chez la professeure Madueke. Elle se lécha les lèvres et regarda la table.

— Je… vous savez… je suis actuellement dans une situation professionnelle très difficile. Ma chaire est menacée d'être supprimée. J'espérais trouver en Sir Humphreys un défenseur. Après tout, il a un siège à la Chambre des Lords.

— Vous vouliez lui redonner sa voix pour qu'il puisse parler en

votre faveur ?

— On pourrait le dire comme ça. C'était une erreur. J'aurais dû refuser d'aider Eddie.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai ouvert un canal de communication. Comme je vous l'ai décrit tout à l'heure. Ça a bien fonctionné et rapidement. La technologie d'aujourd'hui est phénoménale.

— De quoi avez-vous parlé avec Sir Humphreys ?

— J'ai d'abord demandé son nom puis je l'ai fait épeler des phrases pour qu'il se familiarise avec la méthode.

— À quel moment Eddie est-il intervenu ?

— Il était impatient, regardait constamment l'heure et allait sans cesse à la fenêtre. Ça m'énervait énormément. Quand j'ai fini ma calibration, il a immédiatement pris le relais et a demandé directement le mot de passe du portefeuille Bitcoin de son grand-père.

— Saviez-vous que votre ami d'université avait illégalement pris possession de la clé USB contenant les données du portefeuille ?

Les yeux de la femme s'écarquillèrent. Elle semblait réellement choquée. Olivia avait suffisamment d'expérience dans l'interrogatoire de criminels de tous types pour distinguer la surprise feinte de la vraie surprise. Dans ce cas, elle était convaincue que la professeure n'avait rien su des agissements de son ami d'université.

— Non, je n'en avais aucune idée, assura-t-elle.

— Qu'avez-vous fait quand vous avez réalisé ce que M. Humphreys voulait vraiment ?

— J'ai essayé de lui prendre la tablette, mais je n'ai pas réussi. Peu de temps après, vous êtes arrivée.

Olivia acquiesça. Elle visualisait encore la scène.

— Votre ami d'université a-t-il réussi à obtenir le mot de passe de son grand-père ?

Sur le visage de la professeure apparut un sourire amer.

— Non, il a juste obtenu un chaleureux va te faire foutre ! en réponse.

Olivia dut fournir un effort considérable pour retenir son rire. Le vieux avait fait preuve d'un sens de l'humour raffiné, malgré la terrible situation dans laquelle il se trouvait actuellement.

— Que va-t-il m'arriver maintenant ? demanda la professeure.

Olivia marqua une pause, réfléchissant, puis répondit :

— Cela dépend de la suite des événements. Le procureur doit décider s'il porte plainte contre votre ami d'université et s'il y a des raisons de vous accuser en tant que complice.

La professeure porta une main à sa bouche.

— Mais je n'ai rien fait de mal.

— L'ignorance ne protège pas de la peine, dit Olivia.

Des larmes apparurent dans les yeux de la femme.

— Pas ça en plus, murmura-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Olivia.

La professeure sortit un mouchoir de sa veste et se moucha.

— Ma chaire est sur le point d'être supprimée. Je suis mère célibataire avec deux enfants turbulents et une mère à la maison qui est plus un obstacle qu'une aide, et maintenant je suis également accusée d'un crime dans lequel je ne me suis retrouvée que par bonté.

Olivia acquiesça avec compréhension.

— Nous verrons ce qui se passera. Comme je l'ai dit, c'est au procureur de décider.

La professeure essuya une larme du coin de l'œil.

— Avons-nous terminé à présent ? Je dois appeler ma mère pour lui demander de récupérer mes enfants à la garderie. Je ne vais pas y arriver à temps.

Olivia se leva et tendit la main, que Susanna serra fermement.

— Vous aurez de nos nouvelles, dit-elle en guise d'adieu.

— Oui, je le crains, répondit la professeure.

Olivia la regarda partir et son regard resta fixé sur la porte longtemps après qu'elle fut fermée derrière la femme. Elle avait mené l'interrogatoire avec une attention partagée, et maintenant les pensées qui avaient tenté de s'imposer tout le temps reprenaient le dessus. C'était un signe du destin. Peut-être y avait-il encore une chance de parler à David Armstrong. Un sourire se dessina sur son visage.

— Oui, vous aurez de mes nouvelles, madame la professeure Madueke, et ce sera pour bientôt.

12

Susanna se tenait devant la porte de son appartement sur Landor Road. Elle avait inséré la clé dans la serrure, ses doigts prêts à la tourner. Pourtant, elle s'arrêta un moment, sachant qu'il pourrait s'écouler un certain temps avant qu'elle ne puisse de nouveau savourer un instant de calme. À travers le bois épais de la porte, elle entendait déjà ses enfants crier et sa mère hurler. Elle ferma les yeux et se concentra sur sa respiration, veillant à inspirer profondément dans son ventre et à ne pas passer immédiatement à l'expiration, mais à marquer une courte pause… une pause qui lui appartenait, sur laquelle personne d'autre n'avait droit de décision, ni ses enfants, ni sa mère, ni le conseil de faculté, ni la police.

Elle ouvrit les yeux et expira profondément. Puis, tournant la clé, elle entra. Dan se précipita vers elle.

— Tu as ramené des sucreries ? demanda-t-il.

— Laisse-moi d'abord rentrer les courses, répondit Susanna en soulevant les deux sacs lourds vers la cuisine.

Elle les posa sur le plan de travail. Dan commença immédiatement à vider l'un des sacs, tel un écureuil fouillant le jardin à la recherche de noisettes et dispersant la terre gênante et tout le reste autour de lui.

— Stop ! dit Susanna.

Dan s'arrêta.

— Je vais ranger les courses, y compris les sucreries. Ensuite, je déciderai quand et combien tu pourras en avoir.

Elle apprécia que son fils remette la tablette de chocolat que ses petits doigts avaient déjà saisie dans le sac.

— Va dans ta chambre, je t'appellerai quand le dîner sera prêt.

Dan sortit, la tête baissée, et Susanna ressentit une pointe de culpabilité. Avait-elle été trop dure avec lui ? Aurait-elle dû lui permettre de manger un morceau de chocolat maintenant et non seulement en dessert après le dîner, à condition qu'il se comporte bien

et ne fasse pas pleurer sa petite sœur ?

Sa mère apparut, essoufflée.

— Les enfants ont encore eu beaucoup d'énergie aujourd'hui, dit-elle haletante.

— Je me suis dépêchée avec les courses, répondit Susanna. Mais chez Tesco, c'était l'enfer aujourd'hui. Ai-je manqué quelque chose ? Un autre confinement est-il prévu ? Je pensais que cela faisait partir du passé.

— Que le Seigneur nous en préserve, s'exclama sa mère en levant les mains dans un geste dramatique vers le ciel.

— C'était une blague, maman, dit Susanna.

— On ne plaisante pas avec ça.

Susanna soupira.

— J'ai ramené des pâtes et de la sauce tomate toute prête. Si tu te sens assez en forme pour réchauffer le repas, je pourrai ranger le reste des courses.

Elle vit dans les yeux de sa mère qu'elle envisageait sérieusement de l'abandonner, de se coucher sur le canapé et de simuler une de ses crises de je n'ai plus de force. Mais, au grand soulagement de Susanna, la vieille dame sembla se ressaisir. Sans un mot, elle sortit les pâtes du sac et chercha la sauce tomate.

— As-tu réfléchi à l'idée d'engager une fille au pair ? demanda sa mère en mettant la sauce dans une casserole et allumant le gaz.

Il y eut quelques clics avant que la flamme ne s'allume avec un sifflement.

Susanna tordit la bouche.

— Je dois d'abord voir comment évolue ma situation professionnelle. Engager une personne au pair n'est pas à la portée de tout le monde.

— Allons, en tant que professeure à l'université, tu devrais bien gagner ta vie. Tu n'as pas besoin de te débrouiller avec des petits boulots, comme mes sœurs et moi.

Susanna n'avait pas encore dit à sa mère que son poste à l'université était menacé. Elle n'avait pas envie d'assister à une autre crise dramatique qui commencerait par un Oh mon Dieu, se poursuivrait en larmes et se terminerait par sa mère appelant toutes ses amies pour leur annoncer le grand malheur qui venait de les frapper, elle et ses proches. C'était ce qui s'était passé lorsqu'elle lui avait annoncé l'échec de son mariage avec Marc. En seulement trente minutes, toute la communauté nigériane de Londres était au courant. Elle voulait éviter à tout prix que cela se reproduise.

Elle venait de finir de vider le premier sac et apporta ensuite un paquet de papier hygiénique à la salle de bain. Assise sur un siège adapté pour les toilettes, avec un visage concentré et des joues rosies,

il était clair qu'elle s'appliquait à une tâche délicate.

— Ne t'inquiète pas pour moi, continue, lui dit Susanna en affichant un sourire rassurant.

Retournant dans la cuisine, elle trouva sa mère en train de verser les pâtes dans une casserole d'eau bouillante.

— Je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir comme ça, dit-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Les enfants.

Je sens le poids de mon âge peser sur ma santé de plus en plus chancelante.

Susanna soupira.

— Dois-je trouver un autre moyen pour faire garder les enfants ? Tu n'as qu'à le dire.

Sa mère fit un signe de tête négatif.

— Non, non, je vais tenir le coup, ça passera.

Susanna acquiesça. Elle n'avait pas envie de discuter. Parfois, elle avait l'impression que la vieille dame ne cherchait pas vraiment à être soulagée. Peut-être voulait-elle juste se plaindre pour attirer l'attention. Elle n'en savait pas grand chose et n'avait d'ailleurs pas l'énergie de se pencher sur ces questions.

Après avoir mis la table, elle appela les enfants. Ella fut renvoyée pour se laver les mains au lavabo. Le dîner se passa plus calmement qu'elle ne l'avait anticipé. Dan rayonna en recevant une barre de chocolat en dessert et Ella, qui n'était pas très intéressée par les sucreries, se réjouit d'une pomme que Susanna avait coupée en tranches pour elle. Elle coucha les enfants et leur lut une histoire pour s'endormir.

Pendant qu'elle descendait les escaliers, elle anticipait le plaisir de se prélasser sur le canapé, les jambes allongées. Cependant, elle découvrit que le meuble était déjà occupé. Sa mère y dormait profondément, ronflant à un niveau sonore capable de tirer les morts de leur sommeil.

Susanna poussa un grognement et s'affaissa dans le fauteuil, se sentant accablée d'une lourdeur sans fin. La perspective des semaines à venir, chargées de potentiels rebondissements, alourdissait encore davantage son état. En temps normal, elle aurait dû se retrouver à son bureau, concentrée sur la conception d'un plan pour sauver sa situation, mais l'énergie lui faisait cruellement défaut. La pensée de perdre son emploi et de toutes les conséquences qui pourraient en découler la paralysait. Il y avait aussi un autre sentiment. Les souvenirs des événements de l'après-midi revenaient sans cesse. Comment avait-elle pu être aussi naïve pour se laisser piéger par Eddie ? La honte l'envahissait, tandis qu'un sentiment de culpabilité la

dévorait de l'intérieur.

Elle ferma les yeux et était sur le point de sombrer dans une légère torpeur lorsque soudain, on sonna à la porte. Elle sursauta. Sa mère continua de dormir, le bruit ayant toutefois interrompu le ronflement. C'était toujours ça. On sonna de nouveau. Elle se leva péniblement.

La porte entrouverte, Susanna fut confrontée à la policière qui l'avait interrogée plus tôt dans la journée.

— Madame Madueke, commença la femme. Jenner.

C'était exact, son nom était bien inspectrice en chef Jenner.

— Je suis désolée de vous importuner à nouveau, mais il est nécessaire que je m'entretienne avec vous. Puis-je entrer ?

Susanna hésita. Que faisait la policière ici ? Bon, elle ne le saurait que si elle la laissait entrer, mais où pourrait-elle lui parler ? Dans le salon ? Cela réveillerait sa mère et si cette dernière comprenait qui était cette visiteuse inattendue et surtout, pour quelle raison elle était venue, elle serait certainement hors d'elle, et Susanna devait éviter cela à tout prix.

— Pourrions-nous discuter à l'extérieur ? Ce lieu n'est pas approprié pour notre conversation.

La policière hocha la tête en signe d'approbation.

— Nous pouvons faire un tour du pâté de maisons, si vous voulez.

— Bonne idée, répondit Susanna. Un moment, s'il vous plaît.

Elle ferma la porte et se précipita dans la cuisine. Là, elle prit une feuille de papier de la pile et écrivit une note à sa mère lui disant qu'elle sortait brièvement se promener. Puis, elle prit sa veste et sortit.

— Nous pouvons aller au parc, là-bas, dit-elle. À cette heure, il n'y a plus personne.

Elles traversèrent la rue et pénétrèrent dans un espace vert où, au fond, se trouvait une aire de jeux délabrée. Les deux chevaux à bascule et la balançoire étaient recouverts de mousse et avaient commencé à rouiller. Susanna se posta à côté du toboggan et regarda la policière dans l'attente.

L'inspectrice Jenner prit une profonde inspiration et dit :

— J'ai revu votre témoignage et je pense qu'il y a une possibilité de vous exclure de toute cette affaire.

Susanna sentit son pouls s'accélérer.

— C'est fantastique, s'exclama-t-elle. Quelle est cette possibilité ?

La policière baissa les yeux, semblant embarrassée. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Vous êtes spécialiste de la communication avec les personnes qui ne peuvent plus parler suite à un AVC ou à un accident, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous l'ai déjà expliqué cet après-midi. Où voulez-vous en venir ?

Elle vit la policière avaler sa salive et ne comprenait plus rien. Plus

tôt, l'inspectrice Jenner avait été confiante, et maintenant elle semblait timide, hésitante, presque perdue. La femme leva les yeux. Susanna y lut que son interlocutrice avait pris une décision.

— Je voudrais vous proposer un marché.

— Un marché ?

La policière acquiesça.

— Si vous m'aidez à communiquer avec David Armstrong, je vous tiendrai à l'écart de cette affaire.

13

—Tu as pris les tampons ? demanda Lucy, se tenant dans l'encadrement de la porte et enroulant un fil de chewing-gum autour de son doigt, qu'elle tirait de sa bouche.

— Zut, s'exclama Olivia. Elle était sur le point d'accrocher la clé de la voiture au crochet. Je retourne à Tesco.

Lucy leva les yeux au ciel.

— Ne te donne pas cette peine. Je me suis débrouillée toute seule. Je me doutais bien que tu n'y arriverais pas.

Elle se retourna et partit vers le salon.

— Ce n'est pas vrai, ça, lança Olivia derrière elle. Tu agis comme si j'étais la pire des mères.

— Ce n'est pas le cas, dit Wendy, la cadette.

Elle se précipita vers elle et l'étreignit. Contente de te voir.

— Pourquoi es-tu si câline aujourd'hui ? demanda Olivia, appréciant la proximité de sa fille. Ne devrais-tu pas déjà être au lit ?

— Tu peux signer mon contrôle de maths ?

Ainsi, c'était cela.

— Quelle note as-tu eue ?

— Un D, dit Wendy, restant dans l'étreinte. Mais il ne manquait que deux points pour avoir un C.

— Au moins, ce n'est pas un E, grogna Olivia.

Elle avait enlevé sa veste d'uniforme et suivi sa fille dans le salon et la salle à manger. Il y avait encore une seule assiette sur la table et devant elle une cocotte avec une part de lasagnes probablement déjà froide.

— Merci d'avoir cuisiné, dit-elle à Andy, qui était assis sur le canapé et regardait la télévision. C'était malheureusement encore une longue journée. J'allais partir, mais j'ai dû remplacer Greg pour la patrouille, il est en arrêt maladie.

— J'espère que tu as enfin viré ce vieux soûlard, grogna Andy.

Il ne fit aucun geste pour lui offrir un baiser de bienvenue. Avec un sentiment d'inconfort dans l'estomac, elle s'assit.

— Je lui ai posé un ultimatum. Il faut que quelque chose change.

— Les ultimatums peuvent parfois faire des miracles, dit Andy, fixant toujours la télévision.

Olivia comprit qu'il faisait allusion à leur dernière conversation, mais elle n'avait pas envie de s'engager sur ce terrain. Pas devant les enfants.

— Nous partons en randonnée dans le Lake District la semaine prochaine, annonça Lucy, qui s'était assise à côté d'elle. Ça va être super ennuyeux. Marcher toute la journée.

— Tu trouves ça ennuyeux seulement parce qu'il n'y a pas de réseau et que tu ne peux pas aller sur Insta ou TikTok. J'adore la randonnée, dit Wendy.

— Alors, vas-y à ma place. Je préférerais rester à la maison.

— Les voyages scolaires, c'est cool, intervint Tim, sortant de la salle de bain et se frottant les cheveux encore mouillés avec une serviette. Quels professeurs vous accompagnent ?

— Mme Williams et M. Seaton.

— Ah, ils sont vraiment détendus et ne se rendent souvent compte de rien. Par ailleurs, ayant tous deux contracté le Corona, ils ont des problèmes d'odorat, ce qui s'avère extrêmement avantageux lorsque…

— Tim ! s'exclama Olivia en lançant un regard sévère à son fils. Je ne pense pas qu'il soit sage pour toi de donner des conseils à ta sœur sur la manière de cacher des infractions à ses professeurs.

Tim sourit. Lucy leva les yeux au ciel.

— Oui, vas-y, joue encore les flics, d'accord.

— Je suis sérieuse. Je n'ai pas envie de devoir aller dans le Lake District pour te récupérer parce que tu as été pris en train de fumer, de boire ou pire.

— Qu'y a-t-il de pire ? demanda Wendy. S'embrasser ?

— Non, maman veut dire si on me trouve avec une aiguille d'héroïne dans le bras aux toilettes.

— Lucy, ce n'est pas drôle !

— Demain soir, je vais au foot, annonça soudain Andy.

— Qui joue ? demanda Olivia.

Son mari la regarda, perplexe.

— Euh, moi. Je veux dire, nous… avec l'équipe des vétérans.

Elle se frappa le front.

— Désolée, j'étais complètement ailleurs.

— Ça, ce n'est rien de nouveau, lança Lucy.

— Cela signifie que je ne pourrai pas m'occuper du dîner demain.

Andy regarda Olivia avec espoir.

Elle hocha la tête.

— D'accord, je serai à la maison à temps. Promis. Maintenant, au lit, vous deux.

Wendy lui donna un baiser sur la joue, Lucy disparut sans un mot d'affection, et Tim s'était déjà retiré dans sa chambre.

— Tu veux suivre cette émission avec moi ? demanda Andy.

Elle avait prévu autre chose, mais sentit qu'il serait imprudent de refuser cette proposition qui semblait être une sorte d'offre de paix. Ainsi, ils regardèrent ensemble une rediffusion de *Strictly Come Dancing*, une émission où des célébrités se ridiculisent en dansant des danses standards ou latines devant un jury. Un comédien, dont les blagues n'avaient jamais réussi à faire rire Olivia, se faisait pénaliser par un juge pour avoir inclus trop de gestes superflus qui distrayaient de l'essence de la danse.

Par la suite, Andy lui demanda si cela ne la dérangeait pas qu'il regarde encore un peu de sport, ce qui arrangeait bien Olivia. Elle s'excusa en direction de son bureau et, aussitôt, la voix excitée du commentateur de football fut étouffée par la porte épaisse sur laquelle pendait une photo de David Armstrong.

Elle avait fait agrandir le portrait au point que sa tête était de taille réelle, comme dans la vie. La photo venait de son permis de conduire, un de ces clichés d'automate où il ne fallait ni sourire ni montrer d'émotion. Armstrong avait un crâne presque chauve, la lumière du flash se reflétant sur son cuir chevelu. On pouvait voir un début de calvitie soigneusement rasé. Ses yeux bleu pâle regardaient passivement, presque sans vie, dans l'objectif. Des poches sous les yeux et des joues flasques encadraient son visage, ses lèvres fines étaient aussi pâles que le reste de son visage marqué par d'importantes cicatrices d'acné.

Combien de fois avait-elle fixé cette image… et combien de fois avait-elle posé des questions à cet homme ? Des questions brûlantes, qui soulevaient des doutes, des questions dont elle pensait ne jamais trouver les réponses. Mais maintenant, une possibilité inattendue s'était ouverte.

La professeure n'avait pas été enthousiaste à l'idée de sa proposition et avait même demandé si tout cela était légalement acceptable. Olivia n'avait pu répondre. Que pouvait-elle dire ? Que c'était évidemment interdit de proposer des accords privés ? Qu'elle pourrait perdre son emploi pour cela ? Qu'elle pourrait même se retrouver devant les tribunaux ?

Le délit de la professeure n'entraînerait sûrement pas de conséquences pénales, car son témoignage était crédible, et après tout, son ami d'étude avait confirmé l'avoir laissée dans l'ignorance de ses véritables intentions. C'était le moins qu'il pouvait faire. Mais elle n'avait pas dit cela à la femme, donc la professeure Madueke craignait

toujours d'être inculpée. Olivia avait besoin de ce reste d'incertitude, car c'était son seul moyen de pression. Elle espérait que la professeure, après la nuit de réflexion qu'elle avait demandée, accepterait de l'aider.

Olivia alluma son PC et se connecta via VPN au système informatique de la police. Elle chercha le rapport d'autopsie du corps trouvé à Chelsea, mais le dossier était verrouillé. Mince ! Il était inutile de revoir ses propres photos de la scène du crime. Elle revoyait le corps mutilé de la jeune femme… le visage défiguré… la gorge intacte. Mais son attention revenait toujours à ce détail. Jack l'Éventreur avait tué toutes ses victimes par une entaille à la gorge avant de s'acharner sur leurs corps inanimés de manière atroce. Exactement selon ce modèle, le tueur en série de Putney avait suivi ce schéma. C'était sa signature. Elle repensait à l'émission de danse qu'elle avait regardée avec Andy. C'était probablement à cause des signatures ; l'essence des danses qui, malgré toute liberté d'interprétation, devait rester intacte.

Liberté d'interprétation. Elle se frappa le front. Comment avait-elle pu être aussi stupide ? La coupure de la gorge n'était pas la signature ! C'était simplement un moyen d'immobiliser rapidement les victimes, et il y avait bien d'autres façons de le faire.

Avec cette hypothèse, le meurtre de la veille s'inscrivait également dans la série qui avait débuté à Whitechapel en automne 1888 et s'était poursuivie à Putney au printemps 2016.

Olivia repassa les détails des meurtres de Jack l'Éventreur dans sa tête. Si l'on en croyait les analyses publiées il y a quelques années par des experts du FBI, Jack l'Éventreur avait tué six femmes. L'état du corps trouvé à Chelsea ressemblait le plus à celui d'Annie Chapman, la troisième victime. L'Éventreur l'avait attaquée par derrière, avait serré son cou, coupé sa gorge, et l'avait laissée glisser au sol. Puis, il lui avait éventré l'abdomen et l'avait complètement vidée de ses organes, qu'il avait jetés par-dessus son épaule droite. L'utérus, des parties du vagin et la vessie avaient été emportés.

Une excitation fébrile s'empara d'Olivia. Le troisième meurtre du tueur en série de Putney s'était produit aux premières heures du 24 juillet 2016. Marlene Halley, une serveuse de vingt-quatre ans, avait été attaquée sur Whitnell Way et traînée dans une ruelle tranquille. Là, le tueur lui avait tranché la gorge et l'avait mutilée exactement comme l'Éventreur l'avait fait à Annie Chapman.

Si le corps trouvé à Chelsea faisait partie d'une troisième série, alors il devait y avoir eu deux autres crimes précédents. Un meurtre similaire à celui de Mary Ann Nichols et un autre ressemblant à celui de Martha Tabram, la première victime de l'Éventreur, que le Tueur en série de Putney avait également imité.

Elle ouvrit un formulaire affichant tous les crimes capitaux des deux dernières années dans le Grand Londres. Mon Dieu, il y en avait tant. Elle ajusta les critères de recherche pour se concentrer sur les crimes violents commis contre des femmes. La liste ne se raccourcit pas de manière significative. Elle restreignit alors l'âge des victimes de dix-huit à trente-cinq ans et le type de délit à homicide volontaire.

Quarante-neuf cas restaient. Quarante-neuf jeunes femmes avaient été tuées pendant cette période. Quarante-neuf vies brutalement interrompues bien avant que la mort naturelle ne vienne les faucher.

Olivia examina chaque cas. En haut de la liste se trouvait le meurtre de Bella Decker, qui avait relancé l'affaire Armstrong pour elle. Elle continua à chercher, écartant plusieurs meurtres qui ne correspondaient pas au mode opératoire, et s'arrêta finalement sur un crime commis trois semaines auparavant à Brixton. Après avoir ouvert le dossier, elle examina les photos de la scène du crime.

La victime avait été tuée à coups de couteau. Quatorze coups portés au haut du corps, dont cinq mortels. Plusieurs coupures sur le bas du corps et deux coups portés à la région génitale. Pas de prélèvement d'organe. La victime avait été positionnée les jambes écartées, pantalon baissé, adossée contre un mur. Il manquait la coupure à la gorge, mais il y avait une similitude frappante avec le meurtre de Mary Ann Nichols.

Le cœur d'Olivia battait à tout rompre. Elle saisit le dossier le plus bas sur la pile à côté de son bureau. Melissa Cartman. La deuxième victime du tueur en série de Putney. Elle savait ce qu'elle allait trouver, mais retint son souffle en découvrant à nouveau les photos de la scène du crime. La jeune étudiante de vingt-deux ans avait été attaquée dans une ruelle. Le tueur lui avait tranché la gorge avant de lui enfoncer à plusieurs reprises le couteau dans l'abdomen et le bas du corps, puis il l'avait disposée, les jambes écartées, dans le coin le plus sombre de l'allée, comme une poupée de chiffon brisée. À ce stade, il n'y avait pas eu de prélèvement d'organe. Comme Jack l'Éventreur, le tueur en série de Putney avait graduellement augmenté la violence de ses actes.

Elle respira profondément. Les similarités étaient indéniables. Un nouveau tueur était en action, et il continuerait à tuer.

Cette réalisation la fit frissonner. Elle se tourna vers son ordinateur, les yeux rivés sur l'écran, les doigts prêts à fouiller davantage dans les archives pour trouver des correspondances avec les premières victimes de cette nouvelle série de meurtres, qui semblait suivre le sinistre modèle de ses prédécesseurs.

Réajustant ses critères de recherche, elle se concentra sur les détails qui pouvaient lier d'autres crimes à ce schéma morbide. Peut-être qu'un autre meurtre correspondrait à celui de Martha Tabram, la

première victime connue de Jack l'Éventreur, reproduite par le tueur en série de Putney. Et si le tueur avait déjà commencé sa terrifiante série, il y aurait forcément des indices, des modèles à suivre, des vies arrachées qui raconteraient une partie de cette histoire macabre.

Olivia savait qu'elle devait agir vite. Chaque moment perdu pourrait signifier une autre vie en danger. Elle se promit de ne laisser aucune pierre non retournée, aucun fichier non examiné. La justice pour ces victimes, et la sécurité des potentielles futures victimes dépendaient de sa capacité à relier les points entre ces crimes horribles.

Avec une détermination renouvelée, elle plongea dans sa recherche, consciente que chaque indice découvert la rapprochait un peu plus de ce monstre. Le visage impassible de David Armstrong sur la photo accrochée à sa porte la surveillait, un rappel constant de la nature sombre de son enquête et de l'importance cruciale de sa mission. Olivia ne se permettrait pas d'échouer.

Dans sa quête obstinée, Olivia navigua à travers les dossiers numériques, son esprit analysant froidement les détails de chaque crime. Le silence de son bureau était ponctué uniquement par le cliquetis de son clavier et le bourdonnement occasionnel de la ville nocturne à travers la fenêtre entrouverte. Chaque dossier ouvert ajoutait une pièce au puzzle macabre qu'elle tentait désespérément d'assembler.

Ses yeux se posèrent sur un cas particulier, un meurtre survenu quelques mois auparavant qui, jusqu'à maintenant, semblait n'avoir aucun lien avec la série. Une jeune femme avait été retrouvée dans un parc, sa mort violente ayant d'abord été attribuée à un acte isolé de violence. Cependant, un détail dans le rapport d'autopsie attira l'attention d'Olivia : la victime avait subi des mutilations post-mortem qui, bien que légèrement différentes, évoquaient une brutalité similaire à celle employée par le tueur en série de Putney. Ce n'était pas la coupure à la gorge, mais la nature et l'emplacement des blessures qui suggéraient une imitation ou une évolution dans la méthode du tueur.

Olivia annota ce cas pour un examen plus approfondi, son intuition de détective lui signalant qu'il pourrait être un chaînon manquant crucial. Ce faisant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la profondeur de la noirceur humaine, à ce qui poussait un individu non seulement à ôter la vie, mais aussi à déshonorer la dépouille de sa victime de manière si grotesque.

La nuit avançait, et avec elle, l'urgence de la situation se faisait de plus en plus pressante. Olivia savait qu'elle ne pouvait se permettre le luxe du sommeil, pas alors que le tueur était toujours en liberté, peut-être même à la recherche de sa prochaine victime. Elle se leva pour prendre un café noir, le liquide chaud servant moins à la réveiller qu'à

lui offrir un court répit dans l'obscurité enveloppante de ses pensées.

De retour à son bureau, Olivia repensa à la proposition qu'elle avait faite à la professeure Madueke. C'était un pari risqué, mais si cela pouvait les mener à un pas plus près de la capture du tueur, alors tout risque en valait la peine. La fin justifiait les moyens, se disait-elle, même si celle-ci était tissée de décisions moralement ambiguës.

Alors qu'elle se replongeait dans les rapports de police, un sentiment de solitude l'envahit. C'était le fardeau de ceux qui poursuivaient les monstres : marcher dans les ténèbres, espérant apporter un peu de lumière. Olivia se promit que, peu importe les obstacles, elle ne flancherait pas. Les victimes et leurs familles méritaient justice, et elle serait leur héroïne, peu importe le coût personnel.

Armée de sa détermination renouvelée, elle continua son travail acharné, chaque dossier, chaque indice, chaque moment passé dans cette quête ne la rapprochant pas seulement du tueur, mais aussi d'une confrontation inévitable avec la véritable nature de la malveillance humaine. Olivia n'était pas juste en train de chasser un tueur en série ; elle luttait contre l'incarnation même du mal, et elle ne s'arrêterait pas avant de l'avoir arrêté.

14

Susanna fit un signe de la main à Ella, qui courait vers l'entrée de la maternelle tout en se retournant pour répondre à la salutation de sa mère.

— Regarde devant toi, pour ne pas te cogner contre un mur, cria-t-elle à sa fille.

Elle attendit que l'enfant disparaisse dans le bâtiment, puis s'éloigna en direction de la station de métro.

Dan avait eu une légère fièvre le matin et était donc resté chez sa grand-mère. Cela avait déclenché une de ces scènes où sa mère exprimait sa crainte de contracter quelque chose de Dan. Peut-être était-ce le coronavirus, et peut-être pourrait-elle développer une pneumonie sévère, ses voies respiratoires ayant toujours été fragiles ? Susanna s'était forcée à l'écouter calmement, à montrer de la compréhension, puis à la convaincre lentement, mais fermement, de s'occuper de Dan, pendant qu'elle emmenait Ella à la maternelle.

En se dirigeant vers la station Clapham North, elle réfléchissait fiévreusement à la possibilité de trouver une personne au-pair ou une autre solution de garde. Cela représenterait certes une charge financière considérable, mais le temps et surtout les nerfs qu'elle pourrait économiser en valaient largement la peine.

Elle prit la Northern Line pour une station jusqu'à Stockwell, puis la Victoria Line jusqu'à Victoria Station et enfin la District Line jusqu'à Putney East. Elle n'avait jamais visité cette partie ouest de Londres, bien qu'elle y ait vécu toute sa vie. En sortant du métro, elle fut peu surprise de retrouver le même paysage que dans beaucoup d'autres quartiers : des immeubles de trois ou quatre étages, des constructions neuves ou délabrées, des bus à impériale rouges et des parcs. Son téléphone la guida vers le bâtiment en brique du poste de police local. À l'accueil, elle reconnut le jeune officier qui avait accompagné la policière la veille.

— Je souhaite parler à l'inspectrice Jenner, dit Susanna.

Le policier lui sourit, révélant des dents étonnamment blanches.

— Bonjour, Professeur Madueke. Avez-vous rendez-vous ?

— Pas à proprement parler, admit Susanna. Mais disons qu'elle s'attend à me voir.

Un sourcil broussailleux se leva.

— D'accord, dit-il lentement. Je vais me renseigner.

Le constable composa un numéro et, après un court silence, dit :

— Le Professeur Madueke est à l'accueil. Elle souhaite vous parler. Elle dit qu'elle n'a pas de rendez-vous, mais que vous l'attendiez. Il hocha la tête, puis raccrocha.

— Suivez-moi, s'il vous plaît, dit-il.

Il actionna un bouton et un bourdonnement se fit entendre. Par la suite, il indiqua une porte sur le côté que Susanna poussa. Elle se retrouva dans un grand espace où une demi-douzaine d'officiers travaillaient sur des ordinateurs. Deux prenaient du café, trois bavardaient et une policière tapait quelque chose sur un clavier.

Le constable sortit par une autre porte et conduisit Susanna dans un bureau séparé à l'autre bout de la pièce. Elle entra et se trouva face à l'inspectrice Jenner.

— Je suis contente que vous soyez venue, dit la policière en lui proposant un siège, remerciant son jeune collègue qui sortit, puis s'assit en face de Susanna.

— J'ai décidé de vous aider à communiquer avec David Armstrong, annonça Susanna.

Susanna entendit l'inspectrice Jenner prendre une profonde inspiration, visiblement soulagée. Elle avait probablement craint un refus. Mais s'attendait-elle vraiment à ce que Susanna lui refuse son aide et risque une accusation de complicité dans l'extorsion ?

— Cela me réjouit, dit l'inspectrice Jenner. Je m'assurerai que le procureur abandonne toutes les poursuites contre vous.

Surprise par cette concession immédiate, Susanna se demanda pourquoi Jenner lui faisait déjà une telle offre. Aurait-elle dû attendre que le contact soit établi avec succès ? Elle écarta cette pensée pour se concentrer sur la tâche que Jenner lui avait confiée.

— Où se trouve Armstrong ?

— Dans une maison de soins à Putney, répondit l'inspectrice. Je ne sais pas ce que vous connaissez de cette affaire.

Susanna haussa les épaules.

— Pas grand-chose.

Olivia hocha la tête.

— D'accord. Je vais vous donner un bref aperçu, puis nous discuterons des prochaines étapes. Elle s'appuya en arrière et ferma les yeux.

— Il y a sept ans, commença-t-elle, cinq meurtres de femmes âgées de vingt à trente-deux ans se sont succédés rapidement. Il est vite apparu qu'un seul et même tueur était à l'œuvre, imitant les crimes de Jack l'Éventreur. Chaque meurtre du tueur en série de Putney correspondait à un de ceux de l'Éventreur… les similitudes étaient presque parfaites. Les femmes étaient retrouvées avec des blessures de coupure au cou et à la poitrine et des mutilations à l'abdomen. Parfois, des organes étaient même prélevés. J'étais alors dans l'unité d'enquête chargée de l'affaire. Malheureusement, nous avons longtemps tâtonné, même si nous avions établi le lien avec Jack l'Éventreur dès le troisième meurtre. Le tueur semblait toujours avoir une longueur d'avance… jusqu'à cette soirée du 8 août 2016. Elle marqua une pause, le regard fixé sur le mur, comme si elle visualisait les images correspondantes dans son esprit.

— Mon partenaire Marcus Harrison et moi avons été guidés par un indice anonyme dans une ruelle de Putney. Là, nous avons trouvé David Armstrong, un couteau ensanglanté à la main, penché sur le corps de Sarah Williams. Comme il refusait de lâcher l'arme et avançait vers nous, mon collègue a tiré en état de légitime défense. La balle a déchiré une artère dans son cou. Un caillot s'est apparemment formé, provoquant un infarctus. Armstrong a survécu, mais il est depuis paralysé et incapable de communiquer, placé dans un établissement de soins.

— Est-il dans un état de conscience minimale ou en état d'enfermement ? demanda Susanna.

— Quelle est la différence ?

Susanna prit une profonde inspiration.

— La présence de conscience. Les personnes en état d'enfermement sont éveillées et pleinement conscientes. Pour celles en état de conscience minimale, nous ne savons pas vraiment dans quelle mesure elles perçoivent leur environnement.

— Pouvez-vous communiquer avec des patients en état de conscience minimale ?

Susanna secoua la tête.

— Il n'y a de chance de communiquer avec lui que s'il est en état d'enfermement.

L'inspectrice en chef Jenner nota cela.

— Pourquoi voulez-vous parler à cet homme ? demanda Susanna.

La policière hésita un moment, puis répondit :

— Il y a eu récemment au moins deux autres meurtres. Leur signature ressemble à celle du tueur en série de Putney.

Susanna avala sa salive.

— Vous pensez à un imitateur ?

Jenner pinça les lèvres.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle avec réticence. Pour être honnête, je n'ai jamais été convaincue de la culpabilité d'Armstrong. Nous avons trouvé chez lui de nombreuses preuves de son implication, mais il n'a jamais été jugé. Il n'a jamais pu avouer ou nier les faits.

— Qu'espérez-vous de la communication avec lui ?

L'inspectrice en chef Jenner se pencha en arrière.

— Je veux enfin savoir s'il est réellement le coupable. S'il avoue, je veux connaître les détails, savoir s'il a agi seul ou s'il y avait un complice qui pourrait maintenant être redevenu actif.

— Et s'il nie les faits ? S'il peut prouver qu'il n'est pas le coupable ?

— Ce serait un désastre total. Nous devrions alors envisager que le véritable tueur en série n'ait jamais été attrapé et pourrait maintenant être de nouveau actif.

Susanna mordit l'intérieur de sa joue, le goût métallique du sang emplissant sa bouche.

— Dirigez-vous également les enquêtes actuelles ? demanda-t-elle.

L'inspectrice Jenner fit une grimace.

— Non. Pour tout vous dire, je ne fais pas partie de l'équipe d'enquête. Mais j'étais sur les lieux du dernier crime par hasard et j'ai tout vu. Je suis convaincue que c'est l'œuvre du tueur en série. J'ai revu tous les dossiers d'enquête très attentivement.

— Ne pourrions-nous pas avoir des problèmes en menant notre propre enquête ?

Jenner acquiesça.

— C'est pourquoi je vais voir l'équipe d'enquête officielle pour obtenir leur approbation. Nous pourrons alors parler à Armstrong en leur présence, si nécessaire.

Susanna resta sceptique.

— Et vous pensez que cela sera facile ?

Jenner haussa les épaules.

— Laissez-moi m'en occuper. J'ai fait partie de l'équipe d'enquête et Marcus Harrison, le chef, est un vieil ami. Ce qui m'inquiète le plus pour le moment, c'est d'obtenir l'accord de l'établissement de soins et du ministère de la Justice.

— Je peux m'occuper de la première partie, et si vous avez les enquêteurs de votre côté, obtenir l'accord du ministère ne devrait plus poser problème, non ?

L'inspectrice hocha la tête.

— Oui, cela devrait marcher.

Elle sourit pour la première fois.

— Je n'aurais jamais cru possible de parler un jour à Armstrong.

Susanna leva les mains.

— Doucement, nous n'en sommes pas encore là. Même si nous obtenons la permission, nous devons d'abord établir un canal de

communication avec lui.

— S'il est en état d'enfermement, cela ne devrait pas poser de problème pour vous, n'est-ce pas ?

Susanna soupira.

— Il est dans cet état depuis sept ans, c'est là que le problème commence. Il se pourrait bien qu'il ne soit plus en mesure de communiquer du tout.

15

Olivia leva les yeux vers le bâtiment imposant des années vingt qui abritait le quartier général de la police métropolitaine.

Connue du public sous le nom de New Scotland Yard, cette appellation était devenue un surnom pour l'ensemble de la police londonienne, même si seulement une petite partie des collègues y travaillait effectivement. Elle montra sa carte de service au policier en faction à l'entrée, salua l'agent Mallory à la réception, qu'elle connaissait depuis l'époque où elle passait elle-même quotidiennement par ici, et se dirigea résolument vers l'ascenseur. Lorsque la porte coulissante verte s'ouvrit, elle sursauta en voyant le chef de la police en personne. Le commissaire Sir Horatio Penwith inclina la tête, les pointes de sa moustache blanche comme neige frémissaient et ses sourcils broussailleux formaient un V prononcé.

— Inspectrice Jenner, quelle surprise. Que venez-vous faire dans ces locaux ?

Il sortit de l'ascenseur et se planta devant Olivia. Son regard exigeait une réponse rapide et complète, car s'il y avait bien une chose que Penwith n'avait pas, c'était de la patience.

Olivia se remercia intérieurement d'avoir préparé un justificatif avant sa visite impromptue à Scotland Yard. Elle espérait que le commissaire trouverait cette explication aussi convaincante qu'elle.

— Je devais faire une déclaration officielle à l'unité des homicides. Lorsque le corps a été découvert à Chelsea, je me trouvais par hasard dans le coin et ai aidé les agents jusqu'à l'arrivée de Marcus Harrison et de son équipe. Mais je n'avais pas encore eu l'occasion de consigner mes observations.

Penwith acquiesça.

— Très louable, dit-il. C'est une affaire délicate. Les deux agents sont encore en congé maladie et je doute qu'ils reprennent le service de sitôt.

Olivia hocha la tête.

— Rien ne peut vraiment préparer à ce genre de chose.

— Cela devient-il plus facile avec le temps ?

— Non, c'est toujours horrible.

Penwith acquiesça.

— Nous avons vraiment choisi un métier exigeant. Bon, je dois y aller. Transmettez mes amitiés à Harrison. Je suis content que mon meilleur homme soit sur l'affaire. Il a une excellente équipe. Dommage que vous n'en fassiez plus partie.

Il la salua et s'éloigna à grandes enjambées. Olivia entra dans l'ascenseur et, une fois la porte fermée, s'appuya contre le mur, reprenant son souffle. Elle avait échappé de justesse à un interrogatoire. Penwith était juste, mais très strict. Il n'appréciait pas que ses agents agissent en solo, et ce qu'Olivia prévoyait était bien plus qu'une simple initiative personnelle.

L'ascenseur la déposa au troisième étage. Elle avait travaillé cinq ans ici et se déplaçait donc avec une assurance presque somnambulique dans les couloirs. Devant le bureau de Harrison, elle s'arrêta un instant, repassant ses arguments dans sa tête, puis frappa, ouvrit la porte et entra.

Depuis que Marcus avait été nommé à la tête de l'unité des homicides, Olivia n'avait jamais mis les pieds dans son bureau. Elle fut surprise de voir combien la petite pièce était encombrée. La majorité de l'espace était occupée par un énorme bureau en bois poli, presque noir, sur lequel ne se trouvaient qu'un encrier ancien, un écran d'ordinateur et un clavier sans fil avec sa souris. Sur le mur derrière, un cadre contenait la une du Morning Star, un des pires tabloïds d'Angleterre, montrant une photo floue de Marcus en uniforme avec le titre : Boom ! Un flic plonge le tueur en série de Putney dans le coma. Olivia se souvenait bien du moment où la photo avait été prise, lors de la conférence de presse suivant l'arrestation d'Armstrong. Elle avait été à côté de Marcus. Apparemment, elle avait été coupée de l'image. Eh bien, elle pouvait imaginer pire que de ne pas apparaître à la une d'un journal à scandale.

Marcus était assis derrière son bureau, portant un simple costume en tweed. Le premier bouton de sa chemise blanche était ouvert, sans doute pour accommoder quelques kilos en trop acquis au fil des ans. Il sourit à Olivia. Sur deux chaises devant le bureau, Frank Calvin et Basil Rutherford étaient assis. Le dernier était aussi pâle que la chemise molle sous sa veste mal ajustée. Calvin, par contre, était impeccablement habillé, dans un costume à rayures qui ne semblait pas venir du prêt-à-porter, et une chemise blanche amidonnée. Sa cravate était parfaitement droite, tout comme la raie de ses cheveux, qui s'était progressivement élevée au fil des années. Ses lèvres

s'étirèrent en un sourire en se tournant pour évaluer l'arrivante.

— Olivia, dit Harrison en se levant pour lui serrer la main – Rutherford fit de même, Calvin resta assis. Que me vaut l'honneur de ta visite ? demanda Marcus.

— Il faut que je te parle, dit-elle.

Elle hésita à lui demander de faire sortir les deux collègues, mais décida finalement de ne pas le faire.

— Aucun problème, qu'y a-t-il ?

Elle prit une profonde inspiration.

— C'est à propos du meurtre à Chelsea.

— Je m'en doutais presque, répondit Marcus. Crois-moi, l'enquête est entre de bonnes mains.

— Je le sais, et Penwith me l'a encore confirmé.

À la mention du commissaire, un sourire satisfait se dessina sur le visage de Marcus.

— Alors, qu'y a-t-il ? demanda Calvin.

— Avez-vous examiné de près la signature du meurtrier ? demanda-t-elle.

Calvin plissa les yeux.

— Quelle signature ? On en parle seulement s'il s'agit d'une série de meurtres. Pour l'instant, nous n'avons qu'un seul meurtre.

Olivia ignora son commentaire, sortit une photo de son sac et la posa devant Marcus sur le bureau.

— Voici une photo de la scène d'un meurtre de femme à Brixton il y a quatre mois.

Marcus jeta un œil.

— Je ne connais pas ce cas, dit-il.

Calvin intervint.

— Moi si. Les collègues de l'unité des homicides l'attribuent à un crime passionnel. Le compagnon de la femme est en détention provisoire.

Olivia avala sa salive. Elle avait dû négliger cette information dans ses recherches. Elle décida néanmoins de poursuivre son argumentation.

— Dans les deux cas, les victimes ont été tuées par des coups de couteau au torse. Surmortalité, pour être précis, car plusieurs des blessures auraient été fatales à elles seules. Dans les deux cas, il y a eu des mutilations abdominales.

Marcus fronça les sourcils.

— Dans un cas, des organes ont été prélevés, pas dans l'autre, si je vois bien.

— Cela pourrait être une escalade du même modèle. Nous avons vu cela avec le tueur en série. De plus, les blessures dans le cas de Chelsea ressemblent à celles infligées par Jack l'Éventreur à Mary Ann

Nichols.

Calvin soupira.

— Oh, ces vieilles histoires.

— Mais si vous comparez le meurtre à Chelsea avec les troisièmes meurtres du tueur en série, vous trouverez des similitudes.

Calvin rit.

— Tu ne vas quand même pas me dire que nous avons affaire à un autre imitateur ?

— Peut-être. Ou peut-être à un complice d'Armstrong qui nous a échappé.

Marcus secoua la tête.

— C'est très peu probable. Nous avons arrêté Armstrong, et il ne représente plus une menace. Nous n'avons trouvé aucune preuve d'un complice à l'époque.

— Armstrong n'a jamais été jugé.

— Parce qu'il n'est pas apte à être interrogé.

C'était exactement ce qu'Olivia attendait. Son cœur battait plus vite. C'était le moment décisif !

— Et s'il y avait un moyen de lui parler ? Peut-être pourrait-il nous donner des indices sur un complice qui est maintenant redevenu actif. Les yeux de Marcus se rétrécirent.

— Comment pourrait-il communiquer ?

— Il existe des méthodes de communication modernes qui permettent de parler aux paralysés.

Calvin grogna.

— C'est une perte de temps.

— Mais Marcus…

— Non, c'est complètement absurde, continua Calvin. Il n'y a aucun lien entre les meurtres à Chelsea et Brixton. Encore moins avec les meurtres du Tueur en série. Reste avec tes petits criminels à Putney et laisse-nous faire le vrai travail d'enquête. Nous sommes les spécialistes, après tout.

Olivia bouillait de rage intérieurement. Elle était sur le point de frapper du poing sur le bureau. Qui commandait ici ? Marcus ou Calvin ?

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle directement à Marcus.

Il inclina la tête.

— Je dois donner raison à Frank. Pour l'instant, je ne vois aucun signe d'une série de meurtres, et l'idée qu'Armstrong avait un complice me semble exclue. Mais merci de nous avoir informés.

Il se leva et lui tendit la main. Elle la serra et sortit, bouillante de rage. Dehors, elle remarqua que Rutherford l'avait suivie.

— Que penses-tu de tout ça ? demanda-t-elle.

Son ancien collègue haussa les épaules.

— Le chef sait ce qu'il fait.

Il lui fit un signe de tête et s'éloigna. C'est une marque de fabrique de Basil. Ne jamais prendre position. Surtout ne heurter personne.

Olivia se précipita dans le couloir vers l'ascenseur. Elle était si en colère qu'elle avait envie de crier. Mais elle ne donnerait pas cette satisfaction à Calvin. Elle appuya sur le bouton et attendit que la cabine arrive.

— Vous êtes bien l'inspectrice Jenner, n'est-ce pas ? entendit-elle soudain une voix derrière elle.

Elle se retourna. La policière rousse et grande qu'elle avait vue sur les lieux du crime se tenait devant elle.

— Inspectrice Rigby, dit-elle.

Olivia lui serra la main.

— Comment trouvez-vous le travail à l'unité des homicides ? demanda-t-elle.

La collègue haussa les épaules.

— Parfois, c'est assez éprouvant. J'ai souvent l'impression de devoir faire mes preuves, car tous les collègues ont beaucoup plus d'expérience, et en plus, je suis une femme dans un club d'hommes.

— À qui le dites-vous ? répliqua Olivia.

— Vous avez parlé à Marcus ?

— J'ai essayé.

— Essayé ?

— Il ne voulait pas m'écouter.

— Que vouliez-vous lui dire ?

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et Olivia y entra. Elle se tourna vers Rigby.

— Je voulais lui dire que le meurtre à Chelsea et celui perpétré à Brixton il y a quatre mois sont liés, et que les deux affaires présentent des similitudes étonnantes avec les meurtres du tueur en série de Putney. Regardez-le vous-même. Peut-être pourrez-vous montrer aux hommes de l'unité des homicides de quoi vous êtes capable.

La porte se ferma. Olivia appuya sur le bouton pour descendre au rez-de-chaussée.

16

Susanna referma la porte de son bureau et s'assit. Enfin, un moment de tranquillité. La matinée avait été chaotique, comme d'habitude. Dan avait mal au ventre et était resté à la maison pour un jour de plus. Ella ne comprenait pas pourquoi elle devait aller à la maternelle alors que son frère pouvait regarder la télévision toute la journée et être choyé par grand-mère. Elle avait alors fait une petite scène, surpassée seulement par celle de sa mère, qui exprimait une fois de plus sa peur de la contagion et ses propres problèmes digestifs. En faisant appel à toute sa capacité de persuasion, Susanna avait finalement réussi à faire taire sa mère et à emmener Ella à la maternelle avec une pomme rouge et juteuse à la main. Lorsque sa fille avait disparu derrière la porte du bâtiment, Susanna était essoufflée et en retard.

Heureusement, son premier cours, un séminaire sur la neurophysiologie de la mémoire, n'était qu'à dix heures, lui laissant une demi-heure pour s'occuper de ce David Armstrong. Elle alluma son PC et, pendant que l'appareil démarrait, elle examina l'adresse que l'inspectrice Jenner lui avait donnée. L'homme était pris en charge dans un établissement de soins. Ne devait-il pas être en prison ? Certes, il ne pouvait plus bouger et ne représentait certainement aucune menace pour la société dans son état actuel. Mais le fait qu'il ne soit pas dans un hôpital spécialisé en psychiatrie légale, mais traité comme un patient de soins intensifs ordinaire, était étrange.

Elle lança le navigateur et rechercha l'établissement de soins. Les images sur le site web ne faisaient qu'accentuer son irritation. Des personnes âgées heureuses, riantes, poussant des déambulateurs sur des chemins pavés entre des rosiers en fleurs, accompagnées de soignants encore plus heureux, arborant de larges sourires. En arrière-plan, un bâtiment en briques recouvert de lierre ressemblait à l'un de ces châteaux de l'époque Tudor.

Cela correspondait bien, car Henry VIII, le plus célèbre des

monarques Tudor, était également un meurtrier psychopathe de femmes qui avait fait décapiter deux de ses six épouses. Pourtant, il était difficile d'imaginer qu'un tueur en série purgeait une sorte de peine à vie dans son propre corps dans cet environnement paisible, lumineux et accueillant.

Elle parcourut la page présentant le personnel de l'établissement. Il était dirigé par un certain Dr Pepper. Susanna sourit. Parfois, les noms des médecins étaient simplement trop drôles. Elle composa le numéro indiqué et, après trois sonneries, une voix féminine répondit.

— Maison Latchmere Terrace pour personnes âgées, bureau du docteur Pepper ?

Susanna décida de jouer la carte du titre dès le début.

— Professeur Susanna Madueke de l'Université de Roehampton, dit-elle.

Elle sentit à travers le fil téléphonique que la femme à l'autre bout était impressionnée. C'était une situation étrange qu'elle rencontrait presque à chaque fois qu'elle utilisait son titre. Si elle se présentait simplement par son nom de famille, les gens étaient généralement peu enclins à s'occuper de ses préoccupations. Plus d'une fois, elle avait même dû faire face à des commentaires racistes. Mais dès qu'elle mentionnait son grade académique, les interlocuteurs changeaient du tout au tout.

— Un moment, s'il vous plaît, Professeure, entendit-elle avant que la réceptionniste ne mette en attente sur une version stridente de « Pour Elise » en musique d'attente.

Susanna dut éloigner le récepteur de son oreille pour éviter les maux de tête causés par les tons aigus et métalliques.

— Docteur Pepper à l'appareil, dit ensuite une voix masculine, l'obligeant à remettre rapidement le téléphone à son oreille.

— Bonjour docteur Pepper. Je suis Susanna Madueke, titulaire de la chaire de neuropsychologie à l'Université de Roehampton.

— Bonjour, Professeur, que puis-je faire pour vous ?

Il semblait ouvert et amical. Le léger tremblement dans sa voix trahissait une excitation.

— J'espérais que vous pourriez m'aider avec un projet de recherche, dit-elle.

Elle avait préparé une stratégie et espérait pouvoir enduire le docteur Pepper de suffisamment de miel pour qu'il ne lui mette pas de bâtons dans les roues.

— Un projet de recherche ? De quoi s'agit-il exactement ?

Il semblait maintenant moins excité que curieux. Elle ne pouvait pas lui en vouloir ; diriger un établissement de soins pour personnes âgées n'était probablement pas le travail de rêve du jeune Pepper lorsqu'il s'était inscrit en médecine à l'université il y a trente ou quarante ans,

aspirant à devenir médecin et à sauver des vies.

— Je suis spécialisée dans le syndrome d'enfermement, poursuivit-elle. Nous avons développé un nouveau dispositif de communication que nous souhaitons tester et calibrer sur autant de patients que possible. En recherchant des patients atteints du syndrome d'enfermement dans la région de Londres, nous sommes tombés sur votre établissement.

— Armstrong, dit-il simplement.

Sa voix ressemblait à un soupir épuisé. L'enthousiasme, la curiosité et l'excitation s'étaient évaporés de sa voix comme l'air d'un ballon autrefois gonflé à bloc. Zut, elle ne devait pas le perdre maintenant.

— Le patient est pris en charge chez vous, si je ne me trompe, n'est-ce pas ?

Elle entendit le docteur Pepper prendre une profonde inspiration.

— Oui, c'est exact. Malheureusement, je ne peux pas vous donner plus d'informations, car c'est une situation très particulière. Le ministère de la Justice a veillé à ce qu'il soit placé chez nous et toute intervention, même d'un médecin généraliste, doit être approuvée par les autorités.

— Pourquoi Armstrong n'est-il pas traité dans un hôpital psychiatrique légal ?

— Parce qu'il n'a jamais été condamné, et comme il ne peut pas être interrogé et qu'il ne représente aucun risque de fuite, il n'est pas en détention provisoire.

Susanna réfléchit un moment.

— Si j'obtenais l'autorisation du ministère, cela vous conviendrait-il que j'essaie de communiquer avec Armstrong à l'aide de mes appareils ?

Pepper resta silencieux un instant, puis répondit :

— Cela serait très bénéfique d'un point de vue médical. Un patient qui ne peut pas communiquer est un cauchemar. Donc, bien sûr, je serais favorable.

— Je sens un mais, dit-elle.

Pepper soupira à nouveau.

— Cela va peut-être paraître dur, mais la plupart de mon personnel pense qu'Armstrong a reçu ce qu'il méritait.

— Vous voulez dire, être enfermé à vie dans son propre corps, pleinement conscient ?

— Exactement. Il a tué cinq femmes de manière brutale. Donc, l'enthousiasme ne sera pas au rendez-vous si mon personnel doit potentiellement parler avec lui.

Susanna sentit une vague d'indignation monter en elle, mais elle luttait de toutes ses forces pour rester calme.

— Je comprends, dit-elle à travers des dents serrées. Nous voulons

juste tenter une communication. Que cela réussisse ou non est une autre question. Armstrong n'est plus habitué aux conversations depuis des années. Il se pourrait bien qu'il ne soit plus capable de communiquer du tout.

— Je ne sais pas, dit Pepper hésitant. C'est beaucoup de travail. Rien que la paperasse…

— Je m'en occuperai, promis, dit Susanna rapidement. Vous n'aurez pas de surcharge de travail à cause de ça.

Pepper soupira.

— D'accord, vous avez mon soutien. Je peux comprendre que l'affaire vous intéresse. Peut-être que le type servira au moins la science. Contactez le ministère de la Justice, puis nous verrons.

Ils se dirent au revoir et Susanna raccrocha. Elle réalisa seulement alors qu'elle avait les poings serrés. Malgré toute sa compréhension envers ceux qui méprisaient les tueurs en série pour leurs crimes… Armstrong était quand même un être humain, et il n'avait pas encore été reconnu coupable ou même condamné. Mais même s'il était le coupable, il méritait un traitement humain.

Elle se leva et traversa le labyrinthe de couloirs qui liait les différents instituts de la faculté. Devant le bureau du doyen, elle s'arrêta. Sa secrétaire lui sourit.

— Est-il là ? demanda-t-elle.

— Oui, entrez simplement.

Susanna frappa et ouvrit la porte. Le doyen Walters était assis derrière son bureau, expulsant un nuage de vapeur blanche d'une cigarette électronique. En la voyant entrer, il posa l'appareil sur le bureau et lui sourit gêné.

— Cette dépendance à la nicotine. Mais à qui le dites-vous, vous savez bien mieux que moi ce qui ne va pas dans mon cerveau.

Susanna lui rendit son sourire.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Walters en indiquant la chaise devant son bureau. Elle s'assit.

— Je voudrais lancer un projet de recherche qui attire l'attention du public, pour prouver au ministère de l'Éducation que ma chaire vaut la peine d'être financée.

Walters acquiesça.

— Bonne idée, mais cela pourrait être juste. À quoi pensez-vous ?

Susanna prit une profonde respiration.

— Comme vous le savez, je suis spécialisée dans les interfaces cerveau-ordinateur et leur utilisation pour communiquer avec les patients atteints du syndrome d'enfermement.

Il hocha la tête.

— Il y a un patient atteint de ce syndrome qui pourrait intéresser le public.

Walters fronça les sourcils.

— Stephen Hawking est décédé, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Je parle de David Armstrong.

Le doyen la regarda perplexe.

— Ce nom me dit quelque chose, mais je ne vois pas…

— Il a prétendument tué cinq femmes et a été blessé par balle lors de son arrestation.

Les yeux de Walters s'écarquillèrent. Susanna continua :

— Comme il est dans cet état, il n'a jamais été jugé ni officiellement condamné. Je veux changer cela.

Le doyen avala sa salive.

— Cela… j'avais plutôt pensé à des titres positifs quand je vous ai dit de trouver quelque chose pour sauver votre chaire.

Susanna se pencha en avant.

— Il s'agit d'attirer l'attention. Je ne veux pas que le Times consacre un paragraphe à ma recherche en page douze et écorche mon nom. Je veux être à la une du Morning Star.

— Je vois. Dans votre situation, c'est compréhensible. Vous devez vraiment sortir l'artillerie lourde. De quoi avez-vous besoin de ma part ?

— J'ai besoin d'une autorisation du ministère de la Justice pour parler à Armstrong. Pouvez-vous me soutenir dans cette demande ?

Il sourit.

— Pas seulement cela. Un vieil ami à moi est secrétaire d'État au ministère de la Justice. Je vais lui passer un coup de fil. Cela devrait certainement accélérer le processus de décision.

17

Olivia fixa une fois encore son smartphone. Toujours pas de message de la Professeure Madueke. Bien sûr, il fallait probablement un peu de temps pour discuter avec le directeur de l'établissement de soins et le convaincre de permettre des examens sur son patient tristement célèbre. De plus, l'autorisation du ministère de la Justice devait être obtenue. Ce point était le plus critique, car les autorités prenaient souvent leur temps, et le temps était un luxe qu'elles ne pouvaient se permettre. Le temps, dans le pire des cas, signifiait qu'il pouvait y avoir un autre meurtre. Si Olivia avait raison par rapport à l'hypothèse qu'ellefaisaient face à une nouvelle série de meurtres, un nouveau crime pourrait se produire bientôt.

Elle tentait de se reconcentrer sur les tableaux à l'écran. Elle avait établi un plan préliminaire pour le trimestre. Il ne manquait plus que les détails. Mais cela s'avérait plus facile à dire qu'à faire, car ses paupières suivaient la gravité comme des poids de plomb et elle peinait à maintenir son attention sur l'écran.

Pourquoi avait-elle de nouveau passé la nuit jusqu'à trois heures du matin à fouiller dans les dossiers de l'affaire du tueur en série ? Pourquoi avait-elle parcouru ces milliers de pages pour la centième fois ? Elle ne pouvait même pas dire ce qu'elle cherchait exactement dans ces documents. C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Sauf qu'elle ignorait si cette botte de foin contenait réellement une aiguille.

Son téléphone sonna. Elle regarda l'écran pleine d'espoir. Quand elle vit que c'était la réception, elle soupira. La professeure ne l'appellerait sûrement pas sur le téléphone fixe, car elle lui avait donné son numéro de portable pour cette raison. Elle répondit à l'appel.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Une collègue pour vous, entendit-elle Omar dire.

Sa voix tremblait légèrement.

— Une inspectrice Rigby. Eleonor Rigby.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Voulait-il plaisanter ?

— Dites-lui de se rendre au quai de la Tamise. Notre sous-marin jaune y est amarré.

Elle raccrocha, souriant à sa propre plaisanterie, mais aussi un peu irritée qu'Omar soit d'humeur à plaisanter. Ce n'était pas son habitude. Avait-il fouillé dans le placard des pièces à conviction ? Il y restait encore un demi-kilo de marijuana.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-elle.

Une jeune femme entra, à la vue de laquelle Olivia comprit tout.

— Pour un sous-marin jaune, vous avez pas mal d'espace ici, dit la collègue.

Olivia avala sa salive.

— Excusez-moi, dit-elle.

— Je pensais que le collègue faisait juste une blague.

Elle s'arrêta, réalisant que ses mots n'étaient pas de nature à détendre une situation déjà embarrassante. L'inspectrice Rigby fit un geste de la main.

— J'ai déjà entendu toutes les blagues sur mon nom, et pas qu'une fois. C'est le destin quand on s'appelle Rigby et qu'on a des parents qui sont deux des plus grands fans des Beatles sur cette planète.

Son sourire, qui la rendait encore plus attirante, réapparut. Olivia avait à peine prêté attention à elle ce matin, mais maintenant, elle devait admettre que la jeune collègue était vraiment d'une beauté renversante. Elle avait de longs cheveux lisses brun-roux et un visage pâle comme du marbre, où deux yeux bruns attentifs observaient le monde.

— Je peux bien comprendre, ma mère était une fervente admiratrice d'Olivia Newton-John. Son film préféré était Grease. Si j'avais été un garçon, elle m'aurait sérieusement appelé John Travolta.

L'inspectrice Rigby éclata de rire.

— Eh bien, nous pouvons toutes les deux être reconnaissantes que vous soyez une fille.

Olivia acquiesça.

— Mais vous n'êtes probablement pas venue me voir pour parler de prénoms, n'est-ce pas ?

Le sourire disparut du visage de Rigby.

— Non, je dois vous parler de l'affaire. Enfin, des affaires.

Olivia sentit son pouls s'accélérer.

— Vous voyez donc aussi le lien ?

Un tic apparut sur le visage de Rigby. Elle acquiesça.

— Je pense qu'il pourrait y avoir quelque chose.

Elle hésita un instant. Olivia pouvait voir qu'elle luttait intérieurement. Puis elle prit une grande respiration et sortit trois dossiers de son sac.

— Voici le dossier d'enquête sur Ann Meadows, la victime de Chelsea, dit-elle.

Elle posa le dossier sur la table et ouvrit une page.

— Voici le résultat de l'autopsie.

Olivia étudia le rapport du médecin légiste. Comme toujours, il était rédigé dans un langage froid, scientifiquement correct, qui rendait l'horreur sous-jacente encore plus tangible pour elle.

— La femme a donc été droguée au chloroforme et traînée inconsciente dans la ruelle où les mutilations ont été pratiquées ?

— C'est ce qu'on suppose, répondit Rigby. Des traces de chloroforme ont été trouvées sur sa joue, et les écorchures sur ses talons ainsi que les deux ecchymoses sous ses aisselles indiquent qu'elle a été agressée ailleurs puis traînée jusqu'au lieu où elle a été trouvée.

— Peut-être que le tueur lui a tendu une embuscade à l'entrée de la ruelle et l'a frappée juste au moment où elle passait.

— C'est possible.

L'inspectrice Rigby indiqua le deuxième dossier.

— Voici le rapport d'autopsie de Linda McLeod, la femme trouvée morte à Brixton.

Olivia lut attentivement le document.

— Chloroforme utilisé ici aussi, et des écorchures sur les talons.

Rigby acquiesça.

— Le mode opératoire est similaire. Vous pourriez donc avoir eu raison de penser qu'il s'agit du même agresseur.

— Et le troisième dossier ? demanda Olivia, curieuse.

— J'ai parcouru les cas de violence des six derniers mois et suis tombée sur un meurtre à Clapham.

Olivia parcourut rapidement ce nouveau dossier. Il s'agissait de Deborah Wilson, une étudiante de vingt-et-un ans vivant en colocation. Son corps avait été découvert dans le couloir devant la porte de son appartement. Elle gisait dans une mare de sang, son bas du corps dénudé et son torse présentant quarante plaies de couteau.

— Comme Martha Trabram, murmura Olivia.

— La première victime de Jack l'Éventreur, ajouta Rigby.

— Deborah Wilson a également été droguée au chloroforme.

— Tu t'es amélioré et as affiné ton modus operandi, murmura Olivia, continuant à feuilleter le dossier devant elle.

— Pardon ? demanda Rigby, perplexe.

Olivia sursauta.

— Oh, rien.

Rigby plissa les yeux.

— Vous pensez qu'il y aura d'autres meurtres.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

Olivia acquiesça.

— C'est le début d'une série, et je crois qu'il y a un lien étroit avec l'affaire du tueur en série de Putney.

Les yeux de sa collègue s'écarquillèrent.

— Mais cette affaire a été résolue. Vous étiez là lors de la capture du tueur en série et l'avez pris en flagrant délit.

— Il n'a jamais été condamné.

— Parce qu'il n'a pas pu être jugé. Mais les preuves étaient pourtant claires.

— Les preuves ne sont jamais sûres à cent pour cent.

— Vous croyez donc qu'il pourrait y avoir un imitateur ? Quelqu'un qui imite le tueur en série de Putney, comme lui-même a imité Jack l'Éventreur ?

Olivia secoua la tête.

Les yeux de la jeune collègue s'agrandirent encore.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Vous pensez que le tueur est toujours en liberté et tue à nouveau des femmes ?

Olivia acquiesça.

— Nous devons envisager cette possibilité.

— Mais le Tueur en série n'a jamais utilisé de chloroforme. Il tranchait la gorge de ses victimes. Tout comme son héros, Jack l'Éventreur.

— Trancher la gorge est un acte extrêmement sanglant. Cela laisse inévitablement des traces, expliqua Olivia.

— Mais les tueurs en série tuent toujours selon le même schéma.

Olivia soupira.

— Vous devez faire la distinction entre le modus operandi et la signature. Marcus ne vous a-t-il pas enseigné cela ?

Rigby hocha la tête, un peu gênée.

— Si, bien sûr. Le modus operandi décrit la manière dont un crime est commis, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour le réaliser avec succès. La signature, en revanche, comprend tous les éléments supplémentaires du crime qui donnent des indices sur le motif du tueur en série.

Olivia acquiesça.

— Le tueur en série, tout comme Jack l'Éventreur, mettait ses victimes hors d'état de nuire en leur tranchant la gorge, puis les poignardait dans le thorax, leur ouvrait l'abdomen, retirait les organes et, enfin, disposait leurs corps dans des poses dégradantes dans des ruelles sombres. C'est sa signature. Regardez les deux nouveaux cas. La signature y est présente.

— Dans les deux premiers cas, aucun organe n'a été prélevé, objecta Rigby.

Olivia acquiesça.

— Mais dans le cas de la femme de Brixton, il a tenté une incision abdominale. Peut-être a-t-il été interrompu, ou peut-être devait-il retrouver ses marques. Peut-être était-il rouillé. Ou peut-être avait-il encore des réticences qui l'avaient empêché de commettre d'autres crimes ces dernières années. Ou il s'est inspiré des deux premiers meurtres de Jack l'Éventreur. Martha Trabram et Mary Ann Nichols n'avaient pas eu d'organes prélevés non plus.

Rigby mordilla sa lèvre inférieure.

— Que dit l'inspecteur en chef Harrison de votre théorie ?

Olivia renifla.

— Il ne m'a pas vraiment écoutée. Ensuite, Frank Calvin a ajouté son grain de sel et a trouvé mon hypothèse absolument ridicule, sans s'en cacher. Je comprends pourquoi Marcus l'écoute. L'affaire du tueur en série a signé ses quinze minutes de gloire. C'est tellement significatif pour lui qu'il a choisi d'accrocher la une du Morning Star dans son bureau. C'était son grand moment, celui qui a lancé sa carrière. Comment pourrait-il remettre cela en question maintenant ?

Rigby avala sa salive.

— J'ai beaucoup appris de l'inspecteur Harrison. C'est un enquêteur exceptionnel.

Olivia la regarda longuement.

— Peut-être, admit-elle enfin. Mais je pense que son équipe et lui ont un angle mort concernant cette affaire. Ce ne serait pas si grave s'il s'agissait d'une quelconque affaire classée. Mais si j'ai raison, l'un des psychopathes les plus dangereux de Londres est en liberté. Mon Dieu, si le tueur en série nous a échappé à l'époque, il a maintenant tué huit femmes…

C'est plus que Jack l'Éventreur.

Rigby était devenue encore plus pâle.

— Si vous avez raison…

— Si j'ai raison, une autre femme va bientôt perdre la vie. Le meurtre ressemblera à celui d'Elizabeth Stride par Jack l'Éventreur, qui a lentement saigné à mort après avoir eu la gorge tranchée. Voulez-vous m'aider à empêcher cela ?

18

Susanna était totalement investie dans son séminaire sur les bases neurophysiologiques de la mémoire qui nécessitait toute son attention. Au début du semestre, elle avait distribué une liste de sujets permettant aux étudiants de s'inscrire pour présenter, en binôme, chaque sujet sous forme de présentation. Elle savait que certains collègues utilisaient ce format pour minimiser leur charge de travail. Cependant, ayant elle-même observé des professeurs s'endormir ou lire des articles pendant les exposés, elle tenait à accorder toute son attention à chaque présentation. Susanna était convaincue que chaque sujet méritait une écoute attentive, elle prenait des notes, et idéalement, une discussion enrichissante s'ensuivait, créant des liens avec d'autres sujets et bénéficiant à la fois aux participants et à elle-même.

Ce jour-là, le sujet était partagé entre Mary Decker et Elizabeth Burgess. Susanna était particulièrement intéressée par Elizabeth, reconnaissant son potentiel exceptionnel. Le concept de son mémoire de master était si sophistiqué que Susanna s'était interrogée sur sa proximité avec le niveau d'une thèse de doctorat.

Elizabeth prit la parole pour expliquer les liens entre l'hippocampe et l'amygdale, s'appuyant sur un graphique. L'hippocampe est chargé de transférer les informations de la mémoire à court terme vers la mémoire à long terme, tandis que l'amygdale est impliquée dans le traitement des stimuli émotionnels.

— Le transfert des informations vers la mémoire à long terme pourrait se dérouler pendant le sommeil, constituant ainsi la base des rêves, expliqua Elizabeth. Le cerveau, profitant de l'absence de stimuli sensoriels nocturnes, utiliserait ce moment pour intégrer les nouvelles informations de la journée avec celles déjà stockées, activant ainsi de nombreux circuits neuronaux, y compris l'amygdale. C'est pourquoi de nombreux rêves sont chargés d'émotions.

Une étudiante intervint :

— Freud avait-il alors raison de dire que les rêves sont des messages de l'inconscient ?

Susanna, intéressée, se tourna vers Elizabeth, attendant sa réponse à cette question délicate.

Elizabeth secoua la tête.

— À mon sens, la théorie de Freud sur les rêves, dans sa forme originale, n'est plus applicable. Les rêves ne visent pas tant à résoudre des conflits inconscients qu'à intégrer harmonieusement de nouvelles informations dans notre mémoire, en renforçant les connexions.

— Alors pourquoi les psychanalystes continuent-ils d'interpréter les rêves ? demanda l'étudiante.

— C'est une question à poser aux analystes eux-mêmes. On pourrait tout aussi bien interroger les homéopathes sur leur utilisation continue des globules.

L'assemblée laissa échapper un rire approbateur.

— Nous approfondirons cette question dans un prochain cours, ajouta Susanna, encourageant Elizabeth à continuer sur cette lancée.

La présentation d'Elizabeth suscita un vif débat, et Susanna regretta que le temps imparti soit écoulé. Elle conclut le séminaire en rappelant aux deux étudiantes le sujet de la semaine suivante : les troubles de la mémoire de travail.

Alors que la salle se vidait, Elizabeth et son amie rangèrent leur ordinateur portable.

— Avez-vous une minute ? demanda Susanna à Elizabeth, qui acquiesça, surprise.

— Ne t'en fais pas, je m'en charge, dit Mary, permettant à Elizabeth de suivre Susanna dans son bureau.

— J'ai une requête peut-être un peu inhabituelle, commença Susanna.

Elizabeth, curieuse, pencha la tête.

— On m'a demandé d'essayer de communiquer avec un patient atteint du syndrome d'enfermement, et je voudrais que vous m'aidiez dans cette démarche.

Les yeux d'Elizabeth s'écarquillèrent.

— Bien sûr. Quand commençons-nous ?

— J'attends encore l'autorisation du ministère de la Justice. Ils doivent approuver l'étude, et les rouages administratifs peuvent être lents, expliqua Susanna.

— Le ministère de la Justice ? Quel est leur rôle dans cette affaire ? s'enquit Elizabeth.

— C'est une situation assez exceptionnelle. Le ministère est impliqué, car le patient a été accusé dans une série de meurtres.

Elizabeth avala difficilement sa salive.

— Vous parlez de David Armstrong ?

Susanna acquiesça.

— Oui, c'est précisément de lui qu'il s'agit.

Le nez d'Elizabeth se mit à frémir.

— Cela pourrait se compliquer, murmura-t-elle.

— Comment ça ? demanda Susanna, intriguée.

— Pour ma thèse, j'ai commencé par rechercher tous les patients atteints du syndrome d'enfermement dans la région de Londres. Après avoir appliqué un filtre supplémentaire, j'ai dû exclure environ la moitié des candidats.

Susanna hocha la tête, se souvenant de ses explications lors d'un colloque.

— Armstrong faisait partie des cas que je ne pouvais pas inclure.

— À cause de la difficulté d'obtenir une autorisation du ministère de la Justice ?

Elizabeth secoua la tête.

— Oui, mais en réalité, c'était surtout son état qui m'a poussée à l'exclure.

Susanna plissa les yeux.

— Comment avez-vous pu vous faire une idée de sa condition ? Ce matin, j'ai parlé avec le directeur de l'établissement, qui a refusé de donner des détails sur l'état d'Armstrong.

L'excitation d'Elizabeth était palpable.

— J'ai pu accéder au dossier médical d'Armstrong.

Les yeux de Susanna s'écarquillèrent.

— Son dossier médical ? Comment avez-vous fait ?

Elizabeth semblait soudain embarrassée.

— Je sais que ce n'était pas correct… mon ami est un expert en informatique. Il s'est infiltré dans le système.

Susanna la regarda, incrédule, puis éclata de rire.

— Je ne devrais pas trouver ça drôle, je sais, dit-elle en se calmant. Je dois officiellement vous dire que ce n'est pas acceptable. Mais dans ce cas particulier, votre audace pourrait s'avérer inestimable. Qu'avez-vous découvert ?

Elizabeth humecta ses lèvres.

— Après avoir été blessé par balle, Armstrong a d'abord été traité à l'hôpital St-Bartholomew. Un coma éveillé a été diagnostiqué. Mais les neurologues n'étaient pas unanimes, et un syndrome d'enfermement complet a été envisagé comme autre diagnostic.

— Il ne peut plus bouger volontairement aucun muscle ?

Elizabeth acquiesça.

— Ça va être compliqué.

— Et ça se complique encore avec le fait que personne n'a communiqué avec Armstrong depuis sept ans, ajouta Elizabeth.

— Aucune tentative de communication ?

Elizabeth secoua la tête.

— Il est pris en charge dans cet établissement. Mis à part les soins essentiels qui le maintiennent en vie, il ne reçoit aucun traitement supplémentaire. Pas de physiothérapie, pas d'ergothérapie, rien du tout.

Susanna enfouit son visage dans ses mains.

— Oh, ça ne présage rien de bon.

Elizabeth acquiesça.

— Il est probablement incapable de communiquer. C'est pourquoi je l'ai exclu.

— C'était une décision judicieuse, murmura Susanna.

— Vous voulez toujours essayer de communiquer avec lui ?

— Ce n'est pas une question de vouloir, c'est une question de devoir, répondit Susanna.

Le téléphone sonna. En voyant le nom sur l'écran, elle sut que c'était le doyen.

— Je dois prendre cet appel rapidement. Mais restez, s'il vous plaît, dit-elle en décrochant.

— J'ai parlé au secrétaire d'État du ministère de la Justice, commença le doyen, et au ton de sa voix, Susanna comprit qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles.

— Il a refusé ?

— Nous n'en sommes pas encore là, répondit Walters. Il m'a promis de s'en occuper rapidement et de rencontrer le ministre de la Justice, mais il ne m'a pas donné beaucoup d'espoir pour l'approbation de l'étude.

— Pourquoi ?

Susanna entendit Walters soupirer.

— Politique, dit-il. Le gouvernement est actuellement sous pression. Depuis le Brexit, l'économie est tendue. Charger une scientifique d'étudier un tueur en série, dont le cerveau — je cite le secrétaire d'État — est probablement déjà endommagé, pourrait être vu par le ministère comme une perte de temps, d'argent et de ressources. Surtout si on considère le contexte plus large. Le système de santé national souffre des coupes budgétaires, nous avons du mal à payer nos médecins et infirmières. Et soudain, quelqu'un comme Armstrong reçoit un traitement spécial. C'est difficile à justifier politiquement

— Mais ce n'est pas le sujet protesta Susanna, de plus en plus désespérée. Ce n'est pas une question de lui offrir un traitement spécial. La société bénéficierait d'une tentative de communication. Cela pourrait finalement nous permettre de le juger et de le condamner.

— Vous n'avez pas besoin de me convaincre. Je crains que le

ministère de la Justice ne soit guère réceptif à de tels arguments. Mais nous verrons. Je vous informerai dès qu'une décision finale sera prise.

Susanna raccrocha et fixa le vide.

— Mauvaises nouvelles ? entendit-elle Elizabeth demander.

Susanna secoua la tête.

— Les bureaucrates du ministère de la Justice font obstacle. Ils craignent un tollé si nous utilisons des fonds publics pour communiquer avec un présumé tueur en série.

— Mais votre argument était solide. Si nous réussissons à amener Armstrong devant la justice, cela bénéficierait également au public.

— Oui, c'est vrai, mais encore faut-il que le public en soit informé.

Elizabeth mordit sa lèvre inférieure, son nez frémissant. Elle semblait réfléchir intensément. Soudain, son visage s'éclaira.

— Je pense avoir trouvé un moyen de rallier l'opinion publique à notre cause.

Susanna la regarda, surprise, surtout parce qu'elle parlait déjà de notre cause.

— Et comment envisagez-vous de le faire ?

— Si j'ai appris quelque chose jusqu'à présent, c'est que les gros titres et la publicité sont le meilleur moyen d'atteindre quelque chose en Grande-Bretagne.

— Mais comment allons-nous générer de tels gros titres ?

Elizabeth afficha un sourire complice.

— Laissez-moi m'en occuper.

19

Olivia gara la Nissan sur le parking du commissariat. Elle sortit et verrouilla la voiture à clé. La télécommande n'était plus fonctionnelle depuis longtemps. Il suffisait juste de remplacer la batterie, mais elle n'avait jamais trouvé le temps de passer dans un garage. Elle entra dans le bâtiment du commissariat par l'entrée arrière et se dirigea directement vers le bureau ouvert. Omar était assis derrière son écran, aucun autre collègue n'était en vue.

— Bonjour, dit-elle. Seul au bureau aujourd'hui ?

— Mallory et Masters enquêtent sur un cambriolage, et Greg est toujours malade, répondit-il. Donc, je garde la forteresse.

— Faites-moi signe si vous avez besoin d'aide, dit Olivia, espérant secrètement qu'il n'aurait besoin d'aucune aide et ne la contacterait pas.

Elle se rendit à son bureau, ferma la porte derrière elle et s'assit devant son écran. Le PC mettait une éternité à démarrer. Pendant que le système d'exploitation luttait pour se lancer, elle alla se chercher une tasse de café. La seule odeur de la boisson brune réveillait ses esprits. Olivia s'assit devant son PC enfin démarré et prit une grande gorgée. Magnifique. Elle ouvrit ses e-mails et son cœur se mit à battre plus vite. Cela pouvait être l'effet du café, ou parce qu'elle avait reçu un mail de son supérieur direct, avec pour objet : Optimisation des ressources à Putney. Elle posa sa tasse, cliqua sur le message et parcourut le texte, retenant son souffle.

Heureusement, ce n'était pas aussi grave qu'elle le craignait. Son chef avait approuvé sa planification trimestrielle. Elle pouvait faire une croix sur la nouvelle voiture de patrouille qu'elle voulait demander. Cependant, il lui ordonnait de proposer des alternatives aux employés en arrêt maladie prolongé. Savait-il que Greg serait absent à long terme ? Mais que voulait-il dire par offres alternatives ? C'était probablement une façon élégante de dire licencier.

Elle soupira de soulagement en réalisant qu'elle n'avait reçu aucune tâche urgente à exécuter immédiatement. Elle se dirigeait vers le classeur contenant les dossiers sur les meurtres du tueur en série quand la porte de son bureau s'ouvrit brusquement. C'était Omar, les yeux écarquillés.

— C'est arrivé de nouveau ! s'exclama-t-il.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Un nouveau meurtre, répondit-il, pressant, comme s'il était agacé par sa lenteur à comprendre.

— Où ?

— À Mayfair.

Il lui donna l'adresse. Cette fois, elle n'eut pas besoin de l'entrer dans son téléphone, car elle connaissait le quartier.

— Comment avez-vous été informé ?

— J'écoutais d'une oreille la radio. Un passant a signalé un corps. Deux collègues sont déjà en route.

Olivia serra le poing, triomphante. Cela signifiait qu'il y avait encore une chance d'arriver sur les lieux avant l'équipe des homicides.

— J'y vais, dit-elle avec détermination. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez me joindre sur mon portable.

Sans attendre de réponse, elle se précipita vers le parking. Une fine pluie avait commencé à tomber. Elle devait se dépêcher pour s'assurer que les collègues, potentiellement inexpérimentés, ne compromettent aucune preuve.

Ce à quoi elle ne s'attendait pas, c'était au trafic. Elle traversa le pont de Putney sans problème et Fulham également. Les ennuis commencèrent à Chelsea. Au Thurloe Place, plus rien ne bougeait. Grâce à la radio de la police qu'elle avait laissée allumée, elle apprit qu'il y avait eu un accident. Jurant, elle fit demi-tour et essaya un itinéraire alternatif. Malgré tout, il lui fallut une heure de plus pour finalement arriver à Mayfair.

Dès l'entrée de la Clarges Street, une petite rue qui se terminait dans un cul-de-sac en forme de T, elle sut qu'elle était arrivée trop tard. Elle gara sa voiture avec les feux de détresse allumés sur le côté de la route et s'approcha du policier qui gardait le ruban de scène de crime bloquant l'entrée de Clarges Street. À côté de lui, se trouvait le van des collègues du service d'identification.

— Vous ne pouvez pas entrer, lui dit le policier.

Il avait l'air un peu pâle et parlait lentement, difficilement. Il avait probablement trouvé le corps ou, au moins, l'avait vu de près.

Elle lui montra son badge.

— L'inspecteur Harrison est-il déjà sur les lieux ? demanda-t-elle, d'un ton qui laissait entendre qu'elle était attendue.

— Oui, Ma'am, répondit-il en se redressant.

Il souleva le ruban de scène de crime pour laisser passer Olivia. Elle longea la ruelle jusqu'aux deux impasses de Clarges Mews, qui s'étendaient chacune sur environ trente mètres le long d'une rangée de maisons basses.

Mayfair étant un quartier huppé, les bâtiments y étaient bien entretenus. Les grandes fenêtres blanches des façades arrière brillaient de propreté et étaient garnies de jardinières pleines de fleurs épanouies. En contraste, les membres du service d'identification, vêtus de combinaisons semblables à celles des astronautes, collectaient des indices. Le corps de la femme était adossé à une porte de garage, sa tête penchée sur l'épaule gauche, d'où une traînée de sang descendait jusqu'à une flaque sur le pavé. Avait-on tranché sa gorge ? Elle ne pouvait voir si les jambes de la victime étaient écartées, puis les collègues du service d'identification lui bloquèrent la vue. Elle tenta de s'approcher, mais soudain, Frank Calvin se dressa devant elle.

— Quelle coïncidence, s'exclama-t-il. Tu traînais encore dans le secteur ? Tu étais venu pour souscrire une assurance pour un porte-conteneurs chez Lloyds, juste à proximité, et ensuite tu as remarqué les deux officiers qui avaient isolé la scène de crime ?

Elle le fixa avec impatience.

— Est-ce le même tueur qu'à Chelsea ?

Calvin rit.

— La bonne vieille Olivia. Toujours à voir l'œuvre d'un potentiel tueur en série dans chaque homicide. Mais pour te rassurer : non, il ne semble pas que les meurtres soient liés. La gorge de la femme a été tranchée. C'est assez différent d'une asphyxie au chloroforme.

— Puis-je voir le corps ?

Il secoua la tête.

— Je ne vois pas à quoi ça servirait. C'est mon affaire, et tu ferais mieux de retourner à ton poste, sinon je me plaindrai au commissaire.

— Où est Marcus ?

— Il parle avec la résidente qui a trouvé la femme. Je suis le chef adjoint de l'unité des homicides, et à ce titre, je t'ordonne de partir.

Olivia ravala la réplique qui lui brûlait les lèvres. Elle jeta un coup d'œil au-delà de Frank et aperçut Eleonor Rigby. Celle-ci ne la regardait pas.

Harry Edgecombe s'avança vers elle à cet instant. Son visage, bienveillant tel celui d'un grand ours, était marqué par la douleur.

— Viens, dit-il. Allons à ta voiture.

Il la prit par le bras et la guida.

— C'est évident, même pour un aveugle avec une canne, qu'un tueur en série est à l'œuvre ici, grogna Olivia.

Harry soupira.

— Oui, tu as peut-être raison, ou peut-être pas. Nous devons

attendre les résultats de l'autopsie, puis Marcus décidera de la suite. Il sait ce qu'il fait. Mais ici, tu ne peux plus rien faire. Tu connais Frank. Il devient furieux si on interfère dans ses affaires.

Olivia renifla.

— Je peux aussi devenir furieuse.

— Mais à qui cela servirait-il ? Nous faisons de notre mieux, Olivia. Frank peut se gonfler autant qu'il veut, mais ce n'est pas lui qui commande. Marcus a une vue d'ensemble, et heureusement, il écoute aussi Eleonor. Tu l'as déjà rencontrée ? Elle est impressionnante.

Son visage devint soudainement rouge écarlate. Olivia sourit.

— Oui, j'ai déjà parlé avec elle. Elle est intelligente et très belle.

Harry devint encore plus rouge. Olivia décida de ne pas le taquiner davantage. Elle prit congé de lui et retourna à sa voiture. Le policier à l'entrée de la rue la regarda d'un air étrange. Lorsqu'elle fut assise derrière le volant, elle frappa le volant de ses deux mains et libéra sa frustration par un cri retentissant. Ce n'était pas possible.

Son téléphone émit un bip. C'était un message de Rigby.

« Rendez-vous dans trente minutes à Grosvenor Square. »

L'espoir se ralluma en elle. Elle démarra la voiture et la dirigea à travers les rues chics de Mayfair jusqu'à une place entourée de grandes villas en brique. Elle gara sa voiture sur le côté de la rue et entra dans le parc au centre de la place, où elle s'assit sur un des bancs en bois. Son téléphone émit un nouveau bip. Eleonor lui avait envoyé une photo et à la vue de celle-ci, les poils sur la nuque d'Olivia se hérissèrent. La gorge de la femme avait bien été tranchée. De plus, elle comptait une piqûre sur son torse, et au moins une douzaine sur son abdomen.

— Ça a l'air grave, n'est-ce pas ? demanda Eleonor.

Olivia ne l'avait pas vue arriver. La collègue se tint soudain juste devant elle.

— Calvin pense que cette affaire n'a rien à voir avec les meurtres de Chelsea et Brixton, dit Olivia. Qu'en pensez-vous ?

Rigby grimaça.

— Je… le fait que la gorge de la femme ait été tranchée est inhabituel, et jusqu'à présent aucun meurtre n'a été commis en plein jour. Les affaires sont donc effectivement différentes.

Olivia acquiesça.

— Oui, elles le sont. Mais seulement en ce qui concerne le mode opératoire. Ils ont été exécutés différemment. La signature est néanmoins présente, claire et nette. Surmortalité. Mutilations

abdominales et mise en scène. La gorge tranchée pourrait faire référence au quatrième meurtre de Jack l'Éventreur.

Eleonor la regarda.

— Marcus ne peut pas simplement ignorer ça, dit-elle.

— Je doute fort que Marcus veuille adhérer à ma théorie. Pourquoi ?

Olivia haussa les épaules.

— Parce que cela pourrait lui coûter sa réputation légendaire s'il devait admettre qu'il s'était trompé.

Elle était à nouveau présente. Pourquoi était-elle apparue sur la scène du crime ? Que cherchait-elle ici ? C'était son territoire.

Il réprima la colère montante qui menaçait de submerger le sentiment euphorique que cette exécution parfaite avait déclenché en lui.

Cette fois-ci, il décida de ne pas s'adonner à ses fantasmes habituels, car il devait rester attentif à ce qui se passait autour de lui. Après tout, elle n'avait pas réussi à fouiner autour de la scène de crime cette fois. Jusqu'ici, tout allait bien. Mais il y avait cette rousse, un autre facteur d'incertitude. Il devrait aussi s'occuper d'elle, en temps voulu.

Mais cela pouvait attendre. Il aspirait à rentrer chez lui, à fermer la porte derrière lui et à démarrer le film.

20

Susanna était assise dans un fauteuil en cuir confortable et fixait le miroir encadré de lampes brillantes.

— Veuillez ouvrir grand les yeux et regarder vers le haut, lui demanda-t-on.

Elle obéit et peu après, sentit le maquilleur appliquer le crayon Kohl le long de la ligne d'eau avec des mouvements experts. Il avait dû le faire des milliers de fois, son cervelet affinant ce programme moteur ancré avec une telle délicatesse qu'il pouvait ajuster son trait à la forme de chaque œil, aussi étrange soit-elle, sans avoir à y penser. Susanna lui faisait confiance. Elle doutait que le maquilleur puisse lui appliquer du noir sur les globes oculaires comme cela lui arrivait parfois lorsqu'elle se maquillait elle-même, car alors les larmes couleraient, ce qu'elle préférait éviter dans l'heure à venir.

— Alors, comment vous sentez-vous ? demanda Elizabeth Burgess.

Susanna, ne se risquant pas à la regarder, continua de fixer le plafond.

— Je n'aurais jamais imaginé être interviewée à la télévision.

— Quand on a affaire à Poppy, on doit oublier ses possibles rêves, répliqua une autre voix.

Le maquilleur ayant terminé, Susanna put se tourner vers la femme qui lui avait parlé. Elle connaissait Unity Wilmore, qui avait d'abord présenté les nouvelles du soir sur la BBC avant de passer à la télévision matinale. La présentatrice devait avoir une trentaine d'années. Un sourire jouait sur ses lèvres pulpeuses. Son afro était encore plus volumineuse que celle de Susanna, mais impeccablement coiffée, grâce à sa propre coiffeuse.

— Poppy ? demanda-t-elle, perplexe.

Elizabeth roula des yeux.

— C'est mon surnom, dit-elle. J'ai veillé à ce que presque personne ne l'utilise. Seuls de vieux amis le connaissent.

— Et vous êtes de vieilles amies ? demanda Susanna.

Unity sourit.

— Eh bien, c'est relatif. Nous sommes toutes les deux encore jeunes, donc l'expression « vieilles amies » est toute relative. Mais nous avons vécu pas mal de choses ensemble il y a quelques années et, heureusement, nous sommes restées en contact depuis.

— Nous passons une semaine par an ensemble en Cornouailles. Mon père y vit et exerce en tant que psychothérapeute.

Quelque chose fit tinter une cloche dans la tête de Susanna.

— C'est vous qui avez démasqué Sir Fitzwilliam ! s'exclama-t-elle.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard complice.

— C'est pourquoi nous sommes peut-être les mieux placées pour vous aider à exercer une pression sur le ministère de la Justice, dit Unity.

— Comment allons-nous procéder ? demanda Susanna, tout à coup nerveuse à l'idée que les projecteurs seraient bientôt braqués sur elle.

— Laissez-moi faire, répondit Unity. Je vais vous interviewer et vous donner l'occasion de faire une déclaration. Vous devez juste penser à un message clé. Ce que vous voulez que les téléspectateurs retiennent.

Susanna acquiesça.

— Je pense savoir quoi dire.

Unity sourit.

— Parfait. Je dois y aller, l'émission va commencer.

Susanna la regarda s'éloigner.

— Dans la vraie vie, elle est encore plus jolie qu'à la télé, dit-elle.

Elizabeth sourit.

— Dans la vraie vie, elle est aussi plus piquante qu'à la télé. C'est toujours un plaisir de passer du temps avec elle, même si nous ne nous voyons que rarement, car elle a un travail très exigeant.

— Je peux l'imaginer.

Une pensée soudaine traversa l'esprit de Susanna. Elle avala sa salive.

— Votre ami qui s'est introduit dans le dossier du patient…

— C'était Andrew. Andrew Fitzwilliam. Nous avons loué un appartement ensemble à Chelsea.

Susanna la regarda, hébétée.

— Wow, la première fois que je vous ai vue en amphi, je n'aurais jamais pensé être face à quelqu'un qui a influencé le destin de ce pays de manière significative.

Elizabeth rit.

— Je suis contente que personne ne me demande ce que j'ai fait à l'époque, parce que le battage médiatique était simplement insupportable.

Le régisseur jeta un coup d'œil à la porte et leur annonça que l'émission allait bientôt commencer.

— Voulez-vous regarder ? proposa Poppy.

Susanna acquiesça et la suivit. Des chaises avaient été disposées pour elles dans la partie arrière du studio. À côté de Susanna, une place était encore libre.

— Elle est pour Adele, dit le régisseur. Au cas où elle arriverait à temps et voudrait regarder.

— Adele ? s'étonna Susanna avalant sa salive.

Poppy gloussa.

— C'est pour ça qu'Unity a insisté pour que votre interview soit enregistrée aujourd'hui. Quelqu'un comme Adele fait naturellement grimper l'audience.

— Je n'aurais jamais imaginé être une sorte de première partie pour Adele, murmura Susanna.

L'émission commença. Unity était absolument géniale. Elle interagissait avec les caméras comme si le public était juste devant elle. Elle était drôle, charmante et incroyablement vive comme son collègue présentateur de météo. Le régisseur fit signe à Susanna qu'il était temps pour son interview.

Elle sentit un nœud se former dans sa gorge. Espérons que sa voix ne la trahirait pas. Stop ! Elle savait ce qui se passait. Son cerveau imaginait toutes sortes de scénarios catastrophiques pour lui permettre de réagir de manière proactive. En réalité, cela produisait l'effet contraire.

Plus les scénarios catastrophiques se multipliaient dans son esprit, plus ses pensées s'assombrissaient, et moins elle parvenait à agir. Elle ne pouvait pas laisser cela arriver. Elle se concentra sur sa respiration, faillit manquer le signal du réalisateur qui l'appelait sur scène.

Elle faillit trébucher sur la marche, mais en voyant Unity lui sourire avec anticipation et réconfort, elle ressentit soudain de l'excitation.

Elle s'assit sur le canapé en cuir, ayant accueilli tant de célébrités et où elle avait maintenant l'honneur de préparer la place pour Adele.

— Professeure Madueke, nous sommes ravis de vous avoir aujourd'hui, commença Unity.

— Le plaisir est tout à fait partagé, répondit Susanna.

— Pouvez-vous expliquer brièvement à nos téléspectateurs sur quoi porte votre recherche ?

Susanna prit une profonde inspiration.

— Je suis professeure en neuropsychologie à l'Université de Roehampton. Ma spécialité est la communication avec les personnes atteintes du syndrome d'enfermement. La plupart d'entre vous connaissent Stephen Hawking, qui souffrait de SLA, un trouble neurologique qui l'a privé du contrôle de ses muscles. Il pouvait

utiliser un ordinateur vocal grâce à un seul muscle de sa joue.

— Travaillez-vous également avec de tels ordinateurs ?

Susanna acquiesça.

— Pour être plus précise, je travaille sur une évolution de cette technologie. Certaines personnes atteintes du syndrome d'enfermement ne peuvent malheureusement plus bouger aucun muscle. Il existe maintenant des appareils qui peuvent capter des signaux de contrôle directement du cerveau.

— Vous pouvez donc lire dans les pensées ?

Susanna sourit.

— Non, nous n'en sommes pas encore là. À mon avis, cela ne sera jamais possible. Mais avec ces interfaces cerveau-ordinateur, les personnes complètement paralysées peuvent continuer à communiquer avec leur entourage.

— C'est incroyable, dit Unity. Je n'ose imaginer à quel point il doit être terrible d'être prisonnier de son corps sans pouvoir communiquer avec le monde extérieur.

Susanna hocha la tête.

— Oui, c'est bien le cas.

— Mais vous avez un projet particulier en tête, n'est-ce pas ? continua Unity.

Le cœur de Susanna battit plus vite. Elle acquiesça.

— Oui, car je crois que la technologie sur laquelle je travaille ne doit pas être une fin en soi. Elle doit servir le bien commun. C'est pourquoi je veux l'utiliser pour établir une communication avec David Armstrong.

L'expression surprise d'Unity était si bien jouée que Susanna faillit y croire elle-même.

— N'est-ce pas le tueur en série qui a assassiné des femmes dans le sud de Londres il y a quelques années ?

— Exactement, répondit Susanna. Il a été blessé par balle lors de son arrestation et est depuis atteint du LIS. Il n'a donc pu être ni interrogé ni jugé jusqu'à présent.

— Il n'a donc jamais été condamné pour ses crimes ?

L'indignation dans la voix d'Unity devait être en partie réelle.

— Oui, et c'est exactement ce que je veux changer. Je veux ouvrir un canal de communication avec lui, assez stable pour enfin permettre un procès. Je veux justice pour les quatre femmes qu'il a probablement tuées.

Unity laissa les mots de Susanna résonner pour leur donner plus d'impact.

— Wow, dit-elle enfin. C'est un objectif ambitieux. Qu'est-ce qui vous empêche de le réaliser ?

— Le ministère de la Justice estime que c'est une perte d'argent et

de ressources.

— Comment est-ce possible ? C'est incroyable !

Susanna hocha la tête.

— Malheureusement, c'est vrai. Je n'ai pas encore reçu l'autorisation de tester ma méthode de communication avec Armstrong.

Unity regarda soudain au-delà de Susanna. Elle se rendit compte qu'elle regardait la caméra. Elle s'adressa directement aux téléspectateurs.

— Vous avez entendu ce que la professeure Madueke a dit. Si vous pensez que le meurtrier David Armstrong devrait être jugé, faites pression sur les réseaux sociaux ou contactez vos représentants. Professeur Madueke, merci beaucoup ! Après la pause publicitaire, nous parlerons avec Adele de son nouvel album.

La lumière rouge de la caméra dirigée vers Susanna s'éteignit. Unity la regarda avec un large sourire et leva le pouce.

— C'était vraiment excellent, dit-elle. Maintenant, attendons de voir ce qui va se passer.

21

Olivia n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Après que Susanna l'eut contactée la veille au soir pour lui annoncer qu'elle passerait dans l'émission matinale pour faire pression sur le ministère de la Justice, une excitation fiévreuse l'avait saisie. Cette fois, elle avait réussi à rentrer à temps chez elle et à emmener Wendy à son cours de ballet, mais alors que sa fille se lançait joyeusement dans un flot de paroles dans la voiture, Olivia n'écoutait qu'à moitié, préoccupée par ce qu'elle devrait faire ensuite. Et si la campagne de Susanna réussissait ? Si le ministère de la Justice lui permettait de tenter une communication avec Armstrong ? Si elle parvenait à faire parler le suspect, qui l'interrogerait ?

La réponse était claire et en même temps frustrante, car le commissaire confierait naturellement cette tâche à son meilleur élément. Marcus Harrison, qui avait mis fin aux agissements du tueur en série de Putney, recevrait certainement l'honneur de lui extorquer un aveu. Ce serait le couronnement de sa carrière, quelque chose qui lui revenait de droit. C'était, du moins, l'opinion qu'il avait et celle des cercles fraternels de Scotland Yard dans lesquels il évoluait.

Mais cela ne devait pas arriver. Marcus n'était pas l'homme de la situation. Le commissaire devait le comprendre. Marcus était un enquêteur doué, elle l'admettait, mais dans ce cas, il était tout simplement partial.

Naturellement, toute sa famille avait remarqué son absence lors du dîner. Tim avait même agité sa main devant ses yeux en demandant : Allo, il y a quelqu'un ? Wendy et Lucy avaient trouvé cela totalement hilarant et avaient ri sans pouvoir s'arrêter pendant une demi-heure. Andy, quant à lui, avait juste affiché une mine boudeuse. Sans un mot, il lui avait apporté son vin rouge, son rituel du soir pour se détendre depuis qu'elle avait lu qu'un petit verre était bon pour la santé. Puis il avait allumé la télévision et l'avait laissée tranquille.

Il avait fini par éteindre l'appareil et aller se coucher. Olivia l'avait à peine remarqué. Ses pensées étaient accaparées par la question de comment diable convaincre le commissaire de lui confier l'interrogatoire d'Armstrong.

Lorsqu'elle était allée se coucher, Andy dormait déjà. Elle avait écouté son ronflement bruyant et cherché le sommeil. Ce n'était pas qu'elle n'était pas fatiguée, son corps criait de fatigue et se sentait si lourd qu'elle croyait devoir s'enfoncer dans le matelas, mais sa tête ne la laissait pas se reposer. Après avoir passé des heures à réfléchir, elle était parvenue à élaborer une stratégie et, à l'aube naissante, elle avait enfin mis au point un plan. À moitié satisfaite de son travail, elle s'était levée à cinq heures du matin pour préparer le petit-déjeuner pour toute sa famille. Quand Andy était entré dans la cuisine à six heures, il l'avait regardée avec de grands yeux.

— Des pancakes, du bacon et des *baked beans* ? Ai-je raté quelque chose ? L'un des enfants fête-t-il son anniversaire ?

Elle secoua la tête.

— Non, je voulais juste vous faire plaisir.

Andy l'avait prise dans ses bras et serrée.

— Merci, avait-il dit, puis il s'était détaché d'elle bien trop vite.

Les enfants étaient aussi surpris, mais ne s'étaient pas attardés à exprimer leur gratitude de manière trop exubérante. Ils avaient englouti le petit-déjeuner puis étaient partis, tandis qu'Olivia tentait de maintenir ses paupières à demi ouvertes avec une tasse de café tellement fort qu'une cuillère aurait pu y tenir debout sans tomber.

Une fois Andy parti, elle avait rangé la vaisselle dans le lave-vaisselle et était partie pour le poste. Elle voulait juste entrer pour dire à Omar qu'elle avait des affaires à régler à Scotland Yard.

— Ah, le bureau du commissaire Penwith vous a donc déjà contactée ? demanda-t-il.

Olivia fut prise de court.

— Comment ?

— Le secrétariat du commissaire vient d'appeler. Vous êtes attendue au plus vite au quartier général. Il vous fera sûrement participer aux enquêtes sur les deux meurtres, lui dit-il en lui faisant un clin d'œil complice.

La bouche d'Olivia se dessécha.

— Je trouve cela peu probable, murmura-t-elle.

Il ne posa pas d'autres questions et elle lui en fut reconnaissante. Elle se précipita dans le vestiaire, enfila rapidement son uniforme et partit. Après l'expérience de l'embouteillage de la veille, elle avait décidé de prendre le métro. Alors qu'elle descendait sur l'escalier mécanique de la station East Putney, son téléphone sonna.

— Inspectrice Jenner, j'écoute ?

Susanna Madueke à l'appareil, entendit-elle son interlocutrice dire, d'une voix vibrante d'excitation.

Zut, elle avait complètement oublié.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle.

— C'était fantastique, répondit la professeure. Je suis encore à la station. Les téléphones n'arrêtent pas de sonner. Les gens appellent pour exprimer leur indignation contre le ministère de la Justice. J'ai même reçu deux demandes en mariage.

— J'espère que vous ferez le travail avant de partir en lune de miel.

Elle entendit un rire à l'autre bout du fil.

— Je ne pense pas vouloir épouser quelqu'un qui s'intéresse à moi parce qu'il m'a vue transpirante et bafouillante à la télévision.

— Quelle est la suite ?

— Je vais demander au doyen de se rendre de nouveau au ministère de la Justice cet après-midi. Ensuite, nous verrons.

— Je croise les doigts pour vous.

— Et vous ?

— Je suis en route pour Scotland Yard. Le commissaire veut me voir. Probablement qu'il a aussi suivi votre passage et veut me réprimander pour cela.

— Alors, j'espère que vous n'aurez pas de problèmes à cause de moi.

— Ça ira, répondit Olivia, essayant de paraître plus confiante qu'elle ne l'était réellement. C'est une bonne occasion de demander au commissaire de me laisser interroger Armstrong.

— Alors, je croise les doigts encore plus fort pour vous. Je vous tiens au courant dès que j'en sais plus.

Elle raccrocha.

Olivia grogna. Apparemment, la professeure avait jusqu'à présent eu plus de succès qu'elle. Elle prit la District Line en direction du centre et descendit à la station Westminster. Elle ne prêta aucune attention au Big Ben qui se dressait juste au-dessus d'elle à sa sortie du métro. Elle se hâta le long des berges de la Tamise vers New Scotland Yard. Le panneau rotatif devant le bâtiment gris à la façade moderne en verre était immobile. Le mécanisme était probablement de nouveau en panne et il manquait les fonds nécessaires pour le réparer.

Elle se présenta à l'entrée et prit l'ascenseur pour l'étage le plus élevé. Le bureau du commissaire se trouvait au bout d'un long couloir. Elle marchait d'un pas décidé vers la porte en chêne poli quand elle entendit son nom venant de sa droite.

— Nous sommes ici.

Elle tourna la tête et vit que Sir Penwith se trouvait dans l'une des salles de conférence. Elle avala difficilement sa salive. Il n'était donc pas seul. Autour des tables disposées en fer à cheval, Marcus Harrison et son équipe étaient assis. Il la regardait avec une expression

mélangeant inquiétude et compassion. À côté de lui, Frank Calvin affichait un large sourire. Harry Edgecombe avait croisé les mains sur son ventre imposant et regardait tristement la surface de la table. Le costume de Basils était encore plus mal ajusté qu'à l'accoutumée, semblant concentrer toute son attention sur une tache sur sa manche. Eleonor Rigby la regardait droit dans les yeux, mâchonnant un ongle de pouce.

Le commissaire indiqua une chaise libre.

— C'est bien que vous soyez venue aussi vite, dit-il.

Il la fixa de ses petits yeux bleu foncé.

— Il y a une plainte contre vous.

— Une plainte ? De la part de qui ?

— De moi.

Frank Calvin prit la parole.

— Vous essayez de vous immiscer dans nos enquêtes. Vous apparaissez sans y être invitée sur les scènes de crime. Vous tentez d'accéder à des dossiers d'enquête qui vous sont interdits. Tout cela entrave notre travail.

Olivia regarda Marcus.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle.

Elle vit la pomme d'Adam de Marcus faire un mouvement nerveux.

— Olivia, ce n'est rien de personnel, dit-il.

— Mais tu dois comprendre que ce ne sont pas tes enquêtes.

Sir Penwith hocha la tête.

— Exactement. Vous pouvez être assurée que les deux affaires de meurtre sont entre de bonnes mains avec l'inspecteur Harrison et son équipe.

— Ce sont quatre affaires de meurtre, corrigea Olivia.

Le commissaire plissa les yeux.

— Quatre ?

Olivia acquiesça.

— Un meurtre à Brixton il y a trois semaines et un meurtre à Clapham il y a cinq semaines. Tous deux présentent la même signature que les meurtres à Chelsea et Mayfair.

Sir Penwith regarda Marcus. Ce dernier secoua la tête.

— Le meurtre à Brixton était un crime passionnel. Les collègues de la Quatrième ont déjà arrêté le partenaire de la femme. Le meurtre à Clapham était un cambriolage qui a mal tourné.

— Mais la signature ! s'exclama Olivia. Tu dois l'avoir vue. C'est le même modèle que Jack l'Éventreur et également comme chez Armstrong.

Frank Calvin rit.

— Alors Jack l'Éventreur est sorti de sa tombe ou Armstrong de son lit d'hôpital pour tuer d'autres femmes ? Qu'as-tu fumé ?

— Je me base uniquement sur les faits, et ils montrent clairement que la correspondance entre les quatre meurtres et les séries de 1888 et 2016 est frappante. Nous devrions donc envisager qu'il y ait des liens.

Le commissaire intervint.

— Êtes-vous derrière cette affaire à la télévision matinale ? J'ai parlé au ministre de la Justice ce matin. Il est furieux.

Olivia avala sa salive avec nervosité.

— Non, mentit-elle.

— Mais j'ai suivi l'affaire ce matin. C'est une opportunité fantastique qui s'offre à nous.

Il pencha la tête.

— Je ne vois pas cela de cette manière, répondit-il.

— Même si nous réussissions à parler à cet homme, cela ne signifie pas qu'il y aura un procès. Il plaiderait l'incapacité de comparaître et serait certainement acquitté.

— Cela signifie-t-il que nous ne devrions même pas essayer de l'interroger ?

Le visage du commissaire rougit.

— Je vous en prie ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Ce n'était pas mon intention.

— Quelle est donc votre intention ?

Olivia prit une profonde inspiration. C'était le moment crucial.

— Je voudrais vous demander de me confier l'interrogatoire d'Armstrong.

— Pourquoi donc ? Vous ne travaillez même plus dans la police criminelle. Nous avons l'inspecteur Harrison, un spécialiste hautement qualifié. C'est lui qui s'en chargerait, si jamais cela devait arriver.

— Mais Marcus n'est pas impartial, objecta Olivia.

Frank Calvin se leva brusquement et commença à protester haut et fort. Sir Penwith le fit taire d'un geste.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il à Olivia.

— Marcus a construit toute sa carrière sur cette affaire. Cela signifie qu'il ne peut pas aborder l'interrogatoire sans préjugés, et cela poserait un gros problème devant un tribunal.

La teinte rosée sur le visage du commissaire vira soudainement au rouge foncé.

— Comment osez-vous ! s'exclama-t-il avec indignation. J'en ai assez entendu. Vous vous immiscez dans des enquêtes qui ne vous regardent pas et accusez ensuite mon meilleur homme de partialité.

— Je…

— Retournez immédiatement à Wandsworth. Si j'apprends que vous mettez de nouveau votre nez dans des affaires qui ne vous concernent pas, vous pouvez chercher un autre emploi. Avez-vous compris ?

22

Susanna regarda sa montre. Poppy n'était pas encore en retard. Elles avaient convenu de se retrouver à la station de métro et de se rendre ensemble à la maison de soins où David Armstrong vivait. L'appel du doyen lui était parvenu la veille au soir, alors qu'elle s'apprêtait à mettre le DVD de Paddington Bear. Sa mère était venue la voir pendant le film et l'avait interrogée sur Adele.

À ce moment-là, le téléphone avait sonné et rarement elle avait été aussi reconnaissante.

— Walters à l'appareil, dit le doyen.

Sa voix sonnait tendue.

— J'ai des nouvelles pour vous.

Susanna avait fait signe à sa mère de se taire d'une main libre, et celle-ci s'était résignée à le faire, visiblement à contrecœur. Walters avait pris une profonde inspiration.

— Mon contact au ministère de la Justice n'était pas du tout content de la manière dont les choses ont été gérées. Je me tiens à l'écart, car mon avis n'intéresse personne ici, mais j'ai l'impression que vous avez touché un nerf sensible. Les réseaux sociaux ont littéralement explosé. Quoi qu'il en soit, il semble que la pression publique ait été si forte que le ministre a accepté votre demande.

Susanna avait serré le poing et retenu un cri de joie.

— Cependant, il y a des conditions, avait ajouté Walters.

— Des conditions ?

— Vous n'avez que deux tentatives pour établir une communication avec Armstrong.

Susanna avait avalé sa salive. Cela semblait compliqué.

— Je devrais y arriver, dit-elle, s'efforçant de paraître plus confiante qu'elle ne l'était.

— La deuxième condition est qu'un officier du ministère de la Justice vous surveillera.

Susanna avait fermé les yeux. C'était un obstacle ennuyeux. Mais elle devrait s'en préoccuper plus tard, d'abord, il fallait établir le contact avec Armstrong.

— Vous pouvez commencer dès demain matin, avait conclu Walters en murmurant. Bonne chance.

Susanna avait à peine dormi cette nuit-là. Elle ne s'attendait pas à ce que tout se passe si vite et avait donc réfléchi à différents scénarios dans sa tête et rassemblé l'équipement dont elle aurait besoin. Heureusement, Poppy avait réagi immédiatement à son SMS. Elle avait du temps et était prête à soutenir Susanna.

Son équipement dans une grande valise à roulettes, Susanna se tenait maintenant à l'entrée de la gare. Elle avait appris de sa dernière expérience et voulait éviter que le poids du sac n'endommage son dos.

— Bonjour, Professeur Madueke !

Poppy portait une sacoche d'ordinateur portable sur l'épaule et mâchait du chewing-gum.

— Bonjour, répondit Susanna. On y va ?

Elles descendirent ensemble vers le métro.

— Ça a été rapide, pour l'autorisation, dit Poppy.

Susanna acquiesça.

— C'est fou comme la politique est influencée par les médias.

Elizabeth rit.

— Oh, je pourrais en dire long à ce sujet.

Durant le trajet, elles discutèrent de ce qu'elles voulaient essayer lors de leur premier contact. Elles devaient d'abord déterminer si Armstrong était réellement conscient. Si le résultat était positif, elles pourraient tenter d'établir un protocole de communication.

La maison de soins ne semblait pas aussi accueillante que sur les photos, peut-être aussi à cause du manque de soleil en cette journée d'hiver. Un vent glacial balayait la cour d'averses de grêle. Elle reconnut de loin l'officier du ministère de la Justice. Il était vêtu d'un élégant costume en tweed gris clair, ses cheveux soigneusement gominés en arrière, tandis que son nez affichait une inclinaison arrogante vers le ciel.

L'homme se présenta comme Edward Pidgin-Smithe et daigna tenir la porte pour les dames. À l'intérieur de la maison de soins, l'odeur de désinfectant atteignit immédiatement Susanna, masquant à peine les effluves de divers fluides corporels. Le Dr Pepper les accueillit dès leur entrée dans le hall.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous obteniez une autorisation aussi rapidement, dit-il. Mais quoi qu'il en soit, suivez-moi.

Il les conduisit à travers un long couloir, d'où partaient de nombreuses portes menant aux chambres des patients. De temps à autre, Susanna apercevait des gens allongés dans des lits médicalisés.

Certains croisaient son regard, d'autres portaient des masques à oxygène. D'autres encore n'étaient visibles que derrière d'énormes machines émettant des bips constants.

— C'est notre aile de soins intensifs, expliqua Pepper. Nous y traitons toutes sortes de diagnostics.

Susanna tressaillit. Elle avait déjà effectué plusieurs stages en neurologie et savait donc comment les médecins pouvaient parfois parler de leurs patients, mais c'était à chaque fois un petit choc pour elle. Elizabeth semblait également dérangée par la formulation, car elle fit une grimace de douleur.

Au bout du couloir, ils passèrent par une porte. Ils se trouvaient maintenant dans une sorte de débarras, dont les murs étaient couverts d'étagères remplies de matériel médical divers. Gants jetables, bouteilles de désinfectant, seringues et bandages. Sur le mur opposé se trouvait une autre porte. Pepper l'ouvrit et laissa Susanna entrer.

La chambre était petite par rapport à celles qu'elles avaient vues en passant. Elle était dominée par un immense lit de soin, dans lequel reposait une personne d'apparence étonnamment délicate. La pièce était remplie du bruit rythmique de la machine à respirer, insufflant de l'air dans la trachée d'Armstrong. Son visage était pâle, les yeux fermés. Le store était baissé, plongeant la pièce dans la pénombre. L'odeur était désagréable.

— Il faudrait probablement changer la couche, dit Pepper sans émotion et appuya sur un bouton.

Il se tourna vers Susanna.

— De quoi avez-vous besoin ?

Elle regarda autour d'elle. Dans un coin, il y avait une table où elle pouvait poser son équipement.

— D'électricité, dit-elle enfin. Quelques rallonges et multiprises seraient utiles.

Pepper se dirigea vers le téléphone mural, composa un numéro et dit :

— Martin, pouvez-vous m'apporter plusieurs rallonges et multiprises dans la chambre d'Armstrong, s'il vous plaît ?

Pidgin-Smithe, qui n'avait jusqu'à présent pas dit un mot, se plaça dans un coin et croisa les bras. Pendant que Susanna déballait ses appareils, une infirmière arriva d'abord pour changer la couche d'Armstrong. Puis un homme en salopette lui jeta sans un mot deux rallonges et trois multiprises aux pieds. Une fois tout installé, Elizabeth la regarda attentivement.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

Susanna prit une profonde inspiration.

— Maintenant, nous allons mesurer si, et dans quelle mesure, Armstrong est encore conscient.

Pepper la fixa, empli d'interrogation

— Comment allez-vous faire cela ?

Sans lui répondre, Susanna sortit un stimulateur magnétique, posa avec soin un bonnet EEG déjà câblé de haute densité d'électrodes sur la tête d'Armstrong et lui colla deux électrodes supplémentaires sur les tempes pour contrôler les mouvements des yeux.

— Ce stimulateur encourage les cellules nerveuses à s'activer. Si Armstrong est conscient, une onde électrique mesurable traversera son cerveau, d'autant plus grande que le niveau de conscience est élevé. Cela permet de calculer un soi-disant indice de complexité de perturbation. Si cet indice tend vers 0, c'est un coma ; s'il se rapproche de 1, le patient est plus éveillé.

Le front de Pepper se plissa.

— Ce n'est pas un protocole neurologique habituel, dit-il.

Susanna haussa les épaules.

— Dans quelques années, ça le sera certainement.

Elle vérifia à nouveau que tout était correctement connecté. Les ondes cérébrales montraient un motif delta, indiquant un sommeil profond ou même un état comateux possible. Elle ajusta l'intensité du champ magnétique et appuya ensuite sur une touche de son ordinateur portable. Un léger bourdonnement se fit entendre. Sur l'écran, des pics apparurent, grimpant en flèche puis passant à un rythme bêta plus rapide.

Elle échangea un regard excité avec Poppy.

— Vous l'avez réveillé ! dit l'étudiante.

Susanna envoya une autre onde électromagnétique à travers le cerveau d'Armstrong. Elle hocha la tête, satisfaite, et dit : — L'indice est à 0,92. Il est donc parfaitement éveillé.

Pepper se lécha les lèvres.

— Vraiment ? demanda-t-il.

— Très certainement. Il est conscient, répondit Susanna, prête à passer à l'étape suivante.

Au lieu du dispositif de champ magnétique, elle fixa maintenant un appareil équipé d'un haut-parleur à l'oreille droite d'Armstrong.

— Donc, si je comprends bien, il est incapable de bouger volontairement le moindre muscle ? demanda-t-elle à Pepper.

Le médecin acquiesça.

— Oui, il souffre d'un syndrome d'enfermement complet.

— Alors nous allons utiliser des sons.

Elle prit un microphone dans la main et dit :

— Bonjour, Monsieur Armstrong. Je suis le professeure Susanna Madueke. Je suis neuropsychologue et j'aimerais tenter une expérience de communication avec vous.

Du coin de l'œil, elle vit Pidgin-Smithe regarder l'homme comme s'il

s'attendait à une réponse.

— Je sais que vous ne pouvez pas me répondre directement, donc je vais essayer de trouver un moyen pour que nous puissions communiquer.

Elle regarda l'écran. Une activité accrue était visible au-dessus du lobe pariétal gauche. Il pouvait donc l'entendre.

— Je vais vous poser quelques questions, et chaque fois que vous voulez répondre oui, imaginez très fort que vous serrez la main droite.

Elle prit une profonde inspiration, puis demanda :

— Vous appelez-vous David Armstrong ?

Elizabeth observa fixement l'écran. Les courbes indiquant l'activité dans la zone motrice du lobe pariétal gauche, qui commande les mouvements de la main droite, restèrent inchangées. Susanna espérait voir une désynchronisation liée à l'événement, une diminution notable de l'activité spontanée des neurones autour de 10 Hz.

Son pouls s'accéléra légèrement.

— Êtes-vous un homme ?

Pas de réaction.

— Pouvez-vous m'entendre ?

Aucun changement.

Susanna jura doucement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Pepper.

— Cela signifie que la communication de cette manière ne fonctionne pas.

23

Olivia vérifia son téléphone pour la vingtième fois de la matinée, impatiente de recevoir un message de la part de la professeure Madueke. Lorsque celle-ci lui avait annoncé la veille qu'elle avait obtenu l'autorisation de travailler sur le cas d'Armstrong, Olivia avait tremblé d'excitation. Elle avait attendu ce moment pendant des années. Cependant, sa joie était quelque peu tempérée par le fait qu'il ait fallu quatre autres meurtres pour en arriver là.

Elle jeta un vingt-et-unième coup d'œil à son téléphone. Bien sûr, c'était inutile puisqu'elle avait mis l'appareil en silencieux, mais avait activé le mode vibration. Elle ne manquerait certainement pas une notification de Susanna ou peut-être même d'Eleonor. Cependant, elle n'était plus sûre que sa collègue souhaite encore maintenir le contact après l'incident à Scotland Yard. Cela pourrait nuire à sa carrière.

Elle chassa cette pensée et tenta de se concentrer sur le planning du mois à venir qu'elle devait modifier, après que Greg se fut absenté pour six semaines. Cela signifiait qu'elle devait essayer de compenser cent vingt heures avec son personnel déjà tendu. C'était un cauchemar.

Il y eut un coup à la porte et, ravie de cette distraction bienvenue, Olivia leva la tête. C'était Omar.

— Bonjour, dit-il. Votre collègue de la Met est de retour.

Avec une belle voix de baryton, il commença à chanter la première strophe de « Eleonor Rigby », imitant Paul McCartney si habilement qu'Olivia se mit à glousser sans pouvoir s'arrêter.

— Vous pourriez vous lancer en tant que sosie de McCartney si un jour vous en avez marre du travail de la police.

Omar afficha un large sourire.

— Oui, ce serait quelque chose. Je serais le premier McCartney de couleur. Dois-je amener Mme Rigby ?

Olivia acquiesça.

— Et si vous pouviez nous apporter deux tasses de café, ce serait génial, ajouta-t-elle.

Il lui sourit et sortit. Peu après, Eleonor entra dans son bureau. Elle semblait plus pâle que lors de leur dernière rencontre. Des cernes profonds marquaient ses yeux.

— J'ai les résultats de l'autopsie du corps de Mayfair, commença-t-elle.

La bouche d'Olivia se dessécha. Elle invita sa collègue à s'asseoir, ce qu'elle fit.

Eleonor posa un dossier sur la table et le poussa vers Olivia.

— Cela pourrait vous causer de gros problèmes, dit Olivia en ouvrant le dossier.

Rigby haussa les épaules.

— J'ai longuement hésité avant de copier ce rapport et de vous le remettre.

Olivia résista à l'envie de feuilleter le dossier. À la place, elle fixa Rigby.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à le faire finalement ? demanda-t-elle.

Eleonor passa sa langue sur ses lèvres. Olivia remarqua qu'au milieu de la lèvre supérieure, il y avait un petit trou. Cette zone était également plus rouge que le reste. Apparemment, la collègue s'était mordu un bout de peau.

— Je… commença-t-elle. Je pense que vous avez raison à propos de Marcus. C'est un enquêteur exceptionnel, cela ne fait aucun doute, mais il refuse de voir les similitudes des cas avec les meurtres du tueur en série de Putney. Au moins, il admet maintenant que les quatre meurtres des dernières semaines pourraient être liés. Mais il exclut catégoriquement tout lien avec les meurtres de Jack l'Éventreur ou ceux du tueur en série. Peut-être a-t-il peur que cela remette en question son succès passé. Je ne sais pas. En tout cas, il n'est pas objectif, et Frank Calvin semble vous détester. Pour lui, tout ce que vous dites devient instantanément un chiffon rouge agité devant un taureau. Donc, il rejette vos hypothèses d'emblée. Harry et Basil sont de gentils collègues, mais ils évitent de se confronter à Frank, et moi, je ne suis pas dans l'équipe depuis assez longtemps. Marcus ne m'écoute donc pas.

— Mais pourquoi me croyez-vous ?

Elle prit une profonde respiration.

— Regardez le dossier, et ensuite nous en reparlerons.

Olivia lut attentivement le rapport de trois pages du médecin légiste. La femme était morte d'une profonde entaille à la gorge, tranchant la trachée et les artères des deux côtés. Une seule blessure par coup de couteau avait été trouvée sur le torse, mais elle avait été

infligée avec tant de force que trois côtes avaient été brisées. En revanche, le bas du corps présentait quatorze coups profonds. Aucune mutilation n'avait été infligée à la région génitale.

— Il est indiqué que la lame devait mesurer environ quinze centimètres de long et était aiguisée d'un seul côté. Et pour les meurtres précédents ?

Rigby mâchonna sa lèvre inférieure.

— Un autre couteau a été utilisé. Un avec une lame plus courte.

Olivia acquiesça.

— Oui, je me souviens maintenant.

— Lisez la suite, l'exhorta sa collègue.

Olivia s'attaqua au paragraphe suivant, qui décrivait plus en détail l'arrangement des coups de couteau.

Dix avaient été comptés sur le côté droit et quatre sur le côté gauche du corps. La blessure qui avait brisé les côtes sur le thorax avait également été infligée du côté droit. Olivia sentit sa bouche se dessécher.

— Cela ressemble aux motifs des coups des autres meurtres, n'est-ce pas ?

Rigby acquiesça.

— Et à ceux des meurtres du tueur en série de Putney, o*bserva Olivia*. Le médecin légiste conclut qu'un droitier doit avoir commis les crimes, à la fois en raison de la distribution et des angles d'entrée des coups de couteau plus obliques sur le côté gauche par rapport aux angles plus droits sur le côté droit. Mais une chose me trouble.

— Quoi donc ?

— Si c'est vraiment une nouvelle série de meurtres inspirée de ceux de Jack l'Éventreur, alors le meurtre à Mayfair devrait correspondre à l'assassinat d'Elizabeth Stride, car elle était la quatrième victime de l'Éventreur. Il lui avait juste tranché la gorge. Dans le cas actuel, il y a en plus des mutilations, souligna Olivia.

— Oui, c'est vrai. Cependant, pour Elizabeth Stride, on suppose que l'Éventreur a été dérangé et n'a donc pas pu achever son acte. Dans le meurtre de Mayfair, le tueur semble avoir eu plus de temps, qu'il a visiblement utilisé, admit Rigby.

— C'est une possibilité, concéda Olivia. Cela ne vous attirera que des ennuis de vous opposer à Marcus et aux autres, soupira Olivia.

Eleonor haussa les épaules.

— Si c'est le cas, tant mieux. Je ne suis pas devenue policière pour être une simple béni-oui-oui. Je veux attraper le type qui a sur la conscience le meurtre de ces trois femmes. Vous n'allez pas non plus arrêter d'enquêter sur cette affaire juste parce que le commissaire vous l'a interdit, n'est-ce pas ?

Olivia sourit. Eleonor semblait avoir une excellente connaissance

des gens.

— Non, je ne peux pas simplement lâcher l'affaire, car il y aura d'autres meurtres, et je doute que Marcus soit capable de les empêcher.

Il y eut un coup à la porte et Omar entra. Il portait un plateau avec deux tasses de café et fit un clin d'œil joyeux à Eleonor. Rigby échangea un regard avec Olivia.

— Omar est digne de confiance, dit-elle.

— De plus, il imite assez bien Paul McCartney.

Eleonor fronça les sourcils et lâcha un « Okay » prolongé. Omar posa les tasses. Son regard tomba sur le dossier ouvert.

— Le même tueur qu'à Clapham, Chelsea et Brixton ? demanda-t-il.

Olivia haussa les épaules.

— Probablement, dit-elle.

— On dirait qu'il a fait très attention à ne pas commettre de meurtres dans notre secteur.

Olivia le regarda surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, Clapham, Brixton, Chelsea et maintenant Mayfair. Ce sont toutes d'autres zones de compétence. Si je me souviens bien de l'affaire du tueur en série de Putney, il avait tué dans une zone très restreinte.

Olivia acquiesça.

— Oui, exclusivement à Putney.

— Je ne suis pas expert en la matière, dit Omar en se dirigeant vers la porte, mais peut-être que quelqu'un essaie délibérément d'agir différemment du tueur en série de Putney. Peut-être que le ou la tueuse veut donner l'impression d'être quelqu'un d'autre.

Il fit un signe de tête à Eleonor et sortit.

— Cela pourrait effectivement être vrai, dit-elle.

— Nous avons un tueur qui présente une signature similaire, voire identique, à celle du tueur en série de Putney, et il semble en être parfaitement conscient, car il essaie de ne pas rendre ces similitudes trop évidentes.

Olivia acquiesça.

— Oui, c'est ce que je pensais aussi. Nous avons affaire à un tueur impulsif. Il a probablement réussi avec une grande discipline à se retenir pendant les sept dernières années, mais maintenant il ne le peut plus. Il sait qu'il a échappé de justesse à une arrestation la dernière fois et qu'il a eu de la chance qu'Armstrong soit au mauvais endroit au mauvais moment. Mais maintenant, il n'y a plus d'autre bouc émissaire. Il sait qu'il ne doit pas laisser les enquêteurs penser à rouvrir les anciens dossiers. C'est pourquoi il essaie de masquer ses actes.

— Mais cela ne lui réussit que moyennement. L'impulsion est probablement trop forte.

Olivia soupira.

— Oui, mais des gens comme Frank Calvin, pour qui ce qui ne peut pas être ne sera pas, vont se jeter sur ces prétendues différences et se laisser ainsi égarer.

Rigby acquiesça.

— Vous avez raison. C'est une honte. Normalement, cela devrait être confié à une autre équipe. Je vais parler à Sir Penwith.

Olivia secoua la tête.

— Oubliez ça. Le commissaire est du côté de Marcus. Il le soutient sans réserve. Non, nous devons prendre les choses en main nous-mêmes.

— Mais comment allez-vous faire ?

Olivia inclina la tête et regarda Eleonor.

— J'ai déjà une idée.

24

Susanna ouvrit la porte et poussa son chariot dans le couloir. Elle s'attendait à être accueillie par l'effervescence de ses enfants, mais le calme qui régnait était un véritable soulagement. Elle se frappa le front. Sa mère avait probablement conduit Ella et David à la maternelle. Elle regarda l'horloge. Ils devraient arriver dans une demi-heure. Assez de temps pour se préparer une tasse de thé et panser ses plaies.

Elle poussa le lourd chariot dans son bureau où il pourrait rester jusqu'à lundi. Alors, la dernière tentative de communication avec Armstrong aurait lieu. Cependant, elle doutait de l'utilité de cette démarche. Le prétendu tueur en série était certes conscient, comme elle l'avait clairement déterminé lors de son premier test, mais il n'avait communiqué avec personne depuis sept ans. Les régions cérébrales nécessaires pour lui envoyer des signaux, en particulier dans le cortex moteur qui contrôlait les mains, n'avaient pas été utilisées depuis tout ce temps. Pourquoi l'auraient-elles été ? Il était paralysé. Peut-être avait-il essayé de bouger ses membres pendant un certain temps après s'être réveillé de son coma suite à un AVC, mais il avait probablement abandonné, frustré. Elle ne voulait même pas imaginer ce que c'était que de se réveiller soudainement dans un corps qui ne répondait plus aux commandes habituelles.

Travailler avec des patients atteints de syndrome d'enfermement (*Locked-In Syndrome*, LIS) avait bouleversé nombre de ses convictions et croyances au fil des ans. Pour la plupart, un AVC dans le thalamus était la cause du trouble, une petite région cruciale pour le contrôle des mouvements volontaires. Si cette zone était endommagée, peu importait la quantité de volonté déployée, la biologie imposait une limite claire.

Susanna avait étudié la psychologie pour découvrir les merveilles de l'esprit humain et comprendre comment la pensée fonctionnait et

permettait aux gens d'être créatifs. De produire de la musique, de l'art et de la littérature. D'espérer, d'aimer et de haïr. Elle avait grandi dans un environnement religieux, sa mère allait encore tous les dimanches à la messe matinale de l'église évangélique. Elle-même, cependant, s'était éloignée de sa foi depuis longtemps.

Comme beaucoup d'autres choses, ses études avaient balayé des certitudes apparemment inébranlables. À l'adolescence, elle n'aurait jamais pu imaginer que la biologie puisse limiter les capacités de son esprit. Pourquoi le ferait-elle ? Elle était en forme, sportive, son corps lui obéissait et l'avait suivi dans tout ce qu'elle avait décidé de faire. Même maintenant, après deux grossesses épuisantes, elle était en bonne forme. Seulement de temps en temps, sa région lombaire lui causait des souffrances. Elle avait subi une hernie discale lors de l'accouchement d'Ella, qui l'avait tourmentée pendant un certain temps après. Elle n'avait pas eu de paralysie ni même de problème de contrôle de la vessie ou de l'intestin, et elle en était très reconnaissante.

Penser aux patients LIS, qui ne pouvaient plus rien faire par eux-mêmes, lui donnait toujours des frissons. Au fil des ans, elle en était venue à croire que l'esprit n'était pas une entité séparée du corps qui pouvait continuer à exister indépendamment de celui-ci. L'esprit était ancré dans le cerveau et était une fonction du cerveau. Tout ce qui faisait un humain, tout ce qu'il voulait, pouvait et savait, était codé par l'activité de milliards de neurones qui à leur tour formaient des billions de connexions entre eux, et ce réseau était malheureusement plus vulnérable qu'elle ne l'aurait souhaité.

Absorbée par ces sombres pensées, elle faillit ne pas entendre la porte. Elle regarda vers la cuisine. Ella se précipita vers elle par l'embrasure de la porte.

— Maman ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras.

Peu après, Dan commença immédiatement une petite bagarre pour obtenir la place de choix contre le ventre de Susanna.

— Vous avez tous les deux votre place ici, j'ai les bras assez longs, murmura-t-elle en caressant la tête de ses enfants.

Cependant, le moment de paix fut rapidement interrompu par la mère de Susanna.

— Pff, quel temps, se plaignit-elle.

— Ce froid n'est vraiment pas fait pour mes vieux os malades.

— Mamie va bientôt mourir ? demanda Dan.

Susanna réprima de justesse le rire qui montait dans sa gorge.

— Non, répondit-elle.

— On ne meurt généralement pas de douleur.

— Oui, moque-toi de moi, répliqua sa mère.

Elle se dirigea vers la cuisine et peu après, Susanna l'entendit

manipuler la bouilloire. Probablement se préparait-elle une infusion de gingembre fort, qui lui faisait régulièrement monter les larmes aux yeux.

— Je peux aller au parc ? demanda Ella.

— Ah oui ! s'exclama Dan.

Susanna réfléchit. Un peu d'air frais lui ferait également du bien. Elle acquiesça donc, et les enfants se précipitèrent vers la porte d'entrée, en poussant des cris de joie. Susanna informa sa mère qui, à la perspective d'avoir l'appartement pour elle seule, semblait ravie.

Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à sa jeunesse, quand elle attendait avec impatience les quelques soirées où ses parents étaient sortis. Elle avait toujours fait bon usage des heures sans tempête. Elle ne put s'empêcher de sourire à ce souvenir

Le terrain de jeux était juste au coin. Ella courut vers une figure d'abeille montée sur un ressort et se mit à se balancer sauvagement. Dan, lui, se consacra au portique d'escalade.

Susanna prit place sur un banc, observant ses enfants jouer. Ils étaient si insouciants, si pleins de joie. Elle se demanda comment ils réagiraient à l'idée de déménager. Après tout, cela n'était pas à exclure. Peut-être aurait-elle à postuler pour un emploi dans une autre ville, voire un autre pays. Que penserait son ex ? Sans doute se montrerait-il réticent à l'idée qu'elle emmène Ella et Dan à l'étranger. Elle ne pouvait toutefois pas le lui reprocher. Elle ne serait guère enchantée à sa place.

Un nœud se forma dans sa gorge.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? fit soudain Dan.

Il se tenait devant elle, la regardant de ses grands yeux marron. Une mèche rebelle lui barrait le front, qu'il tenta de repousser d'un souffle, en vain.

Susanna esquissa un sourire mélancolique.

— C'est le travail, il est vraiment pénible en ce moment.

— Tu travailles trop, observa Dan, ce n'était pas une interrogation, mais un fait.

Elle hocha la tête.

— J'ai peur que cela ne soit pas suffisant malgré tout.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle poussa un soupir.

— Je pourrais avoir besoin de chercher un autre emploi. Nous pourrions même devoir déménager.

Il ouvrit grand les yeux.

— Déménager ? Est-ce que ça veut dire que je devrais changer d'école ?

— Non, d'ici à ce que nous sachions si nous restons ou si nous partons, tu seras prêt pour l'école.

Il acquiesça.

— Est-ce que je devrais aller à l'école ailleurs alors ?

Elle mordilla sa lèvre inférieure.

— C'est possible.

Il la regarda d'un air sceptique, probablement en train de peser ses mots. Puis, il se mit à rire, un rire si pur et lumineux que cela réchauffa instantanément le cœur de Susanna.

— Eh bien, si je dois aller à l'école de toute façon, ça m'est égal laquelle, tant que tu es avec Ella et moi. Mais ne lui dis pas ça.

Il s'éloigna en courant, son image se floutant derrière les larmes qui brouillaient la vision de Susanna. Elle fouilla dans son sac pour en sortir un mouchoir, s'essuyant les yeux. Son regard se posa par hasard sur son téléphone. Quelqu'un avait tenté de l'appeler. Elle ne connaissait pas le numéro. Visiblement, elle avait réglé son téléphone sur silencieux. Elle sélectionna le contact inconnu et porta le téléphone à son oreille. Deux sonneries retentirent.

— Bonjour, Professeur Madueke, dit la voix de Poppy.

— Ah, Elizabeth, répondit-elle.

Elle reconnut immédiatement cette voix. Mais elle tremblait légèrement, ce qui la perturba.

— Tout va bien de votre côté ?

Je pense que oui, dit Poppy. Enfin, oui. Je crois que nous avons trouvé une solution au problème de communication avec Armstrong.

— Nous ?

— Oh, pardon, je veux dire Andrew, mon ami, et moi. Je lui ai parlé de la situation. Il étudie la conception de jeux et il a eu une idée.

— Conception de jeux ? Des jeux pour PC ?

— Oui, exactement. Il rédige actuellement son mémoire de master sur un projet de réalité virtuelle.

— Ça a l'air passionnant, dit Susanna.

Elle avait elle-même eu des idées à propos de l'utilisation de nouvelles lunettes de réalité virtuelle dans la recherche neuropsychologique, mais cela avait toujours dépassé le budget de son département.

— Allez-y, je suis tout ouïe, déclara-t-elle, curieuse.

— Nous partions du principe qu'Armstrong, à cause de l'absence de contrôle musculaire, ne pouvait plus initier de mouvements oculaires, rendant ainsi la planche à lettres inutilisable.

— Exactement, c'est pourquoi j'ai tenté de trouver un moyen de communiquer avec lui par le biais de son audition.

— Et si nous réussissions à projeter une image sur sa rétine ?

Susanna réfléchit un instant.

— Cela échouera, car les images rétiniennes nécessitent des mouvements oculaires pour rester stables. Si le cerveau ne détecte

aucun mouvement, l'image disparaît en quelques secondes.

— J'ai soulevé cette objection, dit Poppy. Mais Andrew a eu une idée assez brillante.

Susanna retint son souffle sans le vouloir.

— Ne me laissez pas en suspens, dit-elle.

— Oh, pardon, répondit Poppy. Ce n'était pas mon intention de vous faire languir. Eh bien, Armstrong ne peut certes pas bouger les yeux volontairement, mais ses globes oculaires ont des mouvements saccadés. Et si ce n'était pas lui qui devait bouger les yeux pour voir l'image ? Et si nous faisions bouger l'image à sa place ?

25

Lorsqu'Olivia monta dans sa Nissan et démarra le moteur, son regard se porta sur l'horloge affichée à côté du compteur de vitesse. Il était un peu plus de sept heures. Zut ! Aujourd'hui, elle était complètement en retard sans aucun motif. Elle n'avait tout simplement pas trouvé de solution pour convaincre le commissaire de lui confier l'interrogatoire d'Armstrong. Comment le pourrait-elle ? L'entreprise était plus ou moins vouée à l'échec.

Elle était en route pour rentrer chez elle et ce qui l'y attendait ne la rendait pas plus joyeuse. Deux filles adolescentes, livrées sans défense à leurs humeurs hormonales, comme des pédalos dans une tempête dans la Manche. Un fils, censé avoir dépassé l'adolescence, qui préférait fumer, se droguer et boire plutôt que de ménager son cerveau ravagé par une méningite et se concentrer sur son baccalauréat, et un mari qui s'occupait sans se plaindre de tout le surplus de travail à la maison, mais qui se désengageait tout aussi silencieusement de leur relation.

Olivia avait un mauvais pressentiment en garant la Nissan sur la bande à côté du gazon devant la porte d'entrée de sa petite maison mitoyenne de la rue Holmbush. Elle avait elle-même pavé cette place. Andy lui avait passé les pierres, elle avait posé le lit de gravier et conçu le motif elle-même. Il ressemblait aux arcs des églises grecques qu'ils avaient admirés lors de leur lune de miel en Crète.

Que cela semblait loin ! À l'époque, elle était encore agent de police et Andy, un apprenti dans le supermarché du coin. Maintenant, il en était le directeur, et en fait, il avait à peu près le même travail qu'elle, sauf qu'il réussissait à limiter ses heures de travail pour les rendre compatibles avec la vie de famille. Était-ce là les fameuses priorités qu'il l'encourageait toujours à définir ? Elle sortit de la voiture et se dirigea vers la porte d'entrée. Avant même qu'elle n'ait pu insérer la clé dans la serrure, la porte s'ouvrit. Wendy se tenait dans

l'encadrement, la tête rouge de colère, respirant avec difficulté.

— Lucy est une idiote ! s'exclama-t-elle, son visage exprimant une indignation qui la faisait paraître bien plus jeune.

— Bonsoir à toi aussi, dit Olivia en se frayant un chemin à l'intérieur.

Elle n'avait pas envie que tout le voisinage assiste à cette scène.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle une fois la porte fermée derrière elle.

— Lucy a pris mon téléphone et a écrit dans le groupe de classe que j'étais amoureuse d'Evan. Sérieusement ? D'Evan ? Il est gay.

Olivia ferma les yeux.

— C'est inacceptable, dit-elle. Lucy ?

Sa deuxième fille, la plus grande, apparut aussitôt. Elle la défia du regard.

— Allons, maman. Je pensais juste donner un coup de pouce à la vie amoureuse de ma petite sœur. Elle n'arrête pas de parler d'Evan… à quel point il est toujours bien habillé et à quel point sa coiffure est stylée…

— Mais je ne veux rien de lui, compris ? hurla Wendy. Evan est juste un ami. Rien de plus. Il est avec Luke.

— Je ne pouvais pas deviner, dit Lucy, l'air contrarié.

La porte d'entrée s'ouvrit et Tim entra, apportant avec lui un nuage sucré de cidre, de cigarettes et de marijuana.

— Arrête-toi, dit Olivia avec fermeté.

Tim s'arrêta et la fixa. Il faisait assez sombre dans le couloir, mais ses pupilles étaient définitivement réduites à la taille d'épingles.

— Va tout de suite dans ta chambre. Nous parlerons plus tard, ordonna Olivia.

Elle vit qu'il voulait répliquer, mais il ne put résister à son regard furieux. Il monta donc sans enlever sa veste. À ce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit et Andy jeta un œil dehors.

— Quand vous aurez fini avec votre feuilleton, venez manger. J'ai pris du poisson-frites au magasin du coin.

Cinq minutes plus tard, ils étaient tous assis à table, mangeant en silence. Tim manquait à l'appel, Andy lui ayant apporté son dîner dans sa chambre. Wendy était encore furieuse, s'acharnant sur son poisson qu'elle déchiquetait en petits morceaux. Lucy, quant à elle, affichait un sourire satisfait.

— C'était une bonne idée, le poissons-frites, dit Olivia finalement à son mari.

Il acquiesça.

— Je n'ai pas eu le temps de cuisiner aujourd'hui, et comme je supposais que toi non plus tu ne rentrerais pas tôt, j'ai juste pris quelque chose en passant.

— Merci, dit Olivia.

Il acquiesça, évitant cependant de la regarder dans les yeux.

Après le dîner, leurs filles disparurent en se disputant vers leurs chambres.

— Je vais voir Tim, dit Olivia, mais Andy la retint.

— Nous devons sérieusement parler, dit-il.

La bouche d'Olivia se dessécha. Que cela signifiait-il ?

— D'accord, dit-elle.

Ils s'installèrent dans le salon, Olivia sur le canapé, Andy sur le fauteuil.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, commença-t-il.

— Qu'est-ce qui ne peut pas continuer ainsi ? demanda-t-elle, cherchant plus à gagner du temps qu'à comprendre.

— La situation entre nous cinq ici. Tim se drogue, Lucy se transforme en petite sadique et Wendy enchaîne les peines de cœur…

— Mais cet Evan est gay.

Il la regarda comme si elle venait de dire quelque chose de complètement fou.

— Et alors ? La raison pour laquelle quelqu'un ne partage pas tes sentiments est sans importance, que cela soit parce qu'il préfère Luke ou Lucia.

— D'accord, oui, tu as raison, marmonna Olivia, se sentant un peu idiote.

— Je n'ai pas fini, poursuivit Andy.

— Il y a aussi moi, même si parfois, tu sembles m'oublier. Que dis-je, parfois ? Peut-être devrais-je plutôt dire : de plus en plus souvent.

— C'est que… commença Olivia, mais Andy leva la main.

— Tu sais, j'ai toujours compris que tes heures de travail étaient moins prévisibles que les miennes. Tu as longtemps travaillé en équipe, patrouillé parfois la nuit. Plus tard, à la brigade criminelle, tu devais te rendre sur diverses scènes de crime à toute heure. Mais je pensais que ça s'améliorerait quand tu as pris le poste à Wandsworth. Au contraire, c'est devenu encore pire, et même quand tu es à la maison, tu n'es pas vraiment là.

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-elle, bien qu'elle sache que ça sonnait peu convaincant.

— Ce tueur en série ! Ce maudit tueur en série, gronda-t-il. Il t'obsède encore. Ce n'était pas une question, c'était un constat, donc elle ne lui répondit pas.

— Pourquoi n'as-tu toujours pas vidé le bureau ?

— Je n'ai pas eu le temps, dit-elle.

— Tu as passé les dernières soirées là-dedans. Qu'est-ce que tu as fait ? Compté des pois ?

Sa voix s'éleva et il la fixa avec colère. Andy n'avait jamais été ainsi

et ce spectacle l'inquiétait plus que tout le reste.

— Il y a quatre nouveaux meurtres, dit-elle doucement.

Il leva les sourcils.

— Quoi ?

— Il y a cinq semaines, une femme a été assassinée et mutilée à Clapham. Trois semaines plus tard, une autre à Brixton, il y a quatre jours une à Chelsea et hier une à Mayfair. Le mode opératoire est non seulement similaire dans ces quatre affaires récentes, mais aussi identique à celui du tueur en série de Putney de l'époque.

Il avala difficilement.

— Un imitateur ?

Elle secoua la tête.

— Tu ne vas pas sérieusement me dire que le type que ton collègue a abattu n'était pas le meurtrier ?

— J'ai toujours eu des doutes sur le fait que David Armstrong était le coupable, dit-elle.

— Les nouveaux meurtres n'ont fait que renforcer ces doutes. Scotland Yard, Marcus Harrison en tête, voit les choses différemment, mais j'espère bientôt rassembler suffisamment de preuves pour que l'enquête puisse avancer dans la bonne direction.

Il la regarda longuement et intensément.

— Pourquoi toi ? demanda-t-il finalement. Ce n'est plus ton travail.

Elle avala sa salive.

— L'affaire du tueur en série de Putney est comme une plaie ouverte qui n'a jamais guéri, tenta-t-elle d'expliquer. Nous avions surpris Armstrong sur le lieu du crime et trouvé toutes les preuves dans son appartement. Mais ensuite, Tim est tombé gravement malade et j'ai dû me retirer de l'enquête.

Il souffla.

— Tu le regrettes ?

Elle le regarda avec de grands yeux.

— Non, bien sûr que non. Je ne voulais être nulle part ailleurs qu'avec mon enfant. C'était la seule bonne décision. Mais en même temps, je suis convaincue que l'affaire n'aurait pas été classée si j'avais pu continuer à enquêter.

— En es-tu sûre ? demanda-t-il.

— Absolument. Je sais que tu t'es inquiété pour ma santé mentale toutes ces années. Je ne suis pas stupide, je le vois bien. Mais tu n'as rien dit… jusqu'à récemment. Peut-être que j'aurais fini par détruire tous les dossiers et transformer le bureau en salle de loisirs, si ces nouveaux meurtres n'avaient pas eu lieu.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu es si obsédée par cette affaire. Oui, elle n'est pas close. Peut-être qu'Armstrong est effectivement innocent. Mais qu'est-ce qui te hante tant ? Explique-

moi !

— Je veux attraper le salaud qui a vraiment tué ces femmes. Pas pour flatter mon ego de détective, mais pour Lucy et Wendy. Je veux qu'elles puissent sortir sans souci, sans avoir à regarder derrière elles dans les ruelles sombres pour voir si un tueur les suit. J'ai peur pour mes filles. Je sais que c'est une charge pour tout le monde ici, mais je ne peux pas faire autrement.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Andy la regarda longuement, puis hocha la tête.

— D'accord. Je vais essayer de comprendre. Mais promets-moi juste une chose : une fois que tu auras mis ce type derrière les barreaux, reviens vers nous, car nous avons besoin de toi ici.

Olivia se pencha pour l'étreindre fermement. Il passa ses bras autour d'elle et elle apprécia sa proximité, sa chaleur, son odeur.

— Peut-être devrais-je simplement prendre une pause ce weekend, murmura-t-elle.

Elle se détacha de son étreinte et le regarda.

— Faisons quelque chose en famille dimanche.

26

——Et ça fonctionne vraiment ? demanda Susanna. Elle regardait l'appareil sur son bureau d'un air sceptique.

Andrew Fitzwilliam, l'ami de Poppy, lui fit un clin d'œil.

— La caméra se positionne en seulement dix millisecondes en fonction des mouvements des yeux et se place perpendiculairement au-dessus de la pupille. Pour le cerveau, cela semblera donc exactement l'inverse, comme si le mouvement des yeux suivait l'image. De plus, chaque fois, un focus différent est appliqué, rendant l'effet encore plus réaliste.

— Puis-je l'essayer ? demanda Susanna.

Andrew échangea un regard rapide avec Poppy.

— Je ne sais pas si cela fonctionnera avec vous, admit-elle.

Susanna se frappa le front.

— Désolée, où avais-je la tête. Bien sûr, cela ne fonctionnerait pas pour moi. Mes yeux bougent de manière ciblée et je ne peux pas simplement désactiver cela. Elle réfléchit un instant.

— Armstrong pourrait ressentir quelque chose comme le mal de mer, non ?

Andrew acquiesça.

— Malheureusement, c'est le cas pour de nombreux joueurs avec leurs casques VR. Nous avons pris cela en compte en présentant les images à haute fréquence et avec seulement de petites variations. Ainsi, le cerveau ne reçoit pas le retour que les yeux font de grands sauts, ce qui ne correspondrait pas à l'entrée de l'organe d'équilibre.

— Avez-vous suivi une sorte de formation de base en neurosciences dans vos études ?

Andrew rit.

— Non, mais j'ai la chance que cette merveilleuse jeune femme ici réponde à toutes mes questions avec une patience d'ange.

Il sourit à Poppy, qui devint rouge écarlate.

— C'est en effet une chance. Vous avez beaucoup travaillé là-dessus. Merci beaucoup !

Il fit un geste de la main.

— C'était amusant et j'ai aussi beaucoup appris. Combiner un casque VR avec un capteur de mouvement des yeux, c'est quelque chose de totalement innovant. Si je peux le rendre prêt pour la production, cela pourrait changer complètement l'expérience de jeu.

Ses yeux pétillaient. Susanna avait du mal à comprendre comment on pouvait consacrer sa vie aux jeux vidéo, mais probablement beaucoup de personnes dans son entourage se demandaient ce qu'il y avait de fascinant dans les interfaces cerveau-ordinateur.

Andrew rangea l'appareil dans une mallette et la tendit à Poppy.

— Amusez-vous bien avec, dit-il, lui donnant un baiser sur la joue avant de sortir dans le couloir.

— Je comprends ce que vous trouvez en lui, dit Susanna en lui souriant.

— L'intelligence chez les hommes, c'est tellement sexy, n'est-ce pas ? murmura Poppy.

Elles se regardèrent et éclatèrent de rire. Susanna sentit quelque chose se détendre en elle. Le stress des derniers jours lui avait noué les entrailles, et soudain, ce nœud semblait avoir disparu.

— Bon, alors ne perdons pas de temps, dit-elle. Allons-y !

L'agent du ministère de la Justice les attendait de nouveau devant le foyer de soins. Cette fois, sans le docteur Pepper. Apparemment, le médecin n'avait pas jugé nécessaire de se présenter pour cette deuxième tentative. Il estimait probablement que les chances de succès étaient trop minces pour gaspiller son précieux temps à observer une non-médecin tâtonner avec les cerveaux de ses patients. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Même avec la nouvelle technologie, les perspectives d'ouvrir un canal de communication avec Armstrong étaient loin d'être prometteuses.

— Ça va aller, dit Poppy, devinant apparemment ce qui préoccupait Susanna.

— Si sa rétine est atrophiée, nous pouvons faire une croix dessus.

Poppy secoua la tête.

— Ils n'ont pas fait grand-chose avec lui, mais j'ai vu dans les dossiers de soins que ses paupières sont régulièrement ouvertes. J'ai également constaté que des mouvements oculaires désordonnés ont été enregistrés.

— Vous êtes une bonne observatrice. N'avez-vous jamais envisagé de rejoindre la police ? Après tout, vous avez déjà résolu l'un des cas de meurtre les plus spectaculaires des cinquante dernières années.

Un sourire discret apparut sur les lèvres de Poppy.

— À l'époque, je n'avais pas le choix, mais maintenant que je peux

librement choisir mes centres d'intérêt, j'ai catégoriquement exclu meurtre et homicide.

— Oh, et puis je vous amène directement à un tueur en série.

— Un présumé tueur en série, corrigea Poppy.

Susanna acquiesça.

— Oui, vous avez raison. Il faut prendre le temps de le préciser.

Elles étaient de retour dans la chambre d'hôpital. Pidgin-Smithe prit sa place dans le coin, les regardant monter leurs appareils d'un air sévère et les bras croisés.

— Avons-nous besoin de l'EEG aujourd'hui ? demanda Poppy.

Susanna secoua la tête.

— Je pense que nous travaillerons seulement avec le capteur infrarouge. Il est plus ciblé. Si cela ne fonctionne pas, le signal EEG ne changera pas la donne. En plus, je voudrais enregistrer un simple signal de biofeedback. Vous savez, conductance de la peau, température cutanée et pouls.

Poppy acquiesça. Elle sortit l'appareil correspondant de la mallette. C'était un petit boîtier plat qui pouvait être attaché au poignet avec une bande Velcro. Le capteur était placé sur le doigt.

— Est-il droitier ou gaucher ? demanda Susanna.

— D'après son dossier médical, il portait sa montre à droite lors de son admission.

— Vous en savez, des choses !, remarqua Susanna, dont l'admiration pour Poppy grandissait de minute en minute.

Elle attacha l'appareil de biofeedback à la main non dominante, donc à droite, et le connecta au portable. Les trois courbes montrant l'activité des glandes sudoripares au bout du doigt, la température de la peau et le pouls, qui donnent des indications sur l'état du système nerveux autonome, défilaient relativement à plat sur l'écran.

— La conductance cutanée est à 0,6 microsiemens. Voyons si nous pouvons le stresser un peu plus, dit Susanna.

Elles commencèrent à lui ajuster les lunettes, se basant encore une fois sur la mémoire fabuleuse de Poppy. La force des verres de lunettes qu'Armstrong portait lors de son admission avait été notée dans le dossier médical original. Elles ajustèrent les paramètres du dispositif VR en conséquence et s'apprêtaient à démarrer le système, lorsque Susanna se frappa le front.

— Les paupières, dit-elle.

Poppy fronça le nez.

— C'est vrai, sinon on se serait demandé en vain pourquoi aucun signal n'arrivait dans le cortex.

Susanna sortit deux pinces de son sac, souleva les paupières d'Armstrong et les fixa. Les yeux d'Armstrong se mirent à bouger de façon saccadée.

— Est-ce que ça va marcher ?

— Essayons, proposa Poppy.

Elles mirent à Armstrong le spectroscope infrarouge à champ proche et l'orientèrent vers son centre visuel. Susanna démarra les lunettes. L'appareil se mit en marche avec un bruit de bourdonnement.

— Je vais d'abord passer aux caméras extérieures et me présenter à nouveau, dit-elle.

Sur l'écran, elles pouvaient voir l'image montrée à Armstrong. Les lunettes étaient équipées d'un système sophistiqué permettant de capturer également l'environnement avec des caméras et de le projeter sur la rétine. Elle se plaça devant Armstrong et commença à parler :

— Bonjour, M. Armstrong. Je m'appelle Susanna Madueke. Je suis neuropsychologue et je voudrais essayer de vous donner un moyen de communiquer avec moi.

— Nous avons une activité notable dans le cortex visuel, dit Poppy. La conductance cutanée et le pouls augmentent et la température baisse. Je pense qu'il vous voit.

Susanna sentit son propre cœur battre plus vite.

— Bien, nous allons d'abord développer une routine pour le oui. Un moment, s'il vous plaît.

Elle se dirigea vers l'appareil infrarouge et l'orienta sur le lobe temporal droit.

— J'espère que vous avez raison avec votre supposition qu'Armstrong est mélomane.

— D'après son dossier, des centaines de disques vinyles ont été trouvés dans son appartement, et sur la platine, il y avait The Queen is Dead des Smiths.

— Je ne supporte pas Morrissey, soupira Susanna.

— Mais que ne ferait-on pas au nom de la science !

Elle s'adressa à Armstrong.

— Je vais vous jouer une chanson.

Susanna ouvrit l'application de musique de son téléphone, choisit There is a light that never goes out et appuya sur Play. Poppy se mit à bouger au rythme de la musique, et même Susanna ne put résister à l'effet de la chanson.

— Activité nette dans le cortex auditif. Je sauvegarde le modèle, dit Poppy.

Quand la chanson se termina, Susanna se posta devant Armstrong et annonça :

— Je vais vous poser une question et si vous souhaitez répondre par l'affirmative, imaginez-vous réécouter la chanson.

— Êtes-vous David Armstrong ?

Elle attendit un moment, mais rien ne se passa.

— Êtes-vous David Armstrong ?

— Le pouls et la conductance cutanée augmentent, dit Poppy.

— Il fait des efforts.

Susanna ferma les yeux. Une dernière fois, sinon ils devraient arrêter l'expérience.

— Êtes-vous David Armstrong ?

— L'appareil infrarouge détecte un modèle d'activité, dit Poppy. Au même moment, un Oui apparut sur l'écran de l'ordinateur.

Elles se regardèrent et Susanna leva la main pour un high five avec Poppy.

— Nous avons réussi ! s'exclama-t-elle, ravie.

— Vous pouvez donc communiquer avec Armstrong ?

Jusqu'à présent, Susanna n'était pas sûre que Pidgin-Smithe puisse parler. Manifestement, il en était capable.

— Je ne dirais pas ça, répondit-elle.

— Nous avons plutôt créé les conditions pour pouvoir communiquer avec lui.

— Ah, et qu'est-ce que cela signifie ? demanda l'agent.

— Cela signifie, intervint Poppy, que vous feriez mieux de vous trouver une chaise. Nous allons commencer l'entraînement à la communication, et cela pourrait prendre du temps.

Qui était cette femme ? Il ne l'avait jamais vue ici auparavant. Depuis des années, il surveillait le foyer de soins. Il connaissait les gens qui y entraient et en sortaient. Mais cette femme noire aux cheveux bouffants, il ne la connaissait pas.

Elle n'était ni une infirmière ni une médecin. Il le voyait au premier coup d'œil. Peut-être une représentante pharmaceutique ? Le grand chariot qu'elle tirait contenait-il des médicaments ? Les représentants pharmaceutiques se rendaient-ils dans les foyers de soins ? Il ne le savait pas et cette incertitude le rendait nerveux. Il devait découvrir qui elle était et ce qu'elle faisait ici.

Il ferma les yeux et s'imagina en train de la traîner dans un coin sombre… sortant son couteau et le lui plantant dans le torse, encore et encore. De l'adrénaline jaillit dans ses veines et il ressentit un frisson intense qui parcourut son corps en vagues.

Tu seras la cerise sur le gâteau, belle inconnue, murmura-t-il en s'éloignant.

27

Olivia tapotait du doigt sur la table. Où était donc la professeure ? Elles s'étaient pourtant expressément donné rendez-vous à midi dans son bureau, et il était maintenant douze heures dix. Le temps leur était compté. À ce moment, la porte s'ouvrit et la professeure Madueke entra précipitamment.

— Désolée, ça a pris un peu plus de temps que prévu, dit-elle, rayonnante.

— Nous avons réussi ! Nous l'avons vraiment fait.

— Armstrong a parlé ?

— Ça a pris un peu de temps pour l'habituer à la technologie. Mais ensuite, il ne voulait plus s'arrêter.

— Ne me faites pas languir, insista Olivia.Qu'a-t-il dit ?

La professeure pencha la tête.

— Eh bien, il n'a pas dit grand-chose.

— Mais vous venez de dire qu'il ne voulait plus s'arrêter de parler.

— Oui, c'est vrai. Mais parler prend du temps. Environ une minute par signe.

Les yeux d'Olivia s'écarquillèrent.

— Une minute par signe ?

Elle hocha la tête.

— Pour une page au format A4, il lui faudrait environ vingt-cinq heures.

Olivia soupira.

— Comment allons-nous l'interroger alors ? Ça prendra des années.

— Il sera beaucoup plus rapide une fois qu'il se sera entraîné, expliqua Susanna. Et une fois que l'algorithme de reconnaissance des mots se sera adapté à son vocabulaire.

— Mais qu'a-t-il donc dit ?

La professeure sortit un bout de papier de sa poche et le tendit à Olivia. Celle-ci prit la feuille et lut :

Un chat se faufile

À travers les prés givrés

Des canards s'envolent.

Elle leva les yeux, perplexe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est un haïku. Une forme de poésie originaire du Japon. Cinq syllabes dans la première et la troisième ligne, sept dans la ligne du milieu.

— Il vous a dicté un poème ?

Susanna acquiesça.

— Il a passé une heure dessus.

— Avez-vous suggéré cela ?

— Non, c'était de son propre chef.

— Un poème ? Olivia était abasourdie.

— Je m'attendais à beaucoup de choses, dit Susanna, mais certainement pas à une poésie japonaise raffinée. C'est bon. Vraiment bon.

Elle relut le haïku.

— Je ne m'attendais pas à ça, admit Olivia.

— Eh bien, ce sont les petites surprises qui rendent la vie digne d'être vécue. Les tueurs en série psychopathes n'ont-ils pas un penchant pour la haute culture ? Je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière, mais quand je pense au Silence des Agneaux et aux autres films avec Hannibal Lecter…

— C'est un personnage fictif, qui a malheureusement peu de choses en commun avec les sociopathes impulsifs auxquels nous avons affaire. Mais ne devrions-nous pas y aller ?

Susanna acquiesça.

— Si vous voulez parler à Armstrong, vous devez vous dépêcher. J'ai convenu avec l'agent du ministère de la Justice que nous continuerions à travailler à quinze heures. Cela signifie que vous avez jusqu'à deux heures et demie pour interroger Armstrong.

— Comment allons-nous l'approcher ?

Susanna sourit.

— Personne ne s'intéresse à nous là-bas. Le personnel soignant a assez de travail. Nous entrons simplement et vous lui posez vos questions. D'accord ?

Olivia ferma les yeux et respira profondément. Le moment qu'elle attendait depuis si longtemps était enfin arrivé.

— D'accord, dit-elle. Allons-y.

Le trajet jusqu'à la maison de soins fut silencieux, Olivia n'étant pas d'humeur à bavarder. Elle était trop excitée pour cela. Peut-être était-ce sa seule chance de tirer quelque chose d'Armstrong avant que Marcus et son équipe ne s'en emparent.

Olivia suivit la professeure à travers le couloir vers l'arrière de la maison de soins. Elles traversèrent une sorte de débarras et entrèrent dans une petite pièce assez sombre.

Puis elle se retrouva face à lui. Elle ne l'avait rencontré qu'une seule fois, mais l'image du jeune homme tenant le couteau ensanglanté, penché sur le corps mutilé d'une femme, était profondément gravée dans sa mémoire. Elle le reconnut immédiatement. Sans aucun doute, la figure immobile allongée sur le lit, des tuyaux dans la gorge et les bras, était David Armstrong, et pourtant il paraissait différent. Fragile, comme une poupée de cire. Un tel homme pouvait-il vraiment être un tueur en série ? Certes, il ne fallait pas se laisser tromper par les apparences, mais elle ne parvenait pas à concilier la vision de cet homme visiblement gravement malade avec les horribles images de scène de crime qui tourbillonnaient également dans sa tête.

— Comment ça va se passer ? demanda-t-elle.

— Je vais d'abord lui dire bonjour, puis vous pourrez vous présenter.

Elle s'installa à son ordinateur portable, alluma l'appareil et commença à ajuster une paire de lunettes futuristes sur la tête d'Armstrong. Finalement, elle se plaça devant lui et dit :

— Monsieur Armstrong, bonjour. C'est encore moi, la professeure Madueke. Pouvez-vous m'entendre ?

Soudain, un grand Oui suivi d'un bip apparut sur l'écran. Susanna sourit, satisfaite.

— Je vous ai amené quelqu'un.

Elle fit signe à Olivia de s'approcher, et celle-ci avança, incertaine. Elle se posta là où Susanna venait de se tenir et dit :

— Bonjour. Je suis l'inspectrice en chef Olivia Jenner. Pouvez-vous également m'entendre ?

Un autre Oui apparut à l'écran.

— J'aimerais vous poser quelques questions, si cela vous convient.

Susanna lui fit signe d'attendre, et quelques secondes plus tard, un nouveau Oui clignota sur l'écran. Olivia était déconcertée par le fait que la personne allongée devant elle ne bougeait absolument pas. Elle prit une profonde inspiration, puis demanda :

— Pouvez-vous vous souvenir du moment où vous avez été blessé par balle ?

Cette fois, aucun bip ne retentit.

— Cela signifie Non, expliqua Susanna. C'est ce que nous avons convenu.

Une vague de déception submergea Olivia.

— Vous avez été trouvé sur une scène de crime. Une jeune femme avait été froidement assassinée et mutilée.

Elle marqua une pause, puis demanda directement :

— L'avez-vous fait ?

Encore une fois, le *Oui* ne vint pas.

— Son pouls et son niveau de transpiration augmentent. Tout cela le stresse, indiqua la professeure.

— Devons-nous toujours attendre sa réponse ? demanda Olivia, légèrement irritée.

— Uniquement s'il veut répondre par la négative. Reformulez la question de manière à ce qu'il puisse répondre par l'affirmative.

Olivia regarda Susanna, les yeux grands ouverts. Puis elle comprit.

— Quelqu'un d'autre a-t-il tué cette femme ?

Il ne fallut que quatre secondes avant qu'un Oui n'apparaisse. Un frisson glacial parcourut le dos d'Olivia. Elle réfléchit à la manière de formuler sa question suivante. Puis elle entendit trois bips rapides à la suite. *Oui*, *oui*, *oui*.

— Que signifie cela ? demanda-t-elle, confuse.

— Il veut dire quelque chose. Je vais donc passer en mode orthographique. Armstrong va choisir des lettres qui lui seront projetées sur la rétine. Prenez une chaise. Cela peut prendre du temps.

Douze minutes plus tard, Olivia lut à l'écran :

« JE NE SUIS PAS UN MEURTRIER ».

— Il omet les espaces pour aller plus vite.

— Pourquoi étiez-vous sur la scène de crime ? demanda Olivia.

Cette fois, cela prit un peu moins de quinze minutes « JE NE ME SOUVIENS PAS ».

Le pouls d'Olivia s'accéléra.

— Le temps presse, avertit Susanna. Il vous reste une demi-heure. Choisissez donc judicieusement vos questions.

Olivia se sentit comme dans l'un de ces contes où une fée offre trois souhaits. Elle en avait déjà exprimé deux, il ne lui en restait plus qu'un.

Alors, elle eut une idée.

— Quel est votre dernier souvenir ?

« MA TANTE VISITE BATH ».

Olivia allait poser une autre question quand elle entendit des pas dans le couloir.

— Zut, jura la professeure.

— C'est Pidgin-Smithe. Il est en avance. Vous devez partir immédiatement.

Olivia regarda vers Armstrong. Elle était loin d'avoir appris ce qu'elle espérait de lui. Elle voulait rester et continuer

l'interrogatoire… peu importe les conséquences possibles.

— Dépêchez-vous de partir, insista la professeure. Vous nous mettez tous en danger !

Olivia regarda vers la porte. Puis elle prit une décision.

28

Susanna laissa son regard balayer les rangées de sièges en gradins de l'amphithéâtre. Tous les yeux étaient fixés sur elle. L'introduction à la neuropsychologie se révélait souvent être un domaine plutôt complexe et austère. Peu étaient enthousiastes à l'idée d'apprendre la structure macroscopique et microscopique du système nerveux, de retenir des noms grecs et latins étranges ou de comprendre les techniques d'examen comme l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle dans leurs détails techniques.

Elle avait vécu ces expériences pendant ses années d'étude et, devenue professeure, en concevant sa première conférence sur ce sujet, elle avait décidé d'enrichir chaque unité avec des exemples pratiques. Son objectif n'était pas de partager des anecdotes sur des patients confondant leurs proches avec des objets pour amuser les étudiants via des phénomènes neurologiques insolites. Elle souhaitait montrer que la neuropsychologie avait une pertinence pratique, qu'elle pouvait apporter une aide significative aux personnes gravement malades.

La majorité de ses étudiants s'intéressaient davantage à la psychologie clinique, à la description, l'explication, la prédiction et le traitement des troubles mentaux. Souvent, ils avaient vu des films mettant en scène des individus souffrant de psychoses ou de troubles obsessionnels compulsifs. Ou ils avaient eux-mêmes expérimenté la dépression, l'anxiété ou les troubles alimentaires dans leur jeunesse, et souhaitaient en apprendre davantage sur eux-mêmes ou aider autrui. Rien de mal à cela. Mais ce n'était pas l'unique manière dont les psychologues pouvaient servir le monde, et Susanna tenait à le faire comprendre à ses étudiants.

Elle avait choisi pour la conférence du jour un sujet très actuel qu'elle avait intitulé Étude de cas sur la communication avec un patient entièrement atteint de LIS via un BCI modifié. La première

partie était consacrée à expliquer ce qu'était le LIS et comment il survenait. Puis, elle avait abordé les BCI. Enfin, elle avait présenté le cas anonymisé sur lequel elle travaillait actuellement.

— Nous avons réussi à établir un canal de communication. Le patient est maintenant capable de communiquer un oui clair en activant le refrain de There is a light that never goes out dans sa mémoire auditive en réponse à une question. Il peut également sélectionner des lettres projetées sur sa rétine pour former des mots.

— N'est-ce pas extrêmement compliqué ? demanda une étudiante qui avait mordillé son crayon tout du long.

Susanna hocha la tête.

— Oui, ça l'est. Mais nous n'avons trouvé aucune autre solution. Normalement, nous demandons aux patients d'imaginer qu'ils serrent le poing gauche, ce qui devrait activer la zone motrice correspondante du cerveau. Mais cela est sans espoir dans ce cas, car la zone a perdu sa fonction originelle. Le patient n'a pas tenté de bouger ses mains depuis des années, et donc le cerveau ne répond plus à cette fonction. La biologie est, avant tout, une question d'économie.

L'étudiante semblait encore insatisfaite.

— La fonction aurait-elle pu être préservée avec une physiothérapie régulière ?

Susanna acquiesça, tentant de modérer le ton amer qui menaçait de s'infiltrer dans sa voix.

— Oui, cela aurait peut-être empêché la perte de cette fonction. Mais malheureusement, le traitement des patients LIS souffre de nombreuses négligences, parfois par ignorance, parfois délibérément.

Elle pinça les lèvres, regrettant peut-être d'avoir prononcé cette dernière phrase.

— Pourquoi avez-vous alors choisi d'utiliser cette chanson ? interrogea un autre étudiant.

— Parce que nous savions que le patient était un grand fan de musique, répondit Susanna. Il possédait une énorme collection de disques et était particulièrement fan des Smiths, un groupe qui a connu son quart d'heure de gloire dans les années 80. Nous supposions que le patient a passé ces dernières années à activer la musique dans sa mémoire. Il avait en quelque sorte un jukebox mental.

— C'est vraiment triste, commenta l'étudiante au crayon.

Susanna avala sa salive.

— Oui, c'est le cas, admit-elle.

Après la conférence, elle rencontra Poppy dans son bureau.

— Ma camarade avait raison, commença Poppy en guise de salutation.

— Que c'est triste de passer sept ans à jouer en boucle des chansons des Smiths dans sa mémoire ?

— Oui, cela aussi, mais surtout qu'il est compliqué de communiquer avec Armstrong de cette manière.

Susanna sourit.

— Nous venons juste de commencer. Aujourd'hui, nous allons lui expliquer l'algorithme. Si le ministère de la Justice est d'accord, je lui apprendrai comment s'exercer avec.

Poppy rit.

— Je pense que le ministère de la Justice sera heureux d'éviter un autre tollé.

Susanna acquiesça.

— Vous avez probablement raison. Avez-vous le temps ? Voulez-vous venir avec moi ?

Poppy secoua la tête.

— Je dois assister à une conférence du professeur Daltrey.

Susanna fit une grimace et Poppy rit.

— C'est ce que j'ai ressenti en regardant mon emploi du temps ce matin.

— Alors, je vous souhaite bon courage. Je vous tiendrai au courant.

— Merci, dit Poppy.

— Je vous remercie, répondit Susanna. Sans votre aide et celle de votre ami, j'aurais certainement échoué. Transmettez-lui mes salutations.

Une heure plus tard, Susanna se retrouva devant la maison de soins avec Pidgin-Smithe. Il l'accueillit d'un air morose.

Il se demandait probablement combien de fois encore il devrait gaspiller une journée entière dans une chambre d'hôpital.

— Que faites-vous d'autre dans la vie ? demanda Susanna alors qu'ils se dirigeaient vers la chambre d'Armstrong.

— Je suis gestionnaire de dossiers dans l'administration pénitentiaire, répondit brièvement Pidgin-Smithe.

— C'était votre métier de rêve ?

Il haussa les épaules.

— Je cherchais quelque chose de sûr, et le service public est à peu près ce qu'il y a de plus sûr que vous puissiez trouver dans ce pays. À condition de ne pas viser trop haut. Sinon, vous pourriez bien vous retrouver sans emploi ou être muté après les prochaines élections.

Susanna s'abstint de répondre. Le fonctionnaire considérerait probablement ses plaintes sur les incertitudes de la carrière académique comme des lamentations de haut niveau.

Ils étaient maintenant arrivés à la chambre d'Armstrong. Pidgin-Smithe, qui avait appris de ses expériences, s'assit immédiatement sur une chaise. Il sortit un livre et commença à lire. Susanna lui jeta un coup d'œil discret et reconnut qu'il s'agissait d'un roman d'Agatha Christie. Au moins, l'homme avait du goût.

Elle mit en marche ses appareils et attendit qu'ils soient prêts. Puis, elle posa un casque sur Armstrong et lui fit écouter There is a light that never goes out. Elle lui avait annoncé la veille que ce serait leur manière de dire bonjour, et il avait répondu que cela lui plairait beaucoup.

Quand la chanson fut terminée, elle fixa ses paupières et lui mit des lunettes. Se plaçant devant lui, elle lui demanda s'il pouvait la voir, ce à quoi il répondit par l'affirmative.

— Aujourd'hui, nous allons commencer à entraîner l'algorithme qui devrait vous permettre de parler plus rapidement. Après avoir épeler trois lettres, l'ordinateur vous proposera le mot le plus probable pendant dix secondes. Dans ce cas, répondez par un oui, sinon, attendez dix secondes avant de continuer à épeler. Après trois autres lettres, le processus se répétera. Compris ?

Armstrong acquiesça de nouveau.

— Bien, alors veuillez m'écrire un texte sur un sujet de votre choix.

Elle s'installa à son ordinateur portable et observa Armstrong commencer à dicter, lettre par lettre, un texte. Les mots se formaient lentement, et Armstrong rejeta les cinq premières suggestions de l'algorithme, mais accepta immédiatement les deux suivantes du premier coup. Susanna avait ajusté la reconnaissance de mots pour insérer automatiquement des espaces entre les mots.

Après un peu plus d'une heure, elle put lire le texte suivant :« LES SMITHS ONT TOUJOURS ÉTÉ MON GROUPE PRÉFÉRÉ C'EST GÉNIAL QUE VOUS AYEZ CHOISI CETTE CHANSON MERCI ».

Susanna sourit. Elle jeta un coup d'œil au fonctionnaire, qui était toujours plongé dans son livre, bien qu'il ne lui restât plus beaucoup de pages. Elle sentit son cœur battre jusqu'à sa gorge. Ce qu'elle s'apprêtait à faire n'avait pas été approuvé par le ministère. Elle tapa un texte et le projeta directement sur la rétine d'Armstrong à travers les lunettes :

Pouvez-vous lire ceci ?

Un *oui* apparut.

Le cœur de Susanna battait encore plus fort. Elle continua à taper.

Je vais vous laisser les lunettes et demander au personnel soignant de vous les mettre trois fois par jour pendant une heure et demie. Nous ne pouvons malheureusement pas faire plus pour ne pas fatiguer vos yeux. Pendant ce temps, vous pourrez vous exercer librement avec le programme. Après quatre-vingt-cinq minutes, l'ordinateur vous demandera si vous souhaitez m'envoyer les textes que vous avez écrits par e-mail, ce qui se fera automatiquement si vous acceptez. Cela vous convient-il ?

Armstrong acquiesça si rapidement que Susanna faillit sursauter. Elle écrivit encore une ligne.

« *Ce qui concerne l'e-mail doit rester entre nous. Le ministère de la*

Justice n'est pas au courant. D'accord ? »

De nouveau, le *oui* vint sans délai.

Susanna se leva, prête à prendre congé, quand elle vit qu'Armstrong dictait un autre texte. Elle attendit impatiemment. Heureusement, les mots se formaient plus vite maintenant que l'algorithme commençait à faire effet. Mais c'était toujours aussi lent, et elle dut résister à l'envie de se ronger les ongles. Dix minutes plus tard, il eut terminé.

« MERCI PROFESSEUR VOUS ÊTES UN ANGE ».

Elle regarda vers Armstrong. Une larme solitaire coulait de l'angle de son œil. Susanna sentit ses propres yeux s'humidifier.

29

Olivia regardait son téléphone. Elle espérait que le plan que Susanna lui avait proposé fonctionnerait. L'interrogatoire d'Armstrong ne s'était pas déroulé comme elle l'avait imaginé ou espéré. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il puisse révéler si peu d'informations. Non pas parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, et puis elle avait aussi dû fuir à la dernière minute devant ce fonctionnaire du ministère de la Justice. Heureusement, elle avait pu s'échapper par le balcon qui entourait le rez-de-chaussée surélevé de la maison de soins.

Comme Susanna avait annoncé vouloir poursuivre d'autres séances d'entraînement avec Armstrong, Olivia avait décidé de vérifier la seule information qu'elle avait obtenue de lui. Cela n'avait pas été facile, car il y avait beaucoup d'agitation au bureau. Elle avait dû remplacer deux collègues malades et, lorsqu'elle était revenue tard dans l'après-midi, épuisée par sa journée de patrouille, elle avait à peine l'énergie de s'occuper de l'affaire.

Une tasse de café lui donna cependant le coup de pouce nécessaire, et elle sortit les dossiers d'enquête pour trouver l'information dont elle avait besoin. Armstrong avait indiqué qu'il était allé chez sa tante à Bath. Ses parents étaient tous deux décédés assez tôt et il avait grandi avec sa tante et son oncle dans l'ouest de l'Angleterre. Oui, elle s'en souvenait. Mais qui avait informé la tante que son neveu avait non seulement été blessé par balle et vivait désormais paralysé, mais était aussi suspecté d'être le tueur en série le plus cruel depuis le West Yorkshire Ripper, qui avait semé la terreur dans le nord de l'Angleterre à la fin des années 70 et au début des années 80 ?

Elle feuilletait le dossier et lorsqu'elle tomba sur l'entrée, ses yeux s'écarquillèrent. Elle venait de Marcus Harrison et datait du deuxième jour après l'arrestation d'Armstrong.

10 août 2016. Appel téléphonique avec Mme Jones, tante du suspect David Armstrong. Mme Jones a été informée de la grave blessure de son neveu. Elle est la parente la plus proche. Au téléphone, elle indique n'avoir jamais vu de signes que son neveu pourrait être délinquant. Il a toujours été un garçon sage, plutôt solitaire. Après l'école, il est parti pour Londres, où il travaillait comme informaticien. Il y avait un contact régulier, surtout par téléphone, et une ou deux visites par an de sa part.

La note se terminait là. Olivia continua de feuilleter. La tante n'apparaissait plus nulle part. Elle se pencha en arrière. Cela ne pouvait pas être vrai. Pourquoi personne n'avait-il plus contacté les parents ? Le reste du rapport consistait principalement en preuves trouvées dans l'appartement d'Armstrong. Elles étaient méticuleusement répertoriées et cataloguées, en particulier les restes humains, mais aussi un second couteau utilisé dans les quatre premiers meurtres, avant que le tueur ne passe à une lame plus longue.

— Pourquoi Marcus n'avait-il pas demandé à la tante quand elle avait vu Armstrong pour la dernière fois ?

Elle aurait certainement posé cette question. Mais elle n'en avait pas eu l'occasion, car elle était au chevet de Tim alors que ses collègues s'occupaient de l'affaire.

Olivia chercha le numéro de la tante et le composa. Ça sonna deux fois, puis une voix fragile répondit.

— Jones ?

— Inspectrice en chef Olivia Jenner, Police métropolitaine de Wandsworth. Bonsoir, madame Jones.

— Wandsworth ?

La vieille dame semblait confuse.

— Oui, à Londres.

— Je sais où c'est. Mon neveu…

Sa voix se brisa. Olivia entendit un bruit de déglutition fort. Elle dit :

— Je vous appelle à son sujet.

— Après toutes ces années ?

— Oui, de nouveaux éléments sont apparus dans l'affaire.

— Avez-vous enfin pu prouver son innocence ? demanda madame Jones, une lueur d'espoir dans la voix.

— Eh bien, nous n'en sommes pas encore là. Je voulais vous demander de vous souvenir de la dernière fois que vous avez vu votre neveu avant son… arrestation.

— C'est ainsi que vous l'appelez ? Je peux vous le dire très précisément. C'était le 24 juillet 2016.

La voix de Mme Jones n'avait plus rien de fragile, elle était plutôt empreinte de colère.

— Votre neveu était-il avec vous ce jour-là ?

— Oui, il l'était. Tout le week-end. Mon défunt mari célébrait son soixante-dixième anniversaire le 23 juillet. C'est la dernière fois que j'ai vu David.

— Êtes-vous sûre de cela ? demanda Olivia.

— Je peux être vieille et avoir des difficultés à me déplacer, gronda madame Jones, mais je ne suis pas sénile.

— Je n'ai jamais dit cela, répondit précipitamment Olivia. Merci, vous m'avez beaucoup aidée.

— Attendez ! s'exclama la vieille dame. Pourquoi me posez-vous cette question ? Je n'ai eu qu'un seul contact avec un policier et il a été très désagréable. L'homme m'a simplement informée que David avait été blessé par balle, qu'il était dans le coma, et qu'il était accusé de tous ces meurtres. Je ne l'ai pas cru, car David est un bon garçon. Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Nous… nous avons trouvé un moyen de communiquer à votre neveu, dit Olivia, puis se mordit immédiatement la langue.

Elle aurait probablement dû garder cette nouvelle pour elle. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

— Comment… quoi ?

— Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment et je vous demande de garder cette information confidentielle, mais nous avons trouvé un moyen de communiquer avec monsieur Armstrong, et je suis en train de vérifier les informations qu'il a fournies.

Elle entendit des sanglots au bout du fil.

— David… puis-je aussi lui parler ?

Olivia ferma les yeux. Zut ! C'était exactement ce qu'elle voulait éviter. D'un autre côté, c'était probablement inévitable.

— Avez-vous déjà rendu visite à votre neveu ? À la maison de soins, je veux dire ?

— Non. Vous devez me trouver horrible, mais je suis dépendante d'un déambulateur. J'ai une grave maladie de la moelle épinière et depuis une opération, mon pied droit est paralysé. Peu après l'arrestation de David, mon mari est décédé. Je n'ai donc plus eu la possibilité de me rendre à Londres sans difficulté. Je voulais lui rendre visite, vous devez me croire. Mais les médecins avec lesquels j'ai parlé m'en ont dissuadée. Je ne peux pas lui parler, ont-ils dit, car il est

dans un état de conscience minimale. Ça ne vaut pas la peine. Il ne peut pas me comprendre. Alors, je suis restée à la maison, vivant avec ma culpabilité.

Nous avons quelque chose en commun, pensa Olivia.

— Je vous promets de vous tenir informée de l'état de votre neveu. Dès que possible, vous pourrez également lui parler. Peut-être pourrions-nous organiser une communication via Skype ou Zoom. Connaissez-vous cela ?

Elle entendit un reniflement au bout du fil.

— Je suis handicapée, mais pas sénile. Combien de fois dois-je le répéter ? Mon fils vit dans le Connecticut. Nous skypions deux fois par semaine pour que je puisse voir grandir mes petits-enfants.

Olivia ferma les yeux. Elle devait mettre fin à cette conversation avant de se retrouver dans une autre situation délicate.

— D'accord, je vous contacterai. Promis.

Elle raccrocha et réfléchit à ce qu'elle venait d'apprendre. Marcus n'avait pas demandé à madame Jones quand elle avait vu son neveu pour la dernière fois. Bon, il ne pouvait pas savoir que cette rencontre avait eu lieu précisément le week-end où le tueur en série de Putney avait attaqué une joggeuse de vingt-trois ans dans un parc, l'avait traînée derrière un buisson, lui avait tranché la gorge avec une lame de dix-sept centimètres et lui avait infligé vingt-quatre coups de couteau dans la poitrine, lui avait ouvert le ventre, enlevé le pancréas et la rate, et l'avait disposée dans le bac à sable d'un terrain de jeux pour enfants. Si Armstrong était à Bath ce soir-là, il avait un alibi en béton.

Pourquoi Marcus n'avait-il pas creusé davantage ? La réponse était évidente. Il ne voulait pas. Armstrong devait être le coupable, pour qu'il puisse continuer à être sous les feux de la rampe et se faire acclamer. Mais si Armstrong n'était effectivement pas à Londres ce week-end-là, qui a tué la joggeuse ? Et était-il également le coupable des autres meurtres de femmes ? Pourquoi Armstrong s'était-il retrouvé sur le dernier lieu du crime ? Était-il simplement au mauvais endroit au mauvais moment ? Où était-il peut-être plus impliqué dans les meurtres qu'il ne voulait l'admettre ?

Olivia posa la tête dans ses mains, s'appuyant sur les coudes sur le bureau. Cette affaire devenait de plus en plus compliquée. Mais il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait éclaircir cette situation. Elle devait obtenir davantage d'informations de la part d'Armstrong.

30

Susanna fit un signe d'au revoir à ses enfants. Pour une fois, la matinée était calme et détendue, probablement parce que sa mère avait dormi plus longtemps. Susanna fut réveillée peu avant six heures par Ella, qui s'était glissée dans son lit, et quand le réveil avait sonné une demi-heure plus tard, elle se sentait à la fois rafraîchie et réchauffée, sa fille remplaçant n'importe quelle bouillotte. Ella aussi était en forme et de bonne humeur, s'habillant en un rien de temps. Avec Dan, ça avait pris un peu plus de temps, mais au moins il n'avait pas résisté aux efforts de Susanna. Encore en peignoir, elle avait préparé le petit-déjeuner pour les enfants et mangé avec eux. Ensuite, elle s'était permis le petit luxe de les installer devant la télévision. Ils avaient regardé un épisode de Peppa Pig. Pendant ce temps, Susanna s'était rafraîchie et habillée.

Elle était prête à partir avec les enfants quand sa mère apparut sur l'escalier, vêtue de son peignoir léopard, ses bas de contention gris dépassant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

Susanna retint la réponse qui lui venait à l'esprit. Dire à sa mère qu'il valait mieux ne pas la réveiller, car tout s'était bien passé sans elle et qu'elle n'avait été ni un obstacle pour elle ni pour les enfants, ce n'était assurément pas une réponse qui serait bien reçue.

— Je voulais te laisser dormir. Tu le mérites aussi, non ?

Sa mère hocha la tête vivement.

— Oui, ça m'a fait du bien. Je ne suis plus aussi résistante qu'avant, quand je t'ai élevée et que je faisais le ménage à chaque moment libre pour te donner une chance de réussir.

Susanna hocha la tête. Les piques constants de sa mère sur combien sa vie était meilleure comparée à la sienne à l'époque, n'avaient plus d'effet sur elle.

— D'accord, dit-elle. Tu vas chercher mes petits trésors à la

maternelle aujourd'hui ?

— Comme on l'avait prévu. Le soleil brillait et le chemin jusqu'à la maternelle fut un paradis de rires d'enfants et d'amour. Susanna ne s'était pas sentie aussi bien depuis longtemps. C'est pourquoi l'au revoir fut plus mélancolique que les jours précédents.

Son téléphone émit un bip. Elle vit qu'un e-mail était arrivé, de l'adresse qu'elle avait créée pour David Armstrong. Son cœur battait plus vite. Elle ouvrit le message.

« JE ME SUIS BIEN EXERCÉ ÇA MARCHE DE MIEUX EN MIEUX AUJOURD'HUI ÇA M'A PRIS SEULEMENT 20 MINUTES ».

Elle serra le poing en signe de triomphe. Très bien. Le logiciel fonctionnait donc. Elle répondit rapidement :

Je passerai cet après-midi pour continuer l'entraînement. À plus tard, cordialement, Susanna Madueke.

Elle regrettait presque d'avoir des séminaires à l'université le matin, mais elle ne pouvait pas les annuler. Néanmoins, elle regardait plus souvent l'heure que d'habitude en espérant que les étudiants ne le remarquent pas. Au lieu de déjeuner à la cafétéria, elle prit rapidement un sandwich au thon préparé chez Tesco au coin de la rue.

La courte conversation entre elle et Pidgin-Smithe était devenue une sorte de petit rituel. Aujourd'hui, elle lui avait demandé de lui parler de sa lecture.

— J'adore Agatha Christie, avoua-t-il. Heureusement, j'ai une si mauvaise mémoire que j'ai pu lire certains de ses romans quatre fois. D'ailleurs, je suis étonné à chaque fois de découvrir l'identité du coupable à la fin.

— Parfois, une mauvaise mémoire peut être une bénédiction, répliqua Susanna.

Lorsqu'ils entrèrent, un soignant était occupé à laver Armstrong. Susanna voulut sortir et attendre que l'homme ait terminé, pour respecter la pudeur d'Armstrong, mais alors elle vit comment le soignant inspectait une tâche sombre sur la cuisse d'Armstrong et la couvrait rapidement avec un drap.

— C'est une escarre, n'est-ce pas ?

— Comment ? demanda le soignant.

Elle vit qu'il avait des écouteurs dans les oreilles. Lorsqu'il les retira, elle entendit des rythmes lourds et une voix rappant.

— Est-ce normal d'écouter de la musique pendant le travail ? demanda-t-elle.

Le soignant, un jeune homme avec une barbe de trois jours et des

paupières à demi fermées, la regarda sans comprendre.

— Pourquoi pas ? Le gars-là ne capte rien, de toute façon. Pourquoi, devrais-je lui parler ?

Susanna renifla.

— Oui, par exemple. Ne vous apprend-on donc plus rien pendant votre formation ?

L'homme plissa les yeux et son regard devint de plus en plus hostile.

— J'ai un diplôme en sciences infirmières.

— Très bien, alors vous devriez pouvoir me citer les sources recommandant d'ignorer les personnes atteintes de troubles de la conscience de toute sorte.

Il ne répondit pas. Elle vit qu'il grimaçait.

— On pourrait peut-être passer outre. Mais pas cela.

Elle repoussa le drap et pointa du doigt la tache rouge foncé sur les muscles presque inexistants de la cuisse d'Armstrong. Elle avait environ la taille d'une pièce d'une livre.

— C'est une escarre. Je peux le voir, même si pendant mes études, j'ai seulement travaillé comme aide-ménagère dans une maison de soins. Cela peut s'infecter et dans le pire des cas, conduire à une septicémie. Allez chercher un médecin, immédiatement !

Le soignant respirait lourdement. Susanna était sûre qu'il allait répliquer et peut-être même l'agresser. Mais il sembla se maîtriser. Marmonnant dans sa barbe, il sortit de la pièce et claqua la porte derrière lui.

— Je ne peux pas lui en vouloir, dit alors Pidgin-Smithe. Si vous prenez soin de quelqu'un qui ne peut pas exprimer le moindre son pendant des années, vous finissez peut-être aussi par arrêter de lui raconter ce que vous avez lu au petit-déjeuner dans le journal. Surtout si votre patient est un dangereux meurtrier de femmes.

— Un présumé meurtrier de femmes, corrigea Susanna. Cela importe peu. Même si Armstrong est coupable de tous ces meurtres qui lui sont attribués, il a le droit d'être traité humainement. Nous ne devrions pas commettre l'erreur de vouloir rendre la pareille. C'est pour cela que des institutions comme le ministère de la Justice existent. Pour faire respecter le droit. Pour que personne ne pense avoir à exercer sa propre justice. C'est ce qui nous distingue de nos ancêtres de l'âge de pierre, n'est-ce pas ?

Pidgin-Smithe grimaça.

— Vos mots sonnent bien, mais la réalité est tout autre.

Susanna renifla.

— Ce ne sont pas des mots, ce sont les idéaux sur lesquels notre société libérale est construite depuis les Lumières. Mais peut-être devriez-vous plutôt continuer à lire votre roman d'Agatha Christie. Là, il y a toujours un bon et un méchant. Cela simplifie les choses pour

vous.

Elle se détourna de l'officier et alluma ses appareils. Elle était toute secouée, car ne supportant pas les préjugés. Mais ce qui était encore pire, c'était l'indifférence, et elle venait de rencontrer les deux. Elle plaça les lunettes sur Armstrong et se posta devant lui.

— Bonjour, dit-elle. Avez-vous mal à l'endroit de la pression sur votre cuisse ?

Il n'y eut pas de réponse par oui, mais un message apparut rapidement sur l'écran :

« NE SENS PAS MON CORPS ».

Susanna avala sa salive. Comment avait-elle pu oublier cela ?

— Désolée, dit-elle. C'était une question stupide.

« IL N'Y A PAS DE QUESTIONS STUPIDES MERCI ».

— Pour quelle raison pensez-vous cela ?

« QUE VOUS AYEZ DIT CE QUE VOUS PENSIEZ AU SOIGNANT ».

Susanna nota avec satisfaction que toute la conversation n'avait duré que cinq minutes. Les mots d'Armstrong la touchèrent.

— C'est la moindre des choses, dit-elle.

« NON CE N'EST PAS ÉVIDENT COMBIEN DE TEMPS SUIS-JE ICI ».

Elle avala de nouveau, réalisant qu'ils n'avaient jamais abordé ce sujet. Armstrong avait probablement perdu toute notion du temps.

— Depuis sept ans, dit-elle doucement.

« VOUS ÊTES LA PREMIÈRE PERSONNE À ÊTRE GENTILLE AVEC MOI DEPUIS SEPT ANS ».

Susanna sentit sa gorge se serrer.

— Pourquoi ne serais-je pas gentille avec vous ? J'essaie toujours de traiter les gens comme j'aimerais être traitée.

« PARCE QUE TOUT LE MONDE ME CONSIDÈRE COMME UN MEURTRIER ».

— L'êtes-vous ?

« NON, MAIS PERSONNE NE ME CROIT ».

Susanna regarda l'officier, qui avait levé les yeux de son livre. La conversation prenait une tournure qui la mettait sur des charbons ardents.

Elle se mit à son ordinateur portable et tapa le prochain message au lieu de le dire à haute voix.

J'ai pris contact avec vous à la demande de l'inspecteur en chef Jenner. Elle est convaincue qu'une injustice vous a été faite.

« ET VOUS ».

Susanna avala sa salive.

Je dois admettre que je n'ai pas un aperçu complet des enquêtes ni de votre affaire. Mais je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que justice vous soit rendue. Vous n'avez pas été condamné. Donc, je pars du principe que vous êtes innocent jusqu'à preuve du contraire.

Elle attendit. Armstrong prit son temps pour répondre. Il fallut environ dix minutes avant qu'un seul mot n'apparaisse sur l'écran :

« MERCI ».

31

Olivia regarda sa montre. Elle avait dix minutes d'avance. Super. Elle détestait attendre. Surtout aujourd'hui. Car elle avait des nouvelles. De grandes nouvelles. Elle vit Eleonor Rigby de loin. Sa queue de cheval auburn balançait de gauche à droite alors qu'elle s'approchait d'un pas rapide et assuré. Elle portait un masque médical. Avait-elle toujours peur d'une contamination ? Pour se rendre méconnaissable, cela ne pouvait pas servir, car Olivia l'avait reconnue de loin, bien qu'elles ne se soient rencontrées en personne que trois fois.

Il faisait un temps glacial dans le St. James Park. Les canards dans l'étang traçaient lentement leur chemin. Pourquoi sa collègue avait-elle suggéré ce lieu de rencontre ?

— Salut, dit Eleonor en regardant autour d'elle.

— Salut, répondit Olivia en se frottant les bras pour se réchauffer.

— On n'aurait pas pu se rencontrer dans un endroit plus agréable ? Dans un pub chaleureux, par exemple ?

— C'est parfait ici, dit Eleonor. On a une vue dégagée et on ne peut pas être écoutées.

Olivia regarda autour d'elle.

— Mais nous sommes en plein Londres.

— C'est ici que les espions des ambassades étrangères se donnent rendez-vous pour leurs réunions conspiratrices.

Olivia plissa les yeux.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai.

— Vous l'avez lu dans un livre. Certainement dans un livre. Je ne me souviens juste pas duquel.

La partie du visage non couverte par le masque prit une teinte rouge.

— Je ne l'ai pas lu dans un livre, dit doucement Eleonor. Je l'ai vu

dans une série télévisée. Good Omens. Dans cette série, un ange et un démon se rencontrent aussi toujours dans le St. James Park pour leurs réunions conspiratrices.

— Cette série est basée sur un livre. Je l'ai lu quand j'étais adolescente. Enfin, peu importe, nous sommes ici maintenant. Pourquoi portez-vous un masque ? Vous l'avez aussi vu dans une série télévisée ?

Eleonor secoua la tête.

— Non, il fait juste très froid aujourd'hui et depuis l'histoire du Covid, j'ai pris l'habitude de toujours porter un masque en hiver. C'est génial. Depuis, je n'ai jamais eu les joues gelées.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Allons droit au but !

— Vous m'avez écrit qu'Armstrong a un alibi pour le meurtre de Jordan Wyatt. Elle a été assassinée le samedi 23 juillet 2016 vers vingt-trois heures dans la réserve naturelle de Barnes Common à Putney.

— Exactement, et Armstrong a déclaré qu'il était chez sa tante ce week-end-là. Elle vit à Bath. J'ai parlé avec cette femme. Elle a confirmé l'alibi.

— N'est-il pas possible qu'elle se soit trompée ? Je veux dire, cela fait déjà sept ans.

— Oui, c'est vrai, mais c'était le week-end où son défunt mari célébrait son soixante-dixième anniversaire.

Eleonor fronça les sourcils.

— Armstrong aurait-il pu retourner à Londres le samedi soir, commettre le meurtre, puis retourner à Bath ?

Olivia pencha la tête.

— Vous ne lâchez pas l'affaire, hein ?

— Si je dois confronter Marcus à ce propos, les preuves doivent être irréfutables. Je ne peux pas me permettre qu'il s'avère plus tard que l'alibi soi-disant infaillible ne le soit pas.

Olivia acquiesça.

— Oui, je comprends bien sûr. Continuez donc à jouer l'avocat du diable. Enfin, quelqu'un prend ce cas au sérieux.

— Alors, y a-t-il une possibilité qu'Armstrong ait fabriqué un alibi, mais ait été en réalité à Londres ?

Olivia acquiesça.

— J'ai seulement vérifié s'il était à Bath. Bien sûr, il aurait pu utiliser un tel créneau horaire. Il y a cent-quatorze miles de Bath à Putney. S'il respectait les limitations de vitesse, on pourrait estimer qu'il lui aurait fallu deux heures et demie pour faire le trajet simple. Il aurait donc dû partir de Bath au plus tard à vingt heures trente pour pouvoir attaquer la première joggeuse venue dans un parc, la tuer et la mutiler à vingt-trois heures, pour ensuite revenir à Bath au plus tôt

à onze heures et quart, peut-être encore en tenue sanglante avec le couteau dans la voiture.

— C'est donc possible.

— Oui, c'est vrai. Mais il y a un problème.

— Lequel ?

— Selon le dossier, Armstrong n'avait pas de voiture. Il aurait dû emprunter celle de son oncle, et cela aurait certainement été remarqué.

— Peut-être a-t-il dit qu'il voulait juste faire une virée ? Ou rendre visite à un vieil ami.

— Vous commencez sérieusement à m'agacer, dit Olivia en faisant un clin d'œil à sa collègue.

En observant les yeux d'Eleonor, elle vit qu'elle souriait sous son masque.

— C'était mon intention.

— Il y a une réponse simple à tous ces doutes que vous venez d'exprimer.

32

Susanna reconnut immédiatement le changement. Pidgin-Smithe n'était plus l'incarnation de l'amabilité. Leur habituel bavardage en se rendant à la chambre d'Armstrong avait été remplacé par un silence glacial. Il avait probablement mal pris sa défense véhémente des libertés fondamentales d'une société libérale. Mais cela lui était égal. Tant qu'il ne lui créait pas de difficultés dans son entreprise, tout cela n'était pas un problème.

Elle reconnecta David aux appareils et le salua.

« COMMENT EST LE TEMPS DEHORS ? ».

— Une journée d'hiver froide et humide, répondit-elle.

Elle se tenait encore devant son lit et lui parlait. Entre-temps, elle avait pris l'habitude de commencer le dialogue via l'ordinateur, puisque Pidgin-Smithe ne pouvait pas le suivre.

Un court silence s'installa, pendant qu'Armstrong écrivait :

« PLUIE BATTANTE, VENT GLACÉ AU VISAGE, FEU DANS LA CHEMINÉE ».

Susanna fronça les sourcils. Puis elle comprit.

— Un haïku ?

« OUI UN DE MES PASSE-TEMPS. ».

— Vous l'avez composé sur le moment ?

« JE M'EXERCE. CES DERNIERES ANNÉES, J'AI PASSÉ LE TEMPS À ÉCRIRE DES HAÏKUS. ».

— J'aime vos haïkus.

« MERCI. MAIS PARLONS UN PEU DE VOUS. VOUS FAITES AUTRE CHOSE À PART LIRE DANS LES PENSÉES DES PARALYSÉS ? ».

Elle sourit, mais jeta un coup d'œil vers Pidgin-Smithe, qui avait choisi un roman d'Edgar Wallace pour aujourd'hui. Il ne leva pas les yeux.

— Je suis professeure à l'université, principalement occupée par des cours, des séminaires et de la paperasse.

« QUELLE UNIVERSITÉ ? »

— Roehampton. Je suis à la faculté des sciences sociales.

« J'AURAIS AUSSI AIMÉ ÉTUDIER. ».

— Qu'est-ce qui vous en a empêché ?

« PAS D'ARGENT ET DE MAUVAISES NOTES. ».

— J'ai dû travailler dur pour mes études. J'ai étudié à Bristol. Quand je n'étais pas en cours ou en séminaire, ou que je n'apprenais pas à la bibliothèque, je travaillais comme serveuse et femme de ménage.

« EN VALAIT-IL LA PEINE ? ».

— Comment ça ?

« ÊTES-VOUS HEUREUSE DANS VOTRE TRAVAIL ? ».

Elle hésita longuement et ce seul silence semblait être une réponse suffisante pour lui. Elle réprima un soupir et répondit :

— Non, pas en ce moment. Il se pourrait que je perde mon poste et doive chercher quelque chose de nouveau.

À ce moment, la porte de la chambre d'hôpital s'ouvrit. Un petit homme sec dans un costume gris à rayures entra, suivi de près par une silhouette allongée mal habillée et une autre figure émaciée avec presque pas de cheveux. Pidgin-Smithe sursauta de sa lecture et laissa tomber son livre.

— Je… je ne m'attendais pas à vous voir si tôt, bégaya-t-il.

— Je suis un peu en avance, désolé, dit le nouvel arrivant.

Il ne prit pas la peine de se présenter, mais se dirigea directement vers le lit de David.

— Alors te voilà, dit-il en se tournant vers son compagnon émacié.

— Tu as vraiment bien travaillé, Marcus.

L'interpellé grimaça.

— Qui êtes-vous ? Susanna s'était levée et se tenait maintenant devant l'homme sec.

Celui-ci la dévisagea avec dédain.

— Vous devez être cette psychologue qui prétend qu'on peut encore parler à ce légume humain ici.

La bouche de Susanna s'ouvrit d'incrédulité.

— Je sais qui je suis, cracha-t-elle. Mais si vous ne me dites pas immédiatement qui vous êtes, j'appelle la police.

Il afficha un sourire arrogant.

— Épargnez-vous la peine. La police est déjà là. Je suis l'inspecteur Frank Calvin, Service spécial d'enquête sur les homicides. Je suis ici pour interroger cet individu. Normalement, mon chef, Marcus Harrison, aurait dû s'en occuper.

Il désigna l'homme émacié, qui salua Susanna d'un hochement de tête amical.

— Mais il ne voulait pas donner l'impression d'être partial. Après

tout, ce psychopathe et lui ont un passé commun.

— Mais nous ne sommes pas encore prêts pour que vous puissiez interroger monsieur Armstrong, protesta Susanna.

— Pourquoi pas ? Jusqu'où comptiez-vous aller avec lui ? Vouliez-vous lire Le Songe d'une Nuit d'Été de Shakespeare en jouant les rôles avec lui ?

Elle entendit un ricanement étouffé venant du coin. Pidgin-Smithe semblait s'amuser de l'attitude de l'inspecteur. L'homme au costume mal ajusté se dandinait d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise avec toute la situation, tandis que l'émacié avait choisi une expression qui devait ressembler à du regret.

— Non, répondit Susanna. Mais je pensais qu'une évaluation médicale aurait lieu avant l'interrogation, pour déterminer si M. Armstrong est en état d'être interrogé.

Le maigre intervint.

— Vous pourriez vous en occuper, non ? Après tout, vous êtes médecin, n'est-ce pas ?

Susanna secoua la tête.

— Non, je ne suis pas médecin. Je suis neuropsychologue.

— Quelle est la différence ? aboya Calvin.

— J'ai déjà expliqué la différence assez souvent pour savoir que beaucoup de gens ne sont pas conscients de celle-ci. Que vous, en tant qu'officier de police, sembliez n'avoir aucune idée de cela me choque, cependant.

Il la regarda comme Boris Johnson regarderait un politicien de l'opposition qui venait juste de prouver qu'il mentait.

— Restons factuels, grogna-t-il. Je suis venu ici pour parler à David Armstrong, et c'est ce que je vais faire. Monsieur Pinjin-Smithe ou peu importe comment il s'appelle, est au courant. J'ai été autorisé par le ministère de la Justice.

— Cela va-t-il devenir un interrogatoire officiel ? demanda Susanna.

— Ce n'est pas un témoin, mais un suspect. Un suspect très sérieux même.

— Dans ce cas, monsieur Armstrong a droit à un avocat. Il devrait lui être permis de consulter cet avocat avant qu'un interrogatoire ait lieu.

Calvin se dressa devant Susanna. Cependant, étant quelque centimètre plus petit qu'elle, il ne parvint pas à l'intimider.

— Vous allez vraiment me dire comment doit se dérouler un interrogatoire ? Vous avez regardé trop de séries policières, n'est-ce pas ? Êtes-vous une fan de ce Sherlock Holmes de Cumberbatch, ou quoi ?

— Ce n'est pas le cas. Mais j'ai pris la criminologie comme matière secondaire pendant mes études. C'est pourquoi je sais quels droits j'ai.

Pour une femme noire dans un pays comme la Grande-Bretagne, c'est malheureusement encore très important. Depuis le Brexit, même plus que jamais. Je sais quels droits monsieur Armstrong a. Vous ne l'interrogerez pas avant qu'il ait parlé à un avocat.

— Et vous allez m'en empêcher ?

Susanna lui sourit aimablement.

— Exactement, je vais vous en empêcher.

Le type regarda vers Pidgin-Smithe.

— Vous ne pouvez pas trouver un autre expert ? Un qui agit moins comme un avocat pénaliste ?

L'officier semblait soudainement très nerveux.

— Je crains qu'il n'y ait personne d'autre qui connaisse aussi bien la communication avec des gens comme Armstrong. Elle a déjà investi beaucoup de travail.

Les muscles de la joue de Calvin ressortirent.

— Laissez-moi au moins échanger quelques mots avec lui.

Susanna regarda Armstrong, puis l'écran. Son regard tomba sur les courbes du dispositif de biofeedback. Son pouls était juste en dessous de cent et la conductance de la peau était passée de 0,8 à presque 9 ySiemens.

— Cela le stresse énormément, dit-elle.

— Ce n'est pas un thé de l'après-midi, grogna Calvin.

Il fit signe à l'homme mal habillé, qui se joignit à lui et sortit un bloc-notes. Calvin se plaça devant Armstrong et dit :

— Je suis l'inspecteur Calvin et je suis autorisé à vous interroger sur les cinq meurtres qui vous sont reprochés.

La courbe de la conductance de la peau continua de monter rapidement. Le pouls était maintenant à cent dix.

— Voulez-vous un avocat ? demanda Susanna.

Le oui fut immédiat.

Calvin lui lança un regard furieux. Son collègue mâchonnait l'extrémité de son crayon.

— Un avocat donc ?

Un autre oui. Susanna vit que le pouls atteignait les cent trente.

— Arrêtez ça, immédiatement ! hurla-t-elle.

Calvin sursauta. Elle le poussa de côté, retira les lunettes d'Armstrong, libéra les pinces qui fixaient ses paupières et lui mit des écouteurs. Elle se dirigea vers son ordinateur portable et lança l'album éponyme des Smiths. Dès les premières notes de This Charming Man, le taux de conductivité de la peau et le pouls commencèrent à baisser immédiatement.

— Vous entravez le travail de la police, grogna Calvin. Je vais m'assurer que vous soyez évincée d'ici.

— Alors, peut-être devrais-je appeler ma bonne amie Unity Wilmore

pour lui parler de ce que l'inspecteur Calvin considère comme du travail policier lors de son émission matinale.

Ils se faisaient face, se fixant du regard.

— Vous allez le regretter, grogna-t-il.

Il détourna le regard et sortit précipitamment. L'homme au costume mal ajusté le suivit. L'homme maigre, quant à lui, se tourna vers Susanna :

— Je dois m'excuser pour mon collègue. Il est parfois un peu impétueux.

Il lui offrit un sourire amical.

— C'est vous qui avez tiré sur Armstrong, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il soupira.

— Oui, et je regrette profondément de le voir ainsi allongé.

Il lui fit un signe de tête et suivit ses collègues.

— Ce n'était pas malin, dit Pidgin-Smithe, essuyant la sueur de son front.

Il était pâle comme un linge.

— Mais c'était juste, répliqua Susanna, sentant l'adrénaline qui avait inondé son corps de colère et d'indignation commencer à s'estomper. Vous devez admettre que ce Calvin n'a pas suivi les procédures.

L'officier avait l'air malheureux.

— C'était peut-être un peu non conventionnel…

— Non conventionnel ? Susanna leva les yeux au ciel. C'était évident, ces types se soutenaient entre eux. Ce n'était pas non conventionnel, c'étaient des violations de plusieurs règles, et je ne tolérerai pas ça. Je vais porter plainte contre Calvin. La prochaine fois, je demande à être prévenue si un rendez-vous comme celui-ci doit avoir lieu, c'est clair ?

Pidgin-Smithe regardait le sol, tel un chien pris sur le fait d'avoir uriné sur le tapis. Il ne dit rien.

Susanna regarda l'heure. Elle devait vraiment partir. Elle éteignit ses appareils à la hâte. En partant, elle posa une main sur l'épaule d'Armstrong, repoussa l'écouteur et dit :

— Je reviendrai demain. Je suis désolée pour ce qui vient de se passer. Je vais essayer d'empêcher que cela se reproduise.

C'était toujours étrange pour elle de ne recevoir aucune réponse à ces mots. Même après toutes ces communications avec des personnes paralysées. Elle pressa de nouveau son épaule, même s'il ne pouvait probablement pas sentir cette touche. Puis, elle lui murmura à l'oreille :

— Et ensuite, je vous trouverai une avocate compétente.

33

Olivia était assise dans la voiture, attendant que Wendy sorte de l'école de ballet. Elle avait pris son après-midi pour faire plaisir à sa famille et réfléchir sur l'affaire. Pas qu'elle n'y avait pas suffisamment pensé durant les sept dernières années. Mais elle devait mettre de l'ordre dans les nouveaux développements calmement, la nuit n'étant pas propice à cela. Elle avait désespérément besoin de son sommeil en ce moment.

Son téléphone émit un bip. Le message venait d'Eleonor.

J'ai copié les pages du carnet. Peut-on se voir ?

Olivia serra le poing.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? demanda Wendy.

Dans son excitation, elle n'avait même pas réalisé que sa fille avait quitté précipitamment l'école de ballet et était montée dans la voiture.

— Rien d'important, répondit Olivia.

— Allez, tu n'as pas été aussi contente depuis longtemps.

— D'accord, c'est lié au travail.

Wendy grimaça.

— C'est toujours le cas.

Olivia soupira.

— Mais c'est fini pour aujourd'hui, promis.

Cependant, elle rompit cette promesse dix minutes plus tard, assise sur les toilettes, en envoyant un message à Rigby.

Aimez-vous la tourte au bœuf et à la bière ?

Deux heures après, elle ouvrit la porte à une Eleonor au regard irrité. La collègue fixa l'apron d'Olivia, orné d'un homme nu aux attributs

bien en évidence.

— C'est celui de mon mari, dit Olivia en s'excusant, tout en guidant Eleonor vers le salon.

— Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant. Le dîner est presque prêt.

Elle se précipita dans la cuisine pour jeter un œil au four, où la robuste tourte mijotait, diffusant un arôme délicieusement parfumé.

De retour au salon, Eleonor lui tendit une clé USB.

— J'ai pris en photo les pages du carnet d'Armstrong.

— Vous avez jeté un œil aux données ?

La collègue secoua la tête.

— Je ne voulais pas que quelqu'un au bureau s'en aperçoive et commence à poser des questions sur ce que je faisais.

Olivia acquiesça.

— C'était judicieux.

— Vous avez un ordinateur portable ?

— Non, mais nous pouvons regarder ça dans mon bureau. Après le dîner. Vous aimez le *steak-and-ale pie*, n'est-ce pas ?

— Je… je pensais que c'était une blague, dit Eleonor d'une voix timide. Je suis végane.

Olivia fit une grimace.

— D'accord, une salade et une baguette vous conviendraient-elles ?

— Ce serait parfait.

L'ambiance du dîner était plus joyeuse que depuis longtemps. Tim ne disait rien, transformé en une sorte de statue de sel par l'apparition d'Eleonor. Wendy était très impressionnée par la jeune collègue et la bombardait de questions sur ses séries, musiciens et outils de maquillage préférés. Lucy observait l'invitée avec scepticisme, la considérant probablement comme une rivale. Seul Andy semblait malheureux. Il avait demandé à Eleonor si elle était nouvelle au poste, et elle avait répondu qu'elle travaillait à Scotland Yard. Heureusement, il ne posa pas d'autres questions quand Olivia emmena l'invitée dans son bureau après le dîner. Elle alluma le PC et ouvrit immédiatement les photos des pages du calendrier d'Armstrong.

— C'est incroyable, entendit-elle Eleonor dire.

Elle examinait les étagères remplies de classeurs et les photos au mur.

— Vous avez rassemblé plus sur cette affaire que Scotland Yard.

Olivia acquiesça.

— Oui, et cet espace commence à devenir trop petit. C'est pourquoi je dois résoudre cette affaire au plus vite, pour que mon mari puisse enfin avoir sa salle de loisirs.

— Votre mari… ne semblait pas si heureux de ma présence.

Olivia fit un geste de la main.

— Ça va aller. Il connaît mes petites manies, et il les tolère la plupart du temps.

Elle espérait secrètement que ce serait le cas aujourd'hui aussi.

— Alors, examinons cela.

Elle ouvrit un document de tableur vide et inscrivit d'abord les dates des cinq meurtres commis par le tueur. À côté du troisième meurtre, elle ajouta Bath.

— Pour les vingt-trois et vingt-quatre juin deux mille seize, une formation à Lancaster est notée, dit Eleonor. Au Dogan Hotel. Le vingt-trois juin, le tueur en série de Putney a commis son deuxième meurtre.

— Vérifions cela tout de suite.

Olivia ouvrit le navigateur de son téléphone et chercha le Dogan Hotel à Lancaster. Heureusement, le numéro de téléphone était souligné en bleu sur le site web, comme un lien, ce qui lui permit de cliquer dessus facilement. Elle mit son appareil en mode haut-parleur. Un son de numérotation retentit, puis un bip.

— Dogan Hotel Lancaster, Oliver Sheehan à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

Olivia se présenta avec son titre complet, ce qui eut pour effet de rendre silencieux l'interlocuteur à l'autre bout du fil.

— J'ai besoin d'une information sur un séjour.

— Souhaitez-vous séjourner chez nous, ou…

— Non, ce n'est pas pour moi. Je mène une enquête criminelle et j'aimerais savoir si une certaine personne a séjourné chez vous à une date précise.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas vous fournir cette information. Cela ne correspond pas à notre politique d'entreprise.

Olivia roula des yeux. Ce type avait-il lu ça dans un polar américain ou est-ce que les entreprises britanniques commençaient aussi à adopter ces absurdités ?

— Je sais qu'il est difficile pour vous de divulguer des informations par téléphone. Vous ne savez même pas si je suis réellement une policière. J'en suis consciente. Avant que je ne prenne la voie officielle et vous envoie une demande formelle avec des documents certifiés et tout le tralala, je voulais simplement me renseigner de manière informelle pour voir si cela vaut la peine.

— Que voulez-vous dire ?

— Le séjour en question a eu lieu il y a sept ans, du 23 au 24 juin 2016. Avez-vous encore les données de cette période ? Car sinon, je peux me passer de toute cette démarche.

— Attendez un instant, dit le réceptionniste.

Elle l'entendit cliquer avec une souris. Finalement, un Voilà étouffé se fit entendre. Puis il ajouta :

— Nous conservons nos listes de réservation pendant dix ans. Évidemment, celle de la nuit en question est archivée dans le système.

— Pourriez-vous alors être bien aimable et me dire si le nom de David Armstrong figure sur cette liste ?

— Mais je ne suis pas autorisé à…

— Vous m'épargneriez, mais aussi à vous-même, beaucoup de paperasse.

Il soupira.

— D'accord. Oui, le nom y figure. Au revoir.

Elle serra le poing.

— Vous venez de violer tout un tas de règlements, dit Eleonor.

Olivia haussa les épaules.

— Et alors ? Soyez honnête. Croyez-vous toujours qu'Armstrong est le tueur en série de Putney ?

Il était appuyé contre un réverbère, regardant en direction de la maison de la policière. Il devait garder un œil sur tant de choses à la fois : les enquêteurs, la maison de retraite, et maintenant la commissaire.

Heureusement, il avait fini par découvrir qui était cette femme inconnue qu'il avait vue devant la maison de retraite. Une neuropsychologue, essayant de faire parler Armstrong. Il devait absolument empêcher cela. Tout comme il devait empêcher la policière de découvrir sa présence. Elle était sa plus grande préoccupation.

Deux filles passèrent à côté de sa cachette.

— Oh, Lucy, tais-toi donc, dit la plus jeune à l'aînée.

Elles traversèrent la rue et disparurent dans la maison de la policière. Ce devaient être ses filles. La benjamine était trop jeune, mais l'aînée correspondait parfaitement à son type de victime. Il résista à l'envie d'imaginer comment il pourrait la tuer, lorsqu'il vit une autre silhouette s'approcher de la maison. La rousse.

Sa bouche se dessécha instantanément. Elles étaient donc complices. Elle sonna et la porte s'ouvrit. La policière était là, une ridicule tablier autour de ses larges hanches.

Si seulement il pouvait entendre ce qu'elles se disaient. Y avait-il un moyen de les espionner ?

Il était sur le point de s'approcher de la maison quand il vit qu'une autre silhouette avait pris position devant le bâtiment. Un homme maigre dans un costume trop grand. Il décida de battre en retraite.

34

Susanna se réveilla au son d'un cri de douleur. Elle l'attribua immédiatement à sa mère. Des tons hauts et plaintifs, auxquels elle était habituée depuis son enfance. Elle tenta de se retourner et de se rendormir, mais les cris ne cessaient pas. Ces sons augmentaient, devenant plus aigus et plus forts. En jurant, elle alluma sa lampe de chevet. Il était trois heures quarante-cinq. Génial.

Elle se leva du lit et enfila son peignoir. En sortant dans le couloir du haut, elle vit que les lampes y étaient allumées. Mais les cris provenaient du rez-de-chaussée. Elle descendit l'escalier. En bas, il faisait sombre. Elle put distinguer les contours flous d'un corps gisant sur le sol du salon, hurlant à un volume qui pourrait réveiller les morts. Elle alluma la lumière. Sa mère la regarda avec des yeux grands ouverts. Des larmes coulaient sur son visage et tombaient sur le sol, où une petite flaque s'était déjà formée.

— Mon pied, gémit-elle.

Susanna avala sa salive. La cheville était cassée. Elle le vit du premier coup d'œil. Car le pied nu — sa mère ne portait jamais de chaussons — formait un angle étrange par rapport à la jambe.

— J'ai raté la dernière marche.

Susanna réfléchit fébrilement à ce qu'elle devait faire maintenant. Sa mère pesait bien trente kilos de plus qu'elle. Elle ne pouvait donc pas l'aider à se lever.

— J'appelle les secours, dit-elle.

Les yeux de sa mère s'écarquillèrent.

— Mais les enfants ! Je dois m'occuper des enfants aujourd'hui.

Susanna fit un geste de la main.

— Je m'en occuperai. Ne t'en fais pas.

Elle prit le téléphone, composa le 999 et décrivit la situation. La femme du centre d'appels annonça qu'elle envoyait une ambulance.

Susanna retourna auprès de sa mère. En chemin, elle prit un coussin

du canapé et le glissa soigneusement sous la cheville cassée. Elle plaça un second coussin sous sa tête.

— Ça fait tellement mal, gémit-elle.

— Je peux l'imaginer.

Elle s'agenouilla à côté de sa mère et fit quelque chose qu'elle n'avait pas fait depuis son enfance. Elle lui caressa les cheveux épais et forts.

— C'est le monde à l'envers, murmura sa mère.

— Quoi donc ?

— C'est moi qui devrais te consoler.

Susanna soupira.

— J'ai appris à le faire moi-même très tôt.

Elle fit un signe de la main à sa mère alors qu'elle était poussée dans l'ambulance, et promit de lui rendre visite dès que possible. Il était cinq heures et il était impossible de penser à dormir. Elle prépara donc la routine matinale pour les enfants. Heureusement, ils n'avaient rien entendu, et elle put les habiller tranquillement et les installer devant leurs bols de céréales, avant de leur annoncer que Grand-mère était à l'hôpital.

— Elle va mourir ? demanda Dan.

— On ne meurt généralement pas d'une cheville cassée. Elle est entre de bonnes mains.

— Ça fait mal ? demanda Ella.

Susanna acquiesça.

— Oui, ça fait très mal. Mais Grand-mère a sûrement reçu de puissants analgésiques. Ça aide bien.

Peu avant huit heures, Susanna arriva à l'université. Elle était un peu fatiguée, mais contente d'avoir réussi à être à l'heure pour une fois. La réunion de la faculté, qui déciderait de la continuation de sa chaire, était prévue à 10h30. Elle avait suffisamment de temps pour se préparer et revoir tous ses arguments, même si elle doutait que cela serve à quelque chose. Son travail avec Armstrong avait certes prouvé de manière impressionnante que son approche était efficace, mais il lui avait manqué le temps pour rallier l'opinion publique à sa cause. Peut-être aurait-elle dû élaborer une autre stratégie de défense plutôt que de miser tout sur Armstrong. Mais il était maintenant trop tard.

Elle alluma son PC. Parmi ses e-mails, l'un était marqué comme étant de la plus haute priorité. Il venait du doyen.

Attention, changement d'horaire : la réunion de la faculté aura lieu aujourd'hui à treize heures. La participation est obligatoire.

Susanna jura. Elle devait récupérer ses enfants à la crèche à seize heures. Elle ne pourrait donc assister à la réunion que pendant deux heures et demie au maximum. Mais la réunion ne devrait de toute façon pas durer plus longtemps. L'essentiel serait abordé au début.

Elle se servit un café et commença à faire un peu de paperasse avant de se rendre à neuf heures au séminaire sur la perception. Un groupe d'étudiants de première année présentait un exposé sur les illusions visuelles et les illustrait avec des images réversibles, comme celle où l'on peut voir soit une tête d'homme ressemblant à Sigmund Freud, soit une femme nue se prélassant sur une sorte de fourrure. L'image provoqua des rires, du moins chez la moitié des participants qui avaient d'abord vu la femme nue. L'exposé venait de se terminer et elle s'apprêtait à lancer la discussion quand son téléphone vibra. Le doyen lui avait envoyé un SMS.

Veuillez me rappeler. C'est urgent !

La voilà à nouveau, cette sensation de main glacée se serrant autour de sa gorge.

Elle ne pourrait pas dire plus tard comment elle avait réussi à terminer le reste de la demi-heure de séminaire. Une fois de retour dans son bureau, elle composa précipitamment le numéro du doyen. Walters répondit immédiatement.

— Il y a des problèmes avec le ministère de la Justice, dit-il. Un policier enquêtant sur l'affaire Armstrong s'est plaint de vous.

— Il m'a devancée, alors. Il voulait interroger Armstrong sans lui assurer une représentation légale. J'ai refusé de l'aider.

— Quoi qu'il en soit, mon contact au ministère de la Justice m'a informé qu'ils envisageaient de mettre fin au projet.

Un frisson froid parcourut le dos de Susanna.

— Comment ça ? J'ai réussi à établir un canal de communication avec Armstrong. Il peut maintenant parler à une vitesse que je n'aurais jamais cru possible.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Mais que puis-je faire ?

Le doyen soupira.

— Vous devriez-vous présenter le plus rapidement possible au ministère de la Justice. De préférence en personne.

Susanna regarda l'horloge. Il était presque onze heures. Elle arriverait à Whitehall pour midi, et la réunion de la faculté commençait à treize heures.

— Alors je pars tout de suite, dit-elle. Mais je risque d'arriver un

peu en retard à la réunion de la faculté.

— Ce n'est pas possible, dit le doyen. Vous devez y participer dès le début. Tout est en jeu pour vous. Vous trouverez encore quelqu'un au ministère de la Justice cet après-midi.

— Mais je dois aller chercher mes enfants à la maternelle, murmura Susanna.

— Trouvez une solution, dit le doyen avant de raccrocher.

Elle posa la tête dans ses mains. Que devait-elle faire ? Son avenir professionnel était en jeu, mais il s'agissait aussi de savoir si Armstrong devrait vivre isolé du monde extérieur à l'avenir.

La décision fut étonnamment facile à prendre. Qu'était-ce qu'un emploi perdu comparé à une détention solitaire à vie dans son propre corps ? Elle envoya un email au doyen pour l'informer qu'elle ne pourrait probablement pas assister à la réunion et se dirigea ensuite vers Whitehall.

Peu après midi, elle arriva devant l'imposant bâtiment blanc du ministère de la Justice. Elle entra résolument dans le hall où un fonctionnaire l'arrêta.

— Je souhaite parler au secrétaire d'État. Il m'attend, mentit-elle.

Le fonctionnaire haussa un sourcil, mais décrocha le téléphone. Ce fut une longue conversation, au cours de laquelle l'homme la dévisagea deux fois. Finalement, il dit :

— Suivez-moi.

Il la conduisit à un ascenseur et appuya sur le bouton du dernier étage. La vue d'ici était à couper le souffle. On pouvait voir tout le quartier gouvernemental jusqu'aux Palais de Westminster et à l'Abbaye de Westminster. Mais elle n'avait pas le temps d'admirer le paysage, se concentrant sur l'homme chauve qui l'invita dans son bureau.

— Une plainte a été déposée contre vous, commença le secrétaire d'État sans détour. L'inspecteur Calvin se plaint que vous avez entravé son enquête dans l'affaire Armstrong.

— Il appelle ça une enquête ? Susanna était indignée. Il est entré et a voulu interroger Armstrong sans lui fournir de représentation légale.

Le fonctionnaire haussa un sourcil.

— Êtes-vous sûre qu'il voulait l'interroger ? Peut-être voulait-il juste voir s'il pouvait parler à l'homme.

— Il aurait pu simplement me demander.

— Très bien, alors je vous le demande maintenant : peut-on parler à Armstrong ?

Susanna acquiesça.

— Oui, absolument. Il comprend chaque question et peut répondre par des phrases complètes. Il lui faut juste un peu plus de temps.

Le fonctionnaire joignit les mains et la regarda.

— Est-il apte à être interrogé ? C'est tout ce que je veux savoir.

Susanna fronça les sourcils.

— C'est une question complexe, admit-elle. Il peut certainement communiquer. Si je dispose d'un peu plus de temps pour travailler avec lui, il pourra certainement parler beaucoup plus rapidement. Quant à savoir si son état de santé permet un procès, je ne suis malheureusement pas en mesure de le juger.

Le secrétaire d'État la regarda longuement.

— Vous nous avez mis dans une situation délicate, vous en rendez-vous compte ?

Susanna acquiesça.

— Si vous n'aviez pas négligé de fournir à Armstrong un traitement adéquat toutes ces années, vous ne seriez pas dans cette situation.

L'homme rit.

— Touché. Quoi qu'il en soit, nous devons maintenant décider si nous continuons le projet ou non.

— Il n'y a aucune bonne raison de l'arrêter.

Le secrétaire d'État haussa les épaules.

— Il y a plein de raisons politiques. Mais cela ne devrait pas être votre problème. Je vais en discuter avec le ministre de la Justice.

Il la salua et alors qu'elle se tenait dans le couloir, elle sentit ses muscles trembler dans ses bras et ses jambes. Son téléphone vibra. Elle le sortit de sa poche. Le doyen lui avait envoyé un message.

Je suis désolé de devoir vous en informer par ce moyen. Nous avons décidé à l'unanimité que votre chaire serait supprimée.

35

L'appel est parvenu à Olivia pendant son trajet matinal vers le poste. Elle s'est arrêtée à un feu rouge et, lorsque son téléphone vibra, elle a jeté un coup d'œil discret à l'écran. Après tout, elle ne voulait pas se faire prendre par l'un de ses collègues en train de téléphoner en conduisant, ce qui est interdit. Mais quand elle a vu que l'appel venait de New Scotland Yard, elle a accepté la conversation sans hésiter. C'était, après tout, une urgence.

Et pour une urgence, c'en était une. Elle eut au téléphone le secrétaire du Commissaire, qui lui ordonna de se rendre immédiatement au quartier général.

Ne passez pas par la case départ, avait pensé Olivia. Cela ne pouvait rien annoncer de bon.

Elle avait fait demi-tour et dirigé sa Nissan vers Whitehall. Elle avait eu du mal à trouver une place de parking, n'ayant pas de carte de stationnement pour Scotland Yard. Mais elle parvint à se garer dans l'un des parkings souterrains derrière l'Abbaye de Westminster. Le ticket, complètement hors de prix, serait remboursé via les notes de frais.

Elle se précipita vers le bâtiment situé au bord de la Tamise et informa l'agent de réception qu'elle avait un rendez-vous avec Sir Penwith. L'agent pointa vers l'ascenseur et Olivia monta. Dans le couloir, elle rencontra Eleonor. Celle-ci est assise sur l'une des chaises en plastique inconfortables dans la salle d'attente devant le bureau du Commissaire, mâchonnant son ongle de pouce.

Olivia s'était subitement sentie gelée par un rayon de froid. Elle s'approcha d'Eleonor et s'assit à côté d'elle. Après avoir regardé à gauche et à droite pour s'assurer qu'elles ne pouvaient être entendues de personne, elle chuchota à sa collègue :

— Vous avez aussi été convoquée ici ?

— Oui. Ils ont dû trouver un moyen de nous suivre à la trace.

— Mais comment ? demanda Olivia.

— Peut-être ont-ils remarqué que nous avions été en contact ?

Olivia fronça les sourcils.

— Vous ne croyez pas que quelqu'un vous a suivi jusqu'à chez moi ?

Eleonor haussa les épaules.

— Peut-être que quelqu'un a piraté mon téléphone.

Olivia avala sa salive.

— Penseriez-vous cela possible de la part d'un de nos collègues ?

— Je le penserais possible de la part de n'importe qui, Marcus peut être excepté. Nous formons peut-être une équipe efficace, mais nous sommes tous des solitaires, et les messieurs ici sont désireux de faire carrière. Ils savent se serrer les coudes. Je l'ai assez souvent ressenti. L'un des trois m'a dénoncée à Marcus, j'en suis certaine.

La porte du bureau du Commissaire s'ouvrit. Il les regarda avec des yeux sévères. Sans un mot, il les fit entrer. Quand Olivia vit Marcus Harrison, Frank Calvin, Harry Edgecombe et Basil Rutherford assis sur les chaises, elle sut qu'elle avait un problème.

— Je vous ai convoqués parce que j'ai reçu une plainte.

Il indiqua Marcus.

— L'inspecteur Harrison m'a informé que vous menez une enquête sans autorisation sur l'affaire du tueur en série de Putney.

Il s'était adressé à Olivia. Elle demanda :

— Comment en est-il arrivé à cette conclusion ?

Marcus prit une profonde inspiration.

— Un cadre supérieur de l'hôtel Dogan à Lancaster m'a appelé. Il était surpris qu'un de ses collègues ait été contraint par l'inspectrice Jenner de divulguer des informations à propos Armstrong.

— Qu'en dites-vous ? demanda Sir Penwith.

Olivia sentit son cœur battre plus vite. C'était l'occasion de passer à l'offensive.

— Les choses ne se sont pas déroulées exactement comme l'inspecteur Harrison l'a décrit, mais oui, j'ai contacté l'hôtel Dogan et j'ai appris que David Armstrong avait séjourné là-bas la nuit du 23 au 24 juin 2016.

— Que devons-nous faire de cette information ?

— Le deuxième meurtre du tueur en série de Putney a été commis cette nuit-là. Armstrong a donc un alibi. Il ne peut pas en être l'auteur.

Le commissaire la regarda avec scepticisme.

— Comment avez-vous même envisagé de vérifier la date et l'hôtel ?

Olivia avala sa salive. Elle ne voulait pas impliquer Eleonor.

— Répondez !

— J'en ai parlé avec l'inspectrice Jenner.

Olivia jeta un regard alarmé vers Eleonor. Qu'est-ce qui avait pris à sa collègue de s'exposer volontairement ?

— Comment ? Sir Penwith semblait également stupéfait. Comment en êtes-vous arrivé là ? Quelles informations avez-vous précisément partagées ?

Eleonor prit une profonde inspiration. Elle semblait excitée, mais nullement intimidée, Olivia le remarqua avec admiration.

— J'ai rencontré l'inspectrice Jenner la semaine dernière, quand nous nous sommes croisées dans le couloir par hasard. Nous avons commencé à discuter et elle m'a parlé de son intérêt continu pour l'affaire du tueur en série de Putney. J'étais sceptique vis-à-vis de sa théorie selon laquelle Armstrong pourrait ne pas être le meurtrier. Nous avons échangé plusieurs fois à propos de l'affaire depuis et sommes parvenues à la conviction qu'il pourrait y avoir un moyen simple de tester son hypothèse. Si Armstrong pouvait prouver un alibi pour l'un ou plusieurs des meurtres, sa culpabilité devrait être remise en question.

— Comment vouliez-vous vérifier les alibis sans pouvoir parler à Armstrong ? demanda le commissaire.

— L'inspectrice Jenner m'a signalé qu'un carnet de notes avait été trouvé lors de la fouille de l'appartement d'Armstrong, où il consignait ses rendez-vous. J'ai alors trouvé ce carnet de poche dans les archives et lui ai communiqué l'une des entrées. Une sorte d'échantillon, si vous voulez. Elle l'a vérifié.

— Le résultat soutient ma théorie, ajouta Olivia, ressentant un élan grâce à la présentation claire et convaincante de sa collègue.

— Vous essayez donc de me faire croire qu'Armstrong n'est pas l'auteur d'au moins un des meurtres ?

— Au moins deux meurtres, dit Olivia.

— Pour le troisième meurtre de la série, il a également un alibi. Il était chez sa tante à Bath.

Elle vit le commissaire faire chauffer ses méninges.

— Pourquoi cela n'a-t-il pas été vérifié à l'époque ? demanda-t-il maintenant à Marcus.

— Je ne m'en souviens plus. Il faudrait que je regarde dans les dossiers, répondit celui-ci.

— Faites-le. Et prenez également le carnet de rendez-vous et les dates en question !

Olivia avala sa salive.

— Je peux aussi…

Le Commissaire la fixa avec colère.

— Vous ne ferez strictement rien. Je vous ai avertie et vous avez malgré tout outrepassé vos compétences. Cela aura des conséquences ! Je vais lancer une procédure disciplinaire à votre encontre.

— Mais…

Sir Penwith leva la main.

— Mieux vaut ne rien dire de plus, sinon je suis tenté de vous suspendre immédiatement. Les découvertes sont entre de bonnes mains avec l'inspecteur Harrison. Et vous… Il se tourna vers Eleonor je suis déçu. Vous n'auriez jamais dû garder cela secret de votre équipe. Qu'est-ce qui vous a pris ?

Eleonor baissa les yeux. Ses épaules s'affaissèrent.

— Considérez cela comme un avertissement officiel. J'attends de vous que vous cessiez ces secrets. Que vous vous rencontriez en privé avec l'inspectrice Jenner, comme il m'a été rapporté, cela vous regarde. Mais il n'y aura plus d'initiatives personnelles. Sinon, je vous envoie sur l'une des îles Shetland, avez-vous compris ?

Eleonor acquiesça.

Voilà d'où venait le vent. On l'avait effectivement observée se rendre chez Olivia. Cela ne pouvait être que l'œuvre de Frank Calvin, qui, assis à côté de Harrison, souriait largement et semblait apprécier la scène. Harry Edgecombe regardait tristement la table, tandis que Basil Rutherford semblait consacrer toute son attention à ses ongles.

— Bien, vous pouvez partir, grogna Sir Penwith. Harrison, Calvin, restez. Je veux vous parler du meurtre à Mayfair.

Quand la porte se ferma derrière eux, Olivia et Eleonor marchèrent côte à côte en silence vers l'ascenseur. La collègue appuya sur le bouton indiquant le troisième étage, Olivia choisit le rez-de-chaussée.

Harry Edgecombe les rejoignit.

— Désolé, Olivia et Eleonor. Je… je ne sais pas quoi dire. Quel désastre.

— Ça aurait été utile si tu l'avais dit à Sir Penwith, rétorqua Olivia.

Harry avala sa salive.

Eleonor posa une main sur son bras.

— C'est bon. Je sais que les conflits de loyauté sont difficiles.

Il lui sourit tristement, puis continua son chemin.

— Je suis désolée, dit Olivia quand les portes de l'ascenseur se fermèrent.

— Je ne voulais pas vous impliquer.

Eleonor expira bruyamment.

— C'était entièrement ma décision. Vous n'avez pas à être désolée. Je ne regrette rien. Calvin m'a espionnée. Il voulait me faire tomber. Le Commissaire est un vieil idiot sénile qui a une confiance aveugle en Harrison.

Olivia la regarda, choquée.

— Oui, ça résume assez bien la situation, dit-elle.

Eleonor renifla.

— Je ne vais pas me laisser bâillonner, dit-elle.

— Maintenant plus que jamais. À qui croient-ils avoir affaire ? Je suis la seule femme de cette équipe et je ne vais pas rester là à ne rien

faire pendant que ce tueur commet un meurtre après l'autre, jusqu'à ce que ces messieurs daignent enquêter correctement.

Elles avaient atteint le troisième étage. Eleonor sortit dans le couloir et se retourna une dernière fois vers Olivia.

— Vous aurez de mes nouvelles, dit-elle en s'éloignant rapidement.

36

Susanna était assise à son bureau, fixant le téléphone. Quand le secrétaire d'État à la Justice allait-il enfin l'appeler ? La matinée avait commencé de manière assez désagréable. Sa mère s'était cassé la cheville de façon compliquée, nécessitant beaucoup de métal pour remettre les os en place. Après plusieurs heures d'opération, elle devait rester à l'hôpital trois semaines avant d'être transférée dans un établissement de rééducation.

Lorsqu'elle apprit la nouvelle, Susanna appela immédiatement une agence de placement au pair, mais, malheureusement, elle ne reçut qu'une réponse décourageante : il était extrêmement difficile d'obtenir une personne au pair à court terme, le Brexit ayant stoppé l'afflux de jeunes Européennes. En maudissant Johnson, Farage et toute la bande, Susanna raccrocha.

Ce matin-là, il fut plus difficile que d'habitude de motiver les enfants à s'habiller, prendre leur petit-déjeuner et aller à la maternelle. Pour couronner le tout, la maternelle fermait à treize heures.

Arrivée avec presque une demi-heure en retard, elle eut la tâche difficile d'annoncer à ses deux doctorantes, déjà anxieuses, qu'elles devraient probablement chercher une nouvelle directrice de thèse. La conversation fut larmoyante et difficile, et maintenant, elle s'asseyait, épuisée et vidée émotionnellement dans son bureau, attendant le coup suivant. Elle était presque sûre que le ministre de la Justice avait décidé de saborder son projet avec Armstrong. Après tout, il n'avait jamais montré un réel intérêt, cédant uniquement sous la pression publique, ce qui engendrait une résistance. Bien qu'elle ne soit pas psychologue sociale, le concept de résistance psychologique chez les personnes contraintes à agir contre leur volonté lui était familier. Soudain, il y eut un coup à la porte et Poppy entra, l'air inquiet.

— Je vous dérange ? demanda-t-elle.

Susanna secoua la tête et indiqua la chaise devant son bureau.

— Vous voulez sûrement savoir où en est votre mémoire, dit Susanna.

Le bout du nez de Poppy tressauta.

— Oui, ça aussi, dit-elle. Mais je voulais surtout me renseigner sur l'avancée avec Armstrong.

Susanna sourit.

— Vous êtes un phénomène. Je pense que dans votre situation, je n'aurais même pas pensé à Armstrong, mais seulement à savoir si je pourrais terminer mon mémoire.

Poppy haussa les épaules.

— Je paie beaucoup de frais de scolarité ici. Cela me donne le droit de terminer mon travail. C'est un service de l'université, et je le réclamerai en justice si nécessaire. Ou alors j'irai en parler à la télévision matinale.

Elle fit un clin d'œil à Susanna. Celle-ci rit.

— Vous n'aurez pas besoin d'en arriver là. J'ai reçu l'assurance que je peux continuer à superviser tous les travaux qui peuvent être achevés ce semestre.

— Super, je dois donc juste me dépêcher. Alors, qu'en est-il d'Armstrong ?

Susanna lui fit un bref résumé des dernières séances d'entraînement.

— C'est incroyable ! Je n'aurais pas cru qu'il apprendrait si vite.

— Vous pouvez le dire. C'est un phénomène.

— Vous l'aimez bien ?

Susanna pencha la tête.

— Oui, tout à fait. Il est définitivement différent de ce que j'avais imaginé.

— Vous pensez qu'il est innocent ?

Susanna acquiesça.

— Absolument, et cela rend sa situation encore plus tragique.

Le téléphone sonna. Elle décrocha. C'était le secrétaire d'État.

— Vous pouvez continuer. Un médecin vérifiera au début de la semaine prochaine si Armstrong est apte à être interrogé. J'attends une déclaration de votre part sur le moment où nous pourrons commencer les interrogatoires.

— J'ai trouvé une avocate pour Armstrong, dit Susanna avant qu'il ne puisse raccrocher. Je voudrais l'emmener aux prochains rendez-vous pour qu'il puisse la rencontrer et réfléchir s'il souhaite être représenté par elle.

Le secrétaire d'État hésita. Finalement, il dit :

— C'est ce que prévoit la loi. C'est d'accord.

Susanna serra le poing. Ils prirent congé et elle raccrocha.

— De bonnes nouvelles ? demanda Poppy.

— Je peux continuer.

— C'est génial. Dès aujourd'hui ?

Susanna secoua la tête.

— Non, ma mère s'est blessée au pied et je n'ai pas de babysitter pour les enfants.

Le bout du nez de Poppy tressauta.

— Hmm, je pourrais m'en occuper. Andrew n'a rien de prévu cet après-midi non plus. À deux, nous devrions y arriver.

— Mais je ne peux pas vous impliquer. Que dirait le doyen ? Ça ressemblerait à du népotisme !

Poppy haussa les épaules.

— Et alors ? Au pire, comment le doyen pourrait-il réagir ? En vous retirant votre chaire ?

Deux heures plus tard, ils se tenaient devant la maternelle. Susanna, Poppy et Andrew. Ella et Dan se précipitèrent vers eux, mais ralentirent et semblèrent plus timides en voyant les deux adultes étrangers.

— Salut, je suis Poppy et voici Andrew. Il possède un château. En plein Londres. Ça vous dit de le voir ?

Les yeux de Dan s'agrandirent.

— Il y a des fantômes ?

Andrew haussa les épaules.

— Allons voir ?

Dan applaudit. Ella se blottit contre sa mère.

— J'ai peur des fantômes, dit-elle.

Poppy s'accroupit devant elle.

— Alors nous irons nourrir les cygnes et les canards au lac, d'accord ?

— Oh oui !

Susanna regarda les quatre silhouettes s'éloigner lentement vers le métro. Poppy tenait Ella par la main et Dan bombardait Andrew de questions. C'était étrange de leur confier ses enfants. Mais elle savait qu'ils étaient en de bonnes mains.

Elle se hâta vers le métro et se dirigea vers Putney. Pidgin-Smithe l'accueillit avec un sourire acide. Il avait probablement espéré la fin du projet et était désormais déçu de devoir continuer à jouer les infirmiers. Il voulut la faire entrer, mais elle secoua la tête.

— J'attends quelqu'un.

— Ah, c'est vrai, le secrétaire d'État l'avait mentionné, dit-il.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Au coin de la rue, une femme de l'âge de Susanna aux cheveux noirs lisses apparut. Un bindi rouge vif ornait son front.

— Sonja Patil, dit-elle. Nous avons parlé au téléphone ?

Elles se serrèrent la main, puis Patil la suivit dans la chambre de

l'hôpital. L'avocate posa de nombreuses questions sur les procédures techniques de communication, montrant à Susanna qu'elle s'était renseignée après leur appel. Cela lui plut.

Elle salua David avec les Smiths, lui mit les lunettes et l'appareil infrarouge et démarra ses appareils. Puis elle se plaça devant lui.

— Bonjour, je vous ai amené quelqu'un aujourd'hui.

Elle fit signe à Patil de s'approcher et l'avocate se présenta brièvement.

— Je suis avocate pénaliste et j'ai mon propre cabinet depuis cinq ans. Professeur Madueke m'a demandé de discuter avec vous pour voir si vous souhaitez que je vous représente. Cela vous convient-il ?

David répondit par l'affirmative. Susanna fit signe à Patil qui lui expliqua ensuite ce qui l'attendait. Il posa quelques questions de compréhension et après deux heures, il demanda à Maître Patil de le représenter.

— Bien, je vais alors me présenter au tribunal pour demander l'accès au dossier. Comme preuve, je présenterai notre protocole de conversation et me référerai au Professeur Madueke et à Monsieur Pidgin-Smithe comme témoins.

Elle acquiesça vers le fonctionnaire et Susanna emmena Patil à l'extérieur.

— Comment ça se passe pour le paiement ? demanda Susanna.

Patil lui fit un clin d'œil.

— Je représente Armstrong *pro bono*. L'affaire est intéressante et je ne pourrais pas rêver de meilleure publicité.

Elles se serrèrent la main et Susanna retourna auprès de David. Elle s'assit devant l'écran. David avait écrit.

« ELLE EST SYMPA MERCI ».

— De rien.

Il fallut un moment avant que la question suivante apparaisse.

« COMMENT ALLEZ-VOUS ».

Susanna réprima un soupir qui aurait sûrement attiré l'attention de Pidgin-Smith.

— Mon poste à l'université est probablement perdu. Aujourd'hui, j'ai dû transférer mes doctorantes à d'autres chaires. C'était horrible.

« JE SUPPOSE QUE CE N'EST PAS POUR CELA QUE VOUS ÊTES DEVENUE PROFESSEURE N'EST-CE PAS ».

— Vous lisez dans les pensées ?

« C'EST VOTRE JOB ».

Elle sourit. Il était empathique et prompt à la répartie.

— Au moins, je peux continuer à m'occuper de vous.

« JE SUIS CONTENT C'EST BIEN DE PARLER AVEC VOUS ».

— Le compliment est réciproque. J'aime venir ici, et pas parce que vous êtes un cas intéressant. Mais parce que je me réjouis de parler

avec vous.

« MOI AUSSI, MA JOURNÉE COMPTE PEU DE MOMENTS POSITIFS, MAIS VOTRE VISITE EN EST ASSURÉMENT L'UN DES PLUS LUMINEUX. ».

Elle sourit.

« QUE COMPTEZ-VOUS FAIRE MAINTENANT SANS VOTRE CHAIRE ».

— C'est une bonne question. Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Je pourrais postuler dans une autre université. Ou aller dans une clinique ou un cabinet neurologique.

« VOUS POURRIEZ SÛREMENT BIEN EXERCER DANS UNE CLINIQUE OU UN CABINET ».

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais vraiment travaillé de manière pratique.

« ET ÇA ALORS ».

Elle réprima un rire.

— C'est vrai, je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

« VOUS POURRIEZ VOUS SPÉCIALISER DANS LES CAS COMME LE MIEN ».

Elle vit que son taux de conductivité de la peau et son pouls augmentaient.

« C'EST TERRIBLE DE NE PAS POUVOIR PARLER VOUS NE POUVEZ PAS SAVOIR COMBIEN JE VOUS SUIS RECONNAISSANT ».

Elle sentit ses yeux s'humidifier. Derrière le voile de larmes, un sentiment qu'elle connaissait bien, mais qu'elle n'avait jamais ressenti aussi puissamment montait en elle. C'était de la fierté. Elle avait fait une différence. Elle avait fait du bien. C'était ce qui l'avait motivée à étudier la psychologie. Mais à un moment donné, cet objectif noble avait été enseveli sous l'ambition, la curiosité et la soif de savoir. Maintenant, il renaissait de ses cendres, brillant, neuf et libre, et soudain, Susanna sentit tous les doutes et toutes les inquiétudes la quitter. Peu importait si elle échouait en tant que professeure. Elle savait ce qu'elle valait et ce qu'elle voulait.

37

Ce matin-là, quand Olivia se réveilla, elle se sentit d'aplomb. Elle avait bien dormi. Très bien même. Il lui était difficile de se souvenir de la dernière fois où elle s'était sentie aussi fraîche. Andy à ses côtés ronflait doucement. Elle regarda l'heure. Trois minutes avant six heures. De toute façon, le réveil aurait sonné à six heures. Elle l'éteignit et se dirigea vers la salle de bain.

Après s'être déshabillée, elle entra dans la douche. L'eau froide — elle prenait toujours une douche froide le matin — était une bénédiction de plus et, lorsqu'elle se retrouva dans la cuisine un quart d'heure plus tard pour préparer le petit-déjeuner, Olivia se sentait rafraîchie comme jamais auparavant. Elle fredonnait pour elle-même et reconnut la mélodie de She's Electric d'Oasis. Ah, c'était le bon vieux temps.

Lucy traîna des pieds jusqu'à la cuisine, marmonnant quelque chose sous son souffle et se servit un toast. Deux minutes plus tard, la scène se répéta avec Tim, sauf que lui, en plus de son toast, se versa aussi une tasse de café. Il manqua de peu de se heurter à Andy à la porte de la salle à manger.

— Bon matin, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ? Tu es de si bonne humeur.

Il s'approcha d'elle et ils s'embrassèrent.

— Je ne sais pas. C'est juste que c'est une belle matinée, répondit Olivia.

Ils s'assirent à la table du petit-déjeuner. Wendy dévala l'escalier en trombe.

— J'ai fait la grasse matinée, cria-t-elle, s'asseyant si brusquement que les assiettes tintèrent, et commença à tartiner son toast de beurre de manière frénétique. Lucy se leva la première.

— Je dois être plus tôt à l'école aujourd'hui, dit-elle, les paupières entrouvertes laissant à peine voir ses yeux.

— Tu vas encore copier les devoirs ? lança Wendy.

Lucy lui fit un doigt d'honneur, ce qui lui valut une réprimande d'Olivia. Peu après, elle traîna des pieds jusqu'au hall et on entendit la porte d'entrée se fermer bruyamment.

— Elle manque de sommeil, dit Andy.

— C'est parce qu'elle passe la moitié de la nuit à envoyer des textos à Michael, dit Wendy en mordant dans son toast.

— Ah oui… commença Olivia, mais elle fut interrompue par un cri perçant.

— C'était dehors, dit Andy.

Olivia acquiesça. L'adrénaline envahit son corps, car elle avait reconnu l'origine du cri. C'était Lucy !

Olivia se leva si rapidement que la chaise tomba et elle se précipita à l'extérieur. Sa fille se tenait sur le morceau de pelouse à côté de l'emplacement de stationnement, penchée en avant, les mains sur les cuisses. Son visage était pâle comme la craie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Olivia.

— La… la voiture, balbutia Lucy. Elle semblait sur le point de vomir.

Olivia détourna le regard et regarda vers sa Nissan. Lorsqu'elle vit ce qui avait tant effrayé sa fille, ses yeux s'écarquillèrent. Le pare-brise était maculé d'un liquide rouge et collant, qui ne pouvait être que du sang. Il recouvrait toute la surface de la vitre avant. Des lettres avaient été dessinées avec un pinceau grossier dans la substance séchée, se détachant en relief du fond : *Lucy est la prochaine*.

Sans hésiter, Olivia sortit son téléphone de sa poche et composa le numéro d'urgence. Les collègues du poste étaient sur place cinq minutes plus tard. Elle avait ramené les enfants à l'intérieur, où Andy s'occupait d'eux, tandis qu'elle attendait dehors l'arrivée de la police scientifique et de la brigade criminelle.

— C'est… c'est du sang humain ? entendit-elle Omar demander. Son collègue était pâle, tout comme Melanie, une agente plus âgée, qui semblait avoir un besoin urgent de trouver les toilettes d'Olivia.

Olivia secoua la tête.

— J'espère que non.

— Le coupable a voulu vous envoyer un message.

— On dirait bien, grogna Olivia.

— Sinon, pourquoi se serait-il introduit chez moi la nuit pour verser un seau de sang de porc sur le pare-brise et menacer ma fille de mort ?

Elle vit Omar avaler sa salive.

— Désolée, je ne voulais pas vous faire paraître stupide. C'est juste… c'est une situation très stressante.

— Je peux l'imaginer, dit Omar.

De l'autre bout de la rue, un fourgon s'approchait à grande vitesse.

— Les collègues de la police scientifique, dit Omar.

Derrière le minibus, deux limousines suivirent. Les voitures se garèrent en plein milieu de la rue. De la première descendirent Marcus Harrison et Frank Calvin. Dans la seconde se trouvaient Eleonor Rigby, Harry Edgecombe et Basil Rutherford.

Marcus lui serra la main et se posta devant la Nissan.

— Quand avez-vous remarqué ça ? demanda-t-il.

— Ma fille est sortie de la maison la première ce matin. Vers sept heures moins vingt. Elle l'a vu.

— Lucy ? C'est bien le nom de votre fille aînée, n'est-ce pas ?

Olivia acquiesça.

— Justement, grogna Marcus.

— Si c'était Wendy qui l'avait vu, ça n'aurait pas été mieux, dit Olivia.

— Vous avez touché à quelque chose ?

Olivia secoua la tête.

— J'ai immédiatement fait entrer Lucy et les autres. Nous ne nous sommes pas approchés de la voiture à moins de deux mètres.

Marcus hocha la tête.

— Bien, laissons alors la police scientifique faire son travail.

Les collègues du minibus, désormais vêtus de leurs combinaisons intégrales, commencèrent par chercher des traces dans la zone encore intacte autour de la voiture.

— Des empreintes ? demanda Marcus.

L'un des techniciens secoua la tête.

— Il y en avait, dit-il en montrant un endroit où l'herbe était légèrement aplatie. Mais quelqu'un les a soigneusement effacées après coup.

Les collègues se mirent à examiner de plus près la voiture, prélevant des échantillons du sang avec de petits écouvillons qui ressemblaient aux bâtonnets qu'Olivia avait longtemps dû s'enfoncer dans le nez pour les tests Covid, pendant que d'autres cherchaient des empreintes digitales sur la surface du véhicule.

Après une demi-heure, le spectacle était terminé. Les collègues de la police scientifique rangèrent leur matériel. Avant de partir, l'un d'eux dit à Olivia :

— Vous pouvez laver ça maintenant. Je vous recommande de porter des gants. C'est probablement du sang de porc et on ne sait jamais quelles maladies la pauvre bête qui a été abattue pour ça pouvait avoir.

— Avec tous les antibiotiques qu'ils ingurgitent, ils sont sûrement stériles, plaisanta un autre.

Les hommes rirent. Olivia ne se joignit pas à eux. Elle ne leur en voulait pas d'essayer d'alléger l'atmosphère, mais c'était trop

douloureux pour qu'elle puisse y participer.

Elle croisa le regard d'Eleonor. Elle avait l'impression que sa collègue voulait lui dire quelque chose. Mais c'était difficile ici, car depuis la réprimande de Sir Penwith, elles devaient être prudentes.

Elle se tourna vers Marcus.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous devons chercher celui qui a fait ça. Pour cela, attendons les analyses de la police scientifique.

— Et ma famille ? Comment est-elle protégée ? Dois-je m'en occuper moi-même ?

Marcus secoua la tête.

— Je m'en charge. Ne soyez pas surpris si vous voyez bientôt un véhicule garé devant votre maison 24 heures sur 24.

— Merci, dit Olivia.

— C'est la moindre des choses, répondit Marcus. Même si nous ne sommes pas d'accord sur l'affaire, ou plutôt les affaires, si ce porc menace votre fille, nous devons assurer votre sécurité.

Il lui fit un signe de tête et retourna à sa voiture, suivi de près par son équipe. Olivia capta un dernier regard pressant d'Eleonor, mais il n'y avait aucune opportunité de parler avec elle.

Elle rentra dans le salon. Tim et Lucy étaient assis sur le canapé, comme deux statues de glace. Wendy était blottie contre Andy et sanglotait doucement.

— Nous allons être placés sous protection, annonça-t-elle.

Andy acquiesça.

— Je prends un congé, et pour aujourd'hui, nous vous déclarons malades à l'école.

— Devrais-je rester ici aussi ? demanda Olivia.

Andy secoua la tête.

— Non, va travailler, je m'occupe de tout.

Elle avait un sentiment d'inquiétude en quittant la maison. Son téléphone vibra. Elle regarda l'écran. Eleonor lui avait envoyé un message. Elle l'ouvrit et lut :

Nous devons nous voir de toute urgence. Toute cette histoire pue. Je crois que le coupable a des informateurs à l'intérieur de la police. Peut-on se rencontrer ce soir au parc de Wandsworth ?

38

—On peut retourner chez Poppy et Andrew aujourd'hui ? C'était tellement génial là-bas ! Les yeux de Dan pétillaient.

— On a nourri les canards et les cygnes, dit Ella. Dans le jardin d'Andrew, il y a un grand étang.

— Ah, toi et tes stupides canards. Moi, j'étais avec Andrew dans le grenier. Il y a plein de vieux meubles et de toiles d'araignées. Comme dans un vrai château hanté.

— Beurk, des araignées ! s'exclama Ella.

Susanna rit.

— Apparemment, vous vous êtes vraiment bien amusés, dit-elle.

Elle ne pouvait pas leur en vouloir. Lorsqu'elle était allée à l'adresse à Hampstead qu'Andrew lui avait donnée après son rendez-vous au ministère de la Justice, elle avait été plutôt étonnée. Poppy n'avait vraiment pas exagéré. Le bâtiment dominait sur une petite colline au-dessus d'un étang, où se reflétaient d'anciens saules pleureurs. Le qualifier de quelque chose d'autre qu'un château aurait été trompeur. Ella se tenait au bord de l'eau, déchirant des tranches de pain, et poussait des cris de joie à chaque fois qu'un canard attrapait un morceau de pain et le gobait avec des mouvements claquants de son bec. Susanna et Poppy avaient eu du mal à la détacher des animaux pour aller chercher son frère. Celui-ci était assis devant une cheminée avec un feu crépitant, regardant Andrew avec des yeux brillants alors qu'il démontait une vieille armure de chevalier, lui passant chaque pièce à toucher.

— C'est un vrai terrain d'aventure ici, dit Poppy.

— Je ne savais pas que vous viviez dans un château, dit Susanna.

Poppy rit.

— Nous n'y habitons pas. Enfin, pas la plupart du temps. Andrew a pris un petit appartement à Chelsea. Ici, trop de souvenirs de son père lui reviennent.

— Je peux l'imaginer, dit Susanna, jetant un regard furtif à une photo de Sir Andrew Fitzwilliam.

— Il a des contacts avec lui ?

— Il lui rend visite une fois par mois en prison.

Susanna et les enfants étaient rentrés tard à la maison. Les deux étaient tellement épuisés qu'ils s'étaient presque endormis en mangeant leur soupe. Susanna avait pu se passer des histoires du soir.

— Non, aujourd'hui, je peux venir vous chercher à la garderie, dit-elle.

— Oh non, s'exclama Dan et Ella était aussi déçue.

— Vous avez de toute façon un week-end avec papa.

Le visage d'Ella s'éclaircit.

— Oh, chouette, je n'ai pas vu papa depuis une éternité.

— Deux semaines, ce n'est pas une éternité, dit Dan.

Elle emmena les enfants à la garderie et prit le métro pour se rendre à la maison de soins. Elle n'apparaîtrait à l'université que dans l'après-midi. N'ayant pas de cours à donner le vendredi, sa présence n'y était pas requise. De toute façon, il était probable que personne ne se soucie de savoir si elle venait ou non. Elle-même était étonnamment indifférente à l'idée.

En remontant à la surface, un vent frais lui caressa le visage. La brise sentait l'hiver et une touche de fumée. Apparemment, les gens commençaient à chauffer leurs poêles. Elle poursuivit son chemin vers la maison de soins. L'odeur de fumée s'intensifiait. En tournant un coin, elle vit qu'une colonne de fumée noire s'élevait derrière un bloc d'immeubles. Un incendie. Elle entendait maintenant les sirènes des pompiers. Elle se souvint d'une promenade avec ses enfants lorsqu'un véhicule de pompiers avait déclenché son alarme juste à côté d'eux. Le bruit avait été assourdissant, et même Dan, qui était un grand fan de tout ce qui touchait aux pompiers ou à la police, avait pleuré de peur.

Elle contourna le bloc d'immeubles et arriva au parc situé derrière la maison de soins. Elle s'arrêta net. Non, cela ne pouvait pas être vrai ! La fumée noire s'élevait directement du bâtiment en briques vers le ciel. L'origine était de hautes flammes dans l'aile gauche du bâtiment. L'adrénaline lui donna un coup dans l'estomac. C'était là que se trouvait la chambre de David ! Elle vit les pompiers sauter de leurs véhicules devant la maison de soins et se préparer avec des mouvements mille fois répétés pour dérouler les tuyaux.

Des gens couraient hors du portail d'entrée. Il s'agissait des résidents les plus mobiles. La plupart s'appuyaient sur des béquilles, des cannes ou des déambulateurs. Mais où était le personnel ?

Elle avait maintenant atteint l'entrée. Les pompiers s'affairaient à tirer leurs tuyaux dans le couloir qui menait à la chambre de David. Elle vit que les flammes jaillissaient d'une pièce sur le côté gauche.

Bientôt, elles se propageraient dans le couloir et l'accès à David serait coupé. Il était déjà presque impossible de s'y rendre à cause de la fumée toxique qui se répandait à une vitesse fulgurante.

Elle se précipita à l'arrière du bâtiment. Comme elle le savait de ses visites, il y avait là un balcon circulaire. Olivia l'avait utilisé récemment comme voie de secours. Si elle pouvait y accéder et atteindre David, elle pourrait peut-être le sauver.

Elle atteignit l'extrémité de l'aile du bâtiment. La balustrade du balcon était à environ deux mètres de hauteur. Susanna regarda autour d'elle et trouva une poubelle. Elle la poussa jusqu'au balcon et grimpa dessus. La poubelle vacilla et elle lutta pour garder l'équilibre. Finalement, elle parvint à saisir la main courante et se hissa en haut.

Se hâtant vers la porte derrière laquelle se trouvait la chambre de David, elle regarda à l'intérieur. Heureusement, la pièce n'était pas encore envahie de fumée. Pas encore. Elle poussa la porte vitrée. Verrouillée. Elle jura. À quoi s'attendait-elle ? Impuissante, elle regarda autour d'elle. Elle avait besoin de quelque chose pour briser le verre. De l'autre côté de la rue, elle vit un chantier. Un tas de pavés attendait d'être posé.

Elle appela un des ouvriers, mais il ne l'entendit pas. Elle sauta sur place et agita les bras. Un autre ouvrier la vit et pointa du doigt vers elle. Susanna indiqua le tas de pavés puis la porte fermée. Heureusement, les deux hommes comprirent immédiatement la situation. Ils saisirent chacun deux blocs et coururent vers elle.

— Faites attention ! cria l'un des hommes.

Susanna bondit loin de la porte vitrée. Le premier pavé manqua la porte de peu, laissant une entaille dans le mur. Le second projectile, cependant, frappa en plein centre et brisa la porte, créant un grand trou. Susanna vit que l'autre ouvrier s'apprêtait également à lancer.

— Non, ça suffit, merci ! cria-t-elle en agitant de nouveau frénétiquement les bras.

Elle se précipita vers la porte, glissa sa main avec précaution à travers le trou et déverrouilla le loquet. La porte s'ouvrit. L'odeur âcre de brûlé envahit ses narines. Elle vit que sous la porte menant au couloir, la fumée commençait déjà à s'infiltrer.

Susanna examina les appareils près du lit de David. Elle espérait que le respirateur avait une batterie de secours et fonctionnerait encore un peu une fois débranché. Sans hésiter, elle prit son ordinateur portable et les lunettes, les plaça sur la couverture qui enveloppait le corps de David, puis débrancha tous les appareils et poussa le lit vers la porte. Elle avait déjà poussé le lit à moitié sur le balcon lorsqu'elle réalisa qu'il lui serait impossible de pivoter vers la sortie. L'espace de manœuvre était tout simplement trop restreint.

— À l'aide ! cria-t-elle, espérant que les ouvriers l'entendent.

Mais elle n'obtint aucune réponse.

— À l'aide ! hurla-t-elle de nouveau, et dut tousser.

Sur le moniteur à côté de la tête de David, elle vit que son taux d'oxygène était passé de quatre-vingt-seize pour cent à quatre-vingt-quinze pour cent. Ce n'était pas bon. Elle sentait maintenant l'odeur de fumée encore plus intensément. Désespérée, elle poussa et tira le lit vers l'extérieur. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à pousser David tête la première pour qu'il puisse respirer ? Elle tira sur le cadre pour le retourner, mais il refusa de bouger. Il semblait coincé. Elle jura. Il n'y avait qu'une direction possible, mais elle était bloquée par la balustrade. Susanna toussa. Le taux d'oxygène de David était maintenant à quatre-vingt-douze pour cent. À ce moment-là, elle entendit un grand fracas. Elle regarda dehors et vit que l'obstacle avait disparu. L'un des ouvriers était monté sur le balcon.

— Heureusement que nous avons un bulldozer, dit-il.

Il tira sur le lit de David et ensemble, ils réussirent à pivoter le lit complètement à l'extérieur.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit l'homme en pointant le doigt vers les flammes qui jaillissaient maintenant de la porte du balcon de la chambre voisine.

Il cria quelque chose à son collègue.

Celui-ci courut alors vers les pompiers, gesticulant sauvagement en direction de Susanna, David, et l'autre ouvrier. Un groupe de six hommes se mit en mouvement.

— Poussez le lit par-dessus la balustrade ! cria l'un d'eux. Mais assurez-vous qu'il ne bascule pas.

— Croyez-moi, il vaut mieux qu'il tombe dans l'herbe que de brûler, répondit le pompier.

Susanna et l'ouvrier se regardèrent. Il lui fit un signe de tête encourageant et ensemble, ils poussèrent le lit par-dessus le bord.

Son cœur battait à tout rompre. Il regarda ses mains. Dans la gauche, il tenait le mouchoir imbibé de chloroforme. Dans la droite, le couteau.

Une branche de la haie de hêtres le piqua à la joue, mais il ne bougea pas. Là ! Des pas. Ou peut-être pas ?

Il tendit l'oreille.

— Olivia ? Êtes-vous là ?

Un sourire satisfait se dessina sur son visage.

— Olivia ?

Il l'entendit s'approcher. Encore un moment. Il savait à quel point il devait la laisser s'approcher avant de se jeter sur elle pour maximiser l'effet de surprise.

Elle apparut dans son champ de vision, regarda autour d'elle. Belle. Pâle avec de longs cheveux roux. Dommage. Pour les autres. Une fête

pour lui. Elle fit deux pas dans sa direction. C'était presque le moment. Il tendit son corps, prêt à attaquer

39

——Voulez-vous vraiment rester ici ? Omar tenait une tasse d'où s'échappait un nuage aromatique. Olivia la prit et but une gorgée.

— Je doute pouvoir trouver le repos à la maison, dit-elle. Ma famille est en sécurité. Je veux attraper la vermine qui nous menace.

Omar acquiesça.

— Je comprends, mais… comment dire ? Parfois, il peut être difficile de rester impartial quand on est trop impliqué personnellement.

Olivia afficha un sourire amer.

— Oui, je suis bien consciente de cela. Mais soyez assuré que je ne vais pas courir dans les rues avec mon arme de service et tirer sur des passants qui ne peuvent pas justifier de leur emploi du temps la nuit dernière et qui ont accès à du sang de porc.

Omar esquissa un sourire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais sérieusement, qu'avez-vous l'intention de faire ?

Olivia réfléchit. Elle avait déjà mis Eleonor dans une situation délicate. Elle ne voulait pas causer d'ennuis à Omar. Cependant, elle bouillonnait intérieurement et avait désespérément besoin de partager ce qui la préoccupait.

— Vous avez déjà rencontré l'inspecteur Rigby ?

— La belle de Scotland Yard ? demanda-t-il, un sourire illuminant son visage.

— Si vous ajoutez à belle les qualificatifs intelligente, confiante et courageuse, alors oui, c'est une bonne description.

Il baissa les yeux.

— Je n'ai pas vraiment eu affaire à elle, donc c'est l'impression extérieure que j'ai d'elle.

Olivia fit un geste de la main.

— Peu importe, Eleonor m'a tenue informée sur l'affaire. Elle veut

me rencontrer ce soir. Elle soupçonne qu'il y ait un lien entre le coupable et la police.

Omar écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire que le tueur en série de Putney pourrait être un policier ?

— Nous ne pouvons pas exclure cette possibilité, dit Olivia. Mais il se pourrait aussi qu'il ait un contact au sein de la police qui l'informe des enquêtes en cours, de sorte qu'il ait toujours une longueur d'avance sur nous.

Omar grimaça de dégoût.

— Qui pourrait faire une chose pareille ?

— Eh bien, il pourrait y avoir différentes motivations. Peut-être un collègue qui est sujet au chantage. Ou une relation toxique. Je n'ai pas retenu grand-chose de Shakespeare à l'école, mais la phrase « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que ne peut en rêver votre philosophie » s'est toujours révélée vraie.

— Ce serait absolument sidérant. Si le coupable s'avère être un collègue, je perdrais toute confiance en l'humanité.

— À supposer que vous en ayez encore, fit-elle remarquer.

Omar prit congé et sortit. Le portable d'Olivia vibra. Elle regarda l'écran.

19 :30 au parc Wandsworth ? Près de l'aire de jeux pour enfants, on devrait être tranquilles. Eleonor

D'accord.

Elle décida de suivre le conseil d'Omar et rentra chez elle pour s'assurer que tout allait bien.

Ses enfants s'étaient calmés entre-temps. Tim était dans sa chambre et jouait sur son PC, et Wendy et Lucy regardaient ensemble une émission de télé-réalité dans une harmonie inhabituelle.

— Comment ça va ? demanda-t-elle à Andy.

Il haussa les épaules.

— Comment veux-tu que ça aille ? Je m'inquiète… pour les enfants… et pour toi.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Les enfants sont en sécurité, les collègues veillent sur eux.

— Et toi ?

— Je peux veiller sur moi-même.

Il sourit.

— Je sais. Mais si quelqu'un t'attaque dans une ruelle sombre, même toi, tu peux être prise au dépourvu.

— Je ne me ferai pas attaquer dans une ruelle sombre, répliqua-t-elle.

Il acquiesça.

— On dirait que je dois m'excuser auprès de toi.

Elle plissa les yeux.

— Pourquoi ?

— Pour t'avoir reproché toutes ces années de te monter la tête avec ce tueur en série. Tu avais raison. L'affaire n'est effectivement pas résolue.

Elle sourit.

— Mais elle le sera bientôt.

Il pencha la tête.

— Tu ne veux pas laisser tes collègues attraper ce type, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— C'est quelque chose de personnel entre le tueur en série et moi. Il a menacé Lucy. Il va le regretter.

Il la regarda.

— J'espère que tu sais ce que tu fais. Fais attention à toi !

Ils s'étreignirent et le baiser qui suivit fut plus long et intense qu'il ne l'avait pas été depuis des années.

— Je dois sortir encore une fois après le dîner. Si je ne suis pas rentrée à neuf heures, préviens les collègues. Je vais rencontrer Eleonor Rigby au parc Wandsworth.

Il acquiesça.

Le dîner se passa plus calmement que d'habitude. Lucy semblait particulièrement perturbée et, une fois terminé, Olivia s'assit à côté d'elle sur le canapé.

— Comment tu te sens ? demanda-t-elle.

— Comment veux-tu que je me sente ? Si quelqu'un annonçait ta mort avec du sang de porc, ce ne serait pas non plus ta journée de joie.

Olivia acquiesça.

— Je veux que tu saches que tu es en sécurité. Mes collègues veillent sur toi. Ils savent ce qu'ils font.

Lucy la regarda avec de grands yeux.

— Et toi, tu me protèges aussi ?

Olivia hocha la tête.

— Oui, et bien plus encore. Je vais éliminer cette menace pour de bon. Je vais attraper ce type.

Lucy esquissa un sourire timide.

— Eh bien, si quelqu'un en est capable, c'est bien toi.

Elle leva le poing et ajouta :

— Joins ton poing au mien !

Olivia la regarda, perplexe, puis comprit ce que sa fille attendait d'elle et cogna le poing de Lucy au sien.

Ses doigts lui faisaient encore mal lorsqu'elle partit peu après sept heures pour rencontrer Eleonor. Le parc Wandsworth, un espace vert le long de la Tamise, était un choix judicieux. À cette période de l'année, il y aurait peu de monde.

Elle emprunta l'un des sentiers de gravier qui sillonnaient les pelouses. Au loin, elle vit un point rouge qui, en s'approchant, se révéla être un homme fumant une cigarette, accompagné de son chien. Elle le salua et continua son chemin. L'aire de jeux se trouvait à l'arrière du parc. Un vent froid arrachait les dernières feuilles des arbres et pénétrait sous les couches de vêtements que portait Olivia. Elle frissonna.

Elle s'arrêta net. La chair de poule qui lui parcourait le dos, elle la connaissait bien. C'était la sensation de ne pas être seule et d'être observée. Elle continua à marcher à son rythme habituel. Après douze pas, elle se retourna brusquement, dégainant son arme de service et la tenant en joue. Mais il n'y avait rien ni personne. Autour d'elle, il n'y avait que des formes sombres, des buissons, des arbres et des bancs.

Elle avança. L'aire de jeux apparut. Elle était dominée par un ensemble de cordes tendues, formant une structure d'escalade d'environ cinq mètres de haut. Olivia s'était souvent demandé, lors de ses courses, si cela n'était pas un peu dangereux. Mais jusqu'à présent, il n'y avait pas eu d'accidents graves.

Elle regarda autour d'elle. La sensation d'être observée ne s'était pas atténuée. Au contraire. Quelque chose bruissa. Puis un craquement se fit entendre. Elle pointa son arme vers le buisson à sa droite, d'où semblaient provenir les bruits.

— Il y a quelqu'un ? Eleonor ? demanda-t-elle.

Mais elle ne reçut aucune réponse.

Pendant un instant, les nuages se déchirèrent. Une lune hésitante envoyait ses rayons argentés vers la terre, baignant la scène d'une lumière douce. Au milieu du bac à sable gisait une silhouette. Olivia sentit son cœur s'emballer. Elle se précipita vers le corps. Les yeux étaient grands ouverts et fixaient le ciel sombre sans vie. Les cheveux auburn étaient éparpillés autour de la tête comme un éventail géant. Le torse d'Eleonor avait été transpercé par des dizaines de coups de

couteau. Son abdomen avait été ouvert et semblait complètement vide. De nouveau, un craquement se fit entendre. Olivia se retourna, l'arme levée.

— Montre-toi, cria-t-elle. Montre-toi, lâche !

Mais le silence demeura et le monde commença à s'estomper derrière le voile de larmes que le désespoir avait fait naître dans les yeux d'Olivia.

40

Susanna luttait contre l'envie de se ronger les ongles. Pas devant les enfants. Elle ne voulait pas leur donner un mauvais exemple.

— Combien de temps devons-nous encore rester assis ici ? demanda Dan.

— Je ne sais pas, répondit-elle en cherchant du regard un médecin.

— On peut aller voir grand-mère après ? demanda Ella.

— Grand-mère est dans un autre hôpital. Peut-être que nous pourrons lui rendre visite la semaine prochaine. Votre papa va bientôt venir vous chercher.

— Pourquoi sommes-nous ici alors ? demanda Ella.

Susanna soupira.

— Un ami à moi est traité ici, expliqua-t-elle.

— On le connaît aussi ? C'est Andrew ? demanda Dan, plein d'espoir.

— Non, dit Susanna. Vous ne l'avez pas encore rencontré.

— Comment le connais-tu alors ?

Elle regarda son fils.

— Par le travail.

Dan pencha la tête.

— C'est normal d'être ami avec les gens du travail ? À la maternelle, toutes les éducatrices ne sont pas amies. Sally et Nancy ne s'aiment pas.

— David n'est pas un collègue, il…

— Vous voilà, entendit-elle quelqu'un dire.

— Papa ! s'écria Ella, se détachant des genoux de sa mère et courant vers le grand type aux larges épaules, dont l'immense sourire faisait immédiatement monter le pouls de Susanna. Elle se força à sourire poliment.

— Merci de pouvoir les prendre ici. Je n'aurais pas pu rentrer à la maison.

Il fit un geste de la main.

— Pas de problème. Quelque chose ne va pas avec ta mère ?

— Elle s'est cassé la cheville, oui. Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici. J'ai du travail à faire.

Il hocha la tête et ne posa pas plus de questions. Elle y était habituée. Même lorsqu'ils étaient encore mariés, son travail ne l'intéressait pas. Il aimait se vanter d'être marié à une scientifique réussie, surtout s'il pensait impressionner ses supérieurs à la banque, mais ce que Susanna faisait exactement dans son travail et quels étaient ses domaines de recherche, il n'avait jamais voulu le comprendre.

Elle le regarda et se demanda ce qu'elle avait bien pu trouver en cet homme. Qu'est-ce qui les avait liés ? Quel était le fondement qu'elle avait jugé si solide pour l'épouser et avoir deux enfants avec lui ? Pourquoi n'avait-elle pas vu les signes avant-coureurs que ses amies lui avaient signalés ? Pourquoi était-elle tombée des nues quand il lui avait annoncé qu'il la quittait pour vivre avec sa nouvelle petite amie ? Elle ne savait pas. Mais avec le recul, on est toujours plus sage.

— Je ramène les enfants dimanche soir, d'accord ?

Elle hocha la tête et demanda :

— À quelle heure ?

— Dix-huit heures, ça va ?

— Oui, ça va.

Elle fit signe aux deux petites silhouettes qui s'éloignaient de chaque côté des mains de leur père, beaucoup plus grand. Ella se retourna et lui fit signe, tandis que Dan était occupé à raconter sa journée à son père. Elle essaya de ne pas le prendre personnellement. Elle savait combien elle comptait pour son fils. Mais elle savait aussi que la relation de Dan et Ella avec leur papa pouvait, et devait, être différente de celle des parents divorcés.

Ses pensées furent interrompues par une silhouette vêtue de blanc qui sortit de la porte vitrée derrière laquelle se trouvait les urgences.

— Excusez-moi, dit-elle à la doctoresse qui affichait une expression de visage pressée.

— Oui, s'il vous plaît ?

— Y a-t-il des nouvelles sur l'état de David Armstrong ?

— Êtes-vous de la famille ?

Susanna se racla la gorge. Sa gorge était encore rauque à cause de la fumée qu'elle avait inhalée.

— Non, mais…

— Alors, je ne peux malheureusement pas vous donner d'informations, interrompit la doctoresse avant de vouloir continuer son chemin, mais Susanna la retint par la manche de sa blouse.

— Je suis la voix de monsieur Armstrong, dit-elle.

La femme la dévisagea, perplexe. Ses sourcils blondis formaient un V aigu sous les rides profondes de son front.

— Comment ça ?

— Monsieur Armstrong souffre d'un syndrome d'enfermement total. Ces derniers jours, grâce à une interface cerveau-ordinateur, j'ai réussi à établir un canal de communication avec lui. Après sept ans, nous avons réussi à lui parler pour la première fois.

Le corps de la doctoresse cessa de montrer tout signe d'envie de fuir. Elle fixa Susanna avec de grands yeux.

— Wow, c'est incroyable, dit-elle, impressionnée.

— Oui. Je suppose qu'il n'est pas facile d'évaluer l'état de conscience de monsieur Armstrong.

La femme acquiesça.

— Il ne montre aucun signe d'éveil, mais le LIS pourrait être une explication. Je voulais justement lui faire un EEG.

— Pourrais-je y assister ?

La doctoresse mordilla sa lèvre inférieure.

— Je ne veux pas déranger, juste aider.

— D'accord, suivez-moi !

Susanna saisit le sac contenant les appareils qu'elle avait sauvés du lit d'hôpital avant que David ne soit transporté en ambulance. Elle suivit la doctoresse aux urgences. L'endroit bourdonnait comme une ruche.

— De nombreux résidents de la maison de soins ont subi des intoxications par la fumée. Heureusement, depuis la pandémie de Covid, nous sommes très bien équipés en respirateurs. Tout ce bazar a donc eu aussi du bon.

— Et pour Armstrong ? A-t-il aussi une intoxication par la fumée ?

La femme secoua la tête.

— À une faible quantité. La saturation en oxygène est à quatre-vingt-onze pour cent. Ce n'est pas extraordinaire, compte tenu du fait qu'il est ventilé via une trachéotomie, mais ce n'est pas alarmant non plus.

Elle ouvrit une porte et laissa entrer Susanna. David était allongé dans un lit individuel, entouré de nombreux appareils émettant des bips et des clignotements.

— Serait-il possible de connecter l'EEG à mon ordinateur portable ? Je pourrais probablement effectuer des analyses plus différenciées que vous.

Elle regarda la doctoresse anxieusement, s'attendant à ce qu'elle la rejette offensée, mais la femme acquiesça.

— L'appareil a presque vingt ans. Je serai heureuse si j'arrive à faire fonctionner la moitié des canaux.

Sans hésiter, Susanna déballa tout son équipement et connecta

David. Elle décida de ne pas utiliser les lunettes pour le moment. Elle était devenue si habituée à cette procédure qu'elle ne mit que cinq minutes avant que les premières courbes n'apparaissent sur son écran.

— Activité delta, dit la doctoresse.

— Et voilà une fuse, ajouta Susanna en pointant du doigt une structure en dents de scie qui traversait les grandes ondes de l'EEG comme une nageoire de requin traverse l'océan.

— Il fait donc une petite sieste, dit la femme avec un sourire.

— Dieu merci. Nous avons encore beaucoup à faire ensemble, soupira Susanna.

— Comment avez-vous réussi à communiquer avec lui ? Si j'ai bien compris, dans ma compréhension de profane, il faut une sorte de mouvement pour contrôler un dispositif de communication.

Susanna lui expliqua et lui montra l'appareil infrarouge et les lunettes.

— Mon neveu a aussi des lunettes VR. Mais il les utilise avec son PC pour des jeux de tir. C'est bien de voir que cela peut aussi avoir une utilisation pratique.

Susanna hésita un instant, puis dit :

— Pourriez-vous faire en sorte que quelqu'un lui mette les lunettes quand il se réveille ? Il pourra alors me contacter. Je préparerai tout.

La doctoresse la regarda attentivement.

— Ce serait génial, alors je pourrais lui poser des questions sur son état.

Susanna lui montra comment fixer les yeux et comment mettre les lunettes.

— Il fallait y penser, déplacer les images à la place des globes oculaires. Chapeau.

Susanna sourit.

— Merci, mais le mérite revient à une de mes étudiantes et au geek en informatique avec qui elle vit.

Elle lança le programme de communication et s'apprêtait à mettre l'ordinateur en veille quand elle vit qu'un message non envoyé se trouvait dans la mémoire. Elle se retourna. La doctoresse était occupée à régler des paramètres sur l'un des appareils. Susanna appuya sur le bouton d'envoi et quelques secondes plus tard, son téléphone vibra.

— Voilà, j'ai tout préparé, dit-elle.

— Quand il se réveillera et sera équipé des lunettes, il pourra me contacter. Je serai heureuse de revenir pour vous aider à communiquer avec lui.

— Merci beaucoup, dit la doctoresse.

Elle conduisit Susanna à l'extérieur et lui dit au revoir à la porte vitrée. Susanna regarda autour d'elle. Elle était impatiente de lire ce que David lui avait écrit. Mais pas ici. Il y avait trop de caméras de

surveillance éclairant chaque coin. Elle se dirigea vers la sortie puis prit la direction d'un café qui se trouvait au coin de la rue.

Là, elle commanda un thé et, une fois la tasse fumante devant elle, sortit son téléphone de son sac et lut le message de David.

41

Olivia en avait assez du monde. Elle se sentait enfermée dans une bulle, percevant les événements et les sons autour d'elle de manière étouffée. Elle était parvenue à passer un appel d'urgence et à expliquer à son collègue à l'autre bout du fil où elle se trouvait. Il n'avait fallu ensuite qu'environ dix minutes pour que la première patrouille arrive. Peu après, les techniciens en criminalistique et l'équipe d'Harrison étaient également sur place.

À la vue de leur collègue morte, les réactions avaient été très diverses. Henry Edgecombe avait vidé son estomac dans les buissons environnants, au grand dam des collègues de la police scientifique. Frank Calvin était juste resté là, immobile, figé comme une statue de sel. Basil Rutherford avait tripoté le nœud de sa cravate mal ajustée et s'était raclé la gorge tout le temps. Marcus s'était arraché les quelques cheveux restants, secouant la tête et murmurant sans cesse Eleonor, Eleonor.

Quand il était apparu que la victime était une collègue, une autre équipe, celle de la brigade criminelle, avait pris le relais. Il avait fallu un certain temps avant que Herbert Wallis et ses quatre officiers arrivent, renvoyant d'abord avec précaution Marcus et les autres, avant d'interroger également Olivia.

— Comment se fait-il que vous ayez trouvé la victime ? demanda Wallis.

— Nous avions rendez-vous, répondit Olivia d'une voix monotone.

Elle ne réfléchissait pas beaucoup, se contentant de répondre à la question. Elle avait l'impression de parler comme un robot.

— Ici ? Wallis semblait surpris.

— Oui, Eleonor avait suggéré cet endroit. Elle espérait qu'on serait tranquilles ici.

Wallis regarda autour de lui.

— Pour cela, c'était sûrement un bon choix. Apparemment, le

meurtrier a eu la même idée. Pourquoi vouliez-vous vous rencontrer ?

— Nous voulions discuter de l'affaire du tueur en série de Putney. Eleonor m'avait écrit. Elle soupçonnait que le meurtrier puisse avoir des informations de l'intérieur de la police.

— Vous voulez dire qu'un de nous aurait pu lui fournir des informations ? Wallis leva les sourcils plus que nécessaire.

Olivia haussa les épaules.

— Probablement. Elle m'avait dit qu'elle me raconterait tout ce soir. Mais cela n'a pas pu se faire.

L'image du corps horriblement mutilé d'Eleonor clignota à nouveau devant ses yeux. Le souvenir lui serra la gorge.

— Pourquoi avez-vous désobéi à l'ordre du commissaire ? Pourquoi n'avez-vous pas laissé l'affaire aux collègues ?

Olivia émergea de sa torpeur. Elle se racla la gorge.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous me reprochez d'avoir agi de manière à causer la mort d'Eleonor ?

— Je ne reproche rien à personne. Mais il est indéniable que l'inspecteur Rigby ne serait pas venue dans le parc sans votre rendez-vous.

Le portable d'Olivia vibra. Elle prit l'appel automatiquement, sans regarder le numéro.

— Oui ?

— Ici le commissaire Penwith, entendit-elle une voix assez irritée à l'autre bout du fil.

Olivia avala sa salive.

— Oui, dit-elle, faute de mieux.

— Je voulais juste vous informer que vous êtes suspendue de vos fonctions. Vous avez à plusieurs reprises désobéi à mes ordres. Maintenant qu'une collègue est morte, c'en est trop. Wallis est-il à proximité ?

— Oui.

— Bien, donnez-lui votre badge et votre arme. Puis rentrez chez vous. Vous aurez de mes nouvelles.

Olivia n'avait plus la force de le contredire. Elle sortit son pistolet de son étui et le donna à Wallis. Elle fit de même avec son insigne.

— On vous ramène chez vous ? demanda le commissaire.

Olivia secoua la tête.

— Ce n'est pas loin, mentit-elle en s'éloignant.

La bruine avait commencé à tomber. Un fin film d'eau se déposa sur son visage. Le froid lui fit du bien. Ses pieds connaissaient le chemin. Ils la menèrent à sa maison. Du coin de l'œil, elle vit que les deux collègues dans la voiture de patrouille, qui avaient été assignés pour sa protection, la regardaient curieusement. Mais elle s'en fichait. Elle inséra la clé dans la serrure et entra. Une silhouette se tenait devant

elle dans le couloir sombre.

— Dieu merci, entendit-elle Andy dire.

Elle sentit ses bras l'envelopper, la chaleur de sa vie, son souffle à son oreille.

— Tu es en vie !

Il se détacha d'elle et alluma la lumière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Elle vit ses grands yeux écarquillés, pleins de questions et d'effroi.

— Eleonor est morte, dit-elle d'une voix monotone. Le Tueur en série l'a eue.

Il laissa tomber ses bras.

— Eleonor ? Ta jeune collègue ?

— Elle avait seulement vingt-quatre ans. Il l'a massacrée et éventrée comme un porc à l'abattoir.

Andy s'approcha d'elle. Il lui passa un bras autour des épaules et la conduisit vers le salon. Là, il la dirigea vers le canapé et lui fit signe de s'asseoir. Elle l'entendit manipuler des bouteilles et des verres, aller brièvement à la cuisine, puis revenir avec un verre dans lequel un seul glaçon flottait dans un liquide doré.

— Ce dont tu as besoin maintenant, c'est d'un Talisker, dit-il.

Le nom du whisky parvint un instant à percer le mur de terreur et de désespoir qui s'était érigé en elle, évoquant un souvenir. Eux deux, il y a vingt ans, sur l'île de Skye. Ses cheveux au vent. L'écume de la mer. Le sourire juvénile d'Andy. Elle humecta ses lèvres avec le whisky et goûta la mer, la tourbe et la fumée. Elle prit une gorgée et sentit l'alcool brûler sa gorge jusqu'à atteindre son estomac. Elle toussa. Andy lui tapota le dos.

— Merci, dit-elle. C'était bien.

— Tu veux parler ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas de quoi. Je ne sais plus rien. J'ai échoué. La vie d'Eleonor, je l'ai aussi sur la conscience.

Andy secoua la tête.

— Je comprends que tu penses ça. Mais c'est absurde. C'est elle qui a proposé que vous vous rencontriez là, non ?

— Si je ne lui avais pas mis la puce à l'oreille que le tueur en série de Putney était toujours en liberté, elle ne se serait jamais autant investie dans l'affaire.

Elle vit le visage d'Andy se tordre.

— Tu la sous-estimes, non ? Si elle était vraiment aussi douée que tu le penses, elle serait arrivée à la même conclusion à propos de Marcus et aurait fini par suivre cette piste. Cela aurait mené au même résultat.

Elle le regarda avec scepticisme.

— Aurait, serait, si. Le fait est qu'elle est morte et j'ai ma part de

responsabilité.

La sonnette retentit. Ils échangèrent un regard.

— Je vais voir, dit Andy.

Elle voulut le retenir, mais il s'était déjà levé. Il sortit dans le couloir. Elle entendit la porte d'entrée, puis il revint, une grande enveloppe à la main.

— C'est pour toi.

Il le lui tendit. Elle tourna l'enveloppe dans tous les sens, sans découvrir d'indice sur l'expéditeur.

— Étrange, dit-elle.

— Espérons que ce n'est pas une lettre piégée ou quelque chose du genre, dit Andy. Peut-être que ce type veut aussi te faire disparaître.

Olivia secoua la tête.

— Ce n'est pas son style.

Déterminée, elle ouvrit l'enveloppe. Elle vit son mari sursauter.

— Boom, dit-elle en regardant à l'intérieur.

L'enveloppe contenait un dossier bien rempli. Elle le sortit et l'ouvrit. Sur la première page, elle trouva un message qui la fit frissonner.

Chère Olivia,

Nous nous voyons ce soir et pourrons alors discuter tranquillement. Mais je vous envoie par précaution mes notes et réflexions sur les enquêtes actuelles concernant les quatre cas du tueur en série, ainsi que les dossiers anciens en copie. Je ne fais désormais confiance à aucun de nos collègues et crains que des preuves importantes ne disparaissent. Peut-être serez-vous d'accord avec mes conclusions. Dans ce cas, nous devrions nous adresser au commissaire et agir activement contre le suspect présumé. Mais peut-être arriverez-vous à la conclusion que je me trompe. Cela me conviendrait plus que tout, car ce serait terrible si mes suppositions étaient correctes. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de vous voir plus tard. Avec toute la merde que j'ai dû vivre ces dernières semaines, faire votre connaissance a été une lueur d'espoir qui a fait taire mes doutes sur le fait que j'aurais peut-être choisi

le mauvais métier.

À plus tard,

Votre Eleonor

Olivia posa le dossier sur la table.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Andy.

Elle mit ses mains sur son visage et aussitôt, les larmes qu'elle avait retenues jusque-là se mirent à couler.

— Je vais te chercher un mouchoir, dit Andy.

Elle l'entendit aller à la cuisine puis revenir aussitôt et accepta par la suite le mouchoir en papier, s'essuya les yeux puis se moucha bruyamment.

— C'est de… demanda Andy.

Elle acquiesça.

— Oui, c'est Eleonor qui me l'a envoyé. C'est une copie de ses notes et commentaires sur les affaires actuelles du tueur en série.

— Tu peux en faire quelque chose ? demanda Andy.

Il ne semblait pas vraiment enthousiaste. Une partie d'Olivia pouvait comprendre cela, mais pour une autre partie, cela n'avait aucune importance.

— J'espère bien. Verse-moi encore un peu de ce whisky, s'il te plaît. J'ai une longue nuit devant moi.

42

Susanna se réveilla après une nuit tranquille. Sa première pensée fut pour ses enfants. Tout allait bien ? Elle cligna des yeux. Dehors, le soleil brillait déjà, elle avait donc dormi longtemps. Normalement, Ella venait dans son lit ou Dan dévalait l'escalier quand il ne pouvait plus dormir. Elle s'arrêta. C'était le week-end avec papa. Elle se laissa retomber dans les coussins. En fait, elle pouvait rester allongée aussi longtemps qu'elle le voulait. Regardant le réveil, elle constata qu'il était un peu plus de huit heures et demie. Elle n'avait pas tant dormi que ça.

Susanna attrapa son téléphone et ouvrit son application de courrier. Jusqu'à présent, aucune notification indiquant que David s'était réveillé ou lui avait écrit un message personnel. Elle tapa sur le navigateur et navigua, comme chaque matin, vers le site du Times, une habitude prise depuis le 11 septembre 2001. Étrange, comment ce jour, qui était devenu une tragédie dans une ville à six mille kilomètres de Londres, influençait encore son comportement vingt ans plus tard.

Elle fit défiler les titres, passant des guerres, des crises gouvernementales et du conflit avec l'UE sur des quotas de pêche. Soudain, elle s'arrêta.

Un autre meurtre de femme dans le sud-ouest de Londres.

Elle avala sa salive et ouvrit l'article. Celui-ci était relativement court.

La police a annoncé ce matin, que le corps d'une femme a été trouvé hier soir vers 19h30 dans le parc de Wandsworth. L'identité de la victime n'est pas encore connue. Le commissaire enquêteur Bertrand Wallis a qualifié de pure spéculation tout lien possible avec la série de meurtres de femmes à Clapham, Brixton, Chelsea et Mayfair.

Susanna sentit un frisson lui parcourir le dos. Le meurtrier avait donc frappé à nouveau. Une autre explication était improbable. Merde, ils ne devaient plus perdre de temps. Elle devait contacter Olivia et lui dire ce que David lui avait écrit hier.

Elle chercha le numéro de portable d'Olivia dans son répertoire et l'appela

— Oui ? entendit-elle une voix dire à l'autre bout.

Elle sonnait éraillée et lente.

— Olivia, c'est vous ? C'est moi, Susanna Madueke. J'ai lu l'article à propos du meurtre de la jeune femme dans le Times. C'est terrible.

— Vous l'avez dit, répondit l'inspectrice. J'ai trouvé la victime. C'était une collègue qui travaillait avec moi.

— Quoi ? Susanna se mit une main devant la bouche. C'est… c'est affreux.

— Vous n'avez aucune idée à quel point.

— J'ai des nouvelles de…

— Chut… l'interrompit l'inspectrice.

— Comment ?

— Pas au téléphone. Je ne sais pas si nous sommes sur écoute.

— Ça me semble un peu exagéré. Qui voudrait…

— J'ai été suspendue de mes fonctions, dit Olivia.

— Quoi ? Mais pourquoi donc ?

— Je vous le raconterai volontiers en personne. Vous savez-vous quoi, passez donc pour le petit-déjeuner. Il reste un peu de Talisker.

— C'est quoi ça ?

— La mer, le vent et la lande.

— Vous êtes… ivre ?

— Me le reprocheriez-vous ? Alors, vous venez ?

Susanna accepta sans hésiter. Elle alla se rafraîchir dans la salle de bain, puis se rendit à l'adresse qu'Olivia lui avait donnée. Devant la maison, il y avait une voiture de police. Les deux agents à l'intérieur mangeaient des beignets et buvaient du café dans des gobelets en carton. Ils examinèrent Susanna avec ce regard de profilage racial qu'elle connaissait trop bien. Ils se demandaient probablement si elle était une cambrioleuse ou une trafiquante de drogues.

Elle sonna. Une fille, peut-être de treize ou quatorze ans, lui ouvrit.

— Je voudrais voir Olivia Jenner.

— C'est ma mère, dit la fille. Entrez.

Elle conduisit Susanna à travers un couloir sombre et une cuisine jusqu'à un salon. Sur le canapé près de la fenêtre se trouvait une silhouette qu'elle ne reconnut comme l'inspectrice qu'après l'avoir regardée deux fois. Cette dernière avait appuyé un sac blanc contre son front et les yeux si fermés que tout son visage se contractait en une sorte de grimace.

— J'aurais dû laisser ce dernier verre de Talisker, gémit-elle.

— Le premier, le deuxième et le troisième aussi, dit un autre adolescent, peut-être de seize ans, en plaçant un seau devant Olivia.

Elle ouvrit les yeux.

— Je n'en ai pas besoin. Je ne suis pas du genre à vomir. Je ne l'ai jamais été.

— Tant mieux, dit l'aînée. C'est vraiment dégoûtant de toute façon. Qui êtes-vous ?

Le regard de la jeune femme était si ouvertement provocateur que Susanna ne put s'empêcher de l'apprécier.

— Je suis Susanna Madueke.

— Elle est psychologue, dit Olivia.

Les deux filles examinèrent alors Susanna avec un intérêt manifeste.

— Un psy, vraiment ? On en est donc arrivé là avec maman, au point qu'elle ait besoin d'un psychiatre ?

— Je ne suis pas psychiatre. Ce sont des médecins spécialisés dans les maladies mentales. On pourrait diagnostiquer chez ta mère une intoxication alcoolique aiguë, mais elle devrait rapidement passer sans nécessiter de traitement. Ce ne serait de toute façon pas mon domaine de spécialité, car je suis neuropsychologue.

— Et qu'est-ce qu'on fait en tant que neuropsychologue ? demanda la plus jeune.

— Je m'intéresse à la façon dont fonctionne le cerveau.

— Alors, s'il vous plaît, dites-le-moi quand vous aurez trouvé la réponse, dit l'aînée. Ça m'intéresserait vraiment de savoir.

Elle partit sans un mot vers l'escalier menant à l'étage et monta.

— Moi aussi, je monte dans ma chambre, dit la plus jeune. Bye !

— Vous avez de gentils enfants, dit Susanna.

Olivia grimaça.

— Vous trouvez ? Enfin, peu importe. Qu'avez-vous à me rapporter du front David Armstrong ?

Susanna lui décrivit les événements depuis leur dernier contact. Ses conversations avec David, l'incendie, la situation à l'hôpital et son message, composé d'un seul mot. Elle tendit le téléphone à Olivia. Celle-ci eut du mal à focaliser son regard, puis acquiesça finalement.

— « ARAGORN ». Alors j'avais raison.

— Raison ? À propos de quoi ?

Olivia soupira.

— Comme vous le savez, j'étais présente lors de l'arrestation ratée d'Armstrong. Marcus Harrison et moi l'avons trouvé sur une scène de crime. Il était penché sur un corps. Nous l'avons interpellé et lui avons demandé de lâcher son arme. Il nous a juste fixés, s'est approché de nous, le couteau à la main. Puis il a dit un seul mot : Aragorn. J'étais sûre qu'il avait dit ça, mais Marcus Harrison a juré qu'il avait entendu

Armstrong. Comme cela semblait plus plausible, on n'a pas enquêté davantage.

— Eh bien, ça aurait probablement été assez difficile de faire venir Viggo Mortensen des États-Unis.

Olivia soupira.

— Il était vraiment sexy en Aragorn. J'aurais bien laissé celui-là me voler mon immortalité.

— Eh bien, nous avons quelque chose en commun, dit Susanna en souriant. Vous avez beaucoup réfléchi à l'affaire. Avez-vous développé une hypothèse ? Qu'aurait-il pu vouloir dire ?

— J'ai supposé qu'il avait voulu désigner une personne réelle, marmonna Olivia.

— Je le pense également. Avait-il peut-être un ami dont le surnom était Aragorn ?

— Ça aurait dû être une créature intéressante. Non, autant que je sache, Armstrong n'avait à Londres que des contacts professionnels. Mais ils ressemblaient tous plus à des Orcs, si je me souviens bien.

— Vous dites, ici à Londres. David n'est pas originaire d'ici ?

— David ? Vous avez déjà échangé vos numéros ?

Susanna sentit son visage s'échauffer.

— J'ai l'habitude à l'université de rapidement appeler les gens par leur prénom.

Olivia hocha la tête.

— Cela me convient mieux aussi. Je suis d'ailleurs Olivia.

Susanna sourit.

— Susanna.

— Puis-je vous appeler Susi ?

— Ne vous y risquez pas. Cela me rappelle juste ma mère.

— D'accord, je m'en souviendrai. Pour revenir à David. Non, il n'est pas originaire de Londres. Il a grandi à Bath.

— Ah, c'est vrai, il avait mentionné sa tante à laquelle il avait rendu visite lors de votre interrogatoire. Bath. Belle ville. J'ai étudié à Bristol. Un été, pendant les vacances universitaires, j'ai travaillé comme femme de chambre dans un hôtel à Bath. Peut-être avait-il là-bas un cercle d'amis qui pourrait nous aider ?

— Je ne sais pas. J'ai déjà parlé deux fois avec sa tante. Je ne devrais probablement pas l'appeler à nouveau, ça ne ferait que créer plus de problèmes.

Susanna inclina la tête, une idée lui venant à l'esprit.

— Ça fait longtemps que je ne suis pas allée dans cette région et mes enfants ne sont pas avec moi ce week-end. Je pourrais aller à Bath et parler à la tante.

Olivia la regarda avec de grands yeux.

— Vous feriez ça ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Eh bien, j'avais l'impression que vous n'étiez pas vraiment enthousiaste quand je vous ai, d'une certaine manière, forcée à commencer la communication avec Armstrong.

Susanna acquiesça.

— C'est vrai. Mais quand j'ai ensuite parlé avec David, j'ai réalisé que vous aviez raison. Il est innocent. Et pour le prouver et arrêter définitivement cette série de meurtres, nous devons attraper ce tueur, n'est-ce pas ?

Olivia hocha la tête.

— Bien, dit Susanna. Alors, allons-y. Je prendrai le prochain train pour Bath et parlerai à la tante de David.

Elle s'arrêta un instant.

— Peut-être serait-il bon que vous me donniez une liste de questions à poser absolument. Je partirai de Paddington, mais je ne suis pas encore Miss Marple.

43

La tête d'Olivia bourdonnait. Pourquoi avait-elle avalé un verre de Talisker après l'autre ? La réponse, elle la connaissait bien sûr. Elle avait tout perdu. Son travail, sa lutte contre le tueur en série, et elle avait perdu Eleonor, sa première alliée depuis sept ans. Certes, Susanna était aussi son alliée, mais la professeure était différente. Elle ne cherchait pas à faire condamner un meurtrier, elle voulait sauver Armstrong. Cela revenait finalement au même, mais les chemins vers cet objectif étaient différents… aussi différents que les personnalités d'Olivia et Susanna. Eleonor, elle la voyait plutôt comme une fille. Susanna lui était étrangère. Elle appréciait la professeure, mais elles ne deviendraient certainement pas amies.

Elle lui était très reconnaissante d'entreprendre le voyage à Bath. Ce n'était pas évident. Olivia ne pouvait pas s'y rendre, car Scotland Yard suivait probablement chacun de ses mouvements. Le commissaire était capable de la faire arrêter avant même qu'elle n'entre dans la maison de la tante d'Armstrong, et se retrouver en détention préventive en tant que policière ? Non merci.

Elle tenta de se redresser en position assise, ce qui provoqua un vertige. Elle se rallongea rapidement et fixa un point sur le mur d'en face. Le vertige passa. Mais maintenant, sa tête tambourinait. Ce maudit Talisker. Greg ressentait-il la même chose quand il arrivait au travail avec la gueule de bois ? Ou ne laissait-il jamais cela aller si loin, maintenant toujours un niveau constant d'alcool dans son sang ?

Olivia regarda la bouteille. Devrait-elle finir le whisky ? Il restait encore un doigt. Cela soulagerait-il les maux de tête et tous les autres symptômes pénibles ? Mais à quoi pensait-elle ? Est-ce ainsi que cela commençait ? En période de crise, est-ce qu'on a tendance à se tourner vers l'abus d'alcool ?

Elle se leva et alla chercher un verre d'eau dans la cuisine. Son regard tomba sur la porte ouverte du bureau. Elle décida d'y aller

plutôt que de retourner sur le canapé et de faire face à la bouteille, qui ne ferait que l'inciter à boire. Elle s'assit au bureau et examina le dossier qu'Eleonor lui avait envoyé. Son dernier message. Lorsqu'elle avait mis les documents dans l'enveloppe, elle n'avait pas réalisé que cela serait son héritage. Des notes soigneusement classées et des commentaires sur des copies de rapports d'enquête et des photos de résultats médico-légaux et techniques.

Elle feuilletait le dossier, sans but, au hasard. Elle ne savait pas ce qu'elle cherchait. Elle ne savait pas non plus si ce qu'elle cherchait se trouvait ici. Aragorn. Tout se résumait à cela. Eleonor avait-elle eu une idée à ce sujet ?

Il lui fallut un quart d'heure pour trouver la note correspondante. C'était une demi-page, rédigée d'une écriture soignée et ronde.

Concerne : ARAGORN. Selon l'inspectrice Jenner, c'était le seul mot que David Armstrong a pu prononcer avant d'être blessé par balle et neutralisé par l'inspecteur Harrison. Ce dernier a déclaré avoir entendu le suspect dire Armstrong. Dans le cadre de l'enquête, cette version a été jugée plus probable, ce qui a empêché de suivre une piste potentielle. Aragorn est un personnage du livre Le Seigneur des Anneaux de J.R.R. Tolkien, un rôdeur vivant en marge de la société qui finit par devenir roi. Cela pourrait refléter une fantaisie d'Armstrong, lui-même menant une vie en marge de la société et aspirant donc au pouvoir et à la richesse. Il pourrait également y avoir un lien avec la pièce à conviction 37 A.

Olivia marqua une pause. Pièce à conviction 37A ? Qu'était-ce donc ?

Elle feuilleta jusqu'à la fin, là où se trouvait le registre des preuves recueillies dans l'affaire Armstrong. Sous 37A était listé un billet émis par l' International London LARP Convention. LARP ? Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Olivia alluma son PC et rechercha le terme sur Google. Elle fut surprise par le nombre de résultats obtenus et encore plus par le fait que de nombreuses photos de personnes portant des costumes fantastiques de toutes sortes apparaissaient. Elle consulta Wikipedia et lut l'article correspondant :

Live Action Role Playing (LARP) ou Jeu de Rôle Grandeur Nature est une forme de jeux de rôle dans lesquels les participants incarnent physiquement leur personnage. Il s'agit donc d'un mélange entre jeu de rôle sur papier et théâtre d'improvisation. Les jeux se déroulent généralement sans spectateurs. Les participants peuvent improviser librement dans le cadre du rôle de leur personnage, qui décrit ses

caractéristiques et capacités. Le personnage est appelé caractère. Dans la mesure du possible, les événements se déroulent dans des lieux dont l'ambiance correspond au scénario du jeu. Les joueurs portent des costumes adaptés à leurs personnages.

Olivia sentit sa bouche s'assécher. Elle prit une gorgée d'eau et réfléchit. Armstrong semblait s'être intéressé aux jeux de rôle. Avait-il lui-même participé en tant qu'Aragorn ? Elle chercha sur Google la convention mentionnée sur le billet et découvrit qu'il s'agissait d'un rassemblement biennal de joueurs de LARP du monde entier. L'événement d'une semaine se concentrait sur différents scénarios. L'année suivante, le thème serait The Witcher. Olivia se demanda si Henry Cavill y ferait une apparition, auquel cas elle serait l'une des premières à acheter un billet.

Elle écarta cette pensée et fouilla dans l'archive. En 2016, la convention avait eu pour thème Le Seigneur des Anneaux. La bouche d'Olivia se fit encore plus sèche. Elle parcourut les pages correspondantes et vit que l'équipe organisatrice comptait dix personnes cette année-là. La photo était petite et pixelisée, mais elle crut reconnaître Armstrong parmi les figures. Sous l'image, il était mentionné que l'organisation avait été dirigée par une certaine Kelly Fenway.

Olivia entra le nom dans Google avec le terme LARP. Il s'avéra que Mme Fenway était une figure importante dans le milieu du jeu de rôle, car elle trouva de nombreux résultats. Olivia cliqua sur un des liens et fut redirigée vers une page de photos montrant une jeune femme un peu ronde avec de longs cheveux teints en rouge vif, portant différents costumes : tantôt elfe, tantôt Mangemort, tantôt amazone avec arc et flèches. Elle possédait même son propre site web. Olivia y navigua et, en lisant les articles, elle plongea dans un monde étranger, mais fascinant.

Elle décida de ne pas perdre de temps à rassembler les informations en lisant. À la place, elle cliqua sur le bouton de contact et chercha l'adresse e-mail de la femme. Elle tomba sur un numéro de téléphone et ne put croire à sa chance. Son smartphone était posé sur le bureau. Elle y jeta un œil et découvrit un message que Susanna lui avait probablement envoyé quelques minutes plus tôt.

> En route pour Bath. Arrivée prévue vers trois heures de l'après-midi. Je vous contacte dès que j'ai vu Mme Jones.
> Susanna

Olivia renvoya un pouce levé en réponse et composa ensuite le numéro de Mme Fenway.

— Hairgame, salon de coiffure et de style. Vous parlez à Kelly.

Olivia sursauta.

— Euh, suis-je bien chez Mme Kelly Fenway ?

— Oui, exactement, vous appelez sur mon téléphone professionnel.

— Ah, d'accord. Je m'appelle Olivia Jenner. Je suis inspectrice de police et j'enquête sur l'affaire du soi-disant tueur en série de Putney.

Du silence se fit entendre à l'autre bout de la ligne.

— Bonjour ? Vous êtes toujours là ?

Elle entendit un genre de grognement, puis Mme Fenway dit :

— Il a fallu du temps avant que vous ne contactiez.

Olivia fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, quand David a été arrêté, j'ai appelé la police. Je voulais les convaincre de son innocence. Mais j'ai été balayée d'un revers de main, on m'a dit que quelqu'un me rappellerait. Eh bien, cela a pris sept ans.

— Savez-vous avec qui vous avez parlé à l'époque ?

— Aucune idée, un type quelconque. Je n'ai pas retenu son nom. Il n'était pas vraiment intéressé par ce que j'avais à dire. Pourquoi appelez-vous maintenant ?

— Je suis en train de revoir les dossiers de l'enquête et j'ai vu que David Armstrong a participé à une convention que vous avez organisée.

— Oui, c'est vrai. Mais il n'a pas seulement participé, il faisait partie de l'équipe d'organisation.

— Vous le connaissiez bien alors ?

Madame Fenway rit.

— Bien sûr que je le connaissais. Nous étions actifs ensemble dans la scène depuis des années. Il était surtout intéressé par la haute fantaisie. Le Seigneur des Anneaux, La Roue du Temps, ce genre de choses. C'est pourquoi je lui ai demandé de rejoindre l'équipe d'organisation lorsque nous avons choisi un thème du Seigneur des Anneaux.

— Comment se déroulent exactement ces conventions ?

— Il y a toujours un point de rencontre où il y a toutes sortes de stands et de boutiques. Comme un marché où l'on peut s'approvisionner en nourriture, mais aussi acheter des costumes, des armes ou d'autres accessoires et échanger avec d'autres joueurs de LARP. Nous sommes une grande famille folle. En plus, nous organisons des jeux de rôle chaque jour. David en a supervisé un. C'était une affaire assez énorme… la bataille de la Forteresse d'Helm. Il a même loué une vieille carrière dans la forêt d'Epping et s'est

occupé de tout sécuriser pour que nous puissions jouer là-bas sans risque.

— La question peut vous sembler un peu inhabituelle, mais y avait-il un Aragorn à l'époque ?

La femme rit.

— Quelle serait la bataille de la Forteresse d'Helm sans un Aragorn ? Bien sûr qu'il y en avait, et pas seulement un. C'est un personnage très populaire. David a résolu cela en divisant le jeu de rôle en quatre actes. Les personnages principaux étaient alors recastés à chaque acte.

— Y a-t-il des photos ou des vidéos de cela ?

— Bien entendu. Écoutez, je dois reprendre le travail. Une garde vient de se terminer. Lundi étant mon jour de repos, je pourrai chercher les photos à ce moment-là.

Elles convinrent que la femme reprendrait contact avec Olivia une fois qu'elle aurait rassemblé les photos. Puis elle raccrocha. Olivia fixa son téléphone. Cela pourrait être une piste intéressante. Pourquoi les collègues avaient-ils simplement ignoré cette femme à l'époque ? Suivant une intuition, elle ouvrit le dialogue SMS avec Susanna et écrivit :

Demandez à la tante d'Armstrong si elle était au courant de son hobby. Il prenait part à des jeux de rôle grandeur nature.

Elle ajouta un lien vers l'article de Wikipédia, puis se leva et se dirigea vers la salle de bain. Elle n'allait pas s'en sortir sans prendre un analgésique.

44

Susanna contemplait par la fenêtre du train la vaste plaine ondoyante qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Elle n'avait pas quitté Londres depuis longtemps. Pourquoi le faire ? Sa vie y avait trouvé son point d'ancrage. Sa famille y vivait, ses enfants y allaient à l'école, elle y travaillait. En effet, les Londoniens n'avaient plus besoin de franchir les limites de la ville. Mais, ils manquaient ainsi de merveilleuses expériences paysagères.

Susanna aimait l'Angleterre. Le vert omniprésent, les collines, les vieilles villes, et aussi la plupart des gens y vivant qui lui étaient sympathiques. Du moins jusqu'à ce qu'ils l'insultent pour des raisons racistes, ce qui arrivait malheureusement trop souvent, surtout depuis que le Brexit avait révélé le visage laid du nationalisme britannique. Elle consulta son téléphone.

Olivia lui avait envoyé un autre message. Le SMS ne contenait pas de fautes d'orthographe. Apparemment, elle était en train de retrouver ses esprits. Susanna avait été déconcertée en trouvant l'inspectrice dans cet état de gueule de bois. Mais elle avait décidé de ne pas surinterpréter la situation, après tout, une jeune collègue d'Olivia avait été assassinée et Olivia avait ensuite été suspendue. Cela pouvait justifier quelques verres de trop.

Elle appréciait Olivia pour son franc-parler. Le fait qu'elle l'ait plus ou moins contrainte à l'aider sur l'affaire l'avait d'abord agacée, mais au final, elle pouvait comprendre ses motifs. Si on regardait le résultat, Susanna ne pouvait pas se plaindre. Elle avait fait la connaissance de David, qui s'était révélé non seulement être un cas intéressant, mais surtout une personne attachante.

Elle relut le message. Olivia lui demandait de questionner la tante de David sur ses activités de jeu grandeur nature. Susanna esquissa un sourire. Elle pouvait tout à fait imaginer qu'autrefois, il avait sorti son costume d'elfe les week-ends et campé ainsi dans les bois. Cela lui

ressemblait. Elle n'avait pas besoin de lire l'article Wikipédia sur le sujet, car elle savait ce qu'était le jeu de rôle de grandeur nature. Pendant ses études, elle avait eu un petit ami complètement fou de jeux de rôle. Ils avaient donc passé de nombreuses nuits à jouer à Donjons et Dragons, et à un moment donné, il avait commencé à coudre un costume et à fréquenter des conventions.

Il avait toujours essayé de convaincre Susanna de l'accompagner, mais elle ne s'était jamais sentie à l'aise là-bas. La fantaisie était un univers très blanc à l'époque. Heureusement, cela avait changé ces dernières années. Elle avait regardé avec beaucoup de plaisir la série The Witcher et maintenant, l'idée de parcourir des régions en tant que sorcière ne lui déplaisait plus tant que ça. Elle tapa sur l'application *Reader* de son téléphone et ouvrit le premier livre de la série qu'elle avait commencée à lire il y a quelque temps, mais qu'elle n'avait jamais continué.

Deux heures plus tard, elle faillit manquer sa descente à Bath, tant elle était plongée dans sa lecture. Heureusement, le gentil monsieur assis en face d'elle l'avait prévenue qu'elle était arrivée à destination. Ils avaient un peu discuté au début du trajet et elle lui avait mentionné qu'elle se rendait à Bath.

— Je vous souhaite de passer un bon moment dans cette merveilleuse ville, dit l'étranger en guise d'adieu.

Susanna se rappela alors que tous les vieux hommes blancs n'étaient pas forcément antipathiques. Elle quitta la gare et se dirigea vers le stand de taxis. Elle n'avait pas l'habitude de prendre le taxi. Pendant ses études, elle ne pouvait pas se le permettre et à Londres, elle préférait prendre le métro. Elle aimait la sensation des trains filant à travers les entrailles de la ville. Mais à Bath, il n'y avait pas de métro et elle avait décidé de ne pas se plonger dans l'étude des horaires de bus pour trouver une ligne qui l'aurait emmenée à la maison de la tante de David.

Elle donna l'adresse au chauffeur. Le trajet ne dura que cinq minutes. Il s'arrêta devant une maison mitoyenne, identique à une cinquantaine d'autres dans cette rue. Cela aussi, elle aimait bien en Angleterre. Ces maisons toutes semblables avaient quelque chose de démocratique, même si le pays était encore une monarchie. Elle paya le chauffeur et traversa le petit jardin devant la maison pour arriver à la porte d'entrée. À côté de la sonnette, un écriteau indiquait S&E Jones. Selon Olivia, la tante de David était veuve depuis six ans. Probablement n'avait-elle pas eu le cœur de changer la plaque de la sonnette. Elle appuya sur le bouton et attendit.

Peu après, elle entendit un bruit de claquement venant de l'intérieur de la maison, suivi de pas lents et lourds. La porte s'ouvrit sur une chaînette, laissant apparaître une ouverture restreinte. Elle vit la

moitié du visage d'une femme âgée qui la scrutait avec méfiance.

— Je n'achète rien, dit Mme Jones.

Susanna sourit.

— Je ne suis pas venue pour vendre quoi que ce soit. Je m'appelle Susanna Madueke. Je suis venue de la part de l'inspectrice Jenner, avec qui vous avez déjà eu une conversation téléphonique cette semaine.

— La policière ? Pourquoi ne vient-elle pas elle-même ?

— Elle a été retenue à Londres. Les enquêtes s'accélèrent là-bas. Un autre corps de femme a été découvert.

— Eh bien, David n'a clairement pas pu faire ça, répliqua sèchement Mme Jones.

— Je suis également convaincue qu'il n'est pas responsable des autres meurtres.

— Dans ce cas, vous et cette inspectrice Jenner êtes bien seules dans votre conviction. Qu'est-ce qui vous rend si sûre ?

— J'ai parlé avec David.

L'œil qui la scrutait s'écarquilla.

— Vous avez fait quoi ?

— Je suis spécialiste en communication avec les personnes atteintes du syndrome d'enfermement. Au cours de la semaine dernière, j'ai réussi à établir le contact avec David. Nous avons pu échanger un peu.

— Comment… comment va-t-il ?

Susanna marqua une pause.

— Compte tenu des circonstances, il est de bonne humeur, dit-elle. Et bien sûr, il est très heureux de pouvoir enfin communiquer avec d'autres personnes après sept ans.

La porte se referma alors et Susanna craignit un instant que madame Jones ait décidé de mettre fin à la conversation, mais ensuite, elle entendit la chaîne se retirer.

— Entrez, dit la vieille dame. Excusez-moi, mais de nos jours, tant de gens se présentent sans prévenir, et la plupart veulent juste vous arnaquer.

Elle la conduisit à travers un couloir sombre dans un salon.

— Voulez-vous du thé ?

— Ce serait merveilleux.

Mme Jones fit signe de s'asseoir sur un canapé et Susanna prit place. La vieille dame disparut dans la cuisine et peu après, Susanna entendit une bouilloire siffler de plus en plus fort et gargouiller, pendant que madame Jones s'affairait avec une théière.

— Puis-je vous aider ?

— Non, ça ira.

Quelques minutes plus tard, elle revint de la cuisine. Elle avait un plateau posé sur son déambulateur, sur lequel se trouvaient, à côté

d'une théière, deux tasses, un pot à lait, un sucrier et une assiette de biscuits. Elle posa le tout sur la table, se laissant cette fois aider par Susanna. Finalement, elle s'assit en poussant un soupir.

Elles se servirent du thé et Susanna apprécia la première gorgée de la boisson amère et en même temps adoucie par le sucre.

— Alors, que veut encore savoir cette inspectrice ? Qu'est-ce qui est si important pour qu'elle vous ait envoyée ? Vous avez dû faire un long voyage.

— J'aime toujours venir dans l'ouest de l'Angleterre. J'ai étudié à Bristol, et pendant mes études, j'ai travaillé un été au Berkeley House.

— Celui à Limpley Stoke ? Une adresse chic. Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

Susanna prit une profonde inspiration.

— David avait-il un cercle d'amis à Bath ?

La vieille dame acquiesça.

— Oui, il était encore régulièrement en contact avec ses anciens camarades d'école. La dernière fois qu'il était ici, il a aussi rencontré deux d'entre eux. Randy Birks et Paul Gladwell.

— Savez-vous si l'un de ses amis portait le surnom d'Aragorn ?

— Comment s'appelait-il déjà ?

— Aragorn, répéta Susanna.

Madame Jones secoua la tête.

— Non, cela m'aurait marquée. Comment en êtes-vous arrivée là ?

— David a mentionné ce nom à plusieurs reprises. Nous espérions que cela pourrait éclaircir l'affaire. Autre sujet : étiez-vous au courant du hobby de David ? Les jeux de rôle grandeur nature ?

Madame Jones roula des yeux.

— Ne me lancez pas là-dessus ! Il en était complètement fou. Il voulait participer à un événement ici à Bath. La dernière fois qu'il nous a rendu visite, il avait même emporté son équipement.

Susanna sentit son pouls s'accélérer.

— Vous avez encore ces affaires ?

— Bien sûr. Elles sont dans la chambre de David. Je n'ai rien touché.

— Pourrais-je y jeter un œil ?

Madame Jones la scrutait brièvement, puis déclara :

— Je vous crois, vous voulez aider David. Allez au premier étage. La porte au bout du couloir. Je ne me fatigue plus à monter là-haut.

Susanna se leva et monta l'escalier. En haut, elle se retrouva dans un couloir avec plusieurs portes. Elle franchit la porte que la vieille dame lui avait indiquée, pénétrant dans une chambre qui incarnait à merveille l'univers typique d'un adolescent. Sur le mur, il y avait des affiches des acteurs du film Le Seigneur des Anneaux. Sur le lit, un costume poussiéreux représentant apparemment un elfe. À côté, il y

avait un petit sac. Susanna l'ouvrit. Il contenait des ustensiles de maquillage et une photo. Elle montrait un groupe d'hommes déguisés, dont les costumes étaient inspirés des Compagnons de la trilogie du Seigneur des Anneaux. Il y avait là un Gimli, disproportionnellement grand et barbu avec une énorme hache en plastique. Les Hobbits souriaient malicieusement à la caméra, et il y avait aussi un Aragorn. Lorsqu'elle reconnut le visage, un frisson glacé lui parcourut le dos.

45

Olivia était assise sur le canapé dans le salon. Andy avait mis de côté le Talisker pour qu'elle ne risque pas de finir le fond de la bouteille. Mais elle n'aurait de toute façon pas eu cette idée. Les bienfaits de l'industrie pharmaceutique avaient heureusement dissipé les derniers restes de son mal de tête et son esprit fonctionnait à plein régime. Enfin, elle tenait la piste qu'elle avait attendue toutes ces années. C'était à en désespérer. Si seulement elle y avait pensé plus tôt. Peut-être que la nouvelle série de meurtres n'aurait même pas commencé. Peut-être auraient-ils pu attraper le tueur en série de Putney à l'époque et le mettre derrière les barreaux pour toujours. Peut-être devait-elle simplement admettre qu'il était inutile de vouloir remonter le temps.

Les difficultés avaient commencé quand elle était tombée malade, après que Harrison avait tiré sur Armstrong. Ce n'était ni de sa faute ni celle de son fils malade. À son retour, l'enquête avait déjà été mise en pause. Les dossiers étaient sous scellés et elle avait eu d'autres priorités. Les doutes sur la culpabilité d'Armstrong n'avaient jamais disparus, au contraire, ils s'étaient même accrus avec le temps, mais compte tenu des circonstances, elle avait fait de son mieux. Cela n'avait malheureusement pas suffi. Ce qui lui avait manqué, elle le savait maintenant. C'était l'accès aux dossiers verrouillés. Mais aurait-elle alors fait le lien entre Aragorn et le ticket pour le festival de jeux grandeur nature ? Ou fallait-il un génie comme Eleonor pour la mettre sur cette piste ? Eleonor. La pensée à sa collègue la faisait toujours autant souffrir.

Eleonor avait suspecté un collègue et après avoir passé les deux dernières heures à examiner avec une grande concentration tous les indices recueillis dans son dossier, elle soupçonnait pourquoi et surtout qui elle avait dans le collimateur. Si cela s'avérait, le tueur en série n'aurait pas seulement été alimenté en informations internes par

la police métropolitaine, il en serait lui-même un membre !

Elle regarda le dossier. Il ne contenait pas de preuves définitives pour ses accusations, mais une quantité d'indices que ses collègues ne pouvaient simplement pas ignorer. Elle devait agir et ne pouvait plus repousser. Qu'avait-elle encore à perdre ? Elle était de toute façon déjà suspendue. Le commissaire pourrait certes la licencier de manière déshonorante. Mais quelle différence cela ferait-il à présent ? Elle aurait de toute façon perdu son honneur si elle n'agissait pas maintenant. Elle se dirigea vers l'entrée pour mettre son manteau.

— Où vas-tu ?

Andy était sorti de la cuisine. Il séchait une assiette.

— Je dois aller à Scotland Yard. Ne t'inquiète pas, personne ne m'attaquera là-bas.

Il acquiesça.

— Fais ce que tu as à faire.

Elle sortit et démarra la Nissan, espérant être assez sobre pour conduire. Même si elle se sentait en sécurité en plein jour, elle ne voulait pas donner au tueur en série l'occasion de l'attaquer en marchant dans les rues de Putney. Elle dirigea la voiture à travers le trafic londonien de l'après-midi. Le commissaire serait-il au bureau un samedi ? Elle le découvrirait. Si elle avait de la malchance, ce déplacement serait inutile, mais cela lui était égal. Elle devait essayer.

Elle gara de nouveau la Nissan dans le parking derrière l'abbaye de Westminster et se dirigea à pied vers New Scotland Yard. Olivia n'avait plus de badge de service à présenter et avait donc prévu une histoire à raconter au responsable de service pour qu'il la laisse voir le commissaire. Derrière le comptoir se trouvait Alfred, le factotum de Scotland Yard, un collègue qui devait avoir presque atteint l'âge de la retraite.

— Olivia, dit-il en levant la main vieillie. Vous voilà donc de retour sur les rives de la Tamise ?

Elle ne pouvait croire sa chance. À la manière dont Alfred la saluait, il ne semblait même pas avoir entendu parler de sa suspension.

— Bonjour Alfred, comment allez-vous ?

Il fit un geste de la main.

— J'ai connu des jours meilleurs. Mais il ne me reste plus longtemps à travailler. Dans deux mois, je prendrai ma retraite. Ensuite, je déménagerai à Penzance chez mon fils.

— Ah, en Cornouailles. Magnifique endroit, dit Olivia. Je dois voir le commissaire. Est-il là par hasard ?

Alfred acquiesça.

— Oui, pour lui, il n'y a pas de week-end. S'il continue comme ça, il va un jour s'effondrer mort de fatigue. Dois-je vous annoncer ?

— Pas la peine, il m'attend déjà, mentit-elle en se tournant

rapidement pour qu'il ne voie pas son visage rougir.

Elle se hâta vers les ascenseurs et monta au dernier étage. Tout était calme ici. Apparemment, le commissaire était le seul à travailler ce jour-là, car même son insupportable secrétaire privé semblait être absent. Olivia se dirigea vers la porte de son bureau et frappa. Le classique et brusque Entrez ! se fit entendre. Elle prit une profonde inspiration et entra.

Le commissaire la dévisagea d'un regard mêlant surprise, incrédulité et colère froide.

— Que faites-vous ici ? aboya-t-il. Ne vous avais-je pas clairement dit que vous étiez suspendue ?

— Je sais, répondit Olivia. Mais je crois savoir qui est derrière les meurtres de femmes de ces dernières semaines.

Un sourcil broussailleux s'éleva.

— Ah oui ? Et comment auriez-vous découvert cela ?

Elle entendit la partie non dite de sa phrase : Alors que mes meilleurs hommes sont encore dans le noir, mais choisit de ne pas y répondre.

— Ce n'est pas moi qui l'ai découvert. C'était l'inspectrice Rigby, et c'est pour ça qu'elle a dû mourir.

Le commissaire renifla.

— Vous voulez me faire croire que le meurtre de l'inspectrice Rigby était une action ciblée ? Comment le tueur aurait-il pu savoir qu'elle était sur sa piste ?

Olivia le regarda droit dans les yeux. Elle savait que la prochaine phrase qu'elle devait prononcer pourrait lui valoir d'être jetée hors du bureau et licenciée sur-le-champ.

— Parce que le meurtrier est l'un de ses collègues, et parce qu'elle l'avait découvert.

Aucun muscle ne bougea sur le visage du commissaire. Même son clignement d'yeux semblait s'être figé. Il la fixa simplement en silence.

Après ce qui sembla une éternité, il demanda d'une voix sans ton :

— Avez-vous des preuves de cette accusation monstrueuse ?

Olivia posa alors le dossier sur la table.

— L'inspectrice Rigby avait rassemblé tous les indices. Avant sa mort, elle me les a envoyés parce qu'elle craignait que le tueur ne les récupère et ne les fasse disparaître. Elle avait également trouvé une explication à la réticence de Marcus Harrison à reconnaître les affaires de Clapham, Brixton, Chelsea et Mayfair comme une série de meurtres. L'inspectrice Rigby a démontré que des preuves avaient disparu. Elles figurent dans les listes établies sur les lieux du crime, mais sont introuvables dans la salle des preuves.

— C'est incroyable, mais je ne vois pas pourquoi cela indiquerait la participation d'un policier.

— L'inspectrice Rigby avait trouvé une preuve concrète d'une manipulation qui peut être clairement attribuée à un collègue. Les rapports d'autopsie des meurtres à Brixton et Clapham ont été modifiés a posteriori. Des informations décrivant des similitudes dans la manière d'opérer ont été spécifiquement supprimées. L'inspectrice Rigby a demandé à nouveau les originaux à la médecine légale. Vous pouvez comparer les rapports, ils sont également dans ce dossier. Grâce à l'historique des modifications des documents, il est également possible de prouver qui a effectué ces manipulations.

— Qui est-ce ? Qui l'inspectrice Rigby a-t-elle suspecté ?

— L'inspecteur Calvin.

— Calvin ? la voix du commissaire était soudainement rauque. Ce n'est pas possible. Il a toujours été un officier intègre.

— C'est le meilleur déguisement qui soit.

Penwith laissa échapper un long soupir.

— Êtes-vous convaincue par les preuves que l'inspectrice Rigby a rassemblées ?

Olivia acquiesça.

— C'est un travail de police exemplaire, dit-elle, sa voix tremblante d'émotion. Je n'ai jamais vu une jeune collègue aussi douée.

Le commissaire hocha la tête.

— Oui, c'est en effet rare. C'était la même chose pour vous à l'époque. Mais vous avez choisi une autre voie, que j'ai dû accepter. J'avais une grande estime pour l'inspectrice Rigby, c'est pourquoi je prends ces accusations très au sérieux.

Il prit le dossier et se leva.

— Allons voir les collègues de la brigade criminelle. Je vais informer Harrison. Il devra examiner les preuves et agir contre Calvin s'il le juge justifié.

Olivia résista à l'envie de protester. Qu'aurait-elle pu dire ? Que les corbeaux ne se crèvent pas les yeux entre eux ? Maintenant qu'elle avait convaincu le commissaire, Marcus devait mener une enquête correcte et objective.

Elle le suivit vers l'escalier.

— Je déteste les ascenseurs, expliqua Penwith.

Il avait perdu toute trace de rudesse. C'était comme si les accusations portées contre son officier avaient brisé la carapace autour de lui. En tournant dans le couloir, ils entendirent des cris agités. La porte du bureau ouvert de la brigade criminelle était grande ouverte.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda le commissaire.

Ils entrèrent. Olivia vit en un coup d'œil que le chaos régnait. Harry Edgecombe était accroupi dans un coin de la pièce, tenant un couteau sous la gorge de Calvin, qu'il utilisait comme bouclier humain. Marcus Harrison et Basil Rutherford pointaient leurs armes de service sur leur

collègue.

— Lâche ce couteau, cria Harrison. C'est fini. Nous avons fouillé ton appartement, Harry. Nous avons trouvé le couteau avec lequel Eleonor a été tuée, et nous avons trouvé des organes humains dans ton congélateur.

Olivia avala sa salive. Eleonor avait-elle suspecté la mauvaise personne ? Était-elle tombée victime d'une erreur ? Harry pouvait-il réellement être le tueur en série de Putney ? Harry… le doux, l'aimable Harry ?

— Tu mens ! hurla Harry.

Son visage habituellement doux était maintenant déformé par la colère.

— Vous mentez tous.

— Rends-toi ! cria le commissaire.

— Lâche l'inspecteur Calvin.

Edgecombe le regarda avec des yeux injectés de sang.

— Cette ordure ne va nulle part. Je ne suis pas le tueur en série. C'est lui ! Il a tué Eleonor et il va payer pour ça, gronda-t-il en tirant Calvin le couteau à travers la gorge.

Un jet de sang gicla à travers le bureau. Au même instant, un coup de feu retentit et Edgecombe s'effondra au sol.

46

Susanna dévala l'escalier, la photo en main.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? demanda Mrs Jones.

— Euh… oui, je pense avoir découvert un indice qui pourrait disculper votre neveu.

La vieille dame pressa ses deux mains contre son cœur.

— Oh, ce serait si merveilleux.

— Je dois y aller maintenant, dit Susanna en prenant son manteau.

Elle devait montrer la photo à Olivia sans attendre.

— Déjà ? Je pensais que vous pourriez peut-être me raconter ce que vous avez dit à David ? Il me manque tellement.

Des larmes brillaient dans les yeux de la vieille dame. Susanna avala sa salive. Elle prit les mains de Madame Jones dans les siennes et les serra.

— Je vous promets que bientôt, vous pourrez à nouveau échanger longuement avec David.

La vieille dame renifla.

— Ce serait merveilleux ! dit-elle.

— Mais je dois maintenant retourner à Londres.

Elle était sur le point d'ajouter que la vie de David était en danger, mais elle devait absolument éviter cela. Elle ne voulait pas inquiéter Madame Jones et surtout, elle ne voulait pas que l'étincelle d'espoir qu'elle avait allumée soit étouffée par un voile noir d'inquiétudes.

Elle prit congé et sortit dans la rue. Le crépuscule tombait et il avait commencé à pleuvoir. Elle ouvrit une application sur son téléphone et chercha un train pour Londres. Un express partait dans une bonne demi-heure. Elle l'attraperait sans problème. Elle composa le numéro de la compagnie de taxi qu'elle avait déjà utilisée pour le trajet de la gare à la maison de Madame Jones. Elle tenta également de joindre Olivia. Le téléphone sonna quatre fois, puis la messagerie vocale se déclencha :

— Vous êtes en communication avec la boîte vocale d'Olivia Jenner. Je ne suis pas disponible pour le moment, veuillez laisser un message après le bip.

— Veuillez me rappeler dès que possible. Je crois savoir qui est Aragorn, dit-elle avant de raccrocher.

Elle se demanda si elle n'aurait pas déjà dû révéler qui elle soupçonnait. Déterminée, elle plaça la photographie sur le trottoir et en prit une photo avec la caméra de son téléphone. Elle envoya l'image à Olivia via messagerie. Ainsi, cette dernière pourrait immédiatement prendre les mesures nécessaires pour appréhender le coupable et protéger David de nouvelles attaques.

Rassurée, elle attendit le taxi. Le conducteur qui l'avait déjà conduite arriva peu après et l'emmena de nouveau.

— C'était une courte visite, dit-il.

— Oui, mais elle en valait la peine, répondit Susanna.

Dix minutes avant le départ de son train, elle monta à bord et, en s'installant dans le confortable siège de seconde classe, elle ressentit une satisfaction. Son voyage à Bath avait été plus fructueux qu'elle ne l'avait espéré. Non seulement elle avait trouvé la preuve potentiellement décisive de l'innocence de David, mais elle avait aussi pu redonner un peu d'espoir à sa tante de pouvoir communiquer à nouveau avec lui.

Elle sortit son téléphone de son sac et vit que le message n'avait toujours pas été lu. Que se passait-il avec Olivia ? Espérons qu'elle n'avait pas décidé de dormir pour évacuer le reste de son ivresse. Elle tenta de nouveau d'appeler Olivia, mais fut encore une fois redirigée vers la messagerie vocale. Son inquiétude grandit. Et si l'homme dans ce costume d'Aragorn tentait une nouvelle attaque contre la vie de David ? Elle était convaincue qu'il était également derrière l'incendie de la maison de soins. Il lui serait probablement facile de s'infiltrer dans l'hôpital où David était maintenant et de finir ce qu'il n'avait pas pu accomplir jusqu'à présent. Il connaissait la chambre de David. Elle l'avait vu elle-même là-bas.

Un frisson glacial parcourut son dos. Elle se demanda si elle devait appeler la police. Mais allaient-ils la croire ? Olivia lui avait dit qu'elle avait été suspendue. Alors, la prendraient-ils au sérieux si elle mentionnait qu'elle travaillait avec l'inspectrice Jenner ? Ou est-ce que cela causerait encore plus de problèmes à Olivia ? Plus le temps passait, moins ces questions semblaient importantes. Susanna avait l'impression de ne plus pouvoir perdre une seconde.

Elle ouvrit une dernière fois le message qu'elle avait envoyé à Olivia. Intérieurement, elle préparait déjà les mots pour l'appel d'urgence à la police, lorsqu'elle vit que derrière le message court se trouvaient deux coches bleues. Elle prit une profonde inspiration.

L'inspectrice n'avait pas seulement reçu l'image, elle l'avait aussi ouverte. Elle vit maintenant qu'Olivia était en train de taper. Elle attendit impatiemment, se demandant une fois de plus pourquoi l'indication que quelqu'un était en train d'écrire restait active beaucoup plus longtemps qu'il ne fallait pour rédiger le texte. Enfin, un message apparut.

Super, merci. Pouvons-nous nous rencontrer ?

Susanna répondit immédiatement.

Oui, volontiers. Dois-je venir chez vous ?

Il s'écoula une éternité avant que la réponse n'arrive.

Oui, ce serait super. Où êtes-vous ?

Je suis dans le train en direction de Paddington. Arrivée prévue pour huit heures trente. Cela signifie que je peux être chez vous entre huit heures trente et neuf heures.

En guise de réponse, Olivia envoya simplement un emoji avec un pouce levé, mais cela suffisait à Susanna. Elle regarda l'heure. Il était un peu plus de sept heures. Le soleil s'était couché et elle ne pouvait plus voir le paysage à l'extérieur. Elle s'enroula dans son siège et finit par s'endormir.

Cette fois-ci, ce fut le contrôleur qui la réveilla pour lui signaler qu'elle était arrivée. Il toucha son épaule et dit :

— Terminus. Veuillez descendre, s'il vous plaît.

Susanna sursauta. Un instant, elle fut désorientée, mais ensuite son cerveau put situer la situation. Elle marmonna un remerciement, s'étira, prit son sac et se hâta de quitter le train. L'agitation habituelle de la gare de Paddington s'était déjà calmée. Elle se dirigea vers le

métro et prit la direction de Putney. Les trains ici étaient bondés. Des jeunes hommes et femmes de son âge. Beaucoup étaient élégamment habillés et leurs tenues indiquaient qu'ils se rendaient dans des clubs ou des discothèques pour faire la fête. Susanna ne pouvait pas leur en vouloir, car les années de pandémie avaient été des temps de privation. Il était compréhensible qu'ils aient maintenant envie de se lâcher.

Elle descendit à Putney East et emprunta le chemin qu'elle avait également suivi le matin. Étrange comment l'apparence d'une ville changeait au cours de la journée. Il faisait froid et il pleuvait. Plus tôt, il avait fait agréablement chaud, presque printanier. Elle tourna dans la rue où Olivia habitait. La maison était encore à une centaine de mètres. La Nissan n'était pas garée devant et la voiture de police avait également disparu. Étrange. Olivia lui avait pourtant dit que toute sa famille était sous protection policière. Peut-être les agents étaient-ils dans la Mercedes noire, garée à une certaine distance de la maison, le long du trottoir. Elle continua son chemin.

Puis, une sensation désagréable l'envahit. Elle ne pouvait pas dire exactement ce que c'était, mais elle savait qu'il s'agissait d'un marqueur somatique ; un signal de sa mémoire corporelle qui la mettait en garde contre le fait de se mettre dans une situation potentiellement dangereuse. Où se cachait le danger ici ? Elle regarda autour d'elle dans toutes les directions, mais ne vit rien. Elle accéléra le pas. La maison n'était plus qu'à cinquante mètres. Elle dépassa la Mercedes. Soudain, la porte s'ouvrit. Elle sentit ses jambes être saisies, perdit l'équilibre et poussa un cri bref. Puis, quelque chose fut pressé sur sa bouche. Une odeur répugnante, septique, monta à ses narines, puis il n'y eut plus que l'obscurité.

47

Olivia était au bout du rouleau. Elle avait cru qu'après avoir vu le corps d'Eleonor, rien ne pourrait plus la bouleverser, mais les scènes dans le bureau de la brigade criminelle de Scotland Yard avaient repoussé les limites de la pire expérience de sa vie encore plus loin.

Tant de choses s'étaient produites simultanément, et pourtant, cela s'était déroulé devant ses yeux comme au ralenti. Edgecombe, debout comme un animal acculé, serrant le plus petit Calvin contre son corps, une longue lame de couteau contre sa gorge. Marcus et Rutherford, visant le collègue avec leurs armes de service. Le commissaire, qui avait sommé Harry de se rendre. Puis, le mouvement fluide et sans effort avec lequel Edgecombe avait tranché la gorge de Calvin. Le sang qui giclait en grosses gouttes à travers la pièce, s'écrasant contre les fenêtres et y formant des traînées. Le bruit assourdissant du coup de feu. Harry, dont la tête avait été projetée en arrière lorsque la balle l'avait frappé juste entre les yeux, et qui tombait lentement en arrière, laissant une traînée de cerveau et de sang sur le mur blanc.

Olivia avait immédiatement su que c'était inutile de s'occuper d'Edgecombe. Il était mort. C'est pourquoi elle s'était précipitée vers Calvin. Mais là non plus, elle n'avait rien pu faire. Il gisait dans une flaque de sang qui s'étendait. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond sans vie.

Elle regarda Marcus, car c'était lui qui avait tiré. Lentement, il abaissa ses mains tremblantes. De la fumée s'élevait du canon de son arme de service.

— Je… je ne voulais pas, dit-il.

Le commissaire s'approcha de lui et lui prit le pistolet.

— Vous n'aviez pas le choix, dit-il en lui tapotant l'épaule. Vous avez juste essayé de sauver Calvin.

— Trop tard, murmura-t-il. Trop tard.

— Occupez-vous de lui, dit Penwith à Olivia.

Elle guida donc Marcus vers sa chaise. À contrecœur, il s'assit. Elle fouilla dans son sac à la recherche d'un mouchoir en papier, mais son téléphone était devant, bloquant l'accès. Elle le sortit, le posa sur le bureau, attrapa un Kleenex et le donna à Marcus pour qu'il puisse s'essuyer le front en sueur.

— J'étais en retard, dit-il doucement.

Elle soupira.

— Ne te fais pas de reproches. Tu n'avais un champ de tir libre que lorsque Edgecombe a lâché Calvin. Comment en est-on arrivé là ?

— Frank est venu me voir ce matin. Il a accusé Harry d'être responsable de la mort d'Eleonor. Au début, je ne l'ai pas cru, mais ensuite, il m'a montré une photo d'une caméra de surveillance. Harry était effectivement près du lieu du crime, juste avant qu'Eleonor soit assassinée. De plus, Frank avait remarqué que quelqu'un s'était connecté plusieurs fois à son compte de police et avait modifié des documents d'enquête. Il soupçonnait que Harry en était responsable. Je suis devenu fou de rage et j'ai voulu le confronter immédiatement. Mais Frank a dit qu'il nous fallait d'abord plus de preuves. Il a donc pris les clés de Harry. Nous l'avons occupé avec une tâche compliquée, mais inutile, pendant que nous fouillions son appartement. Tu ne peux pas imaginer. C'était comme chez Armstrong. Le couteau était à côté de l'évier, encore maculé de sang, et dans le congélateur…

Il avala sa salive.

— Je pense que c'était un foie.

Olivia posa une main sur son épaule. Marcus continua :

— Nous avons appelé les techniciens de la police scientifique et sommes immédiatement venus ici pour arrêter Harry. Mais d'une manière ou d'une autre, il a réussi à maîtriser Frank. Le reste, tu le sais.

— Mais… Marcus, dit Olivia, prenant un moment pour digérer l'information. Pourquoi n'avez-vous pas suivi la procédure officielle ?

— Pourquoi n'avez-vous pas obtenu de mandat de perquisition ? Pourquoi avez-vous occupé Harry ici avec une tâche et ne l'avez-vous pas immédiatement arrêté ?

Marcus la regarda, l'air impuissant.

— Parce que je voulais être sûr avant de l'accuser. Je ne voulais pas que quelqu'un me reproche pendant encore sept ans de m'être trompé.

Olivia avala sa salive.

— Je suis désolée.

— Ce n'est pas à toi de l'être, répliqua-t-il. Harry s'est fait discret pendant longtemps. C'était le tueur en série. Il a juste eu de la chance qu'Armstrong soit au mauvais endroit au mauvais moment. Après, il a recommencé à tuer.

Olivia acquiesça.

— Et Eleonor a fini par le découvrir. Seulement, elle pensait que c'était Frank le meurtrier.

— Frank ? Vraiment ?

Il la regarda incrédule. Olivia hocha la tête.

— Probablement que ça lui a coûté la vie. Harry a dû la suivre dans le parc. Si ça avait été Frank, elle l'aurait sûrement immobilisé directement avec son arme de service. Mais elle avait confiance en Harry.

Elle avala sa salive.

— Merde, dit Marcus, pâle comme un linge.

La salle s'était remplie de monde entre-temps. Les techniciens de la police scientifique sécurisaient la scène du crime.

Olivia se leva et s'approcha du commissaire.

— Vous aviez raison, dit Penwith.

— Le tueur en série était bien l'un de mes officiers. Quel désastre ! Je vais probablement devoir démissionner.

Il était presque huit heures et demie quand Olivia quitta enfin Scotland Yard. Elle se demandait si elle devait rentrer directement chez elle, mais l'idée la déprimait d'une certaine manière. Le vent qui soufflait de la mer le long de la Tamise et frappait son visage était revigorant. Elle décida donc de faire une petite promenade. De l'autre côté de la rive, la grande roue brillait et au loin, elle pouvait apercevoir les nouveaux gratte-ciels qui avaient tellement changé l'apparence de la vieille ville ces vingt dernières années. Parfois, elle peinait à reconnaître Londres, et parfois, elle était émerveillée par ce qu'elle voyait.

Elle passa devant le Savoy, dépassa la station de Blackfriars et avant de s'en rendre compte, elle se trouvait devant le London Bridge. Elle traversa la rue, se dirigea vers le milieu du pont et regarda en aval vers le Tower Bridge. Les voies étaient levées et un navire était en train de passer. Olivia fouilla dans son sac à la recherche de son téléphone pour prendre une photo de l'événement rare, mais il n'était pas là. Elle vérifia d'abord dans la poche droite, puis dans la gauche de sa veste, mais rien. Puis, elle se frappa le front. Mince, elle avait dû le laisser dans le bureau de la brigade criminelle. Elle envisagea un instant d'y retourner, mais elle se souvint que c'était désormais une scène de crime. Elle ne pourrait donc probablement plus y entrer. Cela devrait attendre.

Elle traversa la rivière en direction de Southwark et retourna vers Westminster de l'autre côté. Lorsqu'elle arriva à sa voiture, il était dix heures moins vingt. Elle avait été garée là pendant cinq heures, ce qui lui coûterait probablement la moitié de son salaire mensuel. En pestant, elle paya avec sa carte de crédit et rentra chez elle.

Sur les routes, il y avait beaucoup de monde. Cela la réjouissait. La

vie nocturne londonienne s'était réveillée d'un sommeil de la Belle au bois dormant dû au coronavirus. Cependant, sur Sloane Square, elle dut freiner brusquement pour éviter de renverser un passant. L'homme était complètement ivre. Elle baissa la fenêtre et lança à l'homme qui s'éloignait en titubant une remarque particulièrement désobligeante, immédiatement suivie d'un sentiment de culpabilité. Après tout, elle n'était guère en position de critiquer. Ce matin encore, c'était elle qui titubait dans son appartement.

Mais ces temps étaient révolus. Elle enfermerait de nouveau le Talisker dans l'armoire à alcools, et même le champagne, qui attendait depuis de nombreuses années dans la cave d'être débouché, resterait intouché. Elle avait acheté cette bouteille lorsqu'elle avait commencé à s'occuper sérieusement de l'affaire du tueur en série, espérant pouvoir la déboucher avec son mari une fois le coupable arrêté.

Bien que cet objectif semble désormais atteint, elle ne pouvait s'en réjouir. Trop de sang avait été versé. Le succès avait un goût amer, car ce n'était pas son brillant travail d'enquête qui avait finalement conduit à l'arrestation du Tueur en série, mais le meurtre d'Eleonor Rigby et l'enregistrement pixelisé d'une caméra de surveillance.

Elle tourna dans Schubert Road et se figea, car devant son entrée se trouvaient deux voitures de police. Les lumières étaient allumées et tournaient rapidement. La panique l'envahit. Elle accéléra, fit rugir le Nissan le long de la rue et freina en tournant brusquement sur la surface pavée à côté de la pelouse. Puis, elle retira la clé et jaillit de la voiture.

La porte d'entrée était ouverte. Elle se précipita à l'intérieur. Des images d'horreur lui vinrent à l'esprit, montrant alternativement ses enfants et Andy… Morts, couverts de sang et éviscérés.

— Tim ? Andy ? Wendy ? Lucy ? cria-t-elle, paniquée.

Elle se rua dans le salon et là, ils étaient assis. Ses trois enfants alignés comme des tuyaux d'orgue sur le canapé. Andy à sa place habituelle, dans le fauteuil de télévision. Omar se tenait à côté d'eux.

— Maman, s'écria Wendy, se levant et courant vers elle.

Elles s'enlacèrent. Olivia serra sa fille contre elle.

— Oh, Dieu merci, vous allez bien.

— Bien sûr qu'on va bien, dit Wendy.

— Mais je crains que cette psychopathe qui est venue ce matin ne soit pas dans son assiette. Elle a été enlevée. Je l'ai vu de mes propres yeux.

48

La conscience de Susanna revenait par vagues froides et douloureuses. Chaque crête de vague apportait une nouvelle sensation. Un bruit de goutte… un goût métallique… l'odeur de moisissure et de pourriture. Dans chaque creux de vague, en revanche, les ténèbres revenaient et l'esprit instable de Susanna se demandait si cet état n'était pas plus clément que les fragments de réalité qu'elle ne pouvait encore ordonner.

Mais la tempête se calmait lentement, la mer se tranquillisait et les crêtes de vagues s'aplanissaient. Les moments de conscience que Susanna vivait devenaient plus longs, et à chaque seconde, elle reprenait un peu plus le contrôle de son corps. D'abord, elle parvint à lever légèrement la tête. Cependant, elle ne pouvait pas décider ce qui était le plus douloureux. Ce petit mouvement, qu'elle était de nouveau capable de faire, ou le muscle tendu dans son cou, qui lui reprochait d'avoir penché la tête vers l'avant pendant si longtemps.

Il lui fallut plusieurs tentatives pour amener sa tête dans une position droite et équilibrée. Avait-elle toujours été aussi lourde ? La douleur, commençant dans son omoplate droite, s'étendait de son cou jusqu'à derrière son œil droit. La pensée qu'une crise de migraine pourrait s'ensuivre lui fit couler une sueur froide dans le dos, car elle n'avait pas ses triptans avec elle. Comment supporterait-elle une crise de migraine sans ces médicaments ?

La panique issue de cette pensée déclenchait une série de réactions dans son corps, impliquant le système sympathique, cette partie du système nerveux autonome qui, en situation de stress, était chargée de remplir l'organisme d'énergie. Dans ses cours, Susanna aimait parler de l'accélérateur du cerveau. Elle sentait maintenant qu'il était bien à fond, sans qu'elle puisse y influer de quelque manière que ce soit.

Elle observait comment l'augmentation de la libération d'adrénaline et de noradrénaline, l'accélération de son pouls et la libération de

glucose par le foie alimentaient en énergie chaque cellule éloignée de son corps. C'était comme si elle était branchée sur un appareil à haute tension. Ses mains et pieds picotaient. Elle transpirait, et un tremblement intérieur commençait, une inquiétude difficile à supporter. Son cœur se mit à battre la chamade et elle sentit son pouls palpiter dans son cou. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle, haletante.

Maintenant, la panique s'apaisait. Cela avait été rapide. Son cerveau levait le pied de l'accélérateur. Elle ne pouvait pas dire exactement ce qui avait provoqué tout cela. Peut-être le fait que l'environnement dans lequel elle se trouvait l'irritait, la rendait curieuse et l'effrayait à la fois. Un tel mélange de sentiments et de pensées occupait son cortex préfrontal, qui pouvait alors réduire au silence les centres émotionnels plus profonds et plus primitifs du cerveau.

Susanna prit une profonde inspiration, se concentrant davantage sur l'expiration que sur l'inspiration, comme elle l'avait appris lors d'un séminaire sur les techniques de relaxation pendant ses études. Cela activait le parasympathique, la partie du système nerveux responsable de la régénération et de la détente. Comme toujours, l'exercice était très efficace. Il dissipait les derniers restes de peur et de tension et permettait à une sensation de calme de se répandre en elle.

Lorsqu'elle eut l'impression que son système nerveux autonome était relativement équilibré, elle se concentra sur les stimuli sensoriels que son environnement offrait. Elle se trouvait dans un hangar sans fenêtres ou dans une cave. Quelqu'un l'avait attachée à une chaise, un monobloc. Pour la ligoter, il avait utilisé des cordes, probablement en chanvre ou d'autres fibres naturelles. Il — elle était certaine que c'était un homme, et elle avait aussi une forte suspicion sur son identité — avait attaché séparément ses chevilles aux pieds de la chaise et répété l'opération avec ses poignets aux accoudoirs. De plus, un long cordage entourait son abdomen, fixant fermement son torse contre le dossier de la chaise. Elle passa sa langue dans sa bouche et ouvrit les lèvres. Heureusement, il ne l'avait pas bâillonnée. Cela n'était probablement pas nécessaire. Celui qui l'avait ligotée supposait donc que personne ne l'entendrait, peu importe le volume de ses cris.

Elle regarda autour d'elle. Devant elle, un escalier menait à l'étage supérieur. Là, une source de lumière produisait une lueur suffisante pour qu'elle puisse percevoir les contours de son environnement. Sur les murs, à sa gauche et à sa droite, à environ un mètre de distance, se trouvaient des étagères. Sur le devant de l'un des rayonnages était fixée une planche en bois sur laquelle pendaient une paire de dagues courbées à l'aspect antique et une grande épée.

Elle avait déjà vu ces armes quelque part. Cependant, elle ne parvenait pas à accéder aux souvenirs correspondants, car chaque

tentative de réflexion était immédiatement suivie d'une vive douleur dans le crâne.

À côté de la collection d'armes, plusieurs bocaux contenaient des objets informes qu'elle ne pouvait pas identifier à cause de la faible lumière. Les contenants de l'autre côté étaient remplis de bidons, de bobines de câbles, d'outils et d'un petit générateur.

Avec beaucoup d'effort, elle leva la tête. Au-dessus d'elle, il y avait un plafond en béton. Elle devait donc se trouver dans une cave. Une lampe unique, recouverte d'un abat-jour en plastique bon marché ressemblant à une capsule de médicament, y était fixée. Elle regarda de nouveau vers l'escalier. Devait-elle crier ? Attirer l'attention de son kidnappeur sur elle ?

Elle décida de ne pas le faire. D'abord, elle devait changer quelque chose à sa situation. Être attachée était un inconvénient. Peut-être pourrait-elle utiliser l'un des outils sur les étagères à sa gauche pour au moins couper un des liens. Si elle parvenait à libérer sa main, elle pourrait sûrement détacher facilement les autres cordes. Et si elle pouvait ensuite saisir l'épée ou les deux dagues, elle ne serait peut-être plus aussi impuissante face à son ravisseur qu'il n'y paraissait.

Elle devait, d'une manière ou d'une autre, atteindre l'étagère de gauche. Puisqu'elle était attachée à la chaise, celle-ci devrait se déplacer avec elle. Elle se pencha sur la droite puis bascula de l'autre côté. Cela la souleva légèrement de l'assise avant qu'elle ne soit tirée en arrière, les cordes se coupant dans sa chair.

— Aïe.

Cela faisait mal. Très mal même, surtout aux poignets, et en plus, la chaise n'avait pas bougé d'un centimètre.

Elle se pencha en avant, tentant de soulever les pieds arrière de la chaise du sol. Une fois de plus, les cordes limitèrent son mouvement sans que le meuble ne bouge.

— Ce porc a fixé les pieds, gronda-t-elle.

Ça aurait été trop beau. Elle ne pouvait pas atteindre les outils. Pas plus que les armes de l'autre côté de la pièce. Était-ce intentionnel ? Le kidnappeur voulait-il la torturer ainsi, à la manière de Tantale, ce roi grec condamné à souffrir de faim et de soif, debout dans un étang rempli d'eau sous un arbre fruitier, sans jamais pouvoir satisfaire ses besoins ?

À titre d'essai, elle pressa ses mollets contre les pieds de la chaise. À droite, le plastique se sentait doux et arrondi, à gauche, en revanche, il était fissuré et même un peu tranchant.

Son cœur battait plus vite. Si elle parvenait à libérer sa jambe gauche, elle pourrait peut-être frapper contre l'une des étagères pour la faire basculer. Peut-être pourrait-elle alors atteindre l'un des outils et l'utiliser à son avantage. Elle n'avait aucune idée quant à la

manière/façon d'y parvenir, ses mains et l'autre pied étant toujours captifs, mais elle décida de prendre les choses une étape à la fois.

Elle bougea sa jambe lentement et avec précaution, de haut en bas. Elle sentit que la corde bougeait aussi, mais pas autant qu'elle l'aurait souhaité. Un bruit de cliquetis et de frottement se fit entendre. Apparemment, la corde frottait contre le pied de la chaise. C'était bon signe, mais cela prendrait une éternité pour user les fibres.

Un bruit parvint d'en haut. Elle s'arrêta. C'était un clic. Une clé tournant dans une serrure. La lumière changea et un courant d'air frais l'atteignit soudain. Quelqu'un avait ouvert une porte. Elle vit des pieds sur la marche la plus haute, descendant alternativement les marches… des jambes… un bas du corps. Puis l'homme se tint devant elle.

Elle s'attendait à sa venue, mais c'était comme un coup de poing en plein visage.

— Bonsoir, professeur Madueke, dit-il.

— Vous avez retenu mon nom ?

Le tueur en série de Putney sourit.

— Oui, c'est le cas. Nous allons bien nous amuser ensemble, croyez-moi.

49

—Comprenez-vous ce qui se passe ici ? demanda Omar.

Olivia secoua la tête. Elle avait réussi à envoyer ses enfants dans leurs chambres à l'étage et avait parqué Andy devant la télévision, où il regardait un match de football. Maintenant, elle se tenait avec Omar dans la cuisine.

— Ça n'a absolument aucun sens, dit-elle. Le tueur en série est démasqué. Les preuves sont indiscutables. C'était Harry Edgecombe.

— Dans l'affaire Armstrong, les preuves semblaient également claires, fit remarquer Omar.

— Bonne remarque, concéda Olivia. Mais à cette époque, il y avait un initié qui avait empêché que toutes les preuves émergent. C'est différent maintenant.

— Ce qui rend la situation encore plus mystérieuse. Votre fille est sûre d'avoir vu une femme se faire enlever dans une voiture ?

Olivia acquiesça.

— Oui, Wendy ne fabriquerait pas une histoire pareille. Elle est… elle est plutôt la partie raisonnable de ma famille. Avec Lucy, j'aurais réfléchi à deux fois avant de croire une telle affirmation et Tim — qui sait ce qu'il peut percevoir dans son état embrumé.

Omar eut du mal à réprimer un sourire.

— Si le professeur Madueke a été enlevée, ce n'était certainement pas le tueur en série, dit-il. Il l'aurait tuée sur place.

— Alors, qui cela pourrait-il être ?

— Peut-être son ex-mari ? Ou un rival à l'université ? Mais je n'ai jamais entendu parler de professeurs qui enlèvent d'autres personnes pour des rivalités de recherche.

Olivia soupira.

— Spéculer ne nous avance à rien. Nous devons procéder de manière systématique.

Omar acquiesça.

— Bien. Alors, pourquoi le professeur Madueke se rendait-elle chez vous ?

— Bonne question. Je ne suis pas sûre. Elle… oh, laissons tomber. Je lui ai demandé d'aller à Bath parler avec la tante d'Armstrong.

Les yeux d'Omar s'écarquillèrent.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Armstrong avait mentionné à nouveau le nom d'Aragorn, et nous avions des informations suggérant que le tueur en série pourrait être ce même Aragorn. Nous pensions que cela pourrait être un vieil ami d'école.

— Donc, elle était à Bath et puis elle est venue chez vous ?

— Probablement. Mais nous n'avions pas pris rendez-vous.

— Pourquoi ne pas appeler la tante d'Armstrong ?

Olivia se frappa le front.

— Où ai-je la tête ?

Elle voulut sortir son téléphone de sa poche, mais se souvint alors qu'elle l'avait oublié à Scotland Yard. Grâce à Google, cependant, ils trouvèrent rapidement le numéro de madame Jones.

— Oui, cette femme est venue me voir aujourd'hui. Elle était très gentille. Elle a examiné les costumes de jeu de rôle de David et a emporté une photo, dit-elle lorsque Olivia l'interrogea sur la visite de Susanna.

— Une photo ? Qu'y avait-il dessus ?

— Des gens en costumes de fantaisie.

Olivia la remercia et raccrocha.

— Elle avait apparemment trouvé une image qu'elle jugeait importante. Cet Aragorn était-il dessus ?

Elle frappa du poing sur le plan de travail.

— Maudit soit-il, ça ne nous avance à rien.

— Mais comment pouvons-nous avancer ?

Olivia soupira.

— C'est évident. Armstrong !

Omar la regarda, les yeux plissés.

— Comment voulez-vous communiquer avec lui sans la professeure ?

— Elle avait une assistante. Une étudiante. Elle a réussi il y a quelques années, avec son père et une journaliste, à envoyer le futur Premier ministre en prison.

— Burgess ?

— Exactement, Elizabeth Burgess. Elle pourrait certainement nous aider.

Cette fois, Google ne fut pas d'une grande aide. Ils trouvèrent certes de nombreux articles sur Elizabeth Burgess et sa contribution à la chute de Sir Fitzwilliam, mais aucune adresse.

— Elle a dû s'assurer d'être difficilement localisable, supposa Omar.

— Nous pourrions la localiser via les bases de données de la police.

Olivia secoua la tête.

— J'ai une autre idée.

Elle googla le numéro d'ITV et expliqua à la sympathique dame à la hotline ce qu'elle voulait d'elle. Après quelques discussions et un agréable va-et-vient de suggestions, Olivia raccrocha.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous attendons.

Heureusement, l'attente ne fut pas longue. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna.

— Unity Wilmore à l'appareil.

Olivia expliqua la situation à la présentatrice.

— OK, nous ferons comme tout à l'heure. Je vais appeler Poppy, et elle vous contactera si elle le souhaite.

Deux minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau.

— Elizabeth Burgess à l'appareil. Vous dites ? Le professeur Madueke a disparu ?

— Oui, répondit Olivia.

— Nous craignons qu'elle ait été enlevée. David Armstrong pourrait peut-être nous fournir des informations. Mais nous ne pouvons pas communiquer avec lui.

— Où se trouve Armstrong maintenant ?

— À l'hôpital communautaire de Putney, dit Olivia.

— Alors, retrouvons-nous là-bas dans une demi-heure.

Omar conduisit Olivia à l'hôpital. Devant l'entrée, ils attendirent l'étudiante. Elle arriva à l'heure, le visage rougi par le froid et l'effort.

— J'espère que le professeur Madueke a laissé tous les appareils, sinon nous sommes dans l'impasse.

Il leur fallut une autre demi-heure pour convaincre la médecin responsable d'Armstrong de les laisser entrer. Mais lorsqu'ils se trouvèrent devant son lit, ils eurent une surprise.

— Il est en ligne, dit Poppy.

— Oui, j'ai vu sur l'EEG d'Armstrong qu'il était éveillé, et je lui ai donc mis les lunettes. Ma collègue m'en avait fait la demande lors de la passation, répondit la médecin.

— Il semble ne plus avoir de rythme jour-nuit régulier.

Poppy vérifia l'appareil fixé devant ses yeux, puis s'assit à côté du lit et alluma l'écran de l'ordinateur portable.

— Il semblerait que le professeur Madueke ait mis en place une sorte de programme de messagerie pour lui, dit-elle.

— Il lui écrit justement.

— Que lui écrit-il ? demanda Olivia, se penchant curieusement.

— Euh… je pense que c'est privé, dit Poppy en éteignant l'écran.

— Désolée, j'ai survolé le texte. Il n'a rien à voir avec l'affaire.

Les yeux d'Olivia se rétrécirent.

— Tout a à voir avec l'affaire.

Poppy secoua la tête.

— Vous n'apprendrez pas où se trouve le professeur Madueke à partir de son mail. Posez-lui plutôt vos questions maintenant.

Elle se leva et mit un casque sur la tête d'Armstrong. Peu après, les Smiths résonnèrent dans la pièce. Quand la chanson fut terminée, elle se plaça devant lui et dit :

— Je suis Elizabeth Burgess, l'assistante du professeur Madueke. Aujourd'hui, je vous ai amené l'inspectrice Jenner. Vous avez déjà parlé avec elle. Elle a quelques questions importantes qui concernent également le professeur Madueke.

Elle fit signe à Olivia. Celle-ci prit une profonde inspiration et dit :

— Bonsoir. Pour aller droit au but : le professeur Madueke a disparu. Elle suivait une piste en lien avec quelque chose que vous aviez dit.

— Il est stressé, dit Poppy, en pointant vers une courbe jaune et une courbe brune qui montaient rapidement.

— D'accord, veuillez-vous calmer, je vous promets que nous ferons tout pour retrouver le professeur Madueke. Êtes-vous prêt à répondre à quelques questions ?

Le oui apparut presque immédiatement à l'écran.

— Très bien. Avez-vous été actif dans les jeux de rôle grandeur nature, connus sous le nom de LARPs ?

Oui.

— Qu'en est-il de l'homme que vous appelez Aragorn ?

Du coin de l'œil, elle vit les deux courbes monter soudainement.

— Il passe en mode orthographe, dit Elizabeth.

Olivia soupira, puis regarda, surprise, l'écran où les lettres apparaissaient étonnamment vite.

« IL A TENTÉ DE ME TUER DEUX FOIS ».

— Pourquoi ?

« J'ÉTAIS CENSÉ PORTER LE CHAPEAU JE N'AI COMPRIS QUE RÉCEMMENT IL EST LE TUEUR EN SÉRIE ET IL M'A FAIT PORTER LE BLÂME ».

— Incroyable, comme il écrit vite maintenant, dit Elizabeth.

— D'accord. Je vais vous montrer une photo et vous me direz si c'est cet Aragorn.

Elle tapota sur son téléphone et lui montra une photo relativement récente d'Harry Edgecombe, qu'elle avait copiée de la newsletter des employés.

Il fallut un moment, puis un « NON » apparut.

— Êtes-vous tout à fait sûr ?

Oui.

— D'accord, alors la deuxième photo.

Cette fois, elle lui montra une photo de Frank Calvin, tirée d'un article sur la division des homicides paru en ligne.

Armstrong répondit de nouveau par un « NON ».

Olivia était perplexe.

— L'un des deux doit pourtant être le tueur en série, dit-elle.

« JE NE CONNAIS AUCUN DES DEUX ».

Olivia se couvrit le visage de ses mains. Quel gâchis ! Elle se dirigea vers Poppy et relut sur l'écran ce qu'Armstrong avait répondu jusqu'à présent. Un mot qu'elle avait manqué la première fois attira son attention. Deux fois. Pourquoi cet Aragorn avait-il tenté de le tuer deux fois ? Puis, elle eut une illumination. Elle demanda à Omar son téléphone et chercha sur Internet des images correspondantes. Finalement, elle en trouva une et retourna vers Armstrong.

— Je voudrais vous montrer encore une photo, dit-elle.

Elle lui présenta le téléphone.

Avant même qu'il réponde, elle vit les courbes jaunes et brunes monter en flèche.

— Son pouls est à cent vingt. Tout cela le perturbe beaucoup, dit Poppy.

— Connaissez-vous cet homme ? Est-il Aragorn ?

Oui.

50

——Vous êtes donc le tueur en série de Putney, dit Susanna.

— Je n'ai jamais aimé ce surnom, répondit Marcus Harrison. Il a été inventé par la presse à sensation, qui voulait probablement éviter de me nommer pour ce que je suis : le successeur légitime de Jack l'Éventreur.

Il se saisit d'un second Monobloc dans le coin et s'assit en face d'elle à une certaine distance, après avoir allumé la lumière au plafond. Il lui sourit amicalement, mais les muscles autour de ses yeux ne participaient pas à ce sourire. Il l'examinait attentivement, tel un loup observant sa proie avant de planter ses crocs dans la chair. Elle pouvait deviner la folie qui régnait derrière son front.

— Vous avez voulu imiter Jack l'Éventreur. Vous y êtes déjà parvenu dès la première fois, dit Susanna. Combien de meurtres lui attribue-t-on ? Cinq ?

— Six. Il y en a six. Du moins, ceux qui ont pu lui être officiellement attribués. Si vous regardez les analyses des criminologues modernes, d'autres meurtres commis à l'époque à Whitechapel ne peuvent pas être imputés à Jack.

— Vous avez tué neuf femmes. Vous avez donc surpassé Jack l'Éventreur d'une fois et demie, et vous avez réussi à rester anonyme. Vous avez fait porter le chapeau à quelqu'un d'autre, de la pire manière qui soit.

— Vous semblez avoir développé une sympathie pour Armstrong.

Un sourire moqueur apparut sur le visage émacié de Harrison. Susanna sentit la colère monter en elle, mais elle devait absolument garder son calme. Jusqu'à présent, elle avait réussi à rester étonnamment sereine face à l'homme qui avait assassiné neuf femmes et un policier.

— J'ai rarement vu quelqu'un accepter son sort avec autant de sérénité et de joie. Jusqu'à maintenant, il ne s'est jamais plaint d'être

paralysé, dit Susanna.

Harrison éclata de rire.

— Eh bien, nous avons donc une situation gagnant-gagnant. J'ai mon bouc émissaire, et Armstrong a eu quelques bons moments avec vous.

Susanna sentit sa gorge se dessécher.

— Vous voulez le tuer, dit-elle.

Harrison acquiesça.

— Je dois le tuer, car c'était vraiment serré cette fois. Encore plus qu'il y a sept ans. J'ai vraiment eu de la chance que vous ne m'ayez pas découvert plus tôt. Cela m'a permis de peaufiner ma stratégie de sortie.

— Qui est… ?

Il afficha de nouveau ce sourire subtil.

— Voyez-vous, comme je vous l'ai déjà dit, Jack l'Éventreur est mon grand modèle, et ce, à plus d'un titre. Je ne sais pas plus que quiconque qui se cachait réellement derrière ce nom, mais il semble avoir été une âme sœur. Il a tué en public, et il n'a pas seulement tué, il a exploré ses victimes et affiné sa technique. Puis, il a simplement disparu et n'a plus jamais été vu. Il n'y a eu aucun autre meurtre qui lui soit attribuable, et aucun suspect n'a pu être formellement accusé. Dans tout cela, j'ai réussi à l'imiter. Oui, j'ai même réussi à le surpasser. J'ai tué plus de femmes que lui. Et je n'ai pas seulement réussi à disparaître, j'ai même trouvé un idiot à qui j'ai pu faire porter le chapeau.

— David Armstrong.

— Ou aussi connu sous le nom d'Elrond. C'est bien comme ça que vous m'avez trouvé, n'est-ce pas ? Par les LARPs. Je savais que c'était le seul point faible de mon plan. C'est pourquoi j'ai veillé à ce que toutes les preuves provenant de la scène des LARP n'entrent pas dans l'enquête. C'est assez pratique de contrôler soi-même les leviers, dit-il.

— Mais comment avez-vous réussi à attirer David sur la scène du crime ?

Il sourit.

— Eh bien, cela a nécessité une certaine préparation. Dès le début, il était clair pour moi que je ne survivrais à cette affaire que si quelqu'un d'autre était tenu pour responsable des meurtres à ma place. Idéalement, cette personne devait être prise en flagrant délit, neutralisée, et on devait trouver suffisamment de preuves chez elle. Armstrong était le candidat idéal. Je l'ai rencontré à la convention LARP du Seigneur des Anneaux. Il dirigeait un scénario auquel j'ai participé. J'étais un quart Aragorn lors de la bataille du Gouffre de Helm. Mais vous l'avez déjà découvert.

— Et ensuite, vous vous êtes lié d'amitié avec David ?

Il secoua la tête.

— Je ne pouvais et ne devais pas aller aussi loin. Après tout, je ne devais laisser aucune trace dans sa vie. J'ai réussi. À l'exception des photos prises à la convention. Je ne savais pas qu'il possédait encore une photo de groupe, et je n'avais pas prévu qu'il la garderait chez sa tante.

— Comment l'avez-vous alors attiré sur la scène du crime ?

— Nous avons discuté le dernier jour de la convention. Je lui ai montré mon épée et les deux dagues. Il était très impressionné. Alors, je lui ai dit que j'avais aussi l'épée d'Elrond à la maison et que j'étais potentiellement prêt à la vendre. Il est devenu tout excité. Je l'ai fait mariner quelques semaines. Il m'a écrit plusieurs fois pour demander s'il pouvait la voir. J'ai attendu le bon moment. C'était lors du cinquième meurtre. Je savais que cela ne pouvait pas continuer indéfiniment. Tôt ou tard, les collègues me démasqueraient. J'ai donc observé les habitudes d'Armstrong. Je l'ai suivi. C'était un homme d'habitudes, il quittait toujours la maison à la même heure pour aller travailler et revenait toujours à la même heure. Le timing était critique cette fois. Je devais m'assurer que les preuves étaient prêtes dans son appartement lorsque la police arriverait.

— Vous avez tout planifié minutieusement ?

— Je le vois plutôt comme une grande chorégraphie. Quand Armstrong a quitté la maison le matin, je suis entré chez lui et j'ai dispersé les preuves. C'était dommage de devoir me séparer de tous les souvenirs que j'avais collectés. Mais bon, il n'y avait pas d'autre solution. Puis, je lui ai écrit et lui ai demandé de venir à une heure précise à l'adresse de la femme que j'avais choisie comme ma cinquième victime. Elle vivait seule dans une impasse, très pratique. Je lui ai écrit que j'habitais là et que je lui donnerais l'épée. Quand il est arrivé, il y avait le corps de la femme devant la porte, que j'avais préalablement… pris en charge. C'était très juste. Je devais régler l'affaire, me rafraîchir, enfiler mes vêtements de policier, et ensuite arriver par hasard sur les lieux du crime. Il y avait une fenêtre de trente minutes durant laquelle un passant aurait pu trouver le corps. J'ai réellement eu de la chance.

— Comment avez-vous réussi à impliquer Olivia dans tout ça ?

Il afficha un sourire.

— Ce n'était pas particulièrement difficile. Les collègues étaient désespérés à l'époque parce que nous n'arrivions pas à coincer le soi-disant tueur en série. Ce jour-là, j'avais déjà tué une passante tôt le matin. En quelque sorte comme une diversion, mais aussi comme un hommage au double événement, les meurtres d'Elizabeth Stride et Catherine Eddowes que Jack a commis en quelques minutes. Les scènes de crime étaient éloignées l'une de l'autre. J'ai donc suggéré à

Olivia de patrouiller délibérément dans un autre coin de Putney, dans la zone où j'avais commis le second meurtre de la journée une demi-heure auparavant. Tout a fonctionné à merveille. Armstrong est tombé sur le corps comme prévu. La cerise sur le gâteau fut qu'il a ramassé le couteau que j'avais laissé à côté du corps, précisément au moment où nous sommes arrivés. Il m'a reconnu et a malheureusement réussi à m'appeler Aragorn. J'ai immédiatement tiré, donnant l'impression d'une légitime défense.

— Vous êtes fou, dit Susanna d'une voix étranglée.

Ce commentaire lui avait échappé. C'était malvenu. Bien que ce soit vrai, elle n'aurait pas dû le dire.

— Je ne suis pas fou, rétorqua aussitôt Harrison. Je suis un génie. Il y a une nuance. En tant que psychologue, vous devriez le savoir.

Elle ne répondit pas.

— Je suis tellement génial, poursuivit-il, que j'ai répété la même histoire deux fois. Cette fois-ci, avec la pauvre Eleonor incluse, cela ne fait que cinq femmes. J'aurais pu en tuer une sixième et égaler définitivement Jack si Olivia et vous ne m'aviez pas traqué. J'ai donc rapidement accusé un collègue. Je me suis connecté sur le compte de Frank Calvin et j'ai manipulé les preuves. Frank a mis du temps à le remarquer, mais il a réagi exactement comme je l'avais prévu. Il a suspecté Harry Edgecombe. Harry était amoureux de la pauvre Eleonor. Le soir de sa mort, il semblait l'avoir suivie. Il avait probablement peur pour elle. Eh bien, il avait raison. Une caméra de surveillance l'a filmé près du lieu du crime, juste avant qu'Eleonor ne soit tuée. Heureusement pour moi, Frank et Harry se sont éliminés mutuellement. Malheureusement, ma tentative d'attentat contre la vie d'Armstrong a échoué. J'aurais dû le tuer avant de mettre le feu. Mais je pensais qu'une intoxication par la fumée laisserait moins de traces.

Susanna était maintenant convaincue que ce n'était pas du génie, mais de la folie qui animait Harrison, même si le terme n'était plus une catégorie scientifique.

— Comment comptez-vous dissimuler mon enlèvement ? Olivia va vous retrouver. Je lui ai envoyé la photo par Messenger.

Il sortit un téléphone de sa poche et le lui montra.

— Votre chère amie l'a malheureusement laissé dans mon bureau. J'ai vu par hasard que votre message était arrivé, et j'ai reconnu la photo. J'ai donc discrètement pris l'appareil. Olivia a toujours été paresseuse. Elle utilise le code 1234 pour déverrouiller son écran. Cela m'a permis de vous attirer à un lieu de rendez-vous pour vous capturer.

Susanna sentit sa bouche s'assécher. Harrison afficha un sourire.

— Personne ne me retrouvera. Je vais vous garder ici quelque temps avant de vous tuer. Je peux découper votre corps en petits morceaux

et les enterrer lors de mes promenades dominicales dans la forêt d'Epping. Vous disparaîtrez sans laisser de traces et David Armstrong mourra également. J'ai hâte de lui retirer définitivement la prise, car ce n'est jamais deux sont trois.

51

Olivia prit congé d'Elizabeth à l'entrée de l'hôpital.

— Merci de votre aide, dit-elle.

La jeune étudiante acquiesça.

— C'était tout à fait normal. J'espère que vous trouverez le professeur Madueke.

Elle s'éloigna et Olivia la regarda partir. La jeune femme avait l'âge des victimes du tueur en série. Elle aussi aurait pu être retrouvée mutilée dans une ruelle sombre si elle avait croisé le chemin de Harrison par hasard. Cette pensée la fit frissonner.

Marcus était-il vraiment derrière tout ça ? Ils avaient des indices, mais pas de preuves. Ce qui plaidait le plus en faveur de cette théorie, c'était la disparition de Susanna. Si Harry Edgecombe avait réellement été le tueur en série, il n'y aurait aucun raison que quelqu'un enlève Susanna. Si, cependant, elle avait trouvé une photo sur laquelle Harrison était déguisé en Aragorn, il était probable qu'il en avait après elle. Mais comment avait-il su qu'elle était sur sa piste ?

— Et maintenant ? demanda Omar.

— Allons-nous voir ce Harrison et le confronter ?

Olivia plissa les yeux. Elle réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, nous ne pouvons pas nous occuper de ça seuls. Marcus s'en est tiré trop souvent. Restez s'il vous plaît avec Armstrong et veillez sur lui. J'ai le sentiment que Harrison pourrait essayer de réussir au troisième essai.

— Et vous, que ferez-vous pendant ce temps ?

Olivia prit une profonde inspiration.

— Je vais voir le commissaire.

— Il n'est sûrement plus dans son bureau.

Bien qu'elle n'en ait pas envie, Olivia lui fit un clin d'œil.

— Mais je sais où il habite.

Omar la regarda sérieusement.

— Faites attention à vous, s'il vous plaît.

Elle fit un geste de la main.

— Si je peux convaincre Penwith que Marcus est le tueur en série, toute l'opération sera menée par un commando spécial. Donc, je ne risque rien. Mais je ne suis pas aussi sûre pour vous. Soyez prudent et veillez aussi sur David Armstrong.

Ils se serrèrent la main, puis Olivia s'éloigna vers le métro. Elle savait où habitait Sir Penwith, car il l'avait mentionné lors d'une réception à laquelle elle avait aussi été invitée. Malheureusement, elle devait traverser toute la ville pour s'y rendre, car le commissaire possédait une petite maison à Hampstead Heath. Il lui avait dit qu'il avait hérité de la propriété de sa grand-mère, car même avec le salaire princier d'un haut fonctionnaire de Scotland Yard, il n'aurait pas pu se permettre les prix exorbitants des logements à Londres. Après la mort de sa grand-mère, il avait rénové la maison et y vivait maintenant avec sa femme.

Elle prit la District Line jusqu'à Monument, puis changea pour la Northern Line. Le niveau d'alcool dans les trains avait augmenté. L'odeur de bière rassie, de vin stagnant et de fumée de cigarette provoqua une légère nausée chez elle. Elle n'aimait pas prendre le métro, mais aujourd'hui, elle n'avait pas le choix. Elle n'avait pas le temps de retourner chercher sa Nissan à la maison. De toute façon, elle n'aurait jamais pu faire le long trajet jusqu'à Hampstead Heath en voiture aussi rapidement qu'avec les transports en commun.

Tout au long du trajet, elle était assise sur des charbons ardents. Susanna était entre les mains de Marcus Harrison, qui s'était révélé être le tueur en série. Elle en était désormais certaine. Mais que lui ferait-il ? Jusqu'à présent, il n'avait enlevé aucune de ses victimes. Les crimes avaient toujours été commis sur les lieux où les corps avaient été trouvés.

D'autres tueurs en série étaient tristement célèbres pour avoir séquestré leurs victimes pendant des jours, voire des semaines, dans des cachots souterrains, les torturant ou les violant à répétition. Marcus était-il préparé à enfermer Susanna pour une période prolongée ? Était-elle encore en vie ? Et si oui, lui avait-il fait du mal ? Elle déglutit difficilement. Elle savait qu'il ne fallait pas se laisser submerger par des visions d'horreur, mais le savoir n'était pas toujours ce qui guidait les réactions. La culpabilité la rongeait de nouveau. Elle avait déjà perdu une collègue aux mains du tueur en série. Il était impensable que Susanna soit également victime.

Lorsqu'elle put enfin sortir à Hampstead Heath, elle remonta précipitamment les escaliers. Fouillant dans son sac pour son téléphone afin de se faire guider par l'application de navigation jusqu'à la maison du commissaire, elle se souvint soudain que le

téléphone n'était plus là. Son mobile ! Elle se frappa le front du plat de la main. Elle l'avait oublié sur le bureau de Harrison. Susanna avait dû lui envoyer des messages et Marcus avait dû lire ces messages. Il avait sûrement pris son téléphone.

Par chance, un plan de la zone était affiché à la sortie de la station de métro. Dix minutes plus tard, elle se trouvait devant un portail en fer forgé. Sur l'une des colonnes soutenant le portail, elle aperçut une caméra de surveillance. Elle appuya sur le bouton de la sonnette. Peu après, la voix métallique du commissaire se fit entendre à travers l'interphone.

— Oui ?

— Inspectrice Jenner, Monsieur. Excusez l'interruption. J'ai un besoin urgent de vous parler.

Elle vit la caméra se focaliser. Puis Sir Penwith dit :

— Entrez.

Un bourdonnement se fit entendre et le portail s'ouvrit. Olivia traversa le jardin avant d'arriver devant un bâtiment en brique de deux étages, beaucoup plus austère que les villas alentour. Le commissaire l'accueillit à la porte et la guida vers un salon. Devant une cheminée ouverte où un feu crépitait, deux fauteuils étaient disposés. À côté de l'un d'eux se trouvait une table sur laquelle reposait un verre empli d'un liquide ambré.

— Puis-je vous servir un Laphroaig ?

— Non, merci, répondit Olivia. Je ne suis pas très friande des whiskys d'Islay. Je préfère ceux des îles plus au nord.

— Ah, une experte. J'avais envie de quelque chose de robuste ce soir.

Il s'assit et prit une gorgée.

— Je comprends, dit Olivia en prenant place.

— Quelle est la raison de votre visite ? demanda Penwith.

Le cœur d'Olivia battait à tout rompre.

— Nous nous sommes trompés, déclara-t-elle.

Le commissaire plissa les yeux. Les extrémités de sa moustache tremblèrent.

— Que voulez-vous dire ?

— Harry n'était pas le tueur en série.

Il soupira.

— Vous en êtes toujours à votre théorie sur Calvin ? Les enquêtes nous éclaireront. Croyez-moi, Harrison s'en occupe bien. Vous n'auriez pas dû vous déplacer à cette heure pour cela.

Elle avala difficilement. Comme elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir humecter sa gorge asséchée en sirotant au moins ce verre.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, dit-elle. Ni Edgecombe ni Calvin

n'étaient le tueur en série.

— Alors, qui cela pourrait-il être ?

Elle prit une profonde inspiration, puis commença à exposer brièvement à Sir Penwith sa théorie sur Marcus Harrison et son implication dans toute l'affaire. Elle lui était reconnaissante de ne pas l'avoir interrompue une seule fois, de s'être contenté d'écouter. Lorsqu'elle eut terminé, elle le regarda avec anticipation.

Il se pencha en arrière, saisit de nouveau le verre et le vida d'un trait.

— Je comprends que cette affaire ne vous ait jamais vraiment quittée. Peut-être que les enquêtes révéleront effectivement un lien entre les meurtres actuels et ceux survenus il y a sept ans. Les alibis que vous avez pu établir pour Armstrong sont indéniables. Mais cela va un peu trop loin pour moi. Marcus Harrison est l'enquêteur le plus intègre, consciencieux et compétent que j'ai jamais rencontré. Vos preuves assemblées à la hâte ressemblent plutôt à de la pure fantaisie.

Olivia voulut répliquer, mais le commissaire leva la main.

— Rentrez chez vous et reposez-vous. Buvez un Talisker ou un Abhainn Dearg, si ça vous chante. Demain, vous verrez les choses différemment. Votre professeure réapparaîtra très certainement. Peut-être qu'elle s'est divertie à Bath, qui sait. L'affaire est résolue. Faites-vous une raison.

— Mais…

— Pas de mais. Rentrez chez vous.

Olivia se leva. Il l'accompagna à la porte. Lorsque les portes en fer forgé se fermèrent derrière elle, elle eut l'impression de sortir d'une douche froide. Mais alors, une autre sensation se fit sentir. Une voix intérieure lui disait qu'elle avait toujours su que Sir Penwith ne l'écouterait pas. Cela durait depuis sept ans, pourquoi les choses changeraient-elles soudainement ? Elle était donc livrée à elle-même. Elle seule pouvait encore sauver Susanna.

Il fallait qu'elle trouve Marcus. Mais elle ne savait pas où il habitait. Si seulement elle avait son téléphone. Son téléphone ! Voilà la solution. Elle se précipita vers le métro et se dirigea vers Camden Town. Les rues étaient remplies de noctambules, mais le petit café internet juste avant le canal semblait n'intéresser personne. Elle y était déjà allée à plusieurs reprises, à l'époque où elle n'avait pas d'ordinateur personnel. Elle rechercha le nom de l'application qu'Andy lui avait installée et se connecta avec son adresse e-mail et le mot de passe, heureusement toujours le même. Puis elle cliqua sur le bouton pour localiser son téléphone.

Une carte de Londres s'afficha à l'écran, zoomant progressivement jusqu'à révéler un point bleu clignotant.

— Bingo, dit Olivia, se déconnectant avant de se lancer à la

poursuite du signal.

52

Les yeux de Susanna brûlaient. Les gouttes de sueur qui s'étaient formées sur son front avaient suivi la gravité, et ses sourcils n'avaient pas réussi à les retenir dans leur chute. Le liquide salé avait coulé sur ses paupières puis avait goutté dans son œil droit. Elle désirait ardemment pouvoir essuyer ses yeux brûlants, mais ses mains étaient toujours entravées, et elles le resteraient.

Cependant, avec son pied gauche, elle avait progressé, ce qui expliquait d'ailleurs la sueur sur son front. Une fois Marcus Harrison parti, Susanna n'avait pas perdu de temps. Ce fut une tâche extrêmement ardue. Ce n'est qu'après avoir bougé sa cheville pour la trois cent vingt-quatrième fois qu'elle sentit quelque chose se relâcher. Il semblait qu'elle avait réussi à couper une fibre de la corde de chanvre. La ligature autour de son pied n'était désormais plus aussi serrée.

Mais il restait encore un long chemin avant qu'elle puisse se libérer totalement. Elle s'arrêta un instant, pinça fermement ses yeux, puis les ouvrit grand. C'était une technique apprise au yoga, et elle fonctionnait. La sensation de brûlure diminuait.

Quelle heure pouvait-il bien être à présent ? Elle n'avait aucune idée du temps qu'elle avait passé inconsciente. Cependant, cela n'avait pas pu durer éternellement. Elle était presque certaine que Harrison lui avait appliqué un tissu imbibé de chloroforme sur le visage. Dans une concentration non létale, une telle narcose ne dure au maximum que deux heures. Il devait donc être près de minuit. Peut-être même que le dimanche avait déjà commencé.

Elle pensa à ses enfants. Son ex-mari devait les ramener à la maison à dix-huit heures. Ils se retrouveraient devant une porte fermée. Cette pensée lui arracha des larmes, chassant le dernier reste de brûlure. Ella et Dan. Elle n'avait pas pu leur dire au revoir. Comprendraient-ils ce qui se passait ? Dan, peut-être, mais Ella était encore si petite. Elle

n'avait pas encore développé de concept de la mort, et même si c'était le cas, comment ne pourrait-elle jamais surmonter la perte de sa mère ? Les enfants de son âge avaient une compréhension très concrète du monde. Voir des personnes décédées les aidait, c'est pourquoi l'exposition des corps avant les funérailles jouait un rôle important dans le deuil. Mais personne ne verrait le corps de Susanna. Elle serait enterrée en morceaux dans une vaste zone boisée. Peut-être qu'un renard ou un autre animal sauvage trouverait ses restes et s'en régalerait. Cette pensée la fit frissonner. Stop !

Il lui fallut un moment pour réaliser qu'elle s'était à nouveau laissé submerger par ses pensées. Elle avait quelque chose d'autre à faire… quelque chose de plus important. Elle ne savait pas si tenter de libérer son pied était vraiment la bonne solution, mais cela ne pouvait certainement pas faire de mal. Elle ne voyait aucune autre option. Ainsi, elle continua à user la corde. Cinq cent vingt-quatre mouvements de va-et-vient plus tard, un autre brin céda. Cette fois, l'espace était nettement plus grand. Elle tenta de retirer son pied de la boucle lâchement enroulée autour de sa cheville, mais sans succès. Elle devait, bon gré mal gré, continuer à scier davantage de fibres.

Olivia savait où résidaient ses forces, mais se repérer dans une partie de Londres qu'elle connaissait peu ou prou ne faisait définitivement pas partie de ses compétences. Sur la carte, tout avait paru si simple, mais maintenant, perdue dans le labyrinthe des ruelles qui traversaient Whitechapel comme un réseau de veines, elle ne savait plus vers où se diriger. Elle était descendue à Aldgate East et s'était dirigée vers Brick Lane, le seul quartier du district qu'elle reconnaissait. Avant, quand ils n'avaient pas encore d'enfants, Andy et elle venaient parfois ici pour s'empiffrer dans un des restaurants indiens. Elle emprunta Whitechapel Road en direction de la sortie de la ville. Arrivée au parc Altab Ali, elle ne savait plus quelle direction prendre et demanda son chemin à un passant. L'homme la guida plus loin le long de Whitechapel Road. Elle manqua presque le croisement de Court Street, le panneau étant caché par du lierre. Le propriétaire de la maison délabrée où il était fixé ne semblait pas juger nécessaire de tailler un peu la verdure. Dans l'obscurité, les feuilles de la plante grimpant paraissaient presque noires. Elle suivit la rue jusqu'à l'intersection avec Durward Street, tourna à droite et passa à côté d'un chantier derrière lequel des conteneurs et du vieux métal rouillaient. Quelques pas plus loin, elle arriva à l'entrée de Winthrop Street. Le nom était trompeur. Si son souvenir du plan de la ville était exact, c'était une impasse d'environ cent mètres qui tournait dans un angle droit vers la gauche et se terminait par une Un endroit pour faire demi-tour. C'était dans une de ces maisons qu'elle retrouverait son téléphone et, espérons-le, Marcus aussi. L'idée que l'un ne mène pas

nécessairement à l'autre la terrifiait. Que se passerait-il si Marcus avait simplement jeté son smartphone après avoir lu les messages de Susanna et l'avoir piégée ? Mais pourquoi l'aurait-il alors jeté précisément ici ? Cela n'avait aucun sens. Elle se secoua vigoureusement, une technique apprise lors d'un séminaire sur la gestion du stress, et poursuivit son chemin.

Susanna ignorait combien de temps s'était écoulé lorsqu'elle entendit de nouveau la clé tourner dans la serrure. Elle interrompit son mouvement. Elle ne s'était pas trompée. Les jambes de Harrison, puis le reste de son corps apparurent dans l'escalier. Elle pressa fermement sa jambe gauche contre la chaise, espérant qu'il ne remarque pas ses progrès. Il ne restait plus grand-chose à faire. Il apporta un autre siège en plastique, alluma la lumière et s'assit de nouveau face à elle. Son expression avait totalement changé. Il n'affichait plus ce sourire supérieur. À la place, son visage se teinta d'une expression menaçante et empreinte d'avidité.

— J'ai réfléchi à changer de plan, dit-il alors.

Sa voix était plus rauque qu'avant et Susanna comprit immédiatement que cela n'annonçait rien de bon.

— Ce serait vraiment stupide de ma part de ne pas profiter du luxe de prendre mon temps avec une femme.

Susanna sentit son cœur battre plus vite. Il la regardait intensément.

— Bon, je dois faire quelques concessions. Vous êtes plus âgée que toutes les autres. Je préfère la chair fraîche. On voit tout de suite que vous avez déjà eu des enfants. Deux, n'est-ce pas ? Je vous ai googlée, madame la professeure.

Elle ne répondit pas.

— Vous n'avez pas besoin de me répondre. Je n'insiste pas. Vous savez, pour des gens comme moi, les criminologues aiment parler de criminels impulsifs. Comme si nous étions impuissants face à une source d'énergie interne qui embrouille notre esprit normalement rationnel et pousse les impulsions les plus primitives et animales à la surface. Mais j'ai réfléchi à moi-même et mes besoins, et je suis convaincu que tous ces experts forensiques, qu'ils soient criminologues, sociologues, psychiatres ou psychologues, n'ont vraiment aucune idée de ce qui se passe dans la tête de gens comme moi.

Il lui lança un sourire narquois.

— Vous avez donc l'occasion unique de découvrir ce que cela fait d'être à la merci d'un prétendu criminel impulsif. Savez-vous pourquoi je le fais ? Ce qui m'attire dans mes actes ?

— Est-ce pour l'adrénaline ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Il rit.

— Ah, voilà vos explications biologiques. Comme si nous cherchions

tous simplement à stimuler au maximum le centre de récompense dans notre cerveau. Vous n'y comprenez rien non plus.

— Alors dites-moi ce qui vous motive, répliqua Susanna.

Elle avait recommencé à user les dernières fibres de sa liasse, puisque Harrison ne portait pas son attention sur ses jambes.

— Eh bien, puisque vous me le demandez, je vais être généreux, dit-il en affichant un sourire. Je ne me suis jamais considéré comme un criminel impulsif. Je suis un artiste. Vous trouverez cela étrange, mais même dans le domaine du crime, il y a une forme d'esthétique. J'ai enquêté sur de nombreux cas de meurtres ces sept dernières années, observé de nombreux artistes dans leur travail. J'ai appris et affiné ma technique, et puis un jour, je ne pouvais plus seulement rester assis à regarder. Je devais sortir et créer à nouveau.

Susanna émit un reniflement dédaigneux.

— Vous êtes sérieux ?

Ses yeux se rétrécirent. C'était apparemment une erreur.

— Bien sûr que je suis sérieux, dit-il. Vous ne pouvez probablement pas comprendre, mais il y a un charme particulier à commettre le crime parfait, et je l'ai fait neuf fois déjà.

— Pourquoi vous contenter de tuer les femmes ? demanda Susanna. Pourquoi les mutilations ? Pourquoi cette violence brutale ?

Il rit.

— Eh bien, c'est une chose de commettre un crime parfait et c'en est une autre de s'ancrer si profondément dans la conscience collective que les gens ressentiront encore des frissons d'horreur en pensant à mon œuvre dans cent ans. Jack l'Éventreur y est parvenu. Mais uniquement parce qu'il a commis des actes bien au-delà de ce que les gens considéraient comme normal. Il s'est gravé dans la mémoire des gens via le dégoût, et moi aussi.

Susanna le regarda avec suspicion.

— Vous essayez de me faire croire que mutiler et tuer brutalement vos victimes ne vous procure aucun plaisir ?

Il afficha un sourire.

— Je n'ai pas dit cela. Ce n'est pas l'essentiel. Peut-être est-ce plutôt un effet secondaire bienvenu. Vous savez, il y a une sensation indescriptible quand une lame de couteau pénètre dans un corps. Quand vous tenez le manche, que la lame traverse la résistance de la peau et coupe la chair, vous êtes inextricablement lié à l'organisme que vous pénétrez. Vous le tenez dans votre main et vous décidez comment et de quelle manière la vie quitte ce corps.

— Mais alors, pourquoi ces prélèvements d'organes ?

Il rit.

— Eh bien, pour être honnête, ils ne m'apportent pas grand-chose. J'ai toujours prélevé les organes après la mort des femmes… pour des

raisons pratiques. Si vous ouvrez l'abdomen de quelqu'un et exposez les entrailles, cela implique inévitablement du sang qui gicle et des cris insupportables. C'est extrêmement peu pratique. C'est pourquoi les femmes devaient mourir d'abord. Comme l'a fait l'Éventreur.

— Vous vouliez l'imiter ?

— Oui, mais pour être honnête, je ne comprends pas tout à fait ce qu'il trouvait à ces mutilations. Pour son dernier meurtre, il semble l'avoir disséquée alors qu'elle était encore en vie.

Peut-être que c'était son objectif dès le début. Peut-être devrais-je essayer pour pouvoir le comprendre pleinement.

Il la fixa d'un regard froid. Susanna sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Non, non ! cria-t-elle.

Il acquiesça.

— Puisque vous êtes ici, je vais profiter de l'occasion. Vous pouvez crier autant que vous voulez. Personne ne vous entendra ici, en bas.

Il saisit l'un des deux couteaux accrochés à côté de l'épée d'Aragorn. D'un mouvement fluide et sans effort, il coupa en deux le pull de Susanna.

— Il ne me reste qu'à réfléchir à la manière de vous enlever les organes tout en vous gardant la plus consciente possible.

53

Olivia avait maintenant atteint le tournant. La question de savoir dans quelle maison se trouvait son téléphone ne se posait plus, car il n'y en avait qu'une. Le bâtiment devait avoir connu ses meilleures années il y a longtemps, s'il n'en avait jamais eu. De l'autre côté de la rue se trouvaient des rails.

Elle se dirigea vers la maison. Un chemin pavé de dalles de béton menait à un escalier. Des morceaux importants s'étaient détachés des marches en béton, les faisant ressembler à la pierre à lécher d'un énorme lapin.

Olivia réfléchissait à la manière de procéder. Jusqu'à présent, elle n'avait pas pris le temps d'élaborer un plan fonctionnel. Maintenant qu'elle se trouvait devant la maison de Marcus, elle n'avait ni arme, ni rien d'autre, pour forcer la porte.

Elle monta les deux marches menant à la porte d'entrée. Sur la plaque de sonnette, il était inscrit M. Harrison. Bien, au moins, elle était au bon endroit. Elle envisagea un instant d'informer ses collègues du poste de police le plus proche qu'elle avait localisé son téléphone volé ici, mais s'ils découvraient qu'un policier hautement décoré habitait cet immeuble, ils partiraient certainement sans rien faire. Non, elle devait prendre les choses en main.

Elle décida de chercher une entrée latérale, descendit les escaliers puis se dirigea vers la droite. Le jardin était si mal entretenu que l'herbe entravait sa progression et s'enroulait autour de ses chevilles. À l'arrière de la maison se trouvait un petit abri. Elle actionna prudemment la poignée de la porte et sursauta, car la cabane n'était pas verrouillée. Il faisait noir à l'intérieur, donc elle décida de tâtonner le long du mur. Presque immédiatement, ses mains se refermèrent sur une barre solide en bois. Elle s'en saisit et tira dessus. Quelque chose se détacha avec un léger bruit métallique, la faisant s'arrêter. Elle attendit et écouta. Mais à part les battements précipités

de son cœur, elle n'entendit aucun autre bruit.

Elle ressortit dans le jardin, tenant désormais une bêche compacte dans ses mains. Cela pourrait lui être utile. Elle contourna la maison et vit qu'à l'arrière, il y avait une terrasse. Une porte vitrée allant du sol au plafond permettait aux occupants de s'asseoir sur les dalles de béton fissurées en été et de profiter de la vue sur les trains de banlieue qui passaient. Derrière la vitre de la porte, il faisait sombre, mais il semblait y avoir une source de lumière à l'intérieur de la maison, car elle crut apercevoir une faible lueur.

Elle tenta sa chance, mais bien sûr, elle avait espéré en vain. Cette fois, la porte était verrouillée. Elle inséra la pelle entre le cadre et la porte. Le vernis s'écailla immédiatement. Venait maintenant la partie critique. D'un coup sec et rapide, elle enfonça davantage la lame et la bascula vers elle. Ça grince, puis la porte s'ouvrit effectivement. Elle retint son souffle, à l'écoute de bruits. Là ! Qu'était-ce ? Un grattage rythmique. Elle tendit l'oreille encore plus. Était-ce une voix ? Elle serra la poignée de la bêche si fort que ses jointures blanchirent, et entra dans le salon.

— Je pense commencer par une incision en demi-lune à travers votre abdomen, dit Harrison.

Il avait sorti une pierre à aiguiser de l'étagère et s'affairait à aiguiser le couteau. À chaque passage de la lame sur la pierre, des étincelles jaillissaient.

— Je ne veux pas que vous saigniez trop rapidement. C'est pourquoi je vais commencer par enlever vos ovaires. Admettez-le, vous avez toujours voulu y jeter un œil, n'est-ce pas ?

— Vous êtes fou ! hurla Susanna.

Harrison secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas.

Il mit de côté la pierre à aiguiser et leva le couteau.

— Eh bien, allons-y.

Olivia pénétra dans la pièce. Ses yeux s'étaient maintenant habitués à l'obscurité. Elle reconnut qu'il s'agissait d'un salon. Une vieille télévision à tube cathodique trônait sur une étagère en bois. Ces appareils fonctionnaient-ils encore ? Elle avança et arriva dans un couloir. Soudain, elle entendit un bruit qui lui fit dresser les cheveux sur la nuque.

— Vous êtes fou !

C'était la voix d'une femme. Une femme désespérée. Elle accéléra le pas et arriva à une cuisine. Une lumière unique y brillait. Sur la table, elle vit les restes d'un repas. Une autre porte était ouverte. Elle vit qu'un escalier menait à un sous-sol.

— NON !

La femme hurla de nouveau. Olivia saisit la pelle à deux mains et se

posta en haut de l'escalier.

— Att…, la voix s'éteignit soudain.

La lumière du sous-sol s'éteignit. Olivia ne pouvait voir que ce que le faible éclairage de la cuisine illuminait de la pièce. Elle descendit l'escalier, ses yeux balayant rapidement de gauche à droite et vice versa, prête à signaler à son cerveau où se trouvait le danger.

Au milieu du sous-sol, une femme à la peau foncée était assise sur une chaise, attachée, ne portant qu'un soutien-gorge blanc et un pantalon. C'était Susanna. Ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Elle lança à Olivia un regard désespéré.

Soudain, Olivia perçut un mouvement. Elle leva la pelle, mais elle fut trop lente. Une silhouette se jeta sur elle. Elle s'écrasa au sol. La pelle se trouvait désormais entre elle et l'agresseur. Elle tenta de se défendre, mais tout le poids de l'homme reposait sur elle. Elle sentit son haleine, une odeur de lait et d'œufs, et une nausée monta en elle. Sa masse comprimait l'air hors de ses poumons.

— Bonjour Olivia, dit Marcus. Heureux que tu te joignes à nous. Ainsi, je peux régler deux problèmes d'un coup.

Elle sentit la lame d'un couteau contre sa gorge.

— Malheureusement, je suis pressé, dit-il. Ça aurait été un réel plaisir de te défaire comme cette pauvre et naïve Eleonor.

Sa main trembla et la lame entailla la peau de son cou.

— Espèce de porc, gronda-t-elle avec le dernier souffle qui lui restait.

— Les porcs sont des animaux extrêmement intelligents, murmura-t-il à son oreille. Mais tu vas mourir comme l'un d'eux.

Elle sentit la lame s'éloigner brièvement de son cou. Il allait l'abattre et lui trancher la gorge. Devait-elle vraiment finir ainsi ?

Avec toute sa force, elle tenta de le repousser, mais il était trop lourd.

— Et maintenant, meurs !

Susanna avait observé avec une détresse croissante comment Harrison avait maîtrisé Olivia. Quand elle avait vu les pieds dans l'escalier, elle avait essayé d'avertir sa sauveuse, mais le tueur lui avait couvert la bouche et éteint la lumière. Ainsi, l'inévitable s'était produit, et elle n'avait rien pu faire pour l'empêcher, toujours attachée à cette maudite chaise. Une vague de colère traversa le corps de Susanna. Cela ne pouvait pas, cela ne devait pas se terminer ainsi. Elle contracta les muscles de sa jambe droite aussi fort qu'elle le pouvait, mettant toute sa force dans un dernier effort. Elle sentit la corde céder, puis, avec un claquement, la liasse se rompit enfin. Son pied était libre ! Harrison était juste devant elle, le couteau pressé contre le cou d'Olivia. Sans réfléchir, elle frappa de son pied.

Olivia s'attendait à sentir la lame traverser sa gorge, et se

remémorait une dernière fois les visages de sa famille. Puis, elle entendit un gémissement et la pression sur sa poitrine diminua. Elle vit que Marcus avait été partiellement tiré vers le bas et tenait une main contre l'arrière de sa tête. Ses yeux croisèrent les siens. Il leva à nouveau le couteau. Mais cette fois, elle fut plus rapide. Elle saisit la pelle et la lui enfonça de toutes ses forces dans le visage. Le bruit des os de sa joue se brisant était répugnant. Hurlant, il tomba en arrière. Olivia se releva, écarta le couteau du pied et saisit fermement la pelle. Des flots de sang jaillissaient de la blessure. Elle ne pouvait voir qu'un œil, le gauche. Il la regardait d'abord avec incrédulité, puis avec haine, ensuite avec peur, et enfin, il se figea pour toujours.

Quand elle fut sûre que Marcus ne représentait plus aucun danger, elle se tourna vers Susanna. L'une de ses jambes était libérée de ses liens. Elle retira le bâillon de sa bouche. La professeure toussa.

— Où l'avez-vous frappé ? demanda Olivia.

— J'ai juste donné un coup de pied. Je pense, occipital.

— À l'arrière de la tête.

— Exactement.

— Il vous a… agressée ?

Susanna secoua la tête.

— Non, mais cela a failli arriver. Si vous n'étiez pas intervenue…

Elle avala sa salive.

— Je suis heureuse d'avoir été là à temps. Maintenant, on va vous délivrer et ensuite j'appellerai les collègues. Peut-être que le commissaire me croira enfin quand je dirai que Marcus était le tueur en série.

Trois mois plus tard

C'était une magnifique journée de début d'été. Les cygnes faisaient des rondes dans l'étang de la propriété Fitzwilliam sous un soleil éclatant. La pelouse était d'un vert vif et les buissons et arbres fruitiers étaient couverts de fleurs. Sur l'un des chemins de gravier traversant le parc, un fauteuil roulant électrique zigzaguait à grande vitesse.

— Pas si vite ! criait Andrew. Même Lewis Hamilton a commencé lentement.

Dan et Ella éclatèrent de rire.

Susanna, cependant, n'était pas d'humeur à rire. Elle voyait déjà le fauteuil plonger dans l'étang. D'un coup sec, l'engin s'arrêta, fit demi-tour, puis avança au pas vers elle.

— Je peux aussi rouler lentement, déclara une voix métallique.

David s'arrêta devant elle. Elle regarda dans les yeux animés qui bougeaient sur le devant de ses lunettes, un gadget qu'Andrew avait programmé pour faciliter la communication.

Andrew avait complètement révisé l'équipement, permettant à David de non seulement écrire, mais aussi de parler et de contrôler un

fauteuil roulant électrique. Pour cela, une électrode avait récemment été implantée directement dans son cortex, ce qui permettait de capter les signaux du cerveau avec beaucoup plus de précision que l'ancien dispositif infrarouge.

— Mais nous devons encore un peu travailler sur la motricité fine, dit Andrew.

— Désolé, je n'ai pas encore fait mes exercices pour les doigts, dit la voix métallique.

— Le problème avec la voix, c'est qu'on ne peut pas y déceler l'ironie, fit remarquer Poppy, qui s'était approchée d'Andrew.

— Défi accepté, répondit son ami.

Une silhouette s'approcha de l'entrée. C'était Olivia. Elle sourit à Susanna. Les deux femmes s'étreignirent pour se saluer.

— Alors, comment ça va ? demanda Susanna.

— Super. Je viens de passer deux semaines à Gran Canaria avec mon mari et tous les enfants. Ça a fait beaucoup de bien.

— C'est où, Gran Canaria ? demanda Ella, s'accrochant au pantalon de Susanna.

— C'est une île dans la mer, répondit Olivia. Il y fait chaud et le soleil brille beaucoup plus souvent que chez nous.

— Je veux aussi y aller, dit Ella.

— Moi aussi, s'exclama Dan.

— Eh bien, je vais devoir demander des vacances à mes partenaires d'affaires.

Poppy rit.

— Ça devrait être faisable. Andrew et moi, nous garderons la boutique en attendant.

— Vous avez créé une entreprise ? demanda Olivia surprise. Je pensais que l'université avait décidé de ne pas te licencier après toutes ces bonnes publicités.

Susanna sourit.

— Oui, le doyen m'avait même proposé de promouvoir ma chaire à un poste de professeur, mais j'ai décliné. Même avant l'affaire dans la cave de Harrison, j'avais réalisé que je n'en avais plus besoin. Puis Andrew et Poppy sont arrivés avec une idée à laquelle je ne pouvais pas résister.

— Nous construisons les appareils de communication les plus innovants du marché et les adaptons individuellement, expliqua Andrew.

— Et comment ça marche ?

— Fantastique, dit Poppy.

— Nous sommes submergés de commandes.

— Et toi ? demanda Susanna.

Olivia sourit.

— J'ai aussi refusé une offre. Le commissaire voulait que je revienne à Scotland Yard. J'aurais dû reconstruire la division des homicides. Mais j'ai préféré rester à Wandsworth. Depuis que j'ai enterré les fantômes du passé, je supporte beaucoup mieux d'écrire des rapports trimestriels.

Elle se tourna vers David.

— Heureuse de vous voir de si bonne humeur.

L'interface éclata d'un rire qui rappelait le hennissement d'un cheval.

— Je dois encore travailler là-dessus, dit Andrew.

— Pas seulement là-dessus, dit la voix métallique de David.

— Inspectrice Jenner, je peux enfin vous remercier. Sans votre persévérance, je continuerais à végéter, et je n'aurais jamais rencontré ces personnes folles qui non seulement m'ont réappris à parler, mais m'ont aussi accueilli chez elles.

— Vous vivez ici maintenant ? Olivia regarda le bâtiment semblable à un château sur la colline. Il y a pire, n'est-ce pas ?

— Andrew et moi sommes aussi revenus vivre ici, et comme nous avons beaucoup de place, nous avons décidé d'inviter quelques colocataires, dit Poppy.

Olivia regarda la professeure avec étonnement.

— Vous aussi ?

Susanna acquiesça.

— Les enfants adorent.

C'était maintenant la voix métallique de David qui annonça :

— Et maintenant, je vais de nouveau tenter de battre Lewis Hamilton.

Le fauteuil roulant s'élança et parcourut le chemin. Les graviers éclaboussèrent de chaque côté.

— Merci, dit Susanna.

Olivia regarda le fauteuil s'éloigner, autour duquel les enfants de Susanna tournoyaient comme deux papillons colorés et joyeux, et dit :

— Ça valait tous les efforts.

Fin

En ce qui nous concerne …

L'e-book vous a-t-il plu ?

L'histoire était-elle passionnante au point d'en avoir la chair de poule ? Ou bien vous a-t-elle ému jusqu'aux larmes ou fait rire aux éclats ? Peut-être pourriez-vous en dire un peu plus aux autres lectrices et lecteurs, ainsi qu'à l'auteur·e ? Pensez à la personne qui a passé des heures à écrire ce livre, vos impressions sont pour elle très précieuses car elles représentent le seul retour direct qui lui permettront de se perfectionner et d'écrire des histoires encore plus captivantes. Grâce à votre avis, vous inviterez également d'autres lectrices et lecteurs à découvrir de nouvelles choses.

N'hésitez pas à partager votre évaluation sur le site de votre boutique en ligne préférée. Merci !

Vous trouverez l'ensemble de notre catalogue ici.

Tenez-vous informé·e·s en nous suivant sur les réseaux sociaux :

Instagram

Tiktok

À propos de l'auteur

Matthias Ernst est né dans le sud de l'Allemagne en 1980. Plus jeune, il était déjà passionné de littérature et écrivait ses propres nouvelles et romans. Dans ses polars, il combine ses deux plus grandes passions : l'écriture et la psychothérapie. Matthias Ernst vit et travaille dans son pays natal et est également membre du SYNDIKAT, un groupe d'auteurs de littérature policière en langue allemande.

Tu trouveras plus d'informations sur l'auteur sur

www.digital-publishers.com/fr/auteurs/matthias-ernst
matthias-ernst-autor.de
www.facebook.com/mernstautor
www.instagram.com/matthiasernstautor
twitter.com/MErnstAutor

Autres titres de l'auteur
Dors et ne te réveille pas
ISBN : 978-2-38619-001-8
En apprendre davantage

Autres de Mathias Ernst

Dors et ne te réveille pas
Matthias Ernst

E-Book-ISBN : 978-2-38619-001-8
Livre audio-ISBN : 978-2-38619-008-7
Livre de poche-ISBN : 978-2-38619-012-4

Et si le meurtrier se trouvait caché dans les rêves de la victime ? Un thriller captivant pour les fans de Dan Brown et Nicci French.

Lorsque l'écrivain Christopher Maddock est retrouvé mort, la presse à scandale s'enflamme. Elle accuse le psychothérapeute londonien John Burgess d'avoir commis une erreur de traitement ayant conduit au suicide tragique de l'écrivain. Cependant, John se voit confier le journal intime de Christopher Maddock dans lequel il a consigné ses cauchemars. Avec sa fille Poppy, John entame l'analyse des rêves de son patient et décèle ainsi de nombreux indices laissant entendre que la mort de celui-ci n'était pas un suicide. Néanmoins, les investigations de John attisent l'ire de puissants adversaires, le plongeant rapidement dans une inquiétude bien plus profonde que la simple pérennité de son cabinet...

Vous êtes curieux ?
Nous te souhaitons beaucoup de plaisir avec l'échantillon de lecture !

***

Lire un extrait

Prologue

D'Artagnan doit mourir !

Athos se pencha en arrière et observa l'impact de ses mots sur les deux hommes assis dans des fauteuils à oreilles en cuir. Porthos jouait avec un cigare entre ses doigts et fixait la braise sans émotion apparente. Aramis, par contre, avait blêmi.

Il clignait nerveusement des yeux et il déglutit avec peine. Son portable sonna. Il y jeta un œil, le remit d'une main tremblante dans la poche de sa veste et dit d'une voix

enrouée :

— Non, on ne peut pas faire ça. Il est l'un d'entre nous. L'avez-vous oublié : un pour tous, tous pour un ?

— Il était l'un d'entre nous, dit Porthos, les yeux toujours rivés sur le bout de son cigare. Athos a raison. C'est trop risqué. Notre projet est entré dans une phase décisive. D'Artagnan pourrait tout faire échouer. À présent c'est : un contre tous, tous contre un !

Aramis leva les mains d'un geste de supplication.

— Je vous ai pourtant dit que je le contrôlais !

— On ne doit pas avoir la même définition du contrôle. grogna Porthos. Parce que pour moi, ça ressemble bien à un vrai pétage de plombs. Il pointa la lettre posée devant eux sur la table basse.

— Donnez-moi encore une chance ! Je le ramènerai à la raison. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, et pourtant il a toujours su tenir sa langue, implora Aramis.

Athos secoua la tête.

— J'ai des doutes à propos de ton plan depuis le début. Je t'ai laissé faire par amitié pour D'Artagnan. Mais à présent, tout montre que j'avais raison d'être sceptique. Il pourrait entraîner notre chute à tous. Nous ne pouvons pas courir un tel risque si près du but. Nous avons déjà dû prendre une décision similaire. À l'époque, c'était la bonne solution, et ce sera le cas cette fois-ci : D'Artagnan doit mourir.

Aramis baissa les yeux. Il respirait difficilement. Sa main droite frémissait.

— Qui s'en charge ? demanda Porthos.

— Nous annoncerons le verdict à D'Artagnan ensemble et Grimaud appliquera la sentence, dit Athos.

Porthos acquiesça.

— Il ne resterait plus qu'une personne au courant. Je m'en occupe

personnellement. Mousqueton a d'autres choses à régler en ce moment, dit-il.

Aramis releva les yeux.

— On ne peut quand même pas…

Porthos leva la main et son compagnon se tut.

— Ne t'inquiète pas, je ne lui ferai aucun mal. Laisse-moi faire. Quand il s'agit de faire taire quelqu'un, il existe des méthodes bien plus efficaces que la mort.

Chapitre 1 : John

——Ce couteau est posé sur la table. Ma mère me tourne le dos. Je suis furieux, tellement furieux. Et puis… Puis je m'imagine saisir le couteau et le lui planter profondément dans la gorge. Non, je ne me l'imagine pas. Je ressens l'envie irrépressible de prendre le couteau, de le faire. C'est abominable !

Le docteur John Burgess examinait son client du regard. Sir Edmund Hathaway était un petit homme trapu au crâne chauve en forme d'œuf. Toutes les deux phrases, il devait remonter ses lunettes sans monture, car la gravité les faisait inexorablement glisser sur son nez en sueur. Des gants en cuir mégissé d'un blanc immaculé couvraient ses mains tremblantes.

— Toutes les nuits, je rêve que je la tue. De toutes les manières possiblement imaginables, continua Sir Edmund.

Les épaisses gouttes de sueur sur son front scintillaient à la lumière des spots fixés au plafond. À intervalles réguliers, il s'essuyait. Pour cela, il sortait à chaque fois un mouchoir neuf d'un paquet posé sur ses genoux et le jetait après usage dans une corbeille à côté de la chaise.

John inscrit quelque chose sur le bloc à carreaux qu'il tenait. Il sentit les muscles de sa mâchoire amorcer un bâillement qu'il s'efforça de réprimer.

— Ensuite, je me réveille en criant et mon pyjama est tellement trempé de sueur que je dois changer les draps. Cela peut m'arriver trois ou quatre fois par nuit.

John hocha la tête. Il décida d'intervenir à cet instant afin de laisser l'opportunité à son client de s'extraire de ses sombres pensées et de se concentrer sur le présent. De plus, il espérait ainsi contrer l'accablante fatigue qui s'emparait de lui.

— Nous en avons déjà parlé lors des dernières séances. Il s'agit de fantasmes, de pensées obsessionnelles vis-à-vis de votre mère, vous

vous souvenez ? demanda-t-il.

Sir Edmund plissa les yeux en deux fentes étroites.

— Si je me souviens ? Évidemment. Je ne souffre quand même pas de démence.

— Bien, dit John, rassuré de voir son client passer aussi rapidement de la peur et du dégoût inspirés par ses pensées obsessionnelles à un agacement plus rationnel. Nous avons parlé du fait que l'idée que vous puissiez faire du mal à votre mère vous terrorise.

— Elle ne me terrorise pas seulement, elle me répugne ! cria Sir Edmund.

— Vous ressentez de la peur et du dégoût. Ces sentiments se développent lorsque vous percevez vos fantasmes comme un danger réel.

— Mais ils sont réels ! Ce ne sont pas que des pensées absurdes. Je sens ma main se tendre vers le tiroir avec le couteau lorsque je me tiens devant ma mère. Et même le sommeil ne m'apaise pas. J'en rêve. Toutes les nuits. Il y a forcément quelque chose au plus profond de moi qui me pousse à tuer ma mère. Je ne peux plus me faire confiance !

Il se prit le visage dans les mains, étonnamment petites, et sanglota.

— C'est bien tout le problème des pensées obsessionnelles, dit John. Elles ont l'air réelles. Tellement réelles que nous sommes tentés de croire qu'elles ont vraiment une signification profonde et nous révèlent une part de nos souhaits les plus affreux et inavouables. Mais elles ne sont pas réelles. Elles n'ont pas de sens caché. Ce sont des pensées. Ni plus, ni moins.

John se pencha en avant.

— Sir Edmund, vous souffrez de pensées obsessionnelles depuis vingt-cinq ans. Vous n'avez jamais rien fait à votre mère et ne lui ferez rien non plus à l'avenir. Tout comme dans une église pleine à craquer, personne ne cède à la tentation de se lever et proférer des obscénités. Les fantasmes font partie de l'être humain. Tout le monde en a, mais personne ne les concrétise.

— Vous ne pouvez pas me le garantir, dit Sir Edmund. Il baissa ses mains gantées et renifla. John lui passa un kleenex de la boîte posée sur la table, car ceux du paquet plastique apporté par son client étaient réservés à éponger la sueur de son front.

— Bien sûr que je ne peux rien vous garantir, dit John. C'est l'une des difficultés de l'existence. Rien n'est sûr à cent pour cent. Vous pourriez effectivement concrétiser vos rêves et fantasmes. Comme vous pourriez être frappé par une pluie de météorites en sortant de mon cabinet. Les deux sont possibles. Mais peu probables. Extrêmement improbables.

— Et si je le faisais tout de même ? Même si c'est improbable. Je ne

suis pas n'importe qui. Chaque statistique a ses exceptions. Et je ne peux pas m'imaginer que d'autres personnes aient des pensées similaires aux miennes.

— Beaucoup de personnes souffrent de pensées obsessionnelles et de cauchemars, contesta John. Les statistiques montrent que jusqu'à deux pour cent de la population a régulièrement des fantasmes aussi oppressants que les vôtres. Sur huit millions de Londoniens, cela ferait…

— 160 000. Je l'ai lu aussi. Dans le livre que vous m'avez conseillé. Mais je ne vous crois pas.

John se repencha en arrière et observa Edmund. Ils étaient arrivés à un seuil critique de la thérapie. Il allait maintenant découvrir si la relation de confiance qu'ils avaient établie les deux dernières heures était suffisamment solide pour suggérer à Hathaway un objectif thérapeutique réaliste.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda John.

— J'attends de vous que vous m'aidiez à me débarrasser de ces fantasmes. Je n'en veux plus. Je ne suis pas cette personne cruelle. J'aime ma mère. Je…

Il éclata à nouveau en sanglots et John lui tendit un autre mouchoir. Sir Edmund se moucha bruyamment.

— Je ne peux pas vous aider à vous débarrasser de ces fantasmes, dit John.

Hathaway écarquilla les yeux.

— Mais alors qu'est-ce que je fais chez vous ? demanda-t-il. Je ne vous paye quand même pas 150 £ par séance à ne rien faire.

Il se leva.

John ressentit une douleur musculaire dans la nuque.

— Attendez, dit-il d'une voix légèrement trop élevée.

— Pourquoi, puisque je perds mon temps ici ?

John secoua la tête.

— Rasseyez-vous, je vous prie !

Sir Edmund hésita. John déglutit avec peine. Il ressentait ce battement désagréable dans sa tempe droite qu'il ne connaissait que trop bien. Du coin de l'œil, il percevait déjà son client en train de sortir de la pièce. Ce ne serait pas uniquement la fin de la relation thérapeutique, ce serait une catastrophe. Pour les deux parties.

Sir Edmund était à mi-chemin entre le fauteuil et la porte. John pouvait apercevoir des taches de sueur sur les gants. Hathaway était clairement en état de stress. Il aurait été tout à fait compréhensible qu'il se rue hors de la pièce. Il ferma les yeux et remua en silence ses lèvres blêmes. Il s'avança ensuite d'un pas vers John et se rassit dans le fauteuil en rotin rembourré. John se détendit. Il sentit ses épaules retomber doucement.

— L'objectif d'une thérapie n'est pas de se débarrasser des choses, dit-il. Il s'agit d'apprendre à vivre avec des expériences oppressantes. Les pensées obsessionnelles vous bride nt. Elles représentent une telle menace pour vous que vous leur consacrez beaucoup de temps. Vous leur accordez donc plus d'espace, ce qui les renforce. Elles ne vous laissent plus de répit, jusqu'au jour où elles prennent le contrôle de votre existence entière.

— C'est exactement pour ça que je veux m'en débarrasser.

— C'est compréhensible, dit John. Mais ce n'est pas un objectif réalisable. On n'ampute pas des pensées comme une jambe gangrénée.

— Quel objectif estimez-vous plutôt être réalisable ? demanda Sir Edmund.

John inspira profondément. Le scepticisme d'Hathaway était palpable, mais le type de question indiquait qu'il était au moins disposé à écouter son thérapeute.

— Pour l'instant, vous êtes sous l'emprise de vos pensées. Ensemble, nous pouvons essayer d'inverser la tendance et de reprendre le contrôle.

Sir Edmund inclina tellement la tête que son oreille gauche, légèrement décollée, toucha l'épaule de sa veste en Tweed.

Le battement dans la tempe droite de John s'intensifia. Hathaway allait-il accepter l'objectif thérapeutique ? Ou allait-il tout de même arrêter la thérapie ?

— Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit, finit par dire Sir Edmund en se levant. Alors, à demain même heure.

John eut un mouvement brusque du sourcil droit.

— Mais… Non, dit-il. Nos rendez-vous sont hebdomadaires.

Sir Edmund plissa les yeux et soudainement, toute forme de faiblesse ou d'incertitude avait disparu.

— Je ne vais certainement pas attendre jusqu'à la semaine prochaine. Vous pouvez faire ça avec une de ces pauvres bonnes femmes qui viennent pleurnicher à propos de leurs problèmes de couple, mais pas avec moi. Soit vous me donnez un rendez-vous demain matin, soit je me verrai dans l'obligation de chercher un autre thérapeute.

John déglutit. Il avait une folle envie de résister, de fixer des limites. Mais dans ce cas, il risquait qu'Hathaway se décide à interrompre la thérapie. Et cela ne devait arriver sous aucun prétexte.

— Prenez rendez-vous avec mon assistante, Sir Edmund finit-il par dire.

Un sourire satisfait s'afficha sur le visage en forme de lune d'Hathaway. Il prit un autre sachet plastique dans la poche de sa veste et en sortit un masque chirurgical. Après se l'être placé sur la bouche et le nez, il salua de la tête, se retourna et quitta la pièce.

La porte à peine refermée, John s'affala dans le fauteuil en rotin. Il expira fortement, laissant échapper un sifflement entre ses dents serrées qui aurait pu lui donner un air d'arrogant prétentieux aux yeux d'un observateur inconnu.

Il se sentait fatigué. Tellement fatigué. Et on n'était que lundi. La journée de travail venait à peine de commencer. Cinq autres clients attendaient encore de lui qu'il exerce ses talents de psychothérapeute. À cette pensée, il s'enfonça plus encore dans les coussins mous.

John ferma les yeux et essaya de se reprendre à l'aide d'un exercice simple. Il inspira et expira deux fois plus longtemps. Après quelques répétitions, il sentit le battement de sa tempe droite faiblir, les muscles de sa nuque se détendirent et sa colère de s'être laissé déborder par Sir Edmund s'estompa.

Ce bien trop bref instant de tranquillité fut interrompu par quelqu'un qui toquait à la porte. John ouvrit les yeux et demanda :

— Oui, qui est-ce ?

Une jeune femme au joli visage entouré de cheveux brillants noir de jais passa la tête dans l'ouverture de la porte.

— Linda, dit John en se levant. Entrez !

L'assistante s'avança vers lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— J'ai donné rendez-vous à Sir Hathaway mercredi matin. Il n'y avait plus aucun créneau pour demain.

John sentit sa nuque se raidir à nouveau et ses épaules remonter.

— Comment a-t-il réagi ? demanda-t-il en s'efforçant de ne pas laisser transparaître sa nervosité.

— Bof, dit-elle en amorçant un petit sourire amusé. Naturellement, il s'est un peu offusqué sous son masque. La vieille noblesse, vous voyez. Mais je lui ai expliqué qu'il ne trouverait nulle part à Londres un thérapeute aussi compétent que vous, et tout d'un coup il est descendu de ses grands chevaux pour redevenir le petit bonhomme que nous connaissons.

John laissa retomber ses épaules.

— Merci, vous avez bien fait. Même si vous avez largement exagéré au sujet de mes compétences thérapeutiques.

Linda lui fit un clin d'œil.

— La fin justifie les moyens. Sir Hathaway reviendra.

— Puisse Dieu vous entendre, dit John.

Linda le regarda avec attention.

— Bon, des patients comme celui-là, vous pourriez vous en passer. Je veux dire… Je n'y connais rien, mais ça a l'air d'être un sacré casse-pieds. Vous devez vraiment supporter un type comme lui ?

John soupira. Il n'était pas certain de vouloir avoir cette conversation avec son assistante. Mais il valait mieux qu'elle sache dès

le début.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ? demanda-t-il.

— Trois semaines, répondit Linda.

John approuva.

— Et le Dr. Hamilton et moi-même sommes vraiment soulagés d'avoir trouvé si rapidement un remplacement pour votre prédécesseur. Je ne suis dans ce cabinet que depuis cinq semaines de plus que vous.

— Vous êtes arrivé en tant que nouvel associé, le docteur Hamilton me l'a expliqué pendant mon entretien d'embauche.

John approuva.

— Certes, mais ce qu'il ne vous a probablement pas expliqué, c'est que j'ai malheureusement dû lourdement m'endetter pour ce partenariat. Le docteur Hamilton peut choisir ses clients. Pas moi. Je suis obligé de traiter toute personne prête à débourser 150 £ de l'heure.

— Houlà, alors j'espère vraiment pour vous que Sir Hathaway reviendra mercredi. Ou au moins qu'il annule trop tard, pour qu'on puisse lui facturer les pleins honoraires.

John ne put s'empêcher d'accueillir la remarque de Linda par un sourire approbateur, mais reprit rapidement son sérieux.

— Croyez-moi ou non, dit-il. Mes raisons de revoir Sir Hathaway à son prochain rendez-vous ne sont pas uniquement financières. Il souffre énormément et je crois être en mesure de l'aider. D'apparence, il est certes cassant et snob, mais au fond de lui, il va très mal.

Linda lui jeta un regard dubitatif.

— Si vous le dites, dit-elle. Ah, au fait, je vous rappelle que vous devez aller chercher votre fille Poppy à la gare.

John se frappa le front.

— Merde, j'ai failli oublier.

— Eh bien, c'est pour ça que vous avez une assistante. Mais soyez tranquille, vous avez encore cinq heures.

— M. Maddock est-il déjà arrivé ? demanda John après un coup d'œil rapide à sa montre. Le prochain rendez-vous aurait dû commencer il y a deux minutes.

Linda secoua la tête.

John sentit son battement de tempe reprendre.

— Il va arriver. Vous savez bien comment sont ces auteurs célèbres. Le mot ponctualité ne fait pas partie de leur vocabulaire, dit Linda en lui souriant.

Il crut reconnaître une pointe de pitié dans ce regard, ce qui lui déplut fortement. Une partie de lui souhaitait éveiller toutes sortes d'émotions chez Linda, mais certainement pas de la pitié.

Dehors, le téléphone sonna. Linda sortit à la hâte. Il l'entendit

décrocher sans comprendre le reste. Puis son poste sonna. Il décrocha.

— M. Maddock à l'appareil, dit Linda.

Elle transféra l'appel.

— Allô, Burgess à l'appareil, se présenta John.

— Oh, content de vous joindre, docteur Burgess, entendit-il de la faible voix de l'auteur. Je suis vraiment désolé, mais j'ai complètement oublié notre rendez-vous. Je vous dédommagerai pour l'heure perdue, naturellement.

— Merci d'avoir prévenu, dit John. Comment allez-vous ?

— Oui, ça va. Mieux que la semaine dernière, en grande partie grâce à vous. Si quelqu'un arrive à donner un sens au chaos qui règne dans ma tête, c'est bien vous. Je place de grands espoirs en vos capacités !

John approuva d'un air absent et fit défiler son agenda électronique.

— Je vois que nous avons déjà fixé un rendez-vous lundi prochain. Cela vous convient-il ? Ou préférez-vous que j'essaye de vous caser plus tôt ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Lundi suffira amplement. Merci beaucoup !

— Je vous en prie, dit John. Au revoir.

Il raccrocha et se pencha en arrière. Un rapide coup d'œil à l'heure lui indiqua qu'il disposait de trois bons quarts d'heure pour se détendre sur le canapé avant l'arrivée de la prochaine cliente. Cette semaine ne serait peut-être pas aussi mauvaise qu'il le craignait. Il ne fallait pas qu'il oublie d'aller chercher sa fille à la gare. Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, la fatigue prit le dessus et il s'assoupit.

Chapitre 2 : Unity

—Et merde !

Unity frappa du plat de la main sur la rampe en plastique de l'escalier mécanique. Elle pouvait encore voir les phares arrière du train qui venait de partir. Tels les yeux brillants d'un fauve dans la nuit, ils fixèrent Unity pendant encore un instant avant de disparaître dans l'obscurité du tunnel dans un grondement de wagons.

Elle rejeta une mèche particulièrement rebelle de sa coupe afro derrière son bandeau coloré et leva les yeux vers le tableau d'affichage. Le prochain train était dans onze minutes. Après avoir consulté son portable, elle calcula que son retard matinal s'élèverait à trente-cinq minutes. Un nouveau record personnel.

Elle composa le numéro de Marc. Elle entendit sa voix au bout de trois sonneries.

— Unity ? Mais qu'est-ce que tu fous ? Grimson a déjà demandé où tu étais !

— Grimson ?! s'exclama Unity. Qu'est-ce que le rédacteur en chef pouvait bien lui vouloir ? Elle n'était que stagiaire. Une stagiaire aux retards chroniques.

— Tu lui as dit quoi ?

— Pas de panique, répondit Marc.

Il avait l'air de comprendre sa nervosité, et Unity lui en était reconnaissante. Marc était un trésor. Sans lui, elle aurait dû plier bagage dès le premier jour. La rédaction du Morning Star était un monde tout nouveau pour elle, plein d'émerveillement, mais aussi d'embûches. Elle avait eu de la chance que sa formation incombe à Marc et pas à l'un de ses collègues, tous encore plus antipathiques que débordés de travail.

— T'es toujours là ?

La question de Marc arracha Unity au flot de ses pensées.

— Euh, oui bien sûr. Il me veut quoi, Grimson ?

— Il n'a rien voulu me dire, dit Marc. Tu dois passer dans son bureau dès ton arrivée. Alors bouge-toi un peu !

— Je fais ce que je peux ! Bye.

Elle raccrocha et regarda à nouveau son portable. Encore huit minutes avant le prochain train. Elle se demanda rapidement si elle ne ferait pas mieux de remonter l'escalier et de prendre un taxi. Mais avec le trafic matinal, il lui faudrait encore plus de temps en surface qu'en métro.

Elle estima la distance. Un mile de trottoirs bondés séparait Aldgate East de London Bridge. Impossible donc de compter sur ses talents de sprinteuse si souvent démontrés à l'école. De plus, elle arriverait en sueur dans le bureau de Grimson, ce qu'il trouverait probablement déplacé.

Mais que le chef rédacteur pouvait-il bien lui vouloir ? Une pensée atroce lui traversa l'esprit. Et s'il voulait lui dire de rassembler ses affaires et de dégager ? Qu'ils avaient engagé un autre stagiaire compétent et qu'ils pouvaient se passer de ses misérables services ?

Une sueur froide lui parcourut la nuque. Elle fit le compte des prestations dont elle pouvait se valoir. Pas grand-chose, évidemment, elle n'était que depuis deux semaines au Morning Star. Ses petits articles sur une bagarre dans un bar de Brixton ou le marché aux puces de l'église de Southwark, même une lycéenne aurait pu les écrire.

Le reportage sur un couple de cygnes qui avait élu domicile sur la Tamise entre la Tour et London Bridge et qui était devenu la

coqueluche des touristes, c'était déjà un autre registre. Elle s'était donné beaucoup de mal et Marc l'avait félicitée. Mais était-ce suffisant pour satisfaire le très critique Jeremy Grimson, le plus rude rédacteur en chef de la presse la plus rude au monde ?

Le train arriva enfin. Unity gémit en voyant qu'il était bondé. Les portes s'ouvrirent et elle se fraya un chemin dans la masse compacte à l'intérieur du wagon, ce qui lui valut des jurons et une réflexion raciste d'une bêtise rare d'un type puant l'Ale éventée qui pensait pouvoir tout se permettre depuis le Brexit.

Elle s'agrippa à l'une des barres en plastique jaune et essaya d'ignorer la puanteur qui l'entourait tel un nuage pestilentiel. Fumée froide, sueur, déodorant, vapeurs d'ail et autres épices. Elle détestait le métro. Pour se détourner de sa nausée croissante, elle lut l'article du Times qu'une dame d'un certain âge avait la bonté de lui tenir sous le nez. Le responsable de la rubrique politique supposait que la nomination de Sir James Fitzwilliam au poste de Premier Ministre n'était plus qu'une question de forme. Bon, il ne prenait pas un pari très risqué avec un pronostic pareil. Depuis la semaine dernière, Fitzwilliam n'avait plus aucun concurrent au sein de son parti. Sir Gregory Rushmore, Chancelier de l'Échiquier et candidat au poste de PM, avait été arrêté, car la police avait découvert des vidéos à caractère pédopornographique sur son ordinateur privé. Marc avait écrit un article retentissant sur le sujet et, à lui seul, fait exploser les ventes du Morning Star. Et sur quoi travaillait-elle pendant ce temps-là ? Elle écrivait sur deux oiseaux dont personne n'avait rien à foutre.

Le monde est injuste.

Lorsqu'elle remonta à la lumière du jour trois stations plus loin, elle inspira profondément. Il était neuf heures moins dix. Si elle arrivait avant neuf heures dans le bureau de Grimson, ça passerait. Elle lui dirait qu'elle était passée au bord de la Tamise pour voir où en étaient les cygnes.

Unity pénétra dans les bâtiments de la rédaction à neuf heures moins quatre. Au lieu d'attendre l'ascenseur bloqué au dixième étage, elle gravit à pied les trois étages jusqu'au Morning Star. Elle ouvrit la porte d'entrée avec son badge et fonça vers le box de l'open space qu'elle partageait avec Marc.

— Bien dormi ? lui demanda-t-il, sa fine bouche affichant un sourire sous son épaisse barbe brune de hipster. Elle faillit lui répondre un aimable *Fuck you!*, mais elle se rappela toutefois que, malgré son amabilité, elle ne connaissait pas suffisamment Marc pour lui balancer de cordiales insultes à la tronche.

— Non, réveil difficile, dit-elle à la place. Elle posa son sac à main sur le bureau miniature à côté de l'ordinateur et prit la direction du bureau du rédacteur en chef. À neuf heures pile, elle toqua à la porte

en cadence avec les cloches de Saint Paul.

La pièce sentait la fumée froide et le café. Grimson était assis derrière son bureau, les pieds posés sur un coin du meuble et ses lunettes en corne démodées remontées sur son front chauve. Les pointes de sa moustache tressaillaient comme une baguette de chef d'orchestre, tandis que son ventre imposant se levait et se baissait au rythme de sa respiration. Il était plongé dans la lecture d'une page unique. En voyant Unity entrer, il posa le document et ôta ses pieds du bureau.

— Bonjour, Mademoiselle Wilmore, dit-il en lui désignant un siège de la main. Prenez place.

Unity essaya de deviner à la mine du rédacteur en chef s'il avait de bonnes intentions ou s'il allait la virer tout de suite. Elle entendait son cœur battre à un rythme techno- hardcore.

— Bonjour Monsieur, dit-elle en s'asseyant en face de Grimson. Celui-ci ajusta ses énormes lunettes en corne sur son petit nez, tortilla la pointe droite de sa moustache et la regarda avec insistance de ses petits yeux gris, agrandis de façon surréaliste par les verres des lunettes.

— Cela fait deux semaines que vous êtes chez nous, commença-t-il. En pensées, Unity compléta la phrase par : *et vous n'avez malheureusement pas répondu à nos attentes. Instinctivement, elle voulut se défendre, mais Grimson continua :*

— Votre travail au Morning Star vous plaît-il ?

— Euh… Oui, répondit-elle, déstabilisée moins par la question du rédacteur en chef que par son ton soudain très aimable.

— Bien, j'en suis ravi. J'ai entendu parler de votre enthousiasme au travail et je tiens à vous féliciter.

Unity se demanda de qui cela pouvait bien venir. Marc ? Qui d'autre ? Elle sentit sa poitrine soulagée d'un énorme poids. Son pouls était à présent repassé à un rythme Motown groovy.

— Merci Monsieur, dit-elle.

— Sur quel sujet travaillez-vous actuellement ? demanda-t-il.

— Un reportage sur le couple de cygnes sur la Tamise.

Son visage se décomposa et le pouls de Unity remonta en flèche.

— Vous n'êtes certainement pas venue au Morning Star pour écrire sur deux oiseaux roucoulants qui, du temps d'Henri VIII, auraient au mieux fini en plat principal ?

Unity déglutit.

— C'est un début, répondit-elle prudemment.

Grimson l'interrompit d'un geste.

— C'est le chemin le plus sûr vers la médiocrité. Vous voulez être médiocre ? Je vous croyais plus ambitieuse. En tout cas, la lecture de votre CV n'amenait pas à croire que votre but dans la vie était de

relater les amourettes d'un couple de cygnes.

Il tapa du plat de la main sur un dossier de candidature posé devant lui sur le bureau. Unity eut la chair de poule en reconnaissant le sien.

— Bien sûr que j'aimerais écrire de grands reportages, dit-elle. Cette phrase lui donna tellement confiance qu'elle ajouta : sinon je n'aurais pas envoyé ma candidature au Morning Star, j'aurais gardé mon job dans l'agence de publicité où je travaillais.

— Enfin un peu de feu dans les veines, dit Grimson. Il se pencha en arrière avec un sourire narquois. Cela fit remonter les pointes de ses moustaches, lui donnant un air de directeur de cirque dément.

Unity ne ressentait aucune flamme, elle avait plutôt l'impression d'avoir reçu un seau d'eau glacée sur la tête. Que lui voulait le rédacteur en chef ?

— Ok, nous avons suffisamment tourné autour du pot, dit Grimson. Parlons peu, parlons bien. J'ai une mission pour vous.

— Une mission ?

Unity s'était mordu la langue trop tard pour éviter de répéter comme un fichu perroquet.

— Avez-vous déjà entendu parler de Christopher Maddock ? demanda-t-il.

— L'auteur ?

— Oui, c'est cela, ma petite, dit Grimson en lui faisant un clin d'œil. Vous allez me faire des recherches poussées sur tout ce que nous devons savoir sur Maddock. N'écartez rien, plus les détails seront scabreux, mieux ce sera.

Unity se contenta d'acquiescer. Elle se sentait complètement dépassée. D'abord la peur de perdre son job et à présent cette tâche qui lui nouait l'estomac.

— Je dois rechercher si une célébrité a des cadavres dans ses placards ? demanda-t-elle.

Grimson dut percevoir le manque de motivation à son ton, car il ajouta :

— Croyez-moi, fouiller dans le linge sale des autres peut vous paraître moins honorable qu'un joli reportage sur le règne animal. Cela dit, cela dynamisera votre carrière bien plus que vos charmants volatiles. Je compte sur vous. Prouvez-moi que j'ai bien fait, parmi les plus de quatre cents candidats pour le poste de stagiaire, de choisir une jeune jamaïcaine d'Eastend.

Chapitre 3 : Poppy

Poppy descendit du train et regarda autour d'elle. Elle avait espéré apercevoir rapidement son père sur le quai. La foule l'angoissait. Papa serait un point de référence sur lequel se fixer, auquel elle pourrait s'orienter, comme un yacht en détresse mettant le cap sur la lumière d'un phare. Mais pas de phare. Personne en vue.

Quelqu'un la bouscula. Elle faillit trébucher sur sa valise. Tant bien que mal, elle parvint à garder l'équilibre. Elle ne pouvait pas rester là et dut s'abandonner au flot des passagers se dirigeant vers le hall d'arrivée.

Papa l'attendait peut-être là-bas ? Au niveau d'un point info, elle s'échappa de la masse humaine et fit une pause pour balayer les alentours du regard. En cet après-midi ensoleillé d'août, King's Cross ne ressemblait pas du tout aux descriptions qu'elle connaissait des films d'Harry Potter. Bien sûr, elle savait bien que le quai 9 ¾ n'existait pas vraiment. Mais dans les films, l'ambiance y était plus feutrée, presque réconfortante.

La structure d'acier du hall de gare dégageait une froideur technique qui lui glaça le sang malgré les températures estivales. Son cerveau assimilait à grand-peine le fourmillement d'informations qui se présentaient à elle, les gens courant dans tous les sens, le bruit des trains entrants et sortants, la voix métallique des annonces au haut-parleur et le mélange d'odeurs d'huile, de sueur et de viennoiseries.

Elle ferma les yeux et inspira profondément. Elle sortit ensuite son téléphone portable de sa poche et regarda l'écran. Aucun appel. Aucun SMS. Aucun message Whatsapp. Elle ouvrit la liste de contacts, cliqua sur le nom de son père et mit le téléphone à l'oreille. Après trois sonneries, elle tomba sur la messagerie.

— Salut Papa, je suis arrivée, dit-elle. T'es où ? Tu devais venir me chercher. Rappelle-moi s'il te plaît !

Poppy activa le mode vibreur et garda l'appareil à la main pour ne pas rater l'appel de son père. Que faire en attendant ? Acheter quelque chose à manger ? L'idée lui traversa l'esprit, mais elle y renonça. Elle n'avait pas faim et elle préférait dépenser le peu d'argent de poche qu'elle avait économisé pour s'acheter des fringues sur un marché londonien. De plus, elle devait aussi trouver un cadeau d'anniversaire pour sa copine Rosie. Poppy regarda autour d'elle, observant les gens, et se sentit seule comme elle l'avait rarement été. Si seulement Papa pouvait arriver et la chercher ! Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et serra les lèvres pour éviter de tomber en pleurs. Super, elle n'avait vraiment pas besoin de ça. Et si quelqu'un lui demandait ce qui n'allait pas ? Ce serait la honte. Elle voulait qu'on la laisse en paix.

Une forme rouge et or traversa son champ de vision. Une écharpe. Une écharpe rouge et or aux couleurs de la maison Gryffondor. Enroulée autour du cou d'un petit garçon qui portait un chapeau noir

pointu. Il trottinait aux côtés de sa mère et au passage, Poppy l'entendit lui demander :

— Maman, c'est quand qu'on arrive au quai 9 ¾ ?

Son imagination lui jouait-elle des tours ? Poppy ferma les yeux et regarda à nouveau. Le gamin était toujours là. Spontanément, elle emboîta le pas à la mère et son fils. Elle se sentait un peu comme Harry Potter lors de son premier jour d'école, sur le point de renoncer au mystérieux quai 9 ¾, avant de rencontrer les Weasley.

À cette pensée, un sourire illumina son visage. Elle s'imagina monter dans le Hogwarts-Express et être formée par une puissante sorcière à l'école de magie. Se faire des amis. De vrais amis, copains pour la vie.

Ils quittèrent le hall de gare et entrèrent dans un petit bâtiment secondaire. Ils y trouvèrent deux jeunes filles de son âge portant les couleurs noir et vert de Serpentard. L'une d'entre elles tenait une baguette magique à la main. Poppy résista à la tentation de se frotter les yeux. Tout cela devenait de plus en plus dingue.

La mère et le fils se dirigèrent vers un groupe de personnes qui s'étaient rassemblées devant un mur du hall. Au début, Poppy ne distinguait rien, mais en se rapprochant, elle vit un demi-chariot à bagages dépasser du mur rouge brique. Un écriteau posé dessus indiquait : *bienvenue sur le quai 9 3/4.* Une petite fille attendait devant le chariot, une écharpe Poufsouffle jaune et noir autour du cou. Elle tenait fermement la poignée et regardait en direction d'un homme qui la visait avec un appareil photo. Une jeune femme parée d'une cape et d'un chapeau de magicien compta jusqu'à trois et cria :

— Et maintenant, saute !

La petite fille sauta en l'air, laissant échapper un piaillement de joie pendant que l'appareil du photographe la mitraillait. La jeune femme s'avança ensuite vers la petite fille et lui retira l'écharpe. La petite courut folle de joie vers sa mère, qui se tenait à côté du photographe et avait elle-même pris de nombreux clichés avec son portable. La jeune femme en cape tendit l'écharpe Poufsouffle jaune et noir au prochain ado dans la file. Le garçon saisit la poignée du chariot à bagages et la scène se reproduisit.

Même les mères et le petit Gryffondor faisaient la queue. Poppy resta à une certaine distance en observant les candidats. C'étaient des parents avec des enfants de six à seize ans. Les enfants étaient surexcités, n'en pouvant plus d'attendre leurs cinq secondes sur le chariot à bagages pour se plonger dans un monde magique. Leurs parents se tenaient fièrement à leur côté.

À nouveau, des larmes montèrent aux yeux de Poppy. Elle regarda l'écran du portable qu'elle tenait entre les mains. Rien. Pas de message. Papa l'avait oubliée. Un sentiment amer lui serra la gorge.

Un sentiment qu'elle ne connaissait que trop bien. À la vue de tous ces parents heureux, entourés d'enfants l'étant encore plus, elle fut submergée par une puissante vague de désespoir. Elle se sentit exclue, par tout le monde, même par son père. Il avait probablement tellement de travail, comme d'habitude, qu'il avait confondu les dates d'arrivée de sa fille unique qui venait passer trois semaines de vacances d'été chez lui. Ou il avait peut-être tout simplement oublié qu'elle venait. Ou il avait peut-être oublié qu'il avait une fille.

Poppy sortit un paquet de mouchoirs de son sac à dos et essuya ses larmes. Son regard se posa sur un jeune homme de son âge. Il était assez grand et ses mouvements désordonnés. La partie de son visage qui n'était pas cachée par le trépied d'un appareil photo était couverte de boutons d'acné. Il se tenait un peu à l'écart des familles heureuses et semblait y prendre aussi peu de plaisir que Poppy. Soudain, le téléobjectif se tourna vers elle. Mais il voulait quoi, ce débile, la prendre en photo ? Poppy lui fit un doigt d'honneur et se retourna brusquement.

Elle contourna le groupe de personnes et vit qu'à côté du chariot encastré dans le mur se trouvait un magasin nommé *Potterworld*. Elle y entra et jeta un œil. Les nombreux souvenirs qui y étaient proposés lui changèrent rapidement les idées. Un quart d'heure plus tard, elle avait investi la plupart de son argent de poche dans une clé USB en forme de vif d'or, une beuglante qui poussait un cri à glacer le sang dès qu'on l'activait et une imitation de la baguette magique d'Hermione. Elle avait également acheté un paquet de friandises enchantées pour Rosie. Elle sortit de la boutique un large sourire aux lèvres. Elle se demanda un instant si elle ne devait pas essayer de rappeler son père, mais renonça. Après tout, elle avait quinze ans et n'était pas stupide. Ce serait un comble si elle n'arrivait pas à se rendre toute seule à son appartement de Clapham.

Elle tourna à droite, traversa un couloir latéral et arriva dans une ruelle. Elle se rendit vite compte de son erreur. Elle était sur le point de retourner dans la gare quand soudain, elle se trouva nez à nez avec deux hommes. Les deux jeunes portaient des jeans usés et des T-shirts délavés.

— Alors ma jolie, qu'est-ce que tu fais ici ? demanda l'un des deux. Une cigarette allumée, dont la braise s'agitait lorsqu'il parlait, pendant au creux de ses lèvres.

— Je cherche le métro, répondit Poppy en s'efforçant de paraître cool, alors que son cœur battait la chamade.

— Alors comme ça elle cherche le métro, dit l'autre, un gars pouilleux à la voix de violon désaccordé.

— T'es pas d'ici, ma jolie ? demanda l'autre.

— Non, dit Poppy en essayant de passer entre les deux hommes. Le

pouilleux lui coupa la route.

— Hé, t'oublies pas quelque chose ? demanda-t-il.

Elle le regarda avec un air d'incompréhension.

— Fais pas cette tête. Avec tes yeux de merlan frit, on voit tout de suite que tu viens de la cambrousse.

— Laisse-moi passer, cria-t-elle en tentant de forcer le passage entre les deux hommes, avec comme unique objectif l'entrée de la gare. Une fois dans le hall, ils la laisseraient tranquille, du moins c'est ce qu'elle espérait. Elle y était presque parvenue lorsqu'elle fut violemment tirée en arrière par les bretelles de son sac à dos. Elle perdit l'équilibre et tomba sur sa valise.

— Pas si vite, ma belle, dit le type à la cigarette. Tu dois encore payer la taxe de passage.

— La taxe de passage ? demanda Poppy.

L'homme tenait fermement son sac à dos et la souleva comme un pantin.

— Donne-nous un bisou. Mais un vrai, avec passion, dit le pouilleux en passant sa langue sur ses lèvres dégoûtantes.

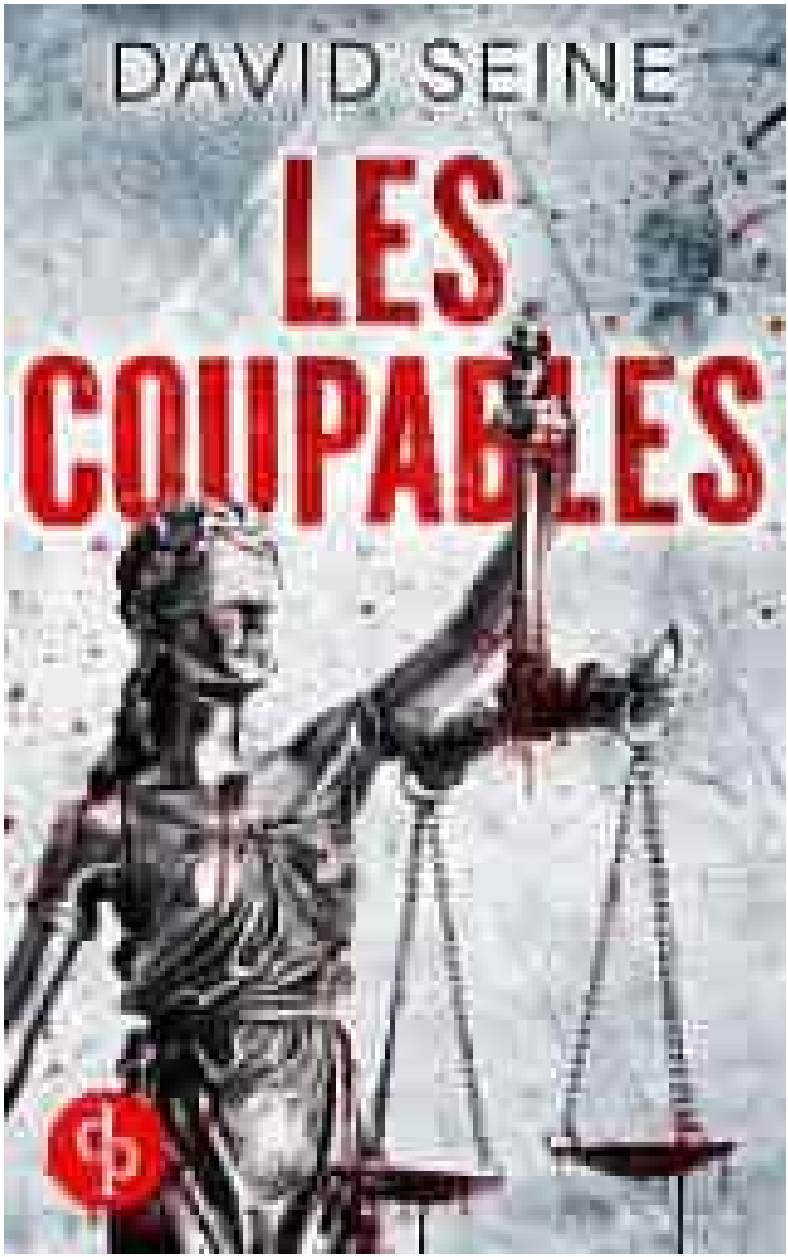
— Poppy était dans tous ses états. Elle n'avait jamais embrassé de garçon. Et ce serait ça, son premier baiser ? Elle secoua la tête, puis le corps entier pour tenter de se libérer de l'emprise du fumeur, mais en vain. Il la poussa vers son acolyte qui tendait des lèvres perlées de pustules. Elle pouvait sentir son haleine, un mélange infect de bonbons à la menthe et d'ail. Elle essaya de détourner la tête, mais l'autre la saisit par les cheveux et toute tentative de mouvement lui procurait une douleur aigüe.

— Bouge pas, entendit-elle. Et ça fera pas mal.

***

L'extrait t'a plu ? Cliquez ici pour lire le livre en entier :
www.digital-publishers.com/fr/romans/dors-et-ne-te-reveille-pas-thriller-ebook

Ces titres pourraient également vous plaire !



Les Coupables
David Seine
E-Book-ISBN : 978-3-98998-099-0
Livre de poche-ISBN : 978-2-38619-024-7

Où se trouve la frontière entre le bien et le mal lorsque des criminels sont eux-mêmes victimes d'un assassin ? Un thriller captivant qui plonge son lecteur dans les abîmes de l'âme humaine…

Lorsqu'un violeur notoire est sauvagement assassiné peu après son acquittement, deux agents chevronnés du FBI, Carl Maddox et Nici Fulton, prennent en charge l'enquête. Un lien est rapidement établi avec une autre affaire, où un meurtrier récidiviste ayant échappé à la justice en raison d'une erreur procédurale, est retrouvé mort. Tout laisse à penser que quelqu'un cherche à rendre justice lui-même – et ce, de manière brutale.

Cependant, le criminel agit avec prudence et habileté, laissant Maddox et Fulton dans le noir malgré le nombre croissant de victimes. Ce n'est qu'en persévérant qu'ils parviendront progressivement à dévoiler l'identité du justicier, jusqu'à se retrouver eux-mêmes dans sa ligne de mire.

En apprendre davantage

***

Le Berceau du crime
Lotte R. Wöss
E-Book-ISBN : 978-2-38619-003-2

Un thriller sanglant qui vous tiendra en haleine du début jusqu'à la fin !

Ligoté, mutilé et sauvagement assassiné, c'est ainsi que l'inspecteur en chef Toni Wakolbinger et sa jeune assistante Cindy Panzenböck découvrent le corps inanimé d'un médecin de renom. La présence d'un petit chausson rose sur le ventre du défunt est-elle une signature annonçant le début d'une série de meurtres ? Cette crainte devient réalité lorsque un autre cadavre est retrouvé, assassiné dans les mêmes conditions. Les meurtres, plus sanguinaires les uns que les autres, se succèdent, toujours signés par un chausson de bébé. Le duo d'enquêteurs sera-t-il capable de mettre un terme aux actes du tueur en série ? Une course contre la montre est désormais engagée...

En apprendre davantage